
TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



LE DERNIER
ROI D'ARLES

ÉPISODE

DES GRANDES CHRONIQUES ARLÉSIENNES

COMPRENANT

Les légendes du Lion, du Cheval et de la Tarasque, etc., etc.,

PRÉCÉDÉ

D'UN ESSAI HISTORIQUE SUR LA VILLE D'ARLES,

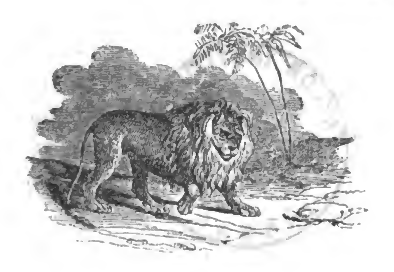
Depuis son origine jusqu'à ce jour,

PAR AMÉDÉE PICHOT,

Auteur de l'Histoire de Charles Édouard, etc.

Ab ira Leonis.

My horse is my mistress.



PARIS,

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR,

6, RUE DE LA PAIX.

1848.

AVANT-PROPOS.

Pour écrire ce livre, il fallait peut-être comme l'auteur être né dans le Plan de la Cour d'Arles, et y avoir passé son enfance sous le regard protecteur de l'Homme de bronze, sentinelle immobile de la tour de l'horloge. Nous avons tous dans le passé de notre vie un exploit à raconter à l'appui de notre vocation, une indication instinctive qui trahit l'homme dans l'enfant : Hercule au berceau s'exerçait sur de jeunes serpents à faire un jour la guerre à l'hydre de Lerne ; Turenne écolier fut trouvé endormi, à la belle étoile, sur l'affût d'un canon; l'auteur du *Dernier roi d'Arles*, étant encore à la bavette, s'échappait quelquefois de la maison paternelle jusque sous le vestibule de l'Hôtel de ville, et contemplait avec admiration les lions de pierre qui sont accroupis à l'entrée de l'escalier par lequel on monte à la salle du conseil. Un jour enfin, s'aidant des bras et des jambes à défaut d'étriers, il parvint à se hisser sur la croupe d'un des lions. Ah! s'il osait dire les rêves qu'il fit là !

L'Astolphe de l'Arioste ne s'élança pas plus haut dans les espaces imaginaires dès qu'il eut enfourché l'hippogriffe ! Quel malheur lorsqu'il me fallut redescendre en appelant à mon secours un compagnon, qui s'étonnait de ma précoce audace !

Un long fragment de cette chronique arlésienne (la légende de Passeroun) fut inséré dans deux volumes de petits romans biographiques et littéraires qui n'existent plus dans le commerce, et qui ne seront réimprimés ni sous le même titre ni dans le même cadre où ils étaient réunis. En publiant son œuvre complète, l'auteur ne prétend pas attribuer à cette œuvre plus d'importance qu'elle n'en a eu aux yeux de quelques amis, ses compatriotes pour la plupart, et qui, il en convient, tout en étant fier de leur suffrage, ne sauraient être pour lui le public. Il n'accusera pas ces amis si le public n'est pas de leur avis ; mais il leur doit et il se doit à lui-même de déclarer que la pensée première et le but le plus sérieux de sa chronique furent d'appeler l'attention des artistes et des poëtes sur une ville d'une physionomie pittoresque, et dont les annales seraient une mine féconde pour les uns et les autres. Cette pensée et ce but ont plus d'une fois inspiré l'auteur dans sa carrière littéraire. Il y a vingt-cinq ans encore qu'Arles était en France comme une ruine oubliée, un Herculanum à découvrir et à fouiller. Aujour-

d'hui que la voilà traversée par un chemin de fer, et, bon gré, mal gré, entraînée par la vapeur dans le courant de la civilisation française, que va devenir son caractère original, empreinte poétique qui menace de s'effacer, comme l'empreinte d'une vieille pièce de monnaie qu'on ravirait au médaillier d'un numismate, pour la faire circuler de nouveau dans les transactions commerciales? Cette destinée commune de la ville gallo-romaine et de la médaille antique sera certes applaudie par les économistes et les utilitaires; mais serait-il défendu aux artistes et aux poëtes d'éprouver un moment de regret, alors surtout que, parvenus eux-mêmes à l'âge où il faut descendre la montagne de la vie, ils jettent volontiers un regard en arrière sur leur point de départ? C'est pour ajouter à un ouvrage tout entier d'invention un mérite d'utilité historique, que l'auteur a fait précéder la partie romanesque du volume d'un résumé des annales arlésiennes depuis l'origine de la ville jusqu'à ce jour. Ce résumé a déjà paru sous une autre forme dans l'*Histoire des villes de France*. L'auteur y a rétabli quelques détails qu'il avait sacrifiés aux exigences matérielles de cette belle publication. Les appendices et les notes attestent qu'il avait sous la main les matériaux d'une plus longue histoire et d'une plus longue chronique.



HISTOIRE D'ARLES.

En l'année 1467, « — Le conseil municipal de la ville « d'Arles fixa une somme de trente livres pour donner à « l'orateur qui prononcerait annuellement l'éloge de la « ville d'Arles, le jour de la fête de Saint-Marc, 15 avril, « dans l'église Notre-Dame de la Major, en présence du cha- « pitre métropolitain, des quatre corps religieux men- « diants, et des consuls en chaperons, qui s'y rendraient « processionnellement. »

Si cette ancienne fondation existait encore, je n'aurais aucune prétention aux trente livres de la munificence municipale. Je n'écris pas un panégyrique ; je respecte le culte des aïeux, mais je crois que nous devons la vérité aux morts comme aux vivants : ce n'est pas lorsque la Rome des Gaules semble sortir de son tombeau, animée d'une vie nouvelle, pleine d'espoir en l'avenir, qu'on serait le bienvenu à la louer en style d'oraison funèbre.

L'histoire générale de la Provence serait incomplète, si on n'y trouvait les principaux événements de la ville d'Arles, dont l'histoire reproduit à son tour les grandes

1.

dates des annales de toute la Provence. Quelques-uns des événements de l'histoire d'Arles, toutefois, n'ont qu'une importance relative ou purement locale; et ils ne sauraient être mis en relief que dans une espèce de notice biographique de la ville seule.

Arles, comme toutes les cités nobles et déchues[1] qui n'ont plus que leur passé pour se consoler du présent, a toujours été très-jalouse et très-glorieuse d'une origine qu'on est obligé de rechercher jusque dans les temps mythologiques. La géologie, science positive, qui croit avoir retrouvé toutes les dates de la création, peut donner la clef de quelques-unes des fables arlésiennes. On doit donc mentionner au moins ces énigmes symboliques, en renvoyant aux savants ceux qui veulent en connaître le mot. Ainsi, une partie du territoire d'Arles, la *Crau* (*campus cravensis*), est une vaste plaine de cailloux roulés, comme les galets de certaines plages. Hercule revenant de l'Ibérie, où il était allé enlever les génisses de Géryon, fut arrêté dans la plaine d'Arles par deux géants, nommés Albion et Belgion ou Bergion, fils de Neptune. Ayant épuisé contre eux ses flèches, il invoqua Jupiter, qui, pour écraser les adversaires de son fils, fit pleuvoir une grêle de cailloux. Tel est le mythe raconté par Pomponius Méla[2]. La science moderne a décidé qu'un cataclysme des premiers âges du monde a réellement produit ce dépôt diluvien, qui existe dans plusieurs autres vallées de la Durance et du Rhône. Une dent de requin,

1 *Urbs nobilis* est une expression d'Ausone, qui a écrit un poëme sur les villes *nobles*, dans lequel Arles figure.

2 *De situ orbis*, II, V : « Herculem contra Albiona et Bergiona, Neptuni liberos, dimicantem, cum tela defecissent ab invocato Jove adjutum imbre lapidum ferunt. »

trouvée en 1845 dans les roches calcaires des environs d'Arles, atteste, entre autre signes analogues, que Neptune y résidait autrefois avec ses fils les deux Titans, dont l'aîné se réfugia peut-être dans l'île qui porte encore son nom[1].

Quelques auteurs grecs et latins se contentent de faire attaquer Hercule par les *Celto-Ligures*, peuples que Strabon prétend être étrangers à la famille gauloise, mais qui, venus d'Espagne dans les Gaules cinq ou six siècles avant l'ère chrétienne, y avaient contracté insensiblement les mœurs des Gaulois primitifs, et adopté aussi la religion druidique[2]. Il reste, de ces premiers habitants ou fondateurs d'Arles, un monument druidique, singulière construction souterraine, pratiquée dans la colline de Cordes, à une courte distance de la ville, et que le peuple appelle encore le *Trou des Fées*. Selon une opinion controversée, le nom même d'*Arles* ne serait que la contraction des deux mots *ar* et *laith*, qui dans la langue celtique signifiaient *lieu humide*, comme si les Ligures eussent été obligés de conquérir sur les eaux une partie de leur territoire pour l'habiter. A cette étymologie gauloise quelques-uns préfèrent l'étymologie latine d'*Ara lata* (large autel), parce que les Romains trouvèrent à Arles un autel consacré par les Grecs à la Diane d'Éphèse.

1 Cette année encore, nous avons salué, dans la grande salle de Guildhall, les effigies des deux géants fondateurs de Londres, mais à qui le peuple anglais a dévotement donné les noms bibliques d'Og et Magog.

2 *Histoire des Gaules*, par Amédée Thierry; *Monuments d'Arles*, par Honoré Clair; *Voyage dans le Midi*, de Prosper Mérimée, qui sont d'accord pour faire de la grotte des Fées un monument druidique.

Les Grecs appelaient Arles *théline* (la fertile); mais quel établissement y firent-ils? on l'ignore. Il n'y a rien de grec à Arles que quelques mots de l'ancien idiome, signalés par M. Fauriel. L'origine des jeux athlétiques de la course, de la lutte et du saut; celle de la farandoule, cette danse populaire qu'on voit représentée sur les vases antiques, etc., etc., peuvent bien remonter à une colonisation grecque. L'institution, longtemps conservée, d'une reine du printemps, la Maïa, cette déesse annuelle, qui présidait aux jeux de mai, avait la même source[1]. On peut donc, sans risquer une fiction classique improbable, s'imaginer que lorsque le beau théâtre édifié à Arles par les Romains, et faussement attribué aux Grecs, initia les habitants des bords du Rhône à la noble poésie de Sophocle, et à ces plaisanteries *salées* d'Aristophane, qui devaient charmer plus encore l'Arlésien un peu frondeur, cette belle langue réveilla un ancien écho grec sous le portique, dont il reste encore debout deux élégantes colonnes en marbre d'Afrique. Cependant il faut rejeter comme un roman sans authenticité les amours de Prothys, le roi grec de Marseille,

1 Voici comment en parle César Nostredame, dont nous abrégeons le style pittoresquement diffus : « La coustume est très ancienne de choisir des plus belles et jeunes filles, que l'on attiffe gorgieusement, avec couronnes de fleurs, guirlandes, joyaux et accoustrements de soye, sur des throsnes et siéges élevés, en guise de jeunes déesses appelées *Mayes*, auxquelles tous les passans sont obligez de contribuer quelque pièce d'argent, moyennant un baiser. Si qu'aucuns, par manière de risée et de plaisir, choisissent des vieilles édentées ou de grosses pataudes et chambrières enfumées, crasseuses et laides, qu'ils font parer, farder, sublimer, rosetter et endamoyseller à cet effet, des faveurs desquelles ceux qui passent, tirez à force par leurs capes et manteaux, se rachètent non par baisers, mais par argent, qu'on employe après en quelques paires de souliers, etc., etc. »

avec la fille de Senanus, le roi gaulois d'Arles. Quelques Grecs de Marseille avaient bien pu se mêler à la population ligure, lorsque Marius vint en Provence combattre les Cimbres, et y créer les premiers monuments de la puissance romaine; mais ce sont ces monuments de Marius qui prêtent enfin des dates historiques à l'origine d'Arles.

A la Crau, la plaine pierreuse de l'antique Théline, et aux autres parties du territoire primitif d'Arles, la rencontre des derniers flots du Rhône avec ceux de la mer avait eu pour résultat d'ajouter une île d'alluvion annuellement agrandie par les délaissements de la Méditerranée, que le fleuve repoussait ainsi vers le golfe de Lion. La navigation des embouchures était sans doute dangereuse du temps de Marius, comme elle l'est encore quelquefois de nos jours[1] : le général romain, voulant faciliter à son armée le transport des vivres qui lui étaient amenés par mer, éluda l'obstacle de la barre du Rhône, en faisant creuser ce canal latéral qui porta longtemps le nom de *Fosse Mariane*. L'île Arlésienne, la Camargue, s'appela aussi le *Champ de Marius* (Caii Marii ager); mais ce nom de Camargue, qui se trouve dans la langue espagnole (*comarca*, frontière), pourrait bien avoir une étymologie plus moderne que cette contraction prétendue des noms de Marius.

Après Marius, Arles reçut la visite de Jules César, qui raconte dans ses Commentaires, qu'il y fit construire douze « vaisseaux longs » (*naves longæ*), pour l'aider à soumettre Marseille, soit que ce fussent des bâtiments de guerre, soit que ce fussent seulement des bâtiments de transport, premiers types des *alléges* du port actuel. Arles

1 Honoré Clair, *Mémoire sur les embouchures du Rhône.*

rivalisait donc déjà avec Marseille par son importance politique, son commerce et ses chantiers de construction [1]. César, reconnaissant de son secours, lui attribua les priviléges d'une colonie, avec le prénom de Julia [2], et y établit les vétérans de la sixième légion; car Rome savait parfaitement prodiguer à ses alliés des honneurs intéressés. L'ascendant de la civilisation romaine ne tarda pas à l'emporter à Arles sur les mœurs gauloises. Les légionnaires y appelèrent leurs familles. Des architectes romains et des sculpteurs romains y apportèrent les arts de Rome. La physionomie matérielle de la ville des Ligures changea si complétement, grâce aux temples et aux palais qui l'embellirent, grâce aussi aux remparts et aux tours qui la fortifièrent, que sous les empereurs on la surnomma la Rome des Gaules : *Gallula Roma Arelas.* Faut-il s'étonner si, lorsque Constantin voulut abandonner la Rome italienne, pour transporter sur les bords de l'Hellespont le siége de l'empire, il hésita quelque temps entre la Gaule et l'Asie, entre Arles et Byzance? Constantin y revenait volontiers comme dans une ville bien-aimée; il donna des jeux publics dans l'amphithéâtre, y bâtit le palais de la Trouille [3], un temple, et un pont de pierre pour relier les deux rives du fleuve. Le premier fils qu'il

1 Strabon, cinquante ans avant J. C., disait : *Urbs est et emporium haud exiguum Arelate.*

2 COLONIA JULIA PATERNA ARELATENSIS. Ausonius : *Ordo nobilium urbium.*

3 Le château de la Trouille servit encore, plus tard, de résidence comtale. On s'étonne que Constantin ait employé la brique dans cet édifice, lorsqu'il avait de si riches carrières sous la main. Cependant les premiers édifices de Rome étaient aussi de brique; car l'on disait d'Auguste qu'il avait trouvé Rome une ville de brique, et qu'il l'avait laissée une ville de marbre.

eut de Fausta, Constantin II, naquit dans ce château de la Trouille, la résidence impériale, où se passa un drame qui réunit tous les éléments des plus sombres compositions de Shakspeare.

Cette tragédie historique appartient à Arles; nous voudrions en faire au moins connaître les acteurs et les principales scènes. C'est d'abord Maximien Hercule, cet ancien collègue de Dioclétien, qui dans la dualité du souverain, imaginée par le plus politique des Augustes du bas empire, avait représenté la force à côté de l'intelligence. Contraint de partager l'abdication volontaire de celui qui l'avait élevé jusqu'à lui, Maximien rêvait de ressaisir le pouvoir, prenant ses instincts d'énergie et d'activité aveugles pour la légitime révolte de sa supériorité contre d'indignes successeurs. Il était père d'une fille qui pouvait le consoler de l'ingratitude de son fils Maxence; mais, croyant que la fille d'un empereur ne peut jamais être qu'un des instruments de sa politique, il ne songea qu'à donner un époux à la belle Fausta, pour avoir dans son gendre un complice de ses regrets. Malheureusement il s'adressa à un autre disciple de Dioclétien, qui avait déjà, quoique plus jeune, mieux profité à son école, n'accordant à ses passions et à ses sentiments que ce qu'il pouvait leur reprendre ou utiliser dans un nouvel intérêt, inconstant ou fidèle par réflexion, ayant l'art de paraître sincère, et le devenant peut-être, quelle que fût la date de ce retour sur le passé; car il savait qu'on ne fait rien de grand que par l'impulsion d'un esprit convaincu. Plus tard, un pouvoir plus étendu permit à Constantin de brusquer davantage les transitions, et de se montrer violent et cruel[1]: mais il avait encore besoin de ménager sa fortune

1 Que ce soit dans l'enceinte de notre amphithéâtre ou dans toute

naissante. A l'époque où Maximien lui amena soudain sa fille à Trèves, le César des Gaules avait à Constantinople une première femme unie à lui par ce mariage, facile à rompre, qu'on appelait le concubinat. Elle devait lui être chère, car Minervina lui avait donné un fils, parvenu à sa dixième année. Mais Maximiana Fausta apparaissait à Constantin parée à la fois d'une beauté divine[1], des dons d'un esprit cultivé, et de la pourpre impériale. Il l'avait connue enfant : il se rappela alors, souvenir bien effacé, qu'ils avaient échangé autrefois dans leurs jeux des présents, gages d'une innocente tendresse, et ces noms de fiancé et de fiancée, qui autorisent de si tendres familiarités. Minervina fut répudiée, quoique son fils Crispus restât investi de tous les droits d'un fils aîné. Les noces à peine terminées, Maximien veut déjà arracher son gendre aux douceurs de son nouvel hymen. Il ne lui suffit pas que Constantin l'ait reconnu pour empereur, afin qu'il pût recevoir de lui le même titre : il exige qu'il l'accompagne en Italie, pour lui conquérir sur Galère quelque chose de plus qu'une dignité honorifique. Constantin lui répond par des objections évasives qui lui révèlent qu'il a trop attendu de cette alliance, et il le laisse partir seul, heureux de penser que Galère et lui vont s'entre-détruire à son profit. Maximien, chassé d'Italie, se retourne vers Dioclétien, qu'il cherche à séduire par le tableau de

autre qu'eut lieu le carnage des prisonniers bructères livrés aux bêtes féroces par Constantin, ce carnage, qui dura plusieurs jours, atteste la cruauté *païenne* de ce prince. La mort tragique de son fils Crispus, qui fournirait un pendant à la tragédie de *Phèdre* ou à celle de *Philippe III*, nous démontre que Constantin chrétien ne fut guère moins barbare que Constantin avant sa conversion.

1 Puella *divino* decore venerabilis.

leurs anciennes grandeurs. Dioclétien l'invite à cultiver comme lui des laitues, préférant, en sage, son jardin de Salone à tous les palais de Rome. Ce fut alors que Maximien se rendit à Arles, non pour y goûter le bonheur vanté par Dioclétien, mais pour y jouir au moins auprès de sa fille de ce titre d'empereur auquel on réduisait le fils du paysan de Sirmium. Arles était la ville favorite de Fausta comme de Constantin. Maximien y fut accueilli avec tous les simulacres de la souveraine puissance, Constantin affectant de l'honorer comme s'il n'occupait que le second rang à côté de son beau-père. Celui-ci, flatté d'abord, s'aperçut bientôt qu'on caressait en lui une folie désormais innocente. Son orgueil malade s'en irrita comme d'un affront, et il voulut prouver que sa vieillesse pouvait encore être redoutable.

On vint annoncer à Constantin que les peuples de la Germanie parlaient de se révolter. Maximien, à cette nouvelle, s'écrie qu'on a trop ménagé ces barbares, et qu'on doit s'estimer heureux qu'ils offrent eux-mêmes une occasion pour les dompter définitivement. Son expérience, ajoute-t-il, lui avait appris qu'il fallait étouffer une rébellion comme un incendie, et ne pas attendre les progrès de la flamme. Il demande en grâce à son gendre de le mener à cette guerre. Constantin accède à ce conseil et à ce désir, heureux d'occuper l'inquiète activité du vieillard. Maximien l'accompagne donc jusqu'à Trèves; mais là, dès qu'il voit Constantin engagé dans une suite de combats dont il est difficile de prévoir le terme, il reprend la route d'Arles, où ce subit retour étonne le palais. Maximien dit que son gendre a été tué, et déclare qu'à lui seul revient toute la puissance impériale. Il se fait ouvrir les trésors, les distribue aux soldats pour les décider à le proclamer, et exige

que la municipalité arlésienne lui prête serment. Quand il a trompé ainsi tout le monde par surprise, il lève le masque, et ne cache plus que, par sa trahison, il n'a fait qu'exercer de justes représailles contre la perfidie de Constantin. Ceux qui l'ont cru et se sont donnés à lui se regardent comme engagés à le défendre, et il organise la guerre. Mais Constantin ne se fait pas attendre : il traite avec les tribus germaines avant de les avoir châtiées complétement, et repart pour Arles à la tête d'un corps d'élite, se rappelant ce que Maximien lui disait naguère de l'avantage qu'il y a d'étouffer un incendie à sa naissance. De Trèves, Constantin est bientôt rendu à Châlon. Pour que ses soldats arrivent à Arles sans avoir besoin d'étapes, il se jette avec eux dans des barques qui les conduisent à Lyon, où ils prennent encore la voie du fleuve. Leur impatience est telle, qu'il leur semble que le rapide Rhône est devenu presque aussi paresseux dans son cours que la Saône; et, quittant le glaive pour la rame, ils précipitent la marche des bateaux, qui le même soir sont amarrés au pied du palais de la Trouille. Mais Maximien s'était déjà retiré à Marseille, où il fallut aller l'assiéger, et où ses propres soldats le livrèrent à Constantin. Ramené à Arles, Maximien n'y trouva plus cette fois que la pitié due au malheur et à la vieillesse. A l'intercession de Fausta, Constantin lui épargna la prison : il eut même la liberté de vivre encore dans le palais et d'y voir sa fille. D'abord il paraît se résigner plus facilement à cette déchéance qu'il n'avait fait naguère à son titre d'empereur sans empire : nouvelle dissimulation. En effet, jaloux de son gendre devenu son vainqueur, il tente de semer la discorde entre sa fille et lui, en le peignant à Fausta sous les couleurs les plus noires, et se maudissant de l'avoir sacrifiée à un pareil homme. Fausta aimait son

mari ; elle souffrit amèrement des accusations et des plaintes de son père. Cette démence et cette haine lui firent peur : elle crut devoir dénoncer le vieillard à Constantin, afin qu'il se mît sur ses gardes, regrettant d'avoir sollicité pour lui une dangereuse liberté. Constantin ne voulait pas que Fausta pût lui reprocher la rigueur qu'il jugeait enfin nécessaire. Il prétendit ne pas croire à tant de haine, et Fausta dut lui avouer que dans son délire Maximien lui avait proposé de le laisser pénétrer la nuit jusqu'à la couche conjugale, se chargeant de venger de sa main ce qu'il appelait leur commune injure, en délivrant Fausta d'un époux indigne, et lui-même d'un gendre ingrat. Constantin, affectant encore d'être incrédule, quoiqu'on puisse tout supposer d'un insensé, exigea que Fausta lui prouvât qu'elle avait bien entendu. Par son ordre elle feignit de se prêter à l'homicide fureur de son père. Maximien reçut de sa fille la clef de sa chambre à coucher ; elle espérait qu'il reculerait peut-être, et aurait horreur de sa haine en se voyant si près du crime qu'elle lui conseillait. Maximien était de cette race de barbares dont Rome antique eût pu faire à son choix des bourreaux ou des empereurs. Il n'hésita pas ; sa main put s'armer du glaive sans trembler. A l'heure où Fausta lui avait dit que Constantin dormait toutes les nuits auprès d'elle, il traverse le vestibule, s'imagine tromper les gardes, auxquels on a dit de croire tout ce qu'il leur dira, pénètre dans la chambre de l'impératrice, marche droit à l'alcôve, et frappe à coups redoublés l'homme couché à côté de sa fille. Aux cris d'horreur de Fausta, il répond par l'exclamation de sa vengeance satisfaite. En ce moment toutes les portes s'ouvrent, les flambeaux brillent, l'assassin voit paraître Constantin et reste confondu ! L'homme immolé dont le sang inonde le lit et la chambre n'était

qu'un vil eunuque, victime qui a dû mourir pour l'empereur[1]. Quelques-uns des gardes introduits entraînent Maximien, d'autres emportent le cadavre. Après cette horrible scène, le peu de raison qui restait à l'ancien collègue de Dioclétien avait disparu; conduit à Marseille, enfermé dans la forteresse où il avait naguère été fait prisonnier, il s'y vit entouré des fantômes de son désespoir, et ne leur échappa qu'en se pendant à une poutre.

Arles, outre les avantages de sa situation, avait sans doute un autre titre aux yeux de Constantin : c'était une des premières villes de l'empire qui eussent embrassé la foi chrétienne. La tradition prétend que l'église d'Arles avait été fondée par Trophyme, un des disciples des apôtres, qui est resté son patron spécial après avoir été son premier évêque. Le premier concile de l'Occident avait été tenu à Arles en 314 : n'est-ce pas un témoignage que la ville aimée de l'empereur converti était en effet celle où les chefs de l'Église pouvaient se croire dans une enceinte toute chrétienne[2]?

Cependant, à Arles comme partout, les monuments du paganisme survécurent quelque temps encore au paga-

1 *Supponitur quidam vilis eunuchus, qui pro imperatore moriatur*, dit Lactance. Le savant auteur de l'Histoire des Gaulois a raconté cette légende avec tous ses détails, et en a fait un des plus beaux passages de son troisième volume. Seulement, peut-être fallait-il faire plus clairement comprendre pourquoi on avait choisi pour mourir un vil *eunuque* plutôt qu'un autre esclave. Il est évident que le meurtre fut commis dans le lit de l'impératrice.

2 Il s'est tenu à Arles, à différentes époques, vingt conciles : en 314, 352, 443, 453 (cette année, l'église de N.-D. la Major fut dédiée à la Vierge, en présence de trente-quatre évêques), 454, 455, 463, 473, 477, 524, 553, 813, 1059, 1205, 1210, 1234, 1236, 1246, 1260 et 1275.

nisme abandonné; monuments vides, mais debout, protégés par la vieille gloire de Rome, — dernière superstition du monde encore romain. Jusqu'au cinquième siècle Arles resta la fille adoptive de la Ville Éternelle, décorée comme sa mère d'un amphithéâtre pour les combats des gladiateurs qui ne le cédait qu'au Colysée; d'un théâtre pour les jeux scéniques, digne de celui de Marcellus; d'un cirque, d'un palais impérial, de thermes publics, d'arcs de triomphe, d'un obélisque égyptien, de colonnes, de temples, et d'autres édifices groupés autour de son forum. La croix planait sur tous ces chefs-d'œuvre de l'art architectural, qui convenaient si bien à une cité reconnue encore en 418 pour la métropole des Gaules, ainsi que l'atteste cet édit d'Honorius, qui y convoqua la fédération administrative et l'assemblée annuelle des *sept provinces*, en proclamant les avantages matériels de la colonie de Jules César. Mais, avant que ce siècle fût écoulé, l'ère des ruines commence à Arles[1].

L'empire romain avait, dans son système de conquêtes continues, une telle puissance d'assimilation, que ses membres les plus éloignés, vivant tous de la vie commune, résistèrent encore par leurs propres forces à l'invasion des barbares, alors même que la résistance faiblissait déjà au cœur et à la tête du colosse énervé. Arles brava quelque temps l'invasion des Ostrogoths et des Visigoths; ce fut

1 On peut avoir une idée de la magnificence du forum d'Arles sous les empereurs, en lisant une lettre de Sidoine Apollinaire à Montius. Probablement le palais impérial avait une façade sur le forum, et une autre sur le Rhône. Tout cet espace s'est rempli de maisons. L'empereur Majorien, dont Sidoine était un des favoris, affectionnait Arles, et il y donnait des fêtes d'une grande magnificence.

l'empereur Zénon lui-même qui la céda, en 480, à Odoacre, roi des premiers; lequel, à son tour, la céda à Euric, roi des seconds. Euric eut bientôt à défendre la ville contre les Francs, qui, sous Clovis, s'étaient établis au nord de la Loire. Les Francs, unis aux Bourguignons, en firent le siége et furent repoussés; puis, en 531, les Francs vainquirent les Ostrogoths, et Childebert, reconnu souverain de la France méridionale, crut imiter glorieusement les empereurs, en présidant des jeux *à la romaine* dans l'amphithéâtre de la Rome des Gaules[1]. En 562, le partage de l'empire des Francs entre les enfants de Clotaire fit échoir Arles à Gontran, qui eut à la défendre contre une irruption des Goths d'Espagne. Pendant le sixième et le septième siècles, ce furent les Sarrasins qui, tantôt par mer, tantôt par terre, quelquefois par terre et par mer en même temps, envahirent la Gaule méridionale. Arles devint la proie de ces païens qu'on accuse de la dilapidation de ses monuments antiques, mais que nous serions tentés de justifier, car un autre fanatisme avait devancé le leur : celui des chrétiens eux-mêmes.

Les premiers prêtres chrétiens avaient été choisis parmi ceux que désignait une vertu ou une instruction supérieures; car, dans la religion du Dieu de vérité, lumière doit être vertu, et vertu doit être lumière. Le Christ lui-même avait appelé les simples pour être ses apôtres, mais en les éclairant par le don des langues de feu. La décadence générale des lettres livra le sacerdoce à des hommes plus zélés qu'instruits, qui, après avoir matérialisé

1 Les combats de gladiateurs furent renouvelés en 539 par ce prince. Ils avaient été abolis en 419 par l'édit d'Honorius, qui leur substituait la lutte grecque.

eux-mêmes les mystères de leur foi, déclaraient volontiers la guerre aux personnifications et aux images symboliques des traditions religieuses de l'antiquité grecque et romaine, dénoncées comme une idolâtrie de l'enfer. Dès le cinquième siècle, un de ces prêtres, nommé Cyrille, qui, dans les monuments de l'architecture et de la sculpture dont le génie de Rome avait doté Arles, ne voyait que les œuvres du démon, en avait provoqué le renversement et la destruction par une prédication violente. Les Sarrasins, qui s'emparèrent d'Arles, n'y trouvèrent donc plus que les ruines de ces édifices et de ces statues qu'on veut qu'ils aient brisés ou incendiés. Pourquoi auraient-ils été plus barbares en Provence qu'en Espagne, où ils avaient introduit une civilisation élégante à la suite de la conquête[1]?

Les Sarrasins n'étaient pas venus sur les bords du Rhône pour y camper, mais pour y faire un établissement, et étendre de là leur domination sur toutes les Gaules. Charles Martel le comprit ainsi, et n'attendit pas qu'ils eussent passé la Loire pour insurger contre eux toutes les populations soumises aux rois francs. Il les battit une première fois en 732, et entra victorieux à Arles; il les battit une seconde fois en 736, lorsqu'un des nobles chrétiens, un autre comte Julien, les eut rappelés; et en mourant il recommanda à son fils Pepin de les expulser

1 Ce que nous disons ici du fanatisme du prêtre Cyrille, qui ne figure pas heureusement sur le Martyrologe à côté de Polyeucte, ne saurait atteindre les véritables saints de l'église d'Arles, ni saint Genès, ce greffier qui, forcé d'enregistrer les peines prononcées contre des chrétiens, brise sa plume et se déclare chrétien lui-même, pour partager avec eux la palme du martyre; ni saint Hilaire, ni saint Césaire, ni sainte Césaire sa sœur, ni saint Rolland.

ou de les exterminer ; — recommandation que Pepin suivit à la lettre.

Ce fut Iousouf ben Abd-el-Rhaman qui faillit être le premier calife d'une dynastie musulmane à Arles, où il croyait pouvoir régner avec l'assentiment de la noblesse du pays, fort peu reconnaissante à Charles Martel de ses victoires. Ce prince arabe avait transformé l'amphithéâtre en *Casauba* ou palais fortifié. Soit qu'il eût posé lui-même sur ce monument les tours qui dominent encore ses arceaux, soit que ces tours qui n'ont rien de mauresque eussent été érigées contre lui, elles sont souvent citées comme les témoins de pierre de la domination sarrasine, et elles prêtent au colysée arlésien un caractère unique entre tous les édifices du même genre. Étonnante ruine, qui porte fièrement cette superstructure pittoresque, après avoir été dégradée et mutilée dans ses fondations, dans ses galeries, dans ses arcades, dans ses pilastres, dans tous les détails, en un mot, de sa vaste circonférence ; car, après la guerre, l'amphithéâtre fut livré à cette population rustique, dont la guerre avait sans doute démoli les demeures champêtres. J'ai vu dans mon enfance, au milieu de cette arène romaine, toute une ville du moyen âge, assez mal alignée, avec ses rues et sa place publique. Des masures s'étaient les unes appuyées, les autres suspendues aux larges pierres des gradins intérieurs, creusant leurs cheminées sous les voûtes supérieures, et transformant en étables ou en caves quelques-unes des galeries qui avaient autrefois servi de cages aux bêtes féroces [1].

Pendant le règne de Charlemagne, les Sarrasins n'osèrent plus reparaître dans le midi de la France, quoique

1 L'amphithéâtre est aujourd'hui entièrement déblayé.

Arioste fasse combattre sous les murs d'Arles le neveu du grand empereur, ce preux Roland, dont la redoutable épée occit ces païens par milliers. En 850, sous les enfants de Louis le Débonnaire, les Sarrasins firent encore une descente en Camargue; mais, trahis par les difficultés de l'embouchure du Rhône, ils se virent réduits à échouer sur la côte, et les paysans les massacrèrent, en conservant leurs chevaux, qui devinrent ainsi le haras primitif de cette race de chevaux barbes, dont la robe presque invariablement blanche contraste avec la robe du taureau noir qui paît avec elle dans les marécages de Camargue. Cinq ans après, les Normands s'aventurèrent aussi dans le Delta du Rhône; mais ils ne purent y prolonger leur invasion, et ils n'y laissèrent pas de chevaux.

Du partage des États de l'empereur Lothaire entre ses fils (855), sortit ce royaume appelé successivement royaume de Bourgogne, royaume de Provence et royaume d'Arles, dont Charles le Chauve s'empara. En 878, ce prince avait nommé au gouvernement des provinces méridionales de son empire le duc Boson, son beau-frère, que d'autres alliances rendaient le seigneur le plus puissant de ce temps-là, si puissant qu'il put se faire déférer une couronne par un concile, et que Charles resta impuissant à s'y opposer, quoique Boson fît hommage de son royaume à l'empereur d'Allemagne.

Par l'hommage fait à l'empereur d'Allemagne, Arles, capitale des États du nouveau souverain, se trouva détachée de la nationalité française, et ralliée à l'espèce de fédération que formèrent peu à peu toutes les municipalités méridionales d'origine romaine. Quant à la dynastie de Boson, telles furent les vicissitudes de sa succession, qu'elle ne put créer entre les princes et les sujets ces intérêts

communs qui fondent peu à peu les traditions monarchiques d'un pays. L'indépendance de toute souveraineté étrangère n'eût pas été moins indispensable à ces princes, pour prendre racine dans le sol. L'empereur d'Allemagne affecta toujours de regarder les rois d'Arles comme des vicaires impériaux. Vainement Boson multiplia les fiefs pour se former une cour féodale; vainement ses successeurs maintinrent cette noblesse avec ses priviléges, et lui reconnurent, comme aux dignitaires de Pepin, une espèce de droit d'élection à leur avénement : la royauté d'Arles, au lieu de grandir et de se fortifier, vit croître à côté d'elle une puissance plus nationale qu'elle, celle des comtes de Provence; puissance primitivement déléguée par les rois, mais qui se rendit bientôt héréditaire et indépendante comme celle des comtes de Toulouse et des comtes de Barcelone, avec qui de fréquentes alliances matrimoniales furent contractées.

A Boson Ier succéda son fils Louis (887), à Louis son petit-fils Charles Constantin (923), qui fut détrôné par son parent, Hugues d'Arles (926). Celui-ci avait, comme le premier Boson, le génie de l'ambition; mais il désirait surtout être roi de la Lombardie, et il céda sa couronne de Provence à Rodolphe son compétiteur, pour le désintéresser (933). Rodolphe eut pour successeur Conrad le Pacifique, dont le fils, Rodolphe le Fainéant, laissa un héritage disputé entre Eudes comte de Champagne et l'empereur Conrad II dit le Salique, qui finit par l'emporter (1032), et réunit la Provence à l'Empire, se parant du titre de roi d'Arles, associé à celui d'empereur.

Les empereurs d'Allemagne ne conservèrent pas longtemps une autorité réelle sur les provinces d'Italie et de Provence. Leur domination sur Arles n'était que nomi-

nale, et, malgré son second titre de comte d'Arles, le comte de Provence, leur lieutenant, n'en exerçait guère d'autre sur la vieille cité romaine. Arles, éludant sans cesse la triple prétention des grandes maisons souvent rivales de Provence, de Toulouse et de Barcelone, ne reconnaissait pour son seigneur direct que son évêque, seigneur *électif* et *à vie* comme tout suzerain ecclésiastique, lequel respectait en général dans son diocèse les statuts de la cité et les traditions municipales du droit romain [1]. L'indépendance traditionnelle d'Arles se manifesta donc, et prit sans obstacle la forme républicaine, lorsque les Césars laissèrent démembrer l'empire d'Allemagne, trop heureux de conserver en Italie et en Provence quelques titres sans valeur, et de figurer en tête des chartes républicaines comme protecteurs de la liberté des citoyens.

De 1150 à 1251, Arles se gouverna par elle-même, tantôt resserrée dans les limites d'un quartier de la ville qui sous tous les régimes semble conserver ses priviléges municipaux envers et contre tous, à peu près comme la Cité de Londres en Angleterre, tantôt ressaisissant la juridiction complète de son territoire, lequel, ayant près de cinquante lieues de circonférence, constituait les *états* proprement

1 « Depuis longtemps, dit Anibert (*Mémoires historiques et critiques sur l'ancienne république d'Arles*), les évêques de France avaient attiré à eux toute l'autorité municipale, par la réunion qui s'était faite à leur dignité de l'important emploi de *défenseur de la cité*, lequel, dans les villes jadis soumises à l'empire romain, représentait le tribunat de l'ancienne Rome. » A Arles, plus qu'ailleurs, les évêques s'étaient attribué cette fonction, d'abord toute morale et politique, qui s'appuya à la longue sur leur puissance temporelle, quand ils eurent, eux aussi, leur part de territoire dans la ville et le diocèse.

dits de l'ancienne république. Ce territoire, comprenant le Trébon, la Crau, le Plan du Bourg et la Camargue, forme aujourd'hui encore une commune plus considérable que telle souveraineté d'Allemagne et d'Italie. Dans les cinquante premières années de la période que nous venons d'indiquer, ce sont les prétentions quelquefois simultanées des princes de la maison de Barcelone et du seigneur de la maison des Baux qui mettent la république sur le lit de Procuste. Ces hautes puissances féodales, outre leurs droits d'investiture impériale sur toute la Provence, possédaient personnellement des forts aux portes de la ville, des maisons dans son enceinte, des domaines enclavés dans son territoire. Les prétextes ne leur manquaient donc pas pour s'immiscer dans la chose publique (*rem publicam*), soit pour réclamer légalement leur part des intérêts communs, soit pour chercher une mauvaise querelle. La république, de son côté, était alternativement poussée à éluder une question et à la décider par les procès ou par la force ; mais le plus difficile était de se maintenir en équilibre entre ces voisins guerroyant entre eux : que les Arlésiens se déclarassent pour l'un ou pour l'autre, ou qu'ils gardassent la neutralité, ils étaient toujours sûrs de payer une partie des frais de la guerre. Comme la république laissait à chacun de ses nobles la liberté de choisir leurs bannières, on en voyait dans les deux camps, ce qui dispensait le vainqueur d'aucun égard pour la ville. Il est donc difficile de déterminer le rôle d'Arles dans cette longue Iliade qui se passa sur les bords du Rhône pendant les démêlés des fils et des neveux de Raymond Bérenger Ier, qui avait laissé à son fils aîné le comté de Barcelone, et à son cadet le comté de Provence, sans songer à éteindre les droits des filles à la succession. Le comte de Toulouse

d'une part, et le roi d'Aragon de l'autre, intervenaient à tous propos comme tuteurs ou prétendants pour leur compte. L'empereur suscitait un prétendant de plus dans la maison de Baux, jusqu'à ce qu'il pût imposer directement sa propre autorité. La république d'Arles était donc une alliée importante au milieu de toutes ces divisions; mais elle devait pencher assez volontiers pour le souverain le plus éloigné, qui ne pouvait songer à s'établir chez elle en permanence. Cette politique nous semble expliquer le bon accueil que recevaient à Arles dans l'occasion les princes de la péninsule espagnole. Alphonse, roi d'Aragon, entre autres, venait fréquemment à Arles, et y tenait une cour où brillaient, à côté de ses braves chevaliers, quelques-uns des premiers maîtres de la gaie science. Alphonse donnait des fêtes aux dames, des joutes, des carrousels, des combats de taureaux. C'est de cette époque au moins que date l'adresse héréditaire des Arlésiens dans ces courses et ces *ferrades*, où gentilshommes, bourgeois et artisans se montrent encore, à pied et à cheval, les rivaux des *picadors* et *toréadors* espagnols. Ayant franchi il y a quelques années les Pyrénées, nous rencontrâmes, dans les vallées de l'Aragon, de nombreux troupeaux de mérinos avec l'avant-garde sonore des béliers et des ânes chargés du bagage de la bergerie, qui nous rappelèrent les troupeaux bêlants de la Crau et de la Camargue, qui vont passer aussi les étés à la montagne. Il nous eût été difficile de ne pas attribuer aux traditions aragonaises les habitudes nomades des nôtres, et nos règlements sur la transhumance, qui sont analogues à ceux de la mesta d'Espagne[1].

1 On élève dans la Crau d'Arles seulement plus de trois cent mille bêtes à laine. Cette éducation du bétail est la branche la plus impor-

Quoique l'institution du consulat ou du gouvernement d'Arles par des consuls annuels remonte au delà de 1150, la république ne fut réellement constituée et relativement indépendante que pendant les cinquante premières années du treizième siècle, alors qu'elle se considérait elle-même comme émancipée, et ne se remettait en tutelle que de son propre mouvement, quand elle avait assez de son inquiète liberté.

Malheureusement, sous la république comme aujourd'hui, Arles ne contenait pas une population suffisante pour se défendre[1]. Elle n'était forte que de la faiblesse ou de la division de ses voisins. C'était là le premier vice de la nouvelle organisation politique de la ville d'Arles, vice qui n'aurait pu se corriger que par un principe de sympathie expansive assez fort pour attirer les habitants des États voisins, les agglomérer autour de la Rome gauloise, et composer peu à peu l'unité relative des membres recevant la vie du cœur qu'ils défendent. Ce principe eût adouci et corrigé les imperfections de l'administration intérieure. La république romaine avait pu s'en passer avec ce patriotisme à la fois orgueilleux, violent et tolérant, que nous appelions tout à l'heure sa force d'assimilation : la Rome gauloise aurait pu y suppléer par le sentiment de

tante de l'industrie agricole du pays, la principale source de sa richesse ; car, sans les engrais de ses grands troupeaux, la fertilité de ses terres à céréales s'épuiserait. M. J.-J. Estrangin dit avec raison que la plus belle ligne de chemin de fer ne sera jamais aussi utile au territoire d'Arles que les grands troupeaux de bêtes à laine, de bœufs et de chevaux qui le fécondent depuis des siècles. (*Descript. de la ville d'Arles*, 489.)

1 Arles, qui avait eu cent mille habitants sous les Romains, n'en avait plus alors que quarante à cinquante ; le chiffre de la population actuelle est de vingt et un mille.

fraternité humaine apporté sur la terre par le Fils de Dieu, et qu'elle avait accepté avec une foi si vive ; mais nos aïeux, il est triste d'en convenir, ne surent fonder leur liberté ni sur la propagande des sympathies politiques, ni sur celle de la charité chrétienne. Sous beaucoup de rapports, leur république resta une commune étroite et égoïste, à peu près indifférente, hors des murailles de la cité, au sort de ses voisins ; toujours agitée au dedans par les jalousies des partis et les intrigues des diverses classes. Le contraste de cette existence tracassière et turbulente est d'autant plus affligeant, qu'on pouvait espérer mieux du degré de civilisation où le Midi était parvenu du douzième au treizième siècle, et que quelques hommes, dans l'aristocratie comme dans la bourgeoisie et le peuple, déployèrent réellement de beaux caractères ; mais leur patriotisme était l'exception.

Anibert, qui a fait un corps de récit de nos annales républicaines, en y entremêlant des dissertations critiques, incline surtout à accuser l'immoralité des ecclésiastiques et des nobles. Nous croyons que ces deux classes étaient les plus directement intéressées à l'indépendance du pays, et qu'elles furent longtemps républicaines de bonne foi. Si ce fut la noblesse qui, plus tard, trahit et vendit à l'étranger l'indépendance nationale, il n'est pas douteux qu'elle ne se rendit coupable de ce crime que par découragement, et en croyant qu'elle n'avait pas d'autre refuge contre le déchaînement des factions. Ce sont les descendants de cette noblesse qui ont peut-être calomnié leurs ancêtres en leur imputant un calcul et un marché, afin de réclamer, comme leurs héritiers, à la cour des rois de France, le prix secret d'un pacte de trahison [1]. Nous n'avons aucun regret à faire

1 Peut-être même le ministre de Raymond Bérenger, ce Romée de

partie, depuis quatre siècles, de cette nationalité française qui couronne au même Panthéon les gloires du Midi et celles du Nord; mais il doit nous être permis de dire que la fusion, moitié violente, moitié diplomatique, des municipalités de la langue d'oc dans la centralisation de la langue d'oil, annula tout à coup un progrès de civilisation originale et indépendante qui avait produit la poésie de ces troubadours, d'où procède non-seulement toute la littérature italienne, Dante, Pétrarque, l'Arioste, etc., etc., mais encore les poëtes primitifs de la littérature normande et anglo-normande. En Angleterre, Chaucer, sous plus d'un rapport, fut un *troubadour* écrivant dans un idiome du Nord.

Au reste, la république d'Arles, qui eut ses propres poëtes, c'est-à-dire nés sur son sol, et qui inspira plus d'un sirvente aux poëtes de la langue d'oc, ne peut citer qu'un ou deux de ses citoyens parmi les plus illustres.

Nous disions tout à l'heure, et c'est ce qui l'explique, que la période de l'indépendance politique d'Arles fut continuellement troublée par les discussions domestiques. Sur un théâtre plus borné, la petite Rome gauloise reproduit les luttes de la grande république romaine, à l'occasion de l'institution du consulat, de la puissance tribunitienne et de la dictature; mais il y a toujours cette différence entre Rome et Arles, qu'au-dessus des magistrats *républicains* que la ville se donne, on voit souvent reparaître un

Villeneuve, qu'on suppose avoir deviné la grandeur de l'unité française, était-il, en effet, l'homme vertueux et le politique clairvoyant digne des éloges du Dante! Mais, pour l'absoudre comme pour le condamner, lui et les autres seigneurs *francisés*, nous aurions besoin d'un cadre plus large que celui de ce simple résumé des annales arlésiennes.

patronage supérieur, tantôt celui de l'empereur comme titulaire du royaume d'Arles, tantôt celui des comtes de Barcelone ou du comte de Provence, et quelquefois même celui d'un autre comte ou seigneur des grands fiefs du Midi. Cette suprématie devenait le plus souvent nominale, quelquefois aussi plus réelle et plus étendue, quoique toujours limitée, comme lorsque la république se *donna* pour un temps déterminé, et en usufruit ou en *viager*, à Raymond Bérenger IV (1228); ce qui était à la fois une protestation contre les droits périmés ou non de l'empereur, et un moyen d'échapper à sa domination directe. De son côté, l'empereur tenait à faire de temps en temps acte de suzerain, soit en venant recevoir solennellement sa couronne de roi d'Arles dans Arles même, et y distribuer des priviléges, des dignités, des honneurs, etc.; soit en continuant de donner à quelque prince délégué l'investiture du gouvernement de la ville, soit en envoyant résider dans son enceinte un magistrat avec des attributions purement honorifiques, et qui s'intitulait le chancelier ou maréchal du royaume d'Arles. Le plus illustre de ces officiers impériaux, qui prenait aussi le titre de juge de l'empereur [1], fut l'Anglais Gervais de Tilbury. Ce personnage, qui avait épousé une noble dame d'Arles, sut ajouter au crédit de son titre l'autorité d'un véritable savoir. Le juge impérial devint aussi, à ce qu'il paraît, le juge du comte de Provence. Comme diplomate enfin, c'était à lui que les villes et les seigneurs s'adressaient pour la rédaction des traités de paix et autres conventions. Ses *Otia imperialia*, dédiés à l'empereur Othon, sont le plus connu de ses ouvrages; on y trouve en quelque sorte la double mesure de la science

1 C'est lui que nous avons mis en scène dans le premier chapitre du *Dernier roi d'Arles*.

et de la crédulité de ce temps, non pas seulement dans le *royaume* d'Arles, dont il était l'homme le plus éclairé, mais aussi en France, en Italie, en Espagne, etc.

Parmi les princes à qui fut attribué un moment ce titre de roi d'Arles, qui avait, dans la liste des titres impériaux, à peu près la même valeur que celui de roi de France dans la liste des titres des rois d'Angleterre, nous devons remarquer Richard Cœur de Lion. Ce monarque était devenu le prisonnier de Henri; mais l'empereur prévoyait qu'il serait enfin obligé de le relâcher, et il aurait voulu calmer ses ressentiments par une générosité peu coûteuse. Désespérant de se faire obéir de ses grands vassaux et des villes soumises à sa suprématie, il lui paraissait d'une bonne politique de donner ce qu'il n'était pas très-sûr de posséder. Telle est l'explication de la bulle citée dans l'histoire de Languedoc, tome IIIe, livre 20, et les Mémoires d'Anibert (1193). Henri cédait à Richard le royaume d'Arles, avec la permission d'aller se faire couronner roi dans Saint-Trophyme, le dimanche après le jour où il sortirait de sa prison. Le royaume d'Arles n'eût pas été en d'autres temps une seigneurie insignifiante pour les rois d'Angleterre, si on veut le réunir par la pensée à l'Aquitaine. Quoi qu'il en soit de ce traité, Richard ne vint jamais à Arles; et probablement son titre de roi d'Arles était peu connu de la plupart de ces Arlésiens qui, six siècles plus tard, firent, aux cris de *Vive le roi Richard!* une démonstration éclatante de fidélité politique. En 1792, le malheureux Louis XVI étant prisonnier au Temple, une troupe de comédiens, passant à Arles, y représenta l'opéra de *Richard Cœur de Lion*. Lorsqu'après le grand air de Blondel : *O Richard, ô mon roi!* l'acteur qui remplissait le rôle du royal captif parut sur le rempart

de sa tour, les royalistes de la salle, qui s'étaient exaltés d'allusion en allusion, n'attendirent pas le dénoûment de la pièce pour s'élancer eux-mêmes sur la scène et délivrer le roi Richard, qu'ils portèrent en triomphe [1] !

Après Henri et Philippe, Othon IV, gendre de ce dernier, reçut pour dot ce royaume d'Arles, que les empereurs donnaient et reprenaient ainsi comme un des joyaux de leur couronne. Othon ne dédaigna pas de venir se faire sacrer à Arles; mais, appelé à l'empire, il n'attacha bientôt plus aucune importance à la succession de Boson; après lui, Frédéric II figure comme le quinzième et dernier roi d'Arles (1214) dans les chronologies; car après Frédéric, qui un moment avait cédé la royauté arlésienne à un seigneur des Baux, les droits impériaux devinrent de plus en plus illusoires.

Il est bien vrai qu'en juin 1364, l'empereur Charles IV, fils de Jean, roi de Bohême, fit une entrée solennelle dans la ville d'Arles, et le lendemain fut sacré sous la voûte de l'église métropolitaine par le cardinal la Garde, l'archevêque, en présence des ducs de Bourbon et de Savoie; mais c'était évidemment un compromis convenu avec le roi de France : presque immédiatement après, l'empereur se démit volontairement de la souveraineté et du titre de roi d'Arles en faveur de Charles V, *pour réparer, fut-il dit, l'injustice que Charles le Chauve avait faite en démembrant de ses États ce royaume en faveur de* Boson Ier [2].

1 J'ai souvent entendu raconter cette anecdote à mon père, qui était un des *acteurs* du parterre, et qui paya cher, comme les autres, son chevaleresque royalisme.

2 L'historiographe la Lauzière ajoute ici que les empereurs d'Allemagne n'en continuent pas moins à s'attribuer le droit et la souve-

Tous ces détails disent assez combien il manquait encore de garanties à l'indépendance d'Arles, mais ils prouvent aussi que tous ces monarques, cômtes et gouverneurs d'Arles, ne se considéraient plus que comme des titulaires; et, par le fait, ils ne contestèrent jamais sérieusement aux Arlésiens le droit de se gouverner eux-mêmes, c'est-à-dire, d'élire les chefs directs du gouvernement intérieur, de l'administration et de la justice. En un mot, pour nous servir d'une expression moderne, la souveraineté du peuple était reconnue dans la constitution arlésienne, malgré toutes les réserves de l'empereur en faveur de son droit régalien, malgré celles du comte de Provence, tour à tour allié utile et voisin ambitieux, malgré celles de l'archevêque, qui, suivant l'occasion, se prévalait de son titre de vicaire de l'Empire et des priviléges de ses fonctions spirituelles. Il faut ajouter encore que cette souveraineté populaire n'offusquait guère la classe noble dans une ville toute romaine, où les trois ordres (nobles, bourgeois et gens de métiers) avaient une commune origine et des droits distincts, dans une ville où le dernier des citoyens était homme libre de temps immémorial, sans qu'il eût été jamais question d'affranchissement, et par conséquent de servitude dans le sens féodal; dans une ville enfin où la liberté politique se confondait avec la liberté personnelle. Plus tard, sous la monarchie de Louis XIV, Arles conserve encore ce caractère, et dédie son obélisque au grand roi, au nom du sénat et du peuple (*senatus populusque Arelatensis*), comme si

raineté de ce royaume, l'archevêque de Trèves donnant sa voix dans les élections des rois des Romains et au sacre des empereurs, en qualité de *primat des Gaules et de chancelier du royaume d'Arles*.

la ville, pour être devenue à tout jamais française, n'en était pas moins la fille de Rome. Quant aux fonctions du gouvernement, aux charges publiques et à l'autorité, elles furent toujours à peu à près également partagées entre les nobles et les bourgeois; égalité des classes qui ne réservait la préséance en faveur des premiers qu'entre collègues d'une même magistrature, car, d'ailleurs, comme le fait observer Anibert, qui avait compulsé tant d'actes anciens, quand des gentilshommes et des bourgeois intervenaient dans un même acte, ils y étaient nommés indifféremment les uns avant les autres, sans égard à leur qualité, dont mention était rarement faite.

Se modelant sur Rome antique, la république d'Arles devait naturellement se gouverner par des consuls, d'abord au nombre de quatre, puis de huit, et finalement de douze, autant qu'il y avait de quartiers dans la ville. L'élection était annuelle et à deux degrés : le peuple ne nommait que les électeurs, et jamais les consuls directement. Les consuls élus prêtaient serment de gouverner suivant leurs propres lumières (*scientiam*), et le meilleur conseil de leurs collègues ou parlement général.

Si Montesquieu a eu raison de dire que « là où tout paraît tranquille, il n'y a point de liberté, » les troubles continuels de la république d'Arles prouvent que ses magistrats tenaient plus à la liberté qu'à l'ordre. Mais la turbulence arlésienne ne se donnait pleine carrière que dans la ville, car nos ancêtres ne jouèrent jamais au dehors qu'un rôle secondaire : alliés des princes ou des villes, ils n'envoyèrent au secours des uns ou des autres que de faibles détachements; assez bons marins, ils avaient une flotte plus marchande que militaire, et qui n'aspira jamais à disputer l'empire des mers à Venise, ni à Gênes, ni

à Pise, villes plus hardies, avec lesquelles ils conclurent plus d'un traité de commerce. Dans les premières années du treizième siècle, ils ne prirent part que très-prudemment encore aux guerres de religion qui ensanglantèrent le Languedoc. Ils ne comprirent pas que le comte de Toulouse était bien moins le chef d'une hérésie que le défenseur de la liberté de conscience, et ils le laissèrent succomber sous le fanatisme ambitieux de Simon de Montfort. La croisade des Albigeois n'était que la première période de l'intervention des princes et des peuples de la langue d'oil dans les affaires des princes et des peuples de la langue d'oc. On pourrait s'étonner davantage qu'Arles n'ait pas eu l'intelligence de ses vrais dangers, si, comme nous l'avons avoué, la république n'avait pas de tout temps concentré son égoïste indépendance dans la jalouse conservation de ses priviléges impériaux. Cet esprit étroit lui fit seul préférer à l'alliance de Philippe-Auguste, vainqueur à Bovines, la reconnaissance d'Othon IV, réduit au titre unique de roi d'Arles, qui, en considération du *zèle* et de la *fidélité* des citoyens d'Arles, *confirma* leur *consulat* avec tous les honneurs et *prérogatives* que leur avait accordés Frédéric Ier, son aïeul.

Cette *confirmation* impériale du 24 novembre 1214 ne donna aucune force nouvelle à l'autorité des consuls arlésiens, et l'anarchie d'Arles devint telle, que, le 8 des ides de février (comme on désignait alors à Arles le 6 de ce mois), le conseil municipal, rassemblé dans une salle de l'archevêché, déclara qu'il n'y avait de salut que dans une magistrature nouvelle confiée à un seul. Cette dictature élective devait être annuelle; et c'était du reste, jusqu'au nom, la même qu'avaient adoptée, déjà à cette époque, plusieurs républiques d'Italie. Les électeurs furent chargés

de choisir pour podestat un homme de la religion catholique, dont la réputation avantageuse fit espérer une heureuse administration. Le podestat d'Arles devait être un étranger : « Il nommoit un juge étranger comme lui, et quelques autres officiers inférieurs ; » mais, d'ailleurs, il ne pouvait exercer une dictature que tant que la confiance des citoyens lui était acquise ; car, par une jalousie prudente, en même temps que le podestat on élisait un *juge supérieur* de la commune, par-devant lequel on pouvait appeler des décisions du juge du podestat.

Une tranquillité plus relative qu'absolue justifia pendant quelques années la magistrature nouvelle. La politique arlésienne n'en fut pas mieux inspirée, lorsque la république fit la faute d'aider le comte de Provence, en 1228 et en 1230, dans sa querelle avec Marseille. Au reste, les seigneurs n'entendaient guère mieux leurs vrais intérêts que les villes libres, et les Marseillais trouvèrent un auxiliaire puissant dans le comte de Toulouse. Cette querelle mit bientôt tout le Midi en feu. La paix conclue, le comte de Provence exerça fatalement son influence sur les Arlésiens, en leur recommandant pour évêque Jean Baussan, évêque de Toulon, d'une famille toute dévouée au comte, et que son ambition personnelle rendit le fauteur de nouveaux troubles dans une ville qui aurait eu surtout besoin d'un prélat pacificateur. Depuis son avénement (1232) jusqu'à l'extinction de l'indépendance arlésienne (1252), Jean Baussan joue un rôle funeste dans ce drame de vingt ans, où se dessinent à côté de lui des hommes également passionnés, les uns pour le combattre, les autres pour conspirer avec lui la perte de la république.

La grande ambition de l'archevêque était d'exercer la juridiction temporelle de la ville : on le voit s'adresser

successivement à toutes les puissances du dehors qui peuvent lui offrir leur appui et fortifier ses prétentions, soit par des diplômes, comme l'empereur, soit par une usurpation pacifique, comme le comte de Provençe, ou, plus tard, par une usurpation conquérante, comme Charles d'Anjou. Ainsi l'archevêque favorise l'intronisation d'un vicaire général de Frédéric II; puis, quand ce vicaire général est chassé, le prélat consacre l'inféodation viagère de la ville à Raymond Bérenger, et, après la mort de ce prince, il n'hésitera pas à se rendre dans le camp français. Dans l'enceinte des murs, Jean Baussan prêche la paix, mais en furieux, par les menaces d'excommunication, et souvent par l'excommunication même.

Avant que la république d'Arles eût confié au comte de Provence la juridiction de la ville sa vie durant, la podestatie avait été suspendue à la suite d'une émeute, et une faction, organisée en confrérie, s'était emparée du gouvernement, par la nomination de magistrats qui prirent exceptionnellement le titre de baillis. Cette faction était l'expression d'un parti démocratique qui commençait à soupçonner la noblesse et le prélat d'être en même temps hostiles à l'empereur et à l'indépendance républicaine. Sans doute que ce parti ne fut que comprimé et non détruit par l'ascendant de Raymond Bérenger, prince vraiment populaire dans toute la Provence : aussi lorsque, quelques années après (1245), Raymond mourut, ce fut ce même parti qui eut seul la hardiesse de rétablir la république, et de prendre en main les rênes du gouvernement, nommant d'abord des consuls, puis des recteurs. Les circonstances étaient graves, et il fallait du courage pour ne pas désespérer de l'indépendance du pays. Quelques-uns de ces démocrates, grandissant avec les circonstances, mon-

trèrent réellement, dans cette péripétie de l'histoire d'Arles, l'énergie et la vertu des derniers Romains.

Raymond Bérenger mourait sans héritier mâle (année 1245). La république semblait n'avoir rien à redouter de ce côté, le comte laissant la Provence à une fille mineure avec une régence; mais déjà de puissants prétendants aspiraient à sa main, et celui d'entre eux qui l'obtiendrait ne pouvait être moins redoutable que le feu comte. Raymond VII, dernier comte de Toulouse, par suite des avances que lui avait faites le père de Béatrix, se flattait d'être le prétendant préféré de la jeune princesse, malgré la différence de leurs âges, et quoique déjà marié, mais tout prêt à répudier sa femme. Il avait pour lui les vœux de la politique nationale, exprimés par les troubadours, qui, jaloux de toute domination étrangère, redoutaient presque également les trois autres concurrents : Conrad, fils de l'empereur Frédéric II; Charles, frère de saint Louis; et enfin Pierre, fils de Jacques d'Aragon, quoique la maison de Provence et la sienne fussent les branches d'un même tronc. « C'était là, comme dit l'auteur d'un excellent résumé de l'histoire de Provence (M. Rouchon d'Aix), une sorte de procès entre le saint-empire et la France, entre le Nord et le Midi, entre les maisons de Germanie et de France, de Toulouse et de Barcelone. » Mais le comte de Toulouse se laissa amuser comme un vieillard crédule, et il méritait personnellement d'être éconduit, ayant lui-même trahi la nationalité méridionale en mariant son héritière à un frère du roi de France. L'empereur Frédéric compta trop pour son fils sur la majesté de son titre : Pierre se crut plus sûr de la préférence en envoyant une armée qui se répandit autour d'Aix, comme s'il voulait prendre d'assaut la princesse et la ville. Cette galanterie à main

armée eût été aussi du goût de l'impétueux Charles d'Anjou; mais il consentit à se laisser diriger par Blanche de Castille sa mère, la sage reine qui avait si bien préparé le règne de saint Louis, et négocié de si heureux mariages pour les aînés de Charles. A la tête de la régence, nommée par le testament de Raymond Bérenger, était ce Romée de Villeneuve, un des rares *saints* politiques que le Dante jugea dignes de son paradis. Ce grand ministre, cet homme vertueux, couronné de l'auréole des légendes et glorifié par l'histoire, il nous en coûte de le louer, quand, nous plaçant au point de vue de la nationalité provençale, nous avons à regretter que, désespérant de cette nationalité, il ait confié à une domination étrangère la dot de Béatrix et les destinées douteuses de son pays. Plus soigneux de la grandeur de la fille de son maître que des intérêts de l'unité méridionale, Romée avait donné des rois pour époux aux trois premières. En mariant la dernière au frère de saint Louis, il lui prédit qu'elle porterait un jour une couronne comme les autres; et, dans sa pensée, le ministre provençal renfermait peut-être l'ambition de Charles d'Anjou entre les Pyrénées et les Alpes, où, en imitant les rois de France, parvenus peu à peu à relier sous leur suzeraineté les grands fiefs de la couronne et les municipalités des villes, on pouvait recomposer le royaume d'Arles, et donner plus de cohésion à ses anciens éléments[1]. Quoi qu'il en fût des prévisions de Romée, Charles d'Anjou, une fois prétendant accepté, ne

1 A savoir le comté de Provence, le comté de Forcalquier, le comtat Venaissin, la vicomté de Marseille, la principauté d'Orange, le Dauphiné, Nice et le duché de Savoie, la principauté de Monaco. A ce royaume seraient venus se souder naturellement le Languedoc et la Guienne.

s'amusa pas à faire une longue cour à la princesse. Il envoya en Provence des forces suffisantes pour dissiper les Aragonais, et, le 31 janvier 1245 (1246), il reçut à l'autel la main de Béatrix, que Romée de Villeneuve avait voulu conduire lui-même à Lyon [1].

Un troubadour, Aimeri de Peguilain, avait écrit au sujet de ce mariage : « Au lieu d'un brave *seigneur*, les Provençaux vont avoir un *maître*. On ne leur laissera plus bâtir ni villes, ni forteresses. Subjugués par les Français, ils n'oseront plus porter de lance ni d'écu.... » Cet avis regardait surtout les princes encore indépendants, et les villes libres enclavées dans les États du comte de Provence. Arles s'en émut, et se hâta de conclure la paix avec le seigneur des Baux, son plus proche voisin, qui se voyait menacé tout autant que nos républicains. Quelques honnêtes citoyens s'écrièrent qu'il fallait complimenter le nouveau comte sur son avénement, et lui demander la confirmation des priviléges accordés à la commune d'Arles par ses prédécesseurs. Le parti démocratique, avec l'instinct plus vrai du péril, non-seulement crut devoir éviter tout semblant d'hommage, mais, occupé alors à reviser la constitution, c'est-à-dire, les statuts constitutifs de la cité, ce parti rédigea un article spécial qui condamnait à la peine capitale (*si capi potuerit, caput ei amputetur*), et, en cas de contumace, au bannissement perpétuel, sans révocation possible par les consuls, le conseil, ou même par tout le parlement (*vel etiam per totum parlamentum*), quiconque oserait proposer publi-

1 Un article du traité de mariage de Charles d'Anjou avec Béatrix substituait les rois de France aux comtes de Provence, si ceux-ci mouraient sans enfants mâles.

quement ou en secret (*palam vel privatim*), de livrer Arles à la puissance ou seigneurie d'aucun seigneur, soit à perpétuité, soit *pour un temps*. C'était presque déclarer traîtres ceux qui avaient naguère inféodé la ville à Raymond Bérenger. Aucune réaction n'eut lieu toutefois, et cette année-là l'archevêque Jean Baussan fut réduit à se quereller avec son chapitre.

Charles d'Anjou cependant montrait une certaine modération, ou du moins, forcé de différer ses projets de violence, il semblait vouloir ne rien réclamer de ses droits qu'après avoir mis toutes les formes de son côté. Cette usurpation légale s'annonçait déjà comme une invasion de jurisconsultes digne de la chevalerie de Normandie, ou de cette autre province plaideuse limitrophe de l'Anjou. « Tandis qu'il allait recevoir l'investiture de son apanage de la Loire, Charles *infesta* la Provence (dit un troubadour contemporain) d'une troupe de conseillers et d'avocats. » C'étaient des espèces de *commissaires* chargés de faire la recherche des titres que les comtes de Provence avaient eus jadis sur les villes et les seigneuries qui se prétendaient affranchies de leur juridiction. Ces gens du comte dressaient des actes, citaient les parties; et comme celles-ci déclinaient leur compétence, ils prenaient jugement par défaut. Les villes d'Avignon et de Marseille, inquiétées par ces procédures, proposèrent un traité de ligue défensive à la ville d'Arles, et l'allié nouveau de celle-ci, le seigneur des Baux, entra dans la confédération.

Les alliés s'obligeaient de fournir chacun cent cavaliers en temps de guerre, et cinquante en temps de paix. Marseille et Avignon devaient en outre ajouter dix navires à la flotte d'Arles. Un pareil traité était presque une décla-

ration de guerre au comte; et cependant Charles dissimula encore; car il cédait alors, comme son frère plus calme, à la grande préoccupation du moment : une croisade en Palestine venait d'être décidée. On sait que princes et nobles sacrifiaient à cette passion d'une guerre sainte tous leurs intérêts et toutes leurs affections, leur sage politique, s'ils passaient pour sages, et quelquefois, sacrifice plus difficile à l'homme, jusqu'à leurs penchants blâmables. Plus tard, dans toute la maturité du caractère et de l'âge, Charles, roi grave, législateur aussi bien que conquérant, abandonna ses États pour se croiser encore. En 1246, aurait-il pu résister à l'exemple de saint Louis, avec son sang moitié espagnol et moitié français, avec cette ardeur chevaleresque et cette dévotion monacale qui distinguaient les fils de Louis VIII et de Blanche de Castille?

Nîmes, Beaucaire, et toute la partie du Languedoc limitrophe du Rhône, appartenaient au roi de France depuis le traité fait en 1229 entre saint Louis et le comte de Toulouse. Ce fut à Aigues-Mortes que les princes croisés vinrent s'embarquer. Plusieurs seigneurs de l'armée descendirent le Rhône, depuis Lyon jusqu'à Arles, avec leurs soldats, entre autres le bon sire de Joinville, qui appelle la ville *Arles le Blanc*, surnom qu'Arles reçoit quelquefois avant le treizième siècle, et qu'on explique en prétendant qu'il indiquait que la cité de Constantin s'était toujours maintenue pure de toute tache d'hérésie[1].

Il paraît qu'un très-petit nombre d'Arlésiens se laissèrent entraîner à la croisade. Quelques-uns des gentilshommes qui auraient dû suivre l'étendard du comte

1 Ce surnom rappelle singulièrement encore le géant Albion, qui a changé de nom parmi les *hérétiques* de Londres.

préférèrent former dans la ville un parti secret favorable à ses prétentions, parti auquel se rallia bientôt l'archevêque. Un moine, appelé frère Jean, servait d'émissaire entre ces traîtres appelés *fayditi* ou francigènes (*francigenæ*), et les gens du comte, qui, véritables huissiers à cheval, le sénéchal de Provence à leur tête, commençaient à faire des incursions armées sur le territoire de la république, sous prétexte de continuer leurs procédures, ou d'exécuter des jugements contre des vassaux rebelles ou contumaces. L'émissaire se laissa surprendre, et fut chassé de la ville, non sans avoir dénoncé quelques conspirateurs. Le parti démocratique avait à sa tête Bertrand Ventairon et les deux frères Étienne et Pons Gaillard, hommes énergiques, qui ne voulurent pas que le statut contre les traîtres restât une lettre morte. Malgré le podestat, — car on avait eu recours à cette magistrature en 1249, et il s'était trouvé un seigneur assez aventureux pour en accepter les fonctions, — malgré le podestat Albert de Lavagne, quelques-uns des individus dénoncés par frère Jean furent décapités; d'autres furent condamnés au bannissement perpétuel; et l'archevêque ayant osé intervenir en prétendant que le frère Jean était un *ambassadeur* pacifique, venu dans la ville pour réconcilier Arles avec le comte de Provence, on prit acte de cet aveu, et le prélat se vit traité lui-même de traître. A cause de son caractère épiscopal, on se contenta de le séquestrer dans son palais, avec défense formelle à tous les citoyens de communiquer avec lui, sous peine d'encourir une poursuite de trahison. Des sentinelles barraient d'ailleurs l'entrée de sa porte. Il affecta de se dire malade; son médecin ne put le visiter; son barbier se présenta, et fut repoussé de même. Évidemment on espérait le forcer à solliciter lui-même son

exil; et il finit en effet par s'estimer heureux qu'on lui permit de sortir de la ville, après qu'il eut donné des garanties au sujet des dettes contractées par lui envers les divers fournisseurs de l'archevêché. Une fois parmi les ennemis de la république, Jean Baussan combattit avec eux en se servant des armes ecclésiastiques; chaque nouvel acte des républicains provoquait ces foudres d'excommunication dont il avait toujours été prodigue. Quelquefois le prélat semblait s'attendrir et pleurer sur Arles, comme autrefois le Sauveur sur Jérusalem; et il publiait des homélies sous forme de lettres, qui touchaient aussi peu que ses anathèmes, ainsi que l'atteste un sirvente du troubadour arlésien Bertrand d'Allamanon, qui propose d'enfermer Jean Baussan comme en démence, ou de le faire brûler vif comme incendiaire.

La mort du dernier comte de Toulouse, dont l'unique héritière avait épousé Alphonse, frère de saint Louis et de Charles d'Anjou, aurait dû faire réfléchir nos républicains sur la crise de leurs affaires; car ils avaient espéré qu'il se déclarerait contre le rival qui l'avait supplanté auprès de la fille de Raymond Bérenger. Mais l'effet de cette mort était balancé par la nouvelle de la captivité du roi de France et de tous ses frères. Malheureusement pour Arles, le bon ange de saint Louis, sa mère, qui suffisait pour tenir tête aux grands barons territoriaux des provinces françaises, veillait aussi sur les États de son fils Charles, et n'avait pas en vain recours à sa politique habituelle de diviser ses ennemis. Blanche trouva, à la tête de la république même, un traître plus fatal que Jean Baussan, parce qu'il sut, plus habile que le prélat, couvrir sa trahison du masque d'un dévouement exalté. Un titre nobiliaire suffit maintes fois à la fortune d'un homme médiocre, là où

la capacité sans titres n'est qu'un motif de jalousies exigeantes, sinon d'exclusion. De tout temps un chef aristocratique a flatté la vanité républicaine. Les bourgeois et le peuple d'Arles virent avec joie que leur allié Barral, seigneur des Baux et de Trinquetaille, se compromettait plus qu'aucun des plus démocrates d'entre eux, par les déclamations de sa haine contre Charles d'Anjou et l'archevêque. Il se disait « *l'ami des excommuniés, et l'ennemi de ceux qui se faisaient absoudre.* » Toute mesure violente contre les personnes et contre les propriétés avait en lui un avocat ardent, au besoin un exécuteur volontaire. Le patriotisme des trois tribuns de cette époque, Ventairon, Étienne et Pons Gaillard, paraissait tiède auprès du sien : malgré la loi qui voulait que le podestat ne pût être élu parmi les seigneurs qui possédaient des terres dans le territoire d'Arles, Barral, quoique seigneur de Trinquetaille, faubourg d'Arles, fut imposé par la multitude au choix de douze électeurs chargés de nommer le successeur d'Albert de Lavagne. Si les grands noms ont un prestige pour la bourgeoisie et le peuple de tous les pays, il y avait pour nos aïeux un prestige tout particulier dans la grandeur de cette maison des Baux, dont une généalogie fabuleuse faisait remonter l'origine jusqu'à Balthazar, un des trois rois mages, et qui depuis un siècle avait plus d'une fois balancé dans le Midi l'influence du roi d'Aragon, du comte de Toulouse et du comte de Provence. Le rocher qui lui donnait son nom s'élève à quatre lieues d'Arles, couronné des ruines de la forteresse d'où tous ces seigneurs guerriers et pillards s'élançaient, comme les aigles de leur aire. Il semblait du reste que la maison des Baux avait atteint l'apogée de sa puissance territoriale, et n'avait plus que l'intérêt légitime de la conserver sans rien acquérir, une tradition supersti-

tieuse lui interdisant d'ajouter, à ses soixante-dix-neuf domaines ou châteaux, ce nombre des terres dites *baussenques* ayant une valeur mystérieuse, et les deux figures du chiffre 79 qui l'exprimait se combinant selon les règles de la cabale.

Dans la nomination de Barral des Baux, Jean Baussan vit une violation flagrante de ses droits d'électeur ; car il avait toujours eu ou prétendu avoir une voix consultative dans l'élection des magistrats supérieurs de la république, comme vicaire de l'empereur. Il écrivit d'abord une lettre de remontrance, exhortant Barral à se démettre d'une dignité qu'il occupait de *fait et non de droit,* enjoignant à ceux qui l'avaient élu de le déposer, et ordonnant à tout le peuple de le dépouiller du gouvernement de la ville, sous peine de la privation de tous ses priviléges, dont, ajoutait-il, la *commune n'avait joui jusqu'à présent que par la permission de ses successeurs et la sienne.* Quelques chanoines eurent la hardiesse de porter ce message insolent au conseil rassemblé, qui le fit lire à haute voix. La rumeur fut telle, que ces ecclésiastiques se retirèrent en s'estimant heureux de ne pas être égorgés par le peuple. Le pape avait alors en Provence un légat, qui offrit sa médiation : cette médiation fut repoussée. L'archevêque lança une sentence d'interdit sur la ville, excommuniant Barral et tous les citoyens nominativement, livrant leurs biens au premier occupant, et déliant de toute obligation ceux qui avaient contracté quelque engagement avec eux.

Autant pour faire ressortir l'inconséquence du prélat qui se donnait au parti francigène, tout en invoquant ses droits de vicaire impérial, que pour braver à la fois le comte de Provence et le souverain pontife, dont le légat aurait dû, selon eux, arrêter et même suspendre l'archevê-

que, les Arlésiens, toujours excités par Barral, se déclarèrent hautement pour Frédéric II, en guerre contre le saint-siége. Il ne faut pas les accuser de ne pas avoir compris que le pape défendait alors l'indépendance des peuples contre l'empereur. Ce ne pouvait être qu'une bravade, car Frédéric était aussi incapable de les secourir que s'il eût été lui-même prisonnier des infidèles [1]. Ils lui envoyèrent une ambassade pour l'assurer de leur hommage. Mais dans le même temps, on ne sait sous quel prétexte, Barral faisait un voyage en France, et y avait une entrevue avec la régente. Il revint plus irrité que jamais en apparence contre les Français, plus ardent à suggérer les moyens extrêmes pour capter de plus en plus la faveur de la multitude. On sut plus tard que ce n'était qu'afin d'épuiser plus sûrement l'énergie républicaine par ses excès. Car il venait de s'engager secrètement à réduire Avignon (dont il était aussi le podestat) sous la domination d'Alphonse, et Arles sous celle de Charles, les deux frères de saint Louis, à condition qu'il conserverait lui-même la possession de tous ses titres, et notamment de tout ce qui lui appartenait dans le territoire arlésien. Il y avait des restrictions à ce traité, Barral stipulant qu'à la mort de Charles la république d'Arles rentrerait dans sa juridiction, comme à la mort de Raymond Bérenger : aussi ce fut sur d'autres bases que le prince lui-même traita avec Barral à son retour.

1 Remarquons, du reste, que l'église d'Arles, fidèle à la tradition de son évêque saint Hilaire, devait être plutôt *gallicane* qu'ultramontaine ; car, dès le quatrième siècle, saint Hilaire avoit osé déclarer au pape Léon que sa juridiction devait s'arrêter aux Alpes. Vainement exclu de son siége, Hilaire résista, et groupa autour de son siége primatial toutes les populations gauloises, associées à sa résistance.

C'est à l'histoire des croisades qu'appartient le récit de la captivité de saint Louis et de sa délivrance. Joinville nous a dit aussi, dans la charmante naïveté de son style, la prouesse chevaleresque de Charles d'Anjou, et comment le saint roi voulut que ses frères le laissassent seul en Palestine. Arles ignorait encore ce que le comte de Provence était devenu aux mains des infidèles, lorsqu'il débarqua à Aigues-Mortes. On apprit bientôt qu'il se disposait à faire payer cher à ses ennemis la fausse joie du bruit de sa mort. L'archevêque Jean Baussan, traître à sa double fonction de vicaire impérial et de protecteur des libertés de son diocèse, se rendit à Nîmes pour souscrire à toutes les conditions exigées par le prince. Il eut soin de stipuler la garantie de ses propres biens et des droits de son église, colorant d'ailleurs sa trahison du prétexte de son zèle religieux, qui ne lui permettait plus de se soumettre à un empereur en guerre avec le pape. Le comte disposa tout pour le siége d'Arles, en rassemblant des troupes et harcelant les assiégés, jusqu'à ce que son frère Alphonse, avec qui il devait partager les dépouilles d'Avignon, vînt se joindre à lui pour forcer d'abord la soumission d'Arles. Les villes alliées, menacées chacune de leur côté par le concert des deux frères, ne purent fournir à la république arlésienne les secours stipulés par le traité qui les rendait solidaires : sauf quelques arbalétriers de Marseille, Arles dut donc combattre avec ses seuls citoyens et quelques hommes d'armes de Barral, chargés plus spécialement de défendre le château de Trinquetaille. Après les succès divers des premières attaques, le parti démocratique fut bien obligé de reconnaître que son énergie et son courage n'obtenaient plus cet assentiment général qui entretient les grands dévouements. Les partisans secrets de Charles commencèrent à lever la tête :

le prolongement du siége ruinait toute la richesse d'une ville de tout temps plus agricole que commerçante, et qui ne pouvait pas abriter derrière ses remparts les milliers de bêtes à laine qui couvraient une partie de ses domaines. Les mesures rigoureuses qu'exige la défense de toute place menacée du dehors étaient taxées de tyrannie; Barral des Baux éluda la prolongation de ses fonctions de podestat, laissant le gouvernement à trois citoyens, et puis contrariant sous main l'autorité dont ils avaient besoin pour contenir la faction contraire. Le mot de capitulation fut enfin prononcé : huit ambassadeurs (les deux gouverneurs, trois gentilshommes et trois bourgeois) allèrent à Tarascon discuter pour la forme, avec Charles d'Anjou, les articles de la convention qui abolissait à jamais la république; dernier acte scellé du sceau de la souveraineté populaire.

Par l'article vingt-troisième, qui prouve sans doute la précaution du traître, et qui fut contredit quelques mois plus tard dans un traité particulier, Barral des Baux (qu'on le considérât ou non comme citoyen de cette ville) était excepté de l'amnistie accordée à tous les citoyens d'Arles !

Mais, encore une fois, il y a quelque chose de si infâme dans une trahison longuement préméditée, qu'il faut des preuves pour en accuser une classe ou même un chef ambitieux. La république d'Arles tout entière pouvait bien céder à un de ces accès de découragement qui, dans une crise pareille à la sienne, n'a que trop souvent accablé de plus grandes républiques, de plus grandes cités, Athènes comme Rome, Paris comme Venise. Il vient un temps où, en présence des cruelles réalités d'un blocus ou d'un assaut imminent, les plus beaux rêves de liberté et d'indépendance s'évanouissent. L'enthousiasme n'apparait plus que comme une folie, le patriotisme s'appelle esprit de faction,

la lâcheté prudence. Les partis divisés naguère par un principe se rapprochent par un même instinct de conservation. Les chefs doutant les uns des autres, et bientôt doutant d'eux-mêmes, ne s'occupent plus qu'à assurer leur retraite, se ménageant une clientèle ou la protection de plus puissants qu'eux.

Le plus mécontent fut Jean Baussan, qui s'aperçut trop tard que son influence politique n'était qu'une conséquence de l'indépendance de la ville d'Arles. Il adressa en vain une requête au saint-siége pour réclamer contre les usurpations de Charles d'Anjou sur sa juridiction personnelle, tandis que Barral des Baux rentrait dans sa seigneurie de Trinquetaille, qu'on avait d'abord fait semblant de lui confisquer. L'archevêque eut encore des discussions, en 1253, avec ses ouailles revenues au bercail, et les excommunia de nouveau pour refus de payer la dîme. Il mourut en 1257. Heureusement pour les traditions de l'église d'Arles, que ce prélat brouillon n'éleva pas des questions théologiques ; il eût compromis le dogme religieux. Son nom fait tache parmi ceux des archevêques d'Arles. Quant aux autres nobles et gentilshommes qui passèrent sous la bannière de Charles d'Anjou, les séductions et les faveurs d'une cour durent facilement les consoler de l'indépendance nationale, et de l'importance relative qu'ils perdaient à n'être plus que l'élite ou l'aristocratie d'une ville descendue elle-même de son rang. Quelques-uns peut-être de ceux qui n'avaient sacrifié leur patrie qu'à un sincère amour de la paix n'allèrent pas briguer des faveurs à cette cour, où les seigneurs de la langue d'oïl obtenaient les grands emplois plutôt que les seigneurs provençaux ; car nous voyons Romée de Villeneuve lui-même remplacé par l'Angevin Guillaume de l'Étendard, comme grand sénéchal

de Provence. Mais il est bien permis de supposer quelques remords à ceux qui avaient fait leur paix particulière, avides d'argent, ou même de ces honneurs que nous aimons à voir ambitionner par les nobles races. Ces remords durent avoir un écho terrible quelques années plus tard, quand ils furent réveillés par le glas de la cloche des Vêpres siciliennes; car Charles d'Anjou entraîna la plupart de ces gentilshommes avec lui à la conquête de l'Italie, et là il se trouva un peuple qui, fatigué du joug, se leva enfin comme un seul homme, vengeant à la fois, sur les nobles de la langue d'oil et sur ceux de la langue d'oc, l'usurpation de l'indépendance italienne et de l'indépendance provençale.

Si ce jour néfaste, qui fit couler le sang de huit mille Français, dut jeter dans le deuil la ville d'Arles comme les autres villes de Provence, c'est aussi pour Arles une gloire, que le seul Français qui fut épargné du massacre à cause de ses vertus, ait été un gentilhomme arlésien, Guillaume de Porcelet[1], vice-roi de Pouzzoles. Nous sommes plus fiers de voir ce nom joint à ce titre, que de trouver Barral des Baux revêtu de la dignité de podestat de Milan par l'influence de Charles d'Anjou. Guillaume de Porcelet figure encore parmi les cent gentilshommes (dont treize d'Arles) choisis par Charles pour lui servir de champions dans le duel où il défia don Pierre d'Aragon.

Il faut regretter que cette famille jadis si nombreuse n'existe plus à Arles. Quelle plus belle illustration pour

1 Dans la liste des gentilshommes qui avaient accompagné Charles d'Anjou, étaient Raymond, Bertrand et Barral des Baux, Bertrand et Richard d'Allamanon, Jacques et Rostang de Gantelmy, Feraud de Barral, etc.

les villes, que ces races dont le nom rappelle un grand exemple de vertu? Ce sont leurs monuments vivants, auxquels elles doivent encore plus tenir qu'aux monuments de pierre. Un Porcelet avait été l'ami dévoué de Richard Cœur de Lion, et il avait sauvé la vie de ce prince à la croisade, en s'écriant : « C'est moi qui suis le roi! » au moment où un Sarrasin allait le frapper. Quelques priviléges dont jouissaient les Porcelet se fondaient sur des services ou de nobles actions. Les pêcheurs d'Arles leur portaient chaque année, au son des fifres et des tambourins, le premier esturgeon qu'on prenait dans le Rhône. Ils avaient un droit de grâce en faveur des criminels condamnés. A une croisée de leur hôtel on a longtemps respecté un treillis en fer, élevé à cinq pieds de terre; et heureux le condamné qui pouvait y atteindre et s'y cramponner, lorsqu'il allait par les rues faisant amende honorable! Leur blason à armes parlantes (*d'or, à un pourceau passant, de sable*), et leur écu représentant une laie avec neuf marcassins, s'expliquaient par une tradition moins glorieuse pour eux, mais qui donnait une frappante leçon de charité chrétienne. Une jeune dame avait rudoyé une pauvresse demandant l'aumône avec deux ou trois enfants dans ses bras, sous prétexte que les pauvres n'avaient pas besoin de faire tant d'enfants. « Eh bien! avait répliqué la mendiante, fée déguisée sans doute, pour vous punir, vous ferez à vos prochaines couches autant d'enfants que cette truie qui se vautre là au soleil fera de porcelets. » La truie en fit neuf, et la dame accoucha du même nombre d'enfants, qu'on surnomma les Porcelets.

Arles ne joue plus qu'un rôle secondaire sous les successeurs de Charles d'Anjou : elle resta fidèle à Jeanne de Naples dans toutes les péripéties de sa tragique histoire,

où les seigneurs des Baux rappellent par leurs violences ce seigneur de Bothwell, si fatal à Marie Stuart. Aussi la reine Jeanne accorda à la ville de nombreux priviléges.

Le règne de Jeanne coïncidait avec les malheurs de la France sous le roi Jean. La maison d'Anjou n'eût pas été absorbée par ses drames domestiques, que, toute préoccupée politiquement du royaume de Naples, dont la Provence n'était plus qu'un appendice, elle n'aurait pu que difficilement prêter appui à la maison de Valois, soit dans ses luttes contre les Anglais en Guienne, soit dans ces réactions intérieures qui ébranlèrent la monarchie après la défaite de Poitiers, et plus tard sous la minorité de Charles VI. C'est ainsi que Charles d'Anjou, le premier, avait presque annulé les avantages de son mariage avec Béatrix relativement à la France. Ses descendants avaient depuis détruit l'unité de leurs possessions provençales en cédant Avignon au pape, dont le séjour valut à cette ville et à toutes celles qui l'avoisinaient les dangereuses visites des *compagnies noires*, venant chercher l'absolution et les libéralités forcées du saint-siége. La seconde de ces visites faillit coûter cher à la ville d'Arles, en amenant sous ses murs (avril 1368) le redoutable Bertrand du Guesclin, qui s'était chargé de conduire les compagnies en Espagne. Il y campa, dit-on, pendant dix-neuf jours. Nous voudrions bien croire, avec nos annalistes, qu'un aussi grand capitaine assiégea sérieusement notre fière cité, et ne put la prendre! Le fait est que, lorsque le pape eut payé sa rançon, du Guesclin leva le siége et continua sa route.

Quelques années plus tard, sous le successeur de Jeanne, Louis d'Anjou, les tuchins, espèce de soldatesque assez semblable aux compagnies noires, et que Charles de Duras, compétiteur du prince légitime, avait attachés à son

service, eurent plus de succès que leurs devanciers. Le chef de ces condottieri, nommé Ferragut, commandait la place des Baux; il vint, pendant la nuit, surprendre la ville par la porte Agnel, pilla, saccagea, massacra deux cents citoyens, viola des femmes, etc. Ferragut et les tuchins avaient des intelligences dans Arles; quand ils furent partis, leurs complices, dénoncés, subirent une justice rigoureuse : on en pendit vingt-huit, dont cinq nobles et un prêtre[1]! On voit que la maison d'Anjou n'avait pas apporté aux villes libres de Provence toute la sécurité possible[2]. Quant à Arles, le bénéfice le plus clair de sa soumission semblait quelquefois être la charge prise par ses souverains, de nourrir à leurs frais le fameux lion que la république avait toujours entretenu, comme l'emblème vivant de ses armoiries depuis le roi Boson. C'était Charles d'Anjou qui avait voulu, le premier, que cet autre roi captif devînt son pensionnaire et celui de ses successeurs, comme dans l'Inde le Mogol reçoit encore sa liste civile des rois d'Angleterre.

Outre les tuchins, il paraît que, sous Louis d'Anjou, les Arlésiens avaient quelquefois à redouter aussi des pirates qui osaient venir jusque dans le Rhône. Un de ces écumeurs d'eau salée et d'eau douce s'empara d'une barque où se trouvaient les consuls d'Arles avec quelques autres citoyens, allant en Camargue faire une partie de plaisir. Il emmenait ses captifs, lorsqu'il rencontra une

1 Lenoble de la Lauzière, *Abrégé chronologique.*

2 « La Provence, énervée à la longue par les fautes et les malheurs de ses souverains, était *réduite aux abois* sous le règne de René d'Anjou, » dit Anibert, qui ajoute en note : « Les conseils municipaux tenus à Arles à cette époque offrent un affligeant tableau de la détresse où nos ancêtres étaient tombés. » (*Mémoires hist.*, etc., t. III, page 245.)

frégate qui était mouillée au port de Bouc, et sur laquelle était un des consuls de l'île du Martigues (ancien marin). Le corsaire voulut fuir; mais il fut abordé par la frégate, qui lui tua quatre hommes et reprit les consuls d'Arles. On les fêta au Martigues, et puis ils furent reconduits à Arles, où ils fêtèrent à leur tour leurs libérateurs. Depuis ce temps, il y eut toujours un échange de bonnes réceptions, et même de présents, entre le Martigues et Arles. Il existait alors à Arles un bourgeois qui tenait un journal du moindre événement, et dont les mémoires sont en manuscrit à la bibliothèque de la ville : ce bourgeois, nommé Bertrand Boysset, a consigné l'histoire des pirates, et il ajoute qu'on en pendit dix-sept, en laissant la vie sauve au dix-huitième, parce qu'il se chargea de la pendaison des autres [1].

Le roi René, celui qu'on a surnommé le Bon, avait une affection particulière pour la ville d'Arles, où il établit deux foires libres, celle du 3 mai et celle du 15 septembre. Rare prince, dans un siècle aussi turbulent que celui

1 Ce même B. Boysset parle du *lion d'Arles*. Anibert, qui le cite, ajoute avoir tenu lui-même entre les mains une quittance de la nourriture dudit lion, datée de l'an 1453. Le clavaire ou trésorier de la cour royale payait les frais de l'entretien, et le geôlier en avait soin. Puisque nous venons de citer Boysset, nous copierons cet extrait de son journal, qui prouve que l'on n'était pas moins amoureux de prodiges à Arles, dans le quatorzième siècle, que dans les douzième et treizième, du temps de Gervais de Tilbury : « *L'an que desus* (1396), *el jorn VI de setembre, nasqueron dos enfans mascles d'une bestia asina apelada sauma, aysins formats come si fosan nats de fenna.* » Ce qui signifie qu'il naquit d'une ânesse deux enfants mâles, aussi bien formés que s'ils étaient nés d'une femme. Boysset ajoute qu'on en écrivit au pape à Avignon, pour savoir si on devait les baptiser. Le pape et les cardinaux décidèrent qu'on en ferait des chrétiens.

de Charles le Téméraire ; car il a laissé surtout une mémoire de poëte et d'artiste ! En lisant tout ce qu'il fit pour réglementer d'innocents tournois, des fêtes de cour, des danses villageoises et des processions, on croirait qu'il avait ramené l'âge d'or dans ses États. Les jeux de la Tarasque, institués par lui, donnent presque une authenticité historique à la légende de sainte Marthe, qui aurait dompté autrefois un dragon dans le territoire d'Arles. Nous remarquerons à cette occasion que le roi René confirma au chef de la famille d'Arlatan le privilége de prélever une redevance sur la récolte du vermillon. Ce privilége remontait à une époque de date douteuse, où la *Crau* avait été visitée par un de ces monstres antédiluviens, espèce de crocodile ou tout autre animal féroce (terrestre ou marin), dont on exagéra les ravages, en disant qu'il dévorait hommes, femmes et enfants. L'ancêtre des d'Arlatan, après avoir reçu les sacrements, était sorti de la ville armé de pied en cap, pour aller combattre le monstre : il l'attaqua sur un tas de vermillon, et lui enfonça sa lance dans la gueule. Lorsqu'il le vit affaibli par la perte de son sang, il appela son jeune fils qui avait suivi son père à distance, lui remit sa lance, et *enjamba* l'animal. Après avoir chevauché ainsi quelque temps, il lui coupa la tête. L'église Saint-Antoine d'Arles a longtemps conservé la dépouille de ce crocodile, à côté des reliques du saint auquel elle est dédiée [1]. En mémoire d'un pareil exploit, le tueur du crocodile reçut le surnom emphatique de Libérateur, et nous voudrions avoir l'autorité de quelque archéologue pour rattacher la tradition de ce haut fait, digne du célèbre naturaliste Waterton, à

1 « Templum S. Antonii, in quo reliquiæ ejus argento deaurato inclusæ, *exuviæ item crocodili.* » (Jodoci Sinceri, *Itiner. Galliæ ;* Amstelodami, MDCXLIX.)

l'érection de la statue de bronze qui, armée d'une pique, domine la tour de l'Horloge de l'hôtel de ville [1].

Sous le faible successeur de René, Charles III, eut lieu la réunion définitive de la Provence à la France. Palamède de Forbin, conseiller de ce prince, consomma l'œuvre de Romée de Villeneuve, en dictant son testament au profit de Louis XI. La transition avait été longuement ménagée de l'ancienne indépendance provençale à la réunion au domaine de la couronne de France, par quatre générations des héritiers du frère de saint Louis. Arles ne protesta pas, et fit même grand accueil au sire de Forbin, qui, au nom du roi de France, confirma ce qui lui restait de ses anciens priviléges. Hélas! avec l'héritage de Charles d'Anjou, Louis XI légua à ses successeurs, Charles VIII, Louis XII et François Ier, cette fatale ambition de la conquête de l'Italie, qui devait coûter si cher à la France.

Arles était sincèrement ralliée à la nationalité française, lorsque, dans ses querelles avec François Ier, Charles-Quint fit une invasion en Provence, voulut être sacré *roi d'Arles* et comte de Provence dans l'église de Saint-Sauveur d'Aix, et, ayant nommé le duc d'Albe vicomte d'Arles, résolut d'assiéger cette ville pour s'y installer.

Le souvenir des rapports de nos aïeux avec l'Empire était encore plus effacé que celui de leur liberté municipale. Arles avait encore alors ses remparts; ils furent réparés. Les femmes se signalèrent en portant des matériaux; et lorsque don Alphonse d'Alvaros, le général de l'empereur, se présenta, il trouva la ville en état de défense. Un boulet, tiré de la porte de l'Aure, tomba à l'endroit même

1 Cette statue, dite vulgairement l'Homme de bronze, ne fut fondue qu'en 1555, par Laurent Vincent, d'Avignon.

qu'il venait de quitter. En voyant qu'on mettait le feu au canon, le général espagnol battit en retraite. Quelques Arlésiens, fiers de ce facile triomphe, allèrent se poster dans la tour de Muy, où Charles-Quint devait passer, et tuèrent Pierre de Nassau, qu'ils prirent pour l'empereur. S'ils avaient un peu abusé des lois de la guerre, l'escorte de Charles-Quint les exécuta rigoureusement contre eux, en pendant ceux qui ne moururent pas les armes à la main.

François Ier visita Arles, et, en roi artiste, il s'étonna, dit l'Histoire Chronologique, de l'abandon où les magistrats laissaient les monuments publics. La même réflexion est attribuée à Charles IX. Nos ancêtres, à cette époque, étaient, à ce qu'il paraît, plus soigneux de la conservation de leur orthodoxie que de leur ville.

Lors des premières guerres religieuses, le voisinage des huguenots de Nîmes n'exerça pas sa contagion sur Arles *le Blanc*, dont les principaux citoyens signèrent, le 10 avril 1579, une confédération contre les hérétiques. Les troubles de la Ligue firent encore éclater le pur catholicisme des Arlésiens; mais les ligueurs d'Arles montrèrent qu'il y avait toujours un reste du levain républicain dans la bourgeoisie. Leur chef, le lieutenant criminel Biord, jouant à peu près à Arles le même rôle que Casaux à Marseille, mit presque toute la noblesse en suspicion, en ressuscitant les anciens tribuns de 1251. Il excita contre lui et son ami, le jeune consul Larivière, une haine si forte, qu'on tenta de les empoisonner dans un repas où ils présidaient à une réunion des principaux ligueurs. Cette haine a tellement inspiré tous les annalistes d'Arles, qu'il serait difficile aujourd'hui de justifier ces chefs du parti populaire de 1591, traités de tyrans avec une évidente exagération. Biord avait introduit le duc de Savoie dans Arles; il

s'en repentit, et osa le faire comprendre. Le duc se joignit à ses ennemis : on l'arrêta, on l'enferma à Aix; puis, dans une crise subséquente, délivré par le duc comme le seul homme capable de rendre l'influence à son parti, Biord fut assassiné au moment où il rentrait dans la ville. Les troubles continuèrent et le sang coula plus d'une fois, jusqu'à ce qu'enfin l'abjuration de Henri IV ôta à Arles comme aux autres villes catholiques tout prétexte de résistance. Henri IV y fut reconnu roi légitime, et déclara à son tour tous les Arlésiens de *bons et fidèles sujets.*

Le duc de Guise, gouverneur de Provence, se montra favorable aux anciens priviléges d'Arles, et, sous la régence de Marie de Médicis, les consuls, députés aux états généraux, introduisirent les doléances de la ville dans le cahier du tiers état; le gouvernement y fit droit en partie. A la tête des députés de la Provence était Paul Hurault, archevêque d'Aix.

Descendant le Rhône jusqu'à Tarascon, Louis XIII fit, le 31 octobre 1622, une entrée solennelle dans la ville d'Arles, et reçut des hommages qui lui montrèrent jusqu'à quel point les enfants de la noblesse républicaine avaient adopté les idées monarchiques. Ceux d'entre eux qui haranguèrent Sa Majesté le firent à genoux, et les consuls les imitèrent; ce que leurs aïeux n'eussent pas fait peut-être en s'adressant à l'empereur d'Allemagne. Un sieur Ferrier, avocat assesseur[1], chargé de prononcer le discours, compara Louis XIII à Alexandre, et prétendit qu'il avait la foudre dans ses mains, sans au-

1 Il y avait à cette date deux consuls nobles, un assesseur et deux consuls bourgeois : on supprima un des deux premiers en 1644. Plus tard, nous voyons encore un premier consul noble, le second avocat, et les deux autres bourgeois.

cune allusion à l'artillerie, mais pour faire un Jupiter classique de ce roi, qui fut grand parce que Richelieu était son ministre. On peut s'étonner, quand les fonctions consulaires d'Arles étaient si dégradées, que les nobles de 1649 aient suscité une espèce d'émeute pour rétablir le nombre des consuls à quatre, afin qu'il y eût deux consuls nobles, au lieu d'un, au-dessus des deux consuls bourgeois. Il faut dire que les anoblissements avaient formé une seconde noblesse à côté de l'ancienne, et que c'était la querelle des consuls nobles au sujet du premier et du second chaperon, qui en avait fait réduire le nombre[1]. Une nouvelle discussion eut lieu lorsque Louis XIV se trouvait à Avignon. Louis mettait déjà en pratique son système de gouvernement absolu, en s'emparant de la nomination de toute autorité municipale dans les communes d'origine romaine, comme dans les villes gouvernées par le délégué d'un seigneur, ou à qui l'insurrection avait conquis une charte. Il saisit cette occasion pour nommer lui-même directement, le 26 janvier 1660, les consuls d'Arles; et nul n'osa réclamer son droit électoral. Ce n'était pas l'archevêque qui y eût songé, alors même que son droit n'eût pas été périmé depuis des siècles; car le clergé d'Arles aussi était devenu trop monarchique, pour ne pas s'associer à la pensée royale. L'archevêque n'était plus que l'élu du roi[2].

1 L'emphatique César de Nostre-Dame dit en parlant du roi René, après l'avoir proclamé magnifique et libéral : « Il est bien vrai que, parmi des qualités tout héroïques et royales, ce défaut étoit remarqué, qu'il anoblissoit les personnes viles, abjectes et basses, sans titre, ni de beau fait, ni de distinction de monde; qui est un gros et bien confus débordement en un Estat...., par une telle profanation fermant le temple de la vertu. » Nostre-Dame en veut surtout au roi René d'avoir anobli jusqu'à des *boulangers*.

2 La création des *maires* compléta l'annulation des charges muni-

En cette même année 1660, et quelques jours avant la nomination des consuls par le roi, Louis XIV avait deux fois passé par Arles avec la reine sa mère, le duc d'Anjou, le cardinal Mazarin et les seigneurs de sa cour. Sa Majesté n'avait pas voulu être reçue avec autant de pompe que Louis XIII ; mais elle avait besoin d'argent, et elle accepta un don de soixante-quinze mille livres.

Louis XIII avait touché les écrouelles à Arles. Louis XIV s'en dispensa, ou plutôt on ne lui trouva sans doute plus de malades ; l'attouchement de son père les avait radicalement guéris[1].

Sans doute que ce fut par suite d'une mesure générale, et non par aucune défiance, que M. Lenoir, commissaire d'artillerie en la citadelle de Marseille, vint au nom du roi

cipales. Ce fut en 1693 que fut institué, à Arles, l'office de maire pour présider aux conseils municipaux en place des viguiers. Jacques de Nicolaï, premier maire d'Arles, acheta cette charge quarante mille livres, et fut installé le 30 août. Plus tard, au maire est substitué un gouverneur.

1 Au reste, ne rions pas plus de la vertu des attouchements royaux que de celle des attouchements magnétiques. Un des plus savants médecins anatomistes du dix-septième siècle, *qui était d'Arles*, André du Laurens, a écrit, entre autres ouvrages, un volume in-octavo (*De mirabili strumas sanandi vi, regibus Galliarum christianis divinitus concessa, libri duo ;* Paris, 1609), dans lequel, après avoir décrit la cérémonie de *toucher les écrouelles*, il certifie que, sur mille malades, il y en a plus de cinq cents qui, en peu de jours, recouvrent une santé parfaite. Il ajoute que Henri IV (du Laurens avait été principal médecin de ce roi) en guérissait plus de quinze cents chaque année! En faisant remonter jusqu'à Clovis le don merveilleux des rois de France, du Laurens nie que les rois d'Angleterre l'aient jamais possédé. On voit que le docteur *arlésien* était un excellent Français, quoique un peu crédule. Ses ouvrages sur les *Crises* et son *Traité d'anatomie* n'en sont pas moins très-estimables.

demander remise de toute l'artillerie et armes qui étaient au pouvoir de la commune. *Le conseil délibéra,* disent les annales d'Arles, *d'accorder à Sa Majesté tout ce qu'elle désirait.* On transporta donc au fort Saint-Jean de Marseille, sur des alléges (bateaux du port d'Arles), ces canons, dont un seul boulet avait forcé à la retraite le général de Charles-Quint, et qui depuis n'avaient fait d'autre bruit que celui des décharges en l'honneur de l'entrée du roi Louis XIII et de son fils régnant.

Non-seulement le conseil n'avait rien à refuser aux désirs de Sa Majesté, mais encore, cédant à l'influence de flatterie générale qui seconda si bien la centralisation monarchique sous ce règne, il eut le tort de dépouiller la ville de ses plus précieux objets d'art, pour en faire présent au grand monarque; perte plus difficile à réparer que celle de ses inutiles canons, remplacés par la fonte de dix-huit *boîtes* pour servir aux réjouissances publiques. En juillet 1683, le premier consul d'Arles, *Gaspard de Grille,* alla offrir au roi la statue de Vénus, trouvée, quelques années auparavant, dans une fouille sur l'emplacement du théâtre antique. Sa Majesté daigna montrer sa satisfaction en donnant à M. Gaspard de Grille un superbe médaillon contenant son portrait, avec une belle chaîne en or. « *Ce député,* dit M. de la Lauzière, historiographe de la ville d'Arles, *remercia humblement Sa Majesté d'un si magnifique présent*[1]. » C'est la Vénus d'Arles qui est aujourd'hui au Louvre, et que Louis XIV avait fait placer dans sa galerie de Versailles. Nos archéologues modernes ont vivement réclamé contre cette adulation spoliatrice; mais quoiqu'il y eût alors des archéologues à Arles, entre autres le con

1 *Abrégé chronologique et statistique d'Arles,* page 494.

seiller M. Terrin, qui écrivit sur la Vénus une savante dissertation, aucun ne réclama[1]. Louis XIV était le dieu de son peuple sur les bords du Rhône comme sur ceux de la Seine : on lui dédiait donc tous les monuments qu'on ne pouvait lui envoyer[2]. Ainsi l'antique obélisque du Cirque, transporté et relevé sur la place du Marché par l'ingénieur Peytret, se termina par un globe en bronze parsemé de fleurs de lis. On plaça sur ce globe un soleil doré, dont les rayons encadraient la figure du roi. Sur lès quatre faces du piédestal, quatre inscriptions latines disaient sa consécration à l'*immortalité* de Louis le Grand. Nous ne sommes pas assez vieux pour avoir vu nous-mêmes le bonnet rouge de 93 sur l'obélisque, mais nous y avons

1 *Entretiens de Calisthène sur la Vénus et l'Obélisque d'Arles.* (Arles, 1680, chez Gaudion, libraire.)—Il y avait alors un libraire à Arles.

2 Plusieurs constitutions impériales, insérées au code Théodosien, prohibaient formellement d'enlever les monuments des arts, les marbres, les statues, pour les transporter d'une cité à une autre. Loin de nous l'intention de faire ici, sans appel, le procès aux gentilshommes d'Arles en général, ni à aucune famille en particulier! Il était de la famille du consul qui recevait un portrait du roi en échange de notre Vénus en marbre, ce Quiqueran de Beaujeu, chevalier de Malte, qui, à l'âge de vingt-deux ans, fit une de ces prouesses dignes des beaux jours de la chevalerie. Le commandeur Paul de Beaujeu, son oncle, prisonnier des Turcs, languissait, à Constantinople, dans le château des Sept-Tours. Le jeune Quiqueran se charge seul de le délivrer, parvient à lui procurer en secret une corde, et, au jour convenu, l'attend au pied de la tour, dans une chaloupe. La corde se trouve trop courte de cinq toises, et le commandeur, obligé de s'élancer dans la mer, réveille en tombant les soldats, qui accourent au bruit; mais le jeune chevalier les écarte à coups de rame, leur arrache son oncle, et le conduit à bord d'un vaisseau commandé par le comte d'Apremont, qui le ramène en France.

vu l'aigle de Napoléon : sans doute, au moment où nous écrivons, le coq gaulois doit y battre des ailes à côté de la statue du dieu Mars, immobile témoin de ces vicissitudes qui ne l'ont jamais atteint sur la tour de l'Horloge.

Il est arrivé plus d'une fois que le rôle du médecin, dans une cour comme était la cour de France depuis que Richelieu y avait régné, put s'élever à l'importance d'un ministère. Deux fois un médecin arlésien tint dans sa main le secret de l'État ou le secret du prince. Marie de Médicis avait eu pour confident et conseiller le docteur Vautier, dont le grand cardinal fut jaloux jusqu'à le faire mettre à la Bastille. A la cour de Louis XIV, on sait avec quel mystère on introduisit un accoucheur chez une simple dame d'honneur, dont le monarque attendait la délivrance, caché derrière un rideau. Le docteur Vautier était d'Arles; c'était d'Arles aussi qu'était le célèbre Clément, grâce à qui la belle la Vallière fut délivrée discrètement d'un premier fils, et puis de quelques autres.

L'ascendant de Louis XIV modifia à la fois la physionomie morale et la physionomie monumentale de la ville d'Arles.

Ce fut sous ce règne, dont aucune opinion n'oserait contester la gloire littéraire, que se fonda l'Académie arlésienne, associée à l'Académie française; la première de toutes les académies de province, dit Anibert, qui ajoute qu'elle mourut d'*inanition* presque dès le berceau, puisqu'elle vit à peine la fin du dix-septième siècle, et qu'elle dura encore moins lorsqu'elle fut rétablie en 1728. Il y avait à Arles, dans ce siècle, des savants et des poëtes : témoin ce conseiller Terrin, nommé tout à l'heure; M. de Sabatier , M. de Romieu , et ce Roubin qui, en appelant à Louis XIV contre un impôt exagéré mis par le fisc sur une

île du Rhône sa propriété, lui adressait ce placet en vers, si souvent cité :

Qu'est-ce en effet pour toi, grand monarque des Gaules,
Qu'un peu de sable et de graviers ?
Que faire de mon île? Il n'y croît que des saules,
Et tu n'aimes que les lauriers !

Pour être de l'Académie d'Arles, composée de trente membres, il fallait faire preuve de noblesse. L'exception en ouvrait heureusement les portes à des roturiers, surtout aux lettrés faisant partie du clergé : on n'était pas très-sévère non plus sur les parchemins de la *seconde noblesse*, car Roubin ayant été anobli fut élu; mais les gentilshommes d'Arles finirent par devenir plus modestes que besoin n'était pour remplir les fauteuils vacants. Ainsi devons-nous traduire cette *inanition* dont parle Anibert. Nous nous demandons pourquoi, lorsque sous la Restauration le soleil de Louis XIV, replacé sur l'obélisque, éclaira tant d'efforts rétroactifs vers les gloires du passé, on ne rétablit pas l'Académie d'Arles. Si c'est un regret, il est bien désintéressé sous la plume de celui qui l'exprime ici; car, outre les bons gentilshommes d'Arles qui n'auraient rien à faire pour être de l'Académie, et les écrivains fidèles au sol dont les titres littéraires justifieraient l'exception, il est à peu près sûr que nous n'en serions pas. Ce fut M. de Morand, auteur dramatique et homme original, qui tenta vainement, sous le règne de Louis XV, de ressusciter l'Académie d'Arles [1].

1 M. de Morand avait fait jouer la comédie de l'*Esprit du divorce*, où il mettait en scène sa belle-mère : quelqu'un lui ayant dit qu'on trouvait ce caractère forcé, il crut devoir, entre deux actes, s'avancer lui-même jusqu'à la rampe, et assurer le public que ce caractère invraisemblable était encore fort au-dessous de la vérité. Lorsqu'à la fin du spectacle on annonça la seconde représentation

La restauration de quelques monuments classiques, négligés jusqu'au siècle de Louis XIV, ne suffit pas pour rendre à la ville d'Arles sa physionomie de ville romaine; mais de ce siècle, le siècle de Mansart, datent plusieurs hôtels ou maisons nobles substituées aux maisons crénelées du moyen âge, et quelques-uns de ces édifices modernes qui n'ont pas tous survécu à la révolution de 1793 : tel est l'hôtel de ville construit, avec l'approbation et quelques corrections de Mansart, sur les dessins et par les soins de Peytret, architecte et ingénieur de mérite; car il y avait aussi des artistes à Arles, au nombre desquels nous devons nommer le sculpteur Dedien et le graveur Roulet, le maître de Balechou. Les deux façades de l'hôtel de ville sont également fort belles, formant chacune deux étages décorés de pilastres corinthiens et couronnés par des balustres. La voûte du vestibule a de la hardiesse et de la grandeur. La tour de l'Horloge, imitée du mausolée antique de Saint-Remy, est antérieure de cent cinquante ans au siècle de Louis XIV, et ce fut une heureuse idée de

pour le lendemain, un plaisant du parterre cria : *Avec le compliment de l'auteur!* Morand se crut insulté, et jeta son chapeau dans le parterre, en criant : « Que celui qui veut recevoir un compliment de l'auteur lui rapporte son chapeau! — L'auteur a perdu la tête, reprit le plaisant ; il n'a plus besoin de chapeau. » Morand, arrêté et conduit chez le lieutenant de police, fut admonesté par ce magistrat. Il eut à soutenir contre sa belle-mère offensée un procès qu'il perdit ; mais il se consola par le succès de sa comédie, qui est sa meilleure pièce. Il est aussi l'auteur de *Childéric* et de *Téglis*, tragédies. Morand était sur son lit de mort lorsqu'on lui apprit la victoire d'Hastembeck, remportée par le duc d'Estrées sur le duc de Cumberland :

Et mes derniers regards ont vu fuir les *Anglais!*

s'écria le poëte arlésien, en parodiant le fameux vers de *Mithridate*. Il avait été un des fondateurs du *Journal encyclopédique*, avec l'abbé Prévost.

l'encadrer dans l'architecture nouvelle. Le palais de l'archevêché, et un peu plus loin, vers les remparts, le Vauxhall des nobles, l'un ruiné à moitié, l'autre démoli par la révolution de 1793, étaient en harmonie parfaite avec l'édifice de Peytret. Un plus beau monument encore était le monastère de Montmajour (l'abbaye des bénédictins), qui ne fut jamais achevé, parce que, disait le peuple, Louis XIV en fit interrompre la construction, ne voulant pas qu'il y eût à Arles un édifice plus beau que celui de Versailles [1].

Toute cette architecture des dix-septième et dix-huitième siècles, en belles pierres de taille blanches des carrières de Fonvielle, devait contraster plus qu'aujourd'hui, non-seulement avec les restes mutilés des monuments romains, mais encore avec les monuments de l'ère gothique, auxquels le goût de l'époque n'accordait plus qu'un regard dédaigneux. Ni Notre-Dame la Major, ni Saint-Jean des Moustiers, ni Saint-Blaise, ni le portail de Saint-Trophyme, ni même le cloître de l'église métropolitaine, ce bijou du moyen âge, qui est aux grands cloîtres des églises normandes de Cantorbéry, d'York et de Salisbury, ce que la Maison Carrée de Nîmes est aux temples classiques, n'intéressaient beaucoup ni les archéologues, ni les académiciens d'Arles; mais ces œuvres de l'art chrétien faisaient, disons-nous, partie de la physionomie matérielle de cette ville, dont l'originalité consiste dans le mélange de tous les types d'architecture. Ajoutons qu'alors, comme aujourd'hui, ces édifices religieux associés aux ruines à demi exhumées de nos places publiques, et ces tronçons de co-

1 Ce fut l'archevêque de Mailly qui mit la première pierre aux fondations du nouveau monastère de Montmajour, en 1677. Une partie des vieux bâtiments s'écroula, et écrasa sous ses ruines trois religieux.

lonnes servant de bornes, ou dégradés par de plus vils usages, contribuaient à cette mélancolie d'une ville si dépeuplée relativement à son étendue ; mélancolie qui a son charme comme celle de Rome, et qu'a si bien exprimée, il y a quelques années, le plus illustre de nos voyageurs poëtes, M. de Chateaubriand, lorsqu'il a dit : « Je n'ai point rencontré, dans mes courses, de site qui m'ait plus tenté pour mourir que le site d'Arles. » Ce n'est pas là toutefois la sensation que fait éprouver la perspective qui s'offre à vous de la terrasse du rempart où s'élevait le Vauxhall, admirable diorama qui se déroule jusqu'à la ceinture humide du Rhône ; mais l'impression de mélancolie se reproduit plus intense lorsque vous descendez à la vaste nécropole d'Alyscamps ou des Champs-Élysées. Sous Louis XIV, on commençait à spolier aussi cet asile, où s'étaient reposées les générations païennes avant les générations chrétiennes. Cependant le cimetière conservait son caractère ; les chapelles funéraires de quelques grandes familles, et l'église mi-byzantine et mi-gothique de Saint-Honorat, aujourd'hui à moitié démolies, protégeaient au moins les sépulcres adossés à leurs murailles. L'histoire d'Arles se retrouve tout entière dans les Alyscamps, traduite en monuments funèbres depuis les canopes gallo-romains antérieurs à l'introduction du christianisme, jusqu'à l'urne dédiée aux consuls qui périrent martyrs de leur patriotisme pendant la grande peste du dix-huitième siècle. La tradition veut que Jésus-Christ en personne ait béni la nécropole païenne pour en faire un saint cimetière, à la prière de saint Trophyme, qui y avait dédié une chapelle à la Vierge *encore vivante* (*sacellum dedicatum Deiparæ adhuc viventi*) ; une autre chapelle (dite de la Genouillade), analogue à celle de *Domine quo vadis?* près

de Rome, indiquait la place où Jésus laissa les vestiges de ses genoux. Tel était le privilége de ce *campo santo*, que les cadavres y étaient préservés de toute atteinte diabolique, d'après le maréchal Gervais de Tilbury. Aussi était-ce une grande consolation pour les mourants, que l'espérance d'y être enterrés : les riverains du Rhône y envoyaient à l'envi leurs morts, et, comme le raconte le maréchal, il suffisait de déposer dans une boîte scellée le prix des frais funéraires ou *droit de mortellage*, puis de confier au cours du fleuve le cercueil destiné aux Alyscamps. Le cercueil descendait jusqu'à Arles, « et, quelque violent que fût le vent, il ne dépassait jamais l'extrémité du vieux quartier appelé la Roquette. » Les moines de Saint-Victor, de Marseille, qui desservaient l'église funèbre de Saint-Honorat, l'y recueillaient et se chargeaient des obsèques. Dante et Arioste[1] ont célébré la nécropole d'Arles, où dorment du dernier sommeil les compagnons de Roland, de pieux évêques, et des morts moins illustres, dont quelques-uns avaient usurpé les sarcophages vides des païens, en traduisant les D. M., *diis Manibus*, de leurs inscriptions polythéistes, par le *Deo Maximo* du culte d'un seul Dieu, ou en sculptant sur le marbre de l'artiste romain le monogramme du Christ, la vigne, le poisson, l'arche, la colombe, et les autres symboles de la primitive Église.

Que notre philosophie voltairienne ne s'indigne pas trop contre les traditions superstitieuses de l'Élysée arlé-

1 Si come ad Arli ov 'l Rodano stagnà
Fanno i sepolcri tutto 'l loco varo.
DANTE, *Inferno*, vers 112.
.... Presso ad Arli, ove 'l Rodano stagna
Piena di sepolture e la campagna.
Orlando furioso, cant. XXXIX, vers 72.

sien! Arles leur devait la double hospitalité que son rivage a toujours offerte aux morts comme aux vivants. Lorsque, dans les sanglantes réactions de 1815, un des capitaines de la grande Iliade des guerres de la Révolution et de l'Empire, l'illustre maréchal Brune, calomnié et assassiné, fut précipité du haut du pont d'Avignon, son cadavre, repoussé pendant huit jours des deux rives du Rhône, ne put s'arrêter que sur le territoire d'Arles; et il y trouva, sinon des honneurs, au moins la sépulture provisoire, qui ne pouvait lui être refusée à si peu de distance de l'antique cimetière consacré par saint Trophyme [1].

Les travaux du chemin de fer bouleversent depuis trois ans la nécropole arlésienne, dont quelques nouveaux tombeaux ont été exhumés : espérons que ceux-ci resteront à la ville, au lieu de remonter le Rhône, comme le sarco-

1 Ce fut près du Mas des Tours, propriété de M. Laugier, baron de Chartrouse, que le corps du maréchal Brune, facile à reconnaître à sa haute stature, s'était arrêté contre le rivage (qui est échancré en cet endroit par les flots du Rhône), grâce sans doute à quelques racines d'osiers. Ce fut là que celui qui écrit ce résumé de l'histoire d'Arles le découvrit par hasard, et alla supplier les habitants terrifiés du Mas de couvrir au moins d'un peu de terre ces dépouilles déjà livides. Tout le mérite qu'il eut en cette circonstance fut de déclarer à la mairie d'Arles qu'on ne devait rechercher que lui pour cette inhumation; mais il n'y eut aucun péril pour lui. A l'honneur de la ville d'Arles, ajoutons que le propriétaire du Mas des Tours, lorsqu'il apprit ce qui avait eu lieu sur son domaine, non-seulement l'approuva et fit recouvrir plus soigneusement le corps, mais, à son retour, il recueillit lui-même les restes du maréchal, pour les porter à sa veuve. Si ceux qui ont associé un autre nom à celui du baron de Chartrouse ont été inexacts, ceux qui ont cru réclamer contre l'association de ce nom au sien, ont été inexacts à leur tour, parce qu'ils ont ignoré qu'il y avait eu deux inhumations provisoires du maréchal Brune. Peut-être raconterons-nous ailleurs les mêmes faits avec tous leurs détails.

phage que nous avons vu encore, il y a quelque temps, négligé dans la cour du Louvre, et ces trois magnifiques cuves en marbre blanc offertes, en 1640, au frère du cardinal de Richelieu, archevêque de Lyon. Marseille possède plus d'un tombeau d'Arles. Enfin, un chargement complet de ces monuments, expédié par la flatterie aux rois de France, à leurs ministres, aux intendants de province et à leurs familles, fit naufrage sous une arche du pont Saint-Esprit... Hélas! dans les siècles de la foi, ces pierres saintes eussent surnagé, et recommencé une seconde fois leur funèbre navigation vers la mélancolique cité, violée ainsi et mutilée par des fils sacriléges jusque dans son lit de mort [1]!

Cependant, plus les années se succèdent sous le long règne du grand roi, plus deviennent rares pour l'histoire les événements particuliers à Arles. Un des plus importants avait été le desséchement de ses marais par un ingénieur hollandais, M. Van-Ens, qui mourut peu de jours après l'achèvement de l'entreprise. Il fut honoré des Arlésiens reconnaissants, qui, « malgré sa religion (il était protestant), firent annoncer son décès par le son des cloches de l'église métropolitaine. » Dès 1641 avait été commencé l'aqueduc du pont de Crau, pour conduire jusqu'au Rhône les eaux du canal de Crapone. Cet aqueduc, jeté sur un bassin marécageux, a encore un faux air des monuments hydrauliques de la campagne de Rome [2].

1 Les cadeaux en tombeaux avaient commencé sous Louis XIII; on lit dans l'Histoire chronologique d'Arles, à la date de 1634 : — « Melchior Mitte de Chevrières, marquis de Saint-Chaumont, lieutenant général pour le roi en Provence, fit son entrée dans la ville d'Arles. Les consuls lui firent présent d'un bassin en argent, avec deux aiguières, *et de treize tombeaux anciens.* »

2 Le premier essai du canal du Languedoc, par le comte de Caraman, fils du fameux Riquet, n'eut lieu qu'en 1681.

Lorsqu'en 1707 l'armée de l'empereur et du duc de Savoie assiégea Toulon, le conseil municipal d'Arles délibéra de réparer les remparts et d'armer les habitants. La gloire d'Arles fut d'avoir donné le jour au brave Saint-Pater, officier de fortune, qui défendit glorieusement Toulon. D'ailleurs les boîtes d'artillerie faisaient leurs joyeuses explosions chaque fois qu'il naissait un prince, comme nous le voyons dans les annales chronologiques, pour la naissance de monseigneur le duc de Bretagne, fils de Louis de France, duc de Bourgogne, « étant viguier Nicolas Duroure, consuls Laugier de Monblan, J. Seignoret, Gaspard Comte et François Blain. » A la même date, « vint en la ville d'Arles le maréchal duc de Villars, qui reçut la visite des consuls *avec les présents accoutumés.* »

Les visites ou le passage des grands personnages sont au nombre des événements qui réveillent la ville dans son monarchique repos. Arles eut l'honneur de saluer la reine d'Espagne, fille de Victor-Amédée, duc de Savoie, allant trouver son époux Philippe V, conduite par don Castel Rodrigo, avec la princesse des Ursins et madame des Noyers; puis, l'année d'après, Arles vit Philippe V lui-même. Mentionnons enfin le passage d'un roi sans couronne, à qui les mélancoliques splendeurs de cette ancienne capitale sans royaume durent inspirer de sympathiques rêveries : le 4 octobre 1711, Jacques Stuart, le fils de Jacques II et le père de Charles-Édouard, exilé même de la France, cette seconde patrie des Stuarts détrônés, passa par Arles. Les consuls *sans chaperon* l'attendaient à la porte du Marché-Neuf. La marquise de Forbin eut l'honneur de le recevoir dans son hôtel... A une courte distance d'Arles, on eût pu lui montrer, semblable à un nid d'aigle désert, le rocher jadis fortifié qui fut le berceau de la race des premiers princes

d'Orange [1]; car les seigneurs des Baux avaient aussi porté ce titre. Jacques III ne partit pas pour Rome sans avoir fait ses dévotions à Saint-Trophyme.

Trois ans après, on célébrait avec pompe, dans cette même église, un service funèbre, avec un superbe catafalque élevé au milieu du sanctuaire. C'était pour l'âme de Louis XIV, mort le 1er septembre 1715. Le 23 octobre, l'oraison funèbre du grand roi était prononcée dans l'abbaye royale de Saint-Denis par un prélat né à Arles, Honoré Quiqueran de Beaujeu, évêque de Castres. Quoique ce prédicateur n'égalât pas Mascaron de Marseille, ni Massillon de Hyères, il avait du mérite. L'éloquence de la chaire doit encore à la ville d'Arles le père Molinier, que Massillon aimait à entendre et à encourager; le père Maure, le prédécesseur de celui-ci à la cour; et enfin Gilles Duport, auteur de l'*Art de prêcher*. Dans le quatorzième siècle ; le cordelier Philippe d'Aiguières, grand prédicateur, était aussi d'Arles.

Sous la régence, Arles ne s'agita nullement des intrigues de la duchesse du Maine, ni de la conspiration espagnole : quelques-uns de ses gentilshommes furent admis aux petits soupers du régent. Louis XV en vit quelques-uns à Versailles et quelques-uns aussi à Fontenoy. Aucun ne s'éleva à un grade supérieur dans l'armée de terre; un seul, le comte Louis de Barras, devint chef d'escadre. L'influence de la corruption de ce siècle aurait pu être plus funeste qu'elle ne le fut dans une ville comme Arles, où noblesse et bourgeoisie se faisaient de plus en plus remarquer par

1 Il en avait coûté cher, dans le treizième siècle, à un prince d'Orange (Guillaume des Baux, à qui Frédéric II avait conféré aussi le titre de roi d'Arles), pour avoir pris parti contre les Albigeois, c'est-à-dire, contre le protestantisme de ce siècle. Il fut pris par les Avignonais, et écorché vif impitoyablement.

cette apathie insouciante et parfois moqueuse qui se substituait à l'ancienne agitation indocile des Arlésiens de toutes les classes. Avec une intelligence naturelle, supérieure à tout l'esprit des juristes d'Aix et à la sagacité commerciale de Marseille, les citoyens d'Arles voyaient leur ville s'effacer de plus en plus dans sa longue décadence, la population diminuer et les fortunes particulières s'amoindrir, sans tenter, par aucun effort d'entreprise agricole ou industrielle, de se créer un nouvel avenir dans la civilisation française.

Les grands propriétaires, vivant au jour le jour, désertaient les loisirs d'Arles pour les loisirs d'Aix, laissant leurs fermiers livrés à la culture routinière, oubliant le proverbe que *noblesse oblige*, c'est-à-dire que tout noble doit ses services à son pays comme à son roi, non pas seulement à la guerre et dans les fonctions civiles, mais encore par les bons exemples de l'utile emploi de son instruction, de son temps, de l'amélioration de ses domaines, et même de la bonne administration de son revenu. Ce n'était pas aux nobles d'Arles qu'on aurait pu demander, comme à l'aristocratie anglaise, de se mettre à la tête d'une association territoriale pour creuser des canaux, construire des routes, dessécher, défricher, multiplier en un mot les ressources d'un territoire naturellement riche ; encore moins auraient-ils eu l'idée de fonder quelque manufacture ou d'encourager le commerce, pour appeler à eux les capitaux étrangers : ils ressemblaient plutôt à ces nobles d'Irlande, escomptant l'avenir aussi bien que le présent, et vivant à la discrétion des usuriers ou des hommes d'affaires [1]. L'économie politique des

1 Citons encore ici César Nostre-Dame :
« Car il n'y avoit maison noble en Provence qui n'eust un registre

bourgeois d'Arles ressemblait d'ailleurs à celle des nobles, car les uns comme les autres tenaient à vivre noblement; ce qui signifiait vivre, non pas avec luxe, car nobles et bourgeois arlésiens sont au besoin sobres comme des Espagnols, mais sans rien faire, pour peu qu'un petit revenu leur permît d'être propriétaires malaisés, ou avocats sans cause, chassant la perdrix en Crau et le canard sauvage en Camargue. Malheureusement Arles était un pays de chasse, offrant toutes les ressources d'un sol varié à cette activité du corps, qu'il est si doux aux oisifs d'Arles de substituer à l'activité de l'esprit; et puis la vie nomade du chasseur sous notre ciel bleu, c'est encore de l'indépendance. Ajoutons enfin aux séductions de l'oisiveté arlésienne les mœurs faciles de ces artisanes à la physionomie si tendre ou si agaçante, dont la conquête est une occupation; car elles sont trop fières pour se vendre, et il faut qu'on leur plaise pour qu'elles se donnent.

Le costume des Arlésiennes, que les variations et la mode ont depuis tout à fait altéré, donnait un attrait de plus à leur beauté célèbre. Nous avons pu, dans notre jeunesse, en admirer la coquetterie, quoique déjà nos grand'mères prétendissent qu'il n'était plus fidèle à la tra-

en forme de romant, contenant les hauts faits et les nobles services de ses ancêtres rendus à nos roys et nos comtes, aux conquestes de Naples, de Jerusalem, de Sicile, d'Arles, de Nice, de Piedmont, etc..., que les uns furent hautement ennoblis et decorez de la ceinture militaire, les autres richement recompensez de plusieurs places et seigneuries de grands revenus, dont la postérité des uns a ensuivi la vertu, aimé et honoré les sciences : des autres s'est fondue au vin, à la paillardise, à la fainéantise et l'ignorance. Au moyen de quoy leurs noms avec toute leur noblesse sont demeurez sans honneur et sans mémoire continuée, engloutis au lac de l'oubli. » (CÉSAR NOSTRE-DAME, *Histoire de Provence*, in-fol., p. 544.)

dition. Le costume *paré* pour le jour du mariage nous semblait un peu lourd, quoique le *drolet* ou casaquin à longues basques flottantes dessinât finement la taille, et que le chapeau plat incliné sur l'oreille corrigeât très-bien la trop large circonférence de la coiffe; enfin, le luxe des étoffes en soie de toutes couleurs, des dentelles, des bracelets mauresques, des longs pendants d'oreilles d'or, et de la croix de Malte souvent émaillée de diamants, pouvait inspirer quelques réflexions chagrines à un économiste utilitaire, à un philosophe partisan des lois somptuaires; mais Favorin lui-même, ce sage spiritualiste du deuxième siècle, qui par parenthèse était né à Arles l'an 80 après Jésus-Christ, céderait bientôt à la séduction du petit costume, si la simple jupe d'indienne, ne descendant pas jusqu'à la cheville, comme le voulait la coutume, laissait voir quelque chose de plus qu'un joli pied; si une pointe de mousseline de couleur, nouée sous le menton, encadrait une jolie tête au teint brun ou blanc, car les deux extrêmes existent encore, et aux yeux noirs ou bleus, comme la beauté des *mélodies hébraïques* de lord Byron; car il est même des brunes qui ont à Arles des yeux bleus, et que le poëte anglais pourrait comparer, elles aussi, aux étoiles du ciel d'Orient. On a du reste beaucoup exagéré la facilité des Arlésiennes[1] : la fidélité de celles qui croyaient

1 J'ai raconté ailleurs la fameuse querelle archéologique que provoqua la découverte de la statue offerte à Louis XIV, que quelques-uns voulaient être une *Vénus*, et quelques autres voulaient être une *Diane*, entre autres le père d'Augières, jésuite. Il paraît que la sagesse héréditaire des Arlésiennes milita fortement en faveur de cette dernière opinion, quoique ce soit la première qui ait triomphé. M. Vertron répondit à M. Terrin, qui avait publié les *Entretiens de Callisthène :*

Silence, Callisthène, et ne dispute plus!

peut-être un peu trop légèrement à la galanterie des hommes, leur mérita maintes fois de s'élever jusqu'au rang des dames bourgeoises et même des dames nobles. Une des muses modernes du Midi, madame Louise Collet, originaire d'Arles, et née sur son territoire, a chanté elle-même la *mésalliance* qui lui donna pour grand'mère une des beautés populaires de la ville. Ses vers sont le poétique commentaire de la charmante ode d'Horace : *Ne pudor sit ancillæ.*

La ville d'Arles certainement n'était pas une ville en prospérité ; mais, peu inquiète du lendemain, elle se croyait heureuse avec ce qui lui restait de ses anciens priviléges, lorsque les premiers bruits de la révolution de 1789 vinrent retentir au milieu de ce laisser aller général et de cette quiétude. Les échos de l'antique liberté républicaine des bords du Rhône se réveillèrent, et leur répondirent. Il y eut un premier enchantement, un accord presque général pour saluer avec espoir l'ère nouvelle. Puis quelques esprits allèrent trop loin, et quelques esprits aussi s'arrêtèrent brusquement. Les événements de Paris furent diversement appréciés : les opinions se divisèrent ; trois ou quatre partis se regardèrent les uns les autres avec défiance ; et enfin à Arles, comme partout, il n'en resta plus que deux pour se quereller, se haïr, se dénoncer, se

Tes sentiments sont trop profanes :
Dans Arles c'est à tort que tu cherches Vénus,
On n'y trouve que des Dianes.

Ce quatrain ne répond-il pas suffisamment à ce passage du Voyage de Chapelle et Bachaumont, où les deux galants touristes parlent des *mouches* qui couvraient le visage des Arlésiennes qu'ils admirèrent à la promenade sur la *Lice* ?

combattre et se proscrire. Les royalistes se distinguaient par la dénomination de *siphoniers*, et portaient comme signe de ralliement un petit siphon à la boutonnière; les démocrates portaient une pièce de monnaie trouée, et s'appelaient *monnaidiers*; ce qui n'excluait pas de part et d'autre les appellations plus générales, les sobriquets ou les épithètes d'outrage et de dérision. Nous sommes trop près encore de ces temps de crise sociale, nous, enfants des proscrits ou des proscripteurs, pour dire impartialement les luttes de nos pères. Autant que nous pouvons résumer ce que nous avons entendu raconter dans notre enfance de la *terreur* d'Arles, il nous est doux de déclarer que, comparativement du moins à ce qui se passa dans les cités voisines, Marseille, Avignon, Orange, Tarascon, l'historien n'aurait à flétrir aucune de ces scènes tragiques dont tous les partis repoussent la responsabilité avec la même horreur. L'action du dehors fit encore ici le malheur d'Arles : témoin la marche de Cartaux sur la ville, ce général ne trouvant pas le zèle républicain à la hauteur des circonstances. Le camp de Jallez, où s'étaient rendus beaucoup d'Arlésiens, et dont il est question dans le procès de Louis XVI, fut aussi un prétexte de proscription funeste aux royalistes des bords du Rhône.

A Paris, l'archevêque d'Arles (Jean-Marie Dulau) s'était fait remarquer à l'Assemblée constituante. Dépouillé de son titre par la constitution civile du clergé, c'était un vieillard nonagénaire lorsqu'on l'incarcéra au couvent des Carmes de la rue de Vaugirard. Les assassins de septembre avaient ordre de ne pas l'épargner; ils l'appelèrent nominativement. Le vieillard accepta cette sentence en saint martyr. Il va à ceux qui l'appellent : « Je suis celui que « vous cherchez, leur dit-il; épargnez ces dignes prêtres

« qui prieront pour vous sur la terre, comme je vais le « faire dans le ciel. » Devant la majesté de cette résignation, les assassins hésitèrent d'abord; mais ils finirent par s'exciter à l'injure et puis au crime. Le prélat tomba massacré à coups de sabres, on le foula aux pieds, et l'un des brigands lui arracha sa montre.

Le triomphe du jacobinisme acheva de disperser les familles nobles d'Arles, quoiqu'il n'y en eût qu'un très-petit nombre qui émigrèrent hors de France. Certains gentilshommes enfin ne se firent aucun scrupule de renouveler l'exaltation révolutionnaire de Barral des Baux, quelques-uns avec plus de sincérité ou plus de persévérance que le podestat de l'antique république, tel que le marquis d'Antonnelle, un moment maire, et qui, lorsqu'il fit le voyage de Paris, au lieu de traiter avec la reine, comme jadis Barral ou comme son contemporain Mirabeau, s'assit en juge inexorable au tribunal régicide. Le marquis d'Antonnelle se fit plus tard remarquer parmi les complices de Babeuf. Ayant survécu à la Révolution et à l'Empire, il se laissa surprendre, en 1814, une adhésion au rétablissement des Bourbons; mais, en 1815, soit qu'il eût réellement applaudi au retour de l'île d'Elbe, soit qu'on eût intérêt à l'accuser de cette inconséquence, il fut forcé de s'éclipser jusqu'à sa mort.

Le comte Scipion du Roure, gentilhomme, qui avait dans l'imagination quelque chose qui rappelle Alfieri, et qui, comme le poëte italien, eut à Londres un procès fameux en adultère, revint d'Angleterre avec des opinions qui risquaient de démentir sa prétention de descendre, par sa mère, du tory Bolingbroke; il était du club des Cordeliers. Ces deux gentilshommes sont les plus notables illustrations arlésiennes du Panthéon démocratique de

1793 ; le directeur Barras était originaire d'Arles, mais né ailleurs. Après le 9 thermidor, Arles députa au conseil des Cinq-Cents M. François Blain, avocat, jurisconsulte érudit, d'une politique modérée, qui fut proscrit en fructidor avec ses amis Camille Jordan, Siméon et Royer-Collard : il eut un moment pour collègue M. André Pomme, fils du docteur Pomme, connu par un *traité des Vapeurs*, et qui avait été appelé plus d'une fois d'Arles à Paris par les belles dames vaporeuses de l'ancien régime [1]. Le fils du docteur, homme d'esprit comme son père, était un peu trop démocrate pour traiter comme lui avec l'innocente tisane au cou d'agneau les maladies nerveuses de l'aristocratie.

Arles salua dans Bonaparte premier consul le héros qui personnifiait en lui la gloire et la liberté de la France. Le concordat lui enlevait son archevêché, réuni à celui d'Aix et d'Embrun ; mais les églises se rouvraient aux catholiques arlésiens, qui dans toutes les opinions étaient restés fidèles à la foi d'Arles le Blanc. Dans l'organisation civile de la France, Arles devenait la troisième ville du département des Bouches-du-Rhône. L'Empire n'y fut pas accepté avec le même enthousiasme que le Consulat : cependant les vieilles boîtes en fonte célébrèrent joyeusement Austerlitz et Wagram comme Marengo. L'aigle plana sur l'obélisque, et y tint fièrement le globe entre ses serres jusqu'en 1814. Avant les désastres de Moscou, le désenchan-

1 Outre le docteur Du Laurens, sous Henri IV ; Vautier, médecin de Marie de Médicis ; Valériole, sous Louis XIII ; Julien Clément, l'accoucheur de madame de la Vallière, Arles a produit entre autres savants contemporains, Berthe, professeur à l'école de Montpellier, les docteurs Bret, Laudun, Ferrier, etc. Voir la note biographique qui suit cet essai.

tement était complet. Le préfet, M. le comte Thibaudeau, habile administrateur, était de ces préfets dévoués qui grossissaient volontiers, disait-on, la liste des conscrits, et les réfractaires peuplaient les marais d'Arles; ce qui explique peut-être comment un si faible contingent d'illustrations militaires a été fourni par Arles à l'Empire. Le comte Thibaudeau en exprima deux ou trois fois sa surprise malicieuse aux nobles d'épée qui l'entouraient avec tant d'obséquiosité lorsqu'il visitait la ville. Les nobles d'épée feignaient de mal entendre, et quelques-uns surent plus tard faire figurer ce reproche sur leurs états de service, lorsqu'en 1814 la nouvelle génération apprit tout à coup à Arles qu'elle comptait parmi ses pacifiques citoyens des colonels et des capitaines de vaisseau qui avaient servi la patrie invisiblement depuis la Révolution.

La nouvelle de l'entrée du duc d'Angoulême à Bordeaux mit en émoi la ville d'Arles. La génération à laquelle j'appartiens, élevée dans les lycées ou colléges de l'Empire, se demandait s'il était bien vrai qu'il y eût encore des frères et des neveux du roi Louis XVI. Mais quand on sut l'abdication de Fontainebleau, on était parvenu à connaître tous les princes de la famille royale, et, en proclamant leur retour, on n'oublia pas de se féliciter du titre de comte de Provence porté jadis par Louis XVIII, avant qu'il prît celui de comte de Lille. D'anciens royalistes, s'écriant qu'ils l'avaient vu à Arles avant la Révolution, vantèrent la grâce de sa personne. La fille du roi martyr, au noble front de laquelle Dieu a voulu épargner cette couronne qui lui apparaissait toujours comme tombant toute sanglante de la tête de son père, cette héroïque princesse fut tout d'abord populaire à Arles : mais quel prince de cette race infortunée ne le fut pas, à commencer par celui-

là même qu'on devait plus tard juger moins impartialement, et qui honora le premier la ville de son passage? Le duc d'Orléans, aujourd'hui Louis-Philippe, remonta en effet le Rhône depuis son embouchure jusqu'à Lyon, parce que madame la duchesse d'Orléans était enceinte de son troisième fils. Que d'acclamations à son approche! que d'acclamations encore, lorsque l'on reçut plus tard la visite des princes qu'on croyait alors plus proches du trône que leur cousin, altesse sérénissime et non royale! Comme on citait tous les princes leurs aïeux qui avaient, depuis Louis XIII, visité Arles! Qui aurait trouvé le moindre intérêt alors à rappeler qu'Arles avait vu aussi la race de Jacques II? L'érudition britannique du comte Scipion du Roure, le descendant de Bolingbroke, aurait-elle été comprise, s'il avait fait quelque allusion à la possibilité d'un second prince d'Orange et d'une seconde révolution de 1688? Le retour des Bourbons tenait du miracle : c'eût été douter de Dieu qui les ramenait, que de supposer qu'ils pussent repartir pour ce fatal royaume des Stuarts d'où ils nous étaient revenus.

Cette supposition n'eût pas été faite même par ceux que leurs antécédents de 1789, ou les antécédents de leurs familles, auraient pu rendre défiants. Toutes les nuances d'opinion semblaient à jamais fondues en une seule. Ce ne fut qu'au bout de quelques mois que les folles imaginations de certains royalistes éveillèrent les susceptibilités politiques, et détruisirent la cordialité. On éleva des prétentions singulières; on créa des catégories de purs et de fidèles; on distingua surtout les castes; et trois ou quatre gentilshommes approuvés, avouons-le, par trois ou quatre bourgeois, ressuscitant les absurdes querelles sur la préséance des anciens consuls nobles, déclarèrent que le maire

n'étant qu'un roturier, quoique fort galant homme et homme de mérite, représentait fort mal la ville, d'autant plus qu'on parlait de l'envoyer en députation auprès de Sa Majesté. Ces misères agitaient et divisaient les Arlésiens sans avoir produit aucun désordre, lorsqu'ils apprirent que cet aigle de Napoléon, qu'ils avaient précipité naguère tout mutilé du faîte de l'obélisque, reprenait son essor, et *volait de clocher en clocher* jusqu'aux tours de Notre-Dame.

La réaction des Cent Jours fut plutôt tracassière que tyrannique. La bataille de Waterloo amena une réaction moins indulgente ; car la persécution fit fuir quelques citoyens accusés de bonapartisme et de jacobinisme tout à la fois ; mais aucun forfait ne souilla le blason de la ville. On doit le proclamer à l'honneur des royalistes, car les exemples funestes ne leur manquèrent pas à Avignon, à Tarascon, à Nimes ; et les volontaires arlésiens avaient à leur tête un certain colonel Magnier, vrai chef de partisans, sinon de bandits, qui joignait à une audace digne d'un meilleur principe la brutale éloquence du vieux troupier.

La ville de Tarascon ne sut pas contenir ses réactions dans les mêmes limites. Des assassins s'y armèrent de fusils et de pistolets : un de ces hommes qui profitent volontiers des troubles civils pour venger d'un seul coup leurs injures personnelles et celles de leur parti, brûla la cervelle à sa victime en plein café ; une bande alla dans la campagné égorger un propriétaire venu de Paris, et qui avait été, disait-on, *joailler* de la reine, titre traduit légèrement ou à dessein par celui de *geôlier* de l'infortunée Marie-Antoinette. Lorsque quelques-uns de ces sicaires des fureurs royalistes furent amenés devant le tribunal, une émeute fit violence à la justice. Le gouvernement, forcé de sévir con-

tre la ville entière, ordonna que le siége du troisième arrondissement serait transféré à Arles, qui en avait été dépouillé par l'organisation consulaire. Mais de puissantes réclamations parlèrent bientôt en faveur de Tarascon. On fit valoir que le président du tribunal, M. François Blain, et deux autres juges étant Arlésiens, avaient eu un intérêt de bons citoyens à être menacés [1]. Tarascon possédait la prison de l'arrondissement, ce château fatalement illustré aussi par les meurtres révolutionnaires ; le tribunal ne pouvait en être distrait. L'antique cité arlésienne perdit donc encore une fois sa dernière et la moindre de ses couronnes, celle de la petite justice ; car la cour royale était à Aix. Il ne lui a été laissé que la sous-préfecture. Au reste, le retour du tribunal à Tarascon sembla affecter plutôt l'amour-propre d'Arles que ses intérêts. La Restauration ne fut pas boudée pour cela par les royalistes, qui, pendant quelque temps à la recherche d'un représentant exalté, nommèrent, d'accord avec ceux de Tarascon, le général Donnadieu.

Peu à peu les esprits se calmèrent, l'ordre fut rétabli, et Arles eut deux ou trois maires bien inspirés (MM. Sauret, de Jonquière et Laugier), qui cherchèrent à faire naître le goût des arts, des sciences et des lettres dans une population naguère si apathique et si indifférente. Cette mission d'artiste, exercée surtout par M. le baron Laugier de Chartrouse, a eu la plus heureuse influence, non-seu-

1 On ne pouvait oublier que, dès 1804, le président M. François Blain, le même qui avait été député d'Arles au conseil des Cinq-Cents, avait publié un *Mémoire sur la nécessité de transférer* dans la ville d'Arles le chef-lieu du 3e arrondissement. M. Blain est mort en 1836, âgé de 78 ans. J'aime à citer avec orgueil un nom qui fut celui de ma mère, assuré d'ailleurs qu'aucune voix ne s'élèvera contre la mienne dans la ville d'Arles ni ailleurs.

lement sur les choses, mais encore sur les esprits ; non-seulement sur l'intelligence arlésienne, mais encore sur les intérêts matériels. Celui qui écrit cet essai d'histoire aime à redire qu'il fut souvent encouragé à s'associer à M. Laugier dans son humble sphère ; mais son patriotisme plus facile se réduit à avoir rappelé à ses compatriotes, par la voie de la presse, qu'ils devaient être glorieux du passé de leur poétique cité, sans renoncer à l'avenir.

A côté des monuments restés debout, les ruines naguère délaissées sous la poudre des siècles ont enfin trouvé des mains filiales pour les relever dans cette ville-musée, digne portique de l'Italie. La nouvelle civilisation d'Arles a aujourd'hui des apôtres fervents parmi ses citoyens résidents. Celui qui fera la statistique intellectuelle de ces vingt dernières années n'oubliera ni l'érudition de M. J.-J. Estrangin, qui a prouvé aussi comme avocat que le barreau d'Arles n'a point dégénéré depuis Nicolaï ; ni les brillantes dissertations de M. Jacquemin ; ni cette rare alliance du savoir et du goût, de l'élégance et du sentiment, qui distingue entre tous M. Honoré Clair, jurisconsulte et poëte, etc., etc. M. de Méjanes, riche amateur du dernier siècle, serait aujourd'hui sans excuse, s'il léguait à Aix plutôt qu'à Arles le trésor de ses livres. Arles s'est créé une bibliothèque, et en a confié la garde à M. Gibert, un de ces bibliothécaires instruits et zélés qui ne se contentent pas de connaître le titre et le numéro de chaque volume. Le musée n'est pas confié à un gardien moins habile : car M. Huart est artiste et connaisseur. Ils ont été enfants d'Arles ces deux jeunes Balze, dignes élèves de M. Ingres, qui, sous Léon X, eussent été les élèves chéris de Raphaël lui-même. Les questions agricoles et économiques ont aussi des interprètes, à Arles, dignes continuateurs de

feu M. de Truchet, qui continuait lui-même, comme poëte de l'idiome populaire, Coye de Mouriès [1].

Qu'on ne croie pas qu'Arles ne soit qu'une ville historique, un musée en plein air, qui ne parle qu'à l'imagination des poëtes et des artistes. Sa constitution territoriale mérite toute l'attention du gouvernement, des économistes et même des capitalistes. Une ère nouvelle s'ouvre pour la ville et pour son territoire, qui forme la plus vaste de toutes les communes de France, où tous les modes de culture peuvent être tentés sur une grande échelle. Un ingénieur, le général Mougel-Bey, qui a dirigé d'importants travaux en Égypte, vient de reconnaître la parfaite identité des terres du Delta du Rhône avec les terres du Delta du Nil. Les premiers essais de la culture du riz sont d'un heureux augure. La machine à vapeur, employée soit au dessèchement, soit à l'irrigation, peut rendre au sol arlésien son surnom grec de θηλινε (fertile), ou son nom latin de Mamillaria, qui en est la traduction. Elle peut faire plus encore, si nos ingénieurs, armés de cette force inconnue aux Romains, osent enfin, comme eussent fait les ingénieurs du Capitole, dompter ou tourner au moins cette barre que le Rhône oppose à toute navigation régulière, depuis la mer jusqu'à Arles. Les travaux gigantesques de la Hollande qui nous envoya Van Ens, et le creusement de la Clyde près de la ville où naquit James Watt, peuvent être proposés à leur glorieuse émulation. Napoléon avait un moment pensé, comme Marius, comme Louis XIV, à faire d'Arles un port méditerranéen, où le

1 Voir l'*Appendice*. Sur la liste des Arlésiens célèbres de ce siècle, plaçons encore M. Reynaud, le savant orientaliste, membre de l'Institut.

Rhône rivaliserait avec la Mersey de Liverpool, la Clyde de Glascow, et ces autres fleuves océaniques qui donnent à la Grande-Bretagne ses havres les plus vastes et les plus sûrs. Plus d'une fois, je l'avoue, quoique visitant plutôt en artiste et en poëte qu'en économiste et en homme de science, ces villes maritimes où les travaux de l'art ont si bien secondé et corrigé tour à tour la nature, je me suis reporté en imagination à ces temps où l'édit d'Honorius et d'Arcadius désignait Arles comme la métropole de la Septimanie, parce que sa situation appelait naturellement à son port tous les produits des trois parties du globe alors connu ; puis, suivant la fatale dégradation des siècles, je me suis demandé si au génie anglais il serait exclusivement réservé de pouvoir désormais conquérir le monde par la navigation? Non, la France a su aussi créer les bassins d'Anvers et de Cherbourg. Si l'Angleterre du moyen âge donna à Arles un jurisconsulte, Gervais de Tilbury, ce n'est pas lorsque la France du dix-neuvième siècle prête Brunel à l'Angleterre, qu'elle nous laissera invoquer l'art des ingénieurs anglais. Si, dans cet écrit comme ailleurs, j'ai pu citer des modèles étrangers à mes compatriotes, nul ne saurait suspecter mon dévouement à la patrie arlésienne comme à la patrie française, dont j'ai su peut-être aussi à propos rappeler quelquefois, dans la presse étrangère, l'antique grandeur et la grandeur nouvelle.

En attendant que la drague à vapeur, ou toute autre invention du génie moderne, fassent franchir la barre des embouchures du Rhône aux navires des Indes, de l'Amérique et des mers du Nord, la voie de fer qui va traverser Arles doit, sous le rapport du commerce et de l'industrie, exercer une influence incalculable dans cette ville morte, trop longtemps abandonnée sous la poussière

de ses ruines, et que les touristes qui en parlaient, après s'être égarés par hasard jusque dans son enceinte dépeuplée, croyaient révéler au monde comme une autre Herculanum ou une autre Pompéi.

Arles, le chef-lieu du troisième arrondissement des Bouches-du-Rhône, a encore un tribunal de commerce et un collége communal. La population ne s'élève qu'à vingt et un mille habitants, sur un territoire dont la contenance est de cent trois mille cinquante hectares, ce qui l'oblige d'avoir recours pour sa récolte, chaque année, à des bras étrangers. La richesse du pays vient surtout de son agriculture et de ses troupeaux. La Crau pierreuse elle-même offre, grâce à l'irrigation par le canal de la Durance, de vastes prairies et des champs de céréales, outre les oliviers, les vignes et le chêne vert, sur lequel on récolte le vermillon. Trois cent mille bêtes à laine y paissent pendant une partie de l'année. Le Trébon, le Plan du Bourg et la Camargue, qui produisent surtout des céréales, nourrissent aussi des chevaux et des bœufs en grande partie nomades. Le canal de Crapone fournit de l'eau à cinq moulins à blé, et à une superbe minoterie située presque aux portes de la ville. Arles a une navigation de cabotage, qui est une excellente pépinière de matelots pour Marseille et Toulon.

NOTE BIOGRAPHIQUE.

Je n'ai pu introduire, dans une histoire abrégée, tous les noms qui illustrent la ville d'Arles. Parmi ceux qui *brilleront par leur absence*, c'est peut-être à dessein que j'ai éludé saint Ambroise, parce que Trèves le dispute à Arles. En suivant le relevé chronologique du dictionnaire de Provence, on trouve qu'Arles a produit dans les premiers siècles le poëte Édèse, le littérateur Firmin, les évêques Cyprien, Aurélien; et après le quinzième siècle, le bénédictin dom Fauchier, Bovis, auteur de la *Royale couronne d'Arles*, le franciscain Argoli, le père Jérôme (pieux capucin *respecté même des Turcs*), et la famille Du Laurens, qui, outre le savant docteur André, donna encore à Arles l'archevêque Gaspard, dont le monument, exécuté par Jean de Dieu, est un des plus beaux bas-reliefs de Saint-Tophyme. J'aurais dû nommer, au moins à côté de Nicolaï, les deux Avignon, l'un jurisconsulte sous Henri III, l'autre qui, en 1617, rédigea, avec annotations, les fameuses conventions entre la ville d'Arles et les comtes Charles Ier et Louis II. Cette famille est éteinte; mais le nom d'*Avignon* est porté aujourd'hui par un compatriote, homme de vrai mérite, qui figure parmi les hauts fonctionnaires de l'Université. Il faut citer à deux titres, parmi nos illustrations guerrières et littéraires, le comte Louis de Barras de la Penne, chef d'escadre et auteur de quelques opuscules, dont entre autres une lettre critique sur *les nouvelles découvertes* et *les nouveaux systèmes des trirèmes des anciens*. Le comte Louis de Barras fit la guerre en Amérique avec le comte de Grasse et le comte d'Estaing. Parmi les *panégyriques* de la ville d'Arles prononcés le jour de la Saint-Marc, ceux du père Julianys (1648) et du père Fabre (1743) sont les plus remarquables. La bibliothèque d'Arles contient des recueils de poésies par Varadier de Saint-Andéol, Rebatu, et quelques poëtes arlésiens, moins connus que Roubin, Roumieu et Sabatier. L'auteur du *Petit Jehan de*

Saintré, Antoine de la Salle, était viguier d'Arles en 1429. Je n'ai pas manqué de signaler ce lien du célèbre romancier avec notre ville natale, dans l'édition du *Petit Jehan de Saintré*, publiée en 1830 chez MM. Firmin Didot. (Je fus prié d'écrire quelques lignes en tête de ce beau volume; mais je n'en ai nullement dirigé l'impression.) Au nombre des médecins arlésiens qui ont laissé des écrits de quelque valeur, sont : le docteur Serrier, auteur d'une pyrétologie (1663), et le docteur Taxil, auteur d'un traité de l'épilepsie ou convulsion des enfants (1602). Le docteur Taxil avait écrit aussi sur l'astrologie. Je n'ai pas lu le texte latin de l'ouvrage de Du Laurens, mais seulement la traduction par Claude Gelée de Dieppe, MCCXLVI. En refusant aux rois d'Angleterre la vertu de guérir les *écrouelles*, Du Laurens leur accorde celle de guérir le *mal caduc*, au roi d'Espagne la *jaunisse*, au roi de Hongrie la *possession diabolique*. Du Laurens introduit dans son traité une foule de superstitions, pour réfuter les unes et approuver gravement les autres. Il est un passage sur les pierres précieuses, où il énumère l'*alectoire* formée dans le corps du coq, la *crapaudine* dans le corps du crapaud, la pierre d'aigle, etc. Dans l'*Anatomie* du docteur arlésien est un essai sur la main, qui m'a rappelé l'ouvrage composé sous ce titre par l'illustre sir Charles Bell, dont j'ai écrit la biographie.

J'ai cité dans un autre ouvrage le docteur Pomme, que j'ai connu octogénaire, sa maison touchant à celle de mon père. J'aurais pu facilement consacrer quelques lignes de plus à un médecin *historique* tel que le docteur Vautier, qui avait pris tant d'ascendant sur l'esprit de la reine Marie de Médicis, mère de Louis XIII, qu'il fut soupçonné d'avoir joué un rôle dans la cabale formée contre Richelieu, et resta enfermé à la Bastille jusqu'à la mort du cardinal. Vautier revint à la cour sous Louis XIV, dont il fut un des médecins. Les accouchements mystérieux de mademoiselle de la Vallière donnent aussi une importance historique à Julien Clément. Cet accoucheur de madame la Dauphine et des dames d'honneur devint celui

de toute la cour, et fit même le voyage de Madrid en 1710 et 1713, pour délivrer la reine d'Espagne. Louis XIV l'anoblit, avec cette clause expresse *qu'il ne pourrait abandonner la pratique de son art :* cet anoblissement honore le roi et l'accoucheur. Élève de Lefèvre, Clément eut l'honneur d'être le maître de Puzos.

Il me reste à m'excuser auprès des vivants dont j'ai omis les noms, parce que les transitions ont manqué à ma mémoire. Ni M. Scipion du Roure, ni M. Honoré Déo, ne m'accuseront de les ignorer. Enfin, quelque riche que soit Arles en illustrations médicales et poétiques, il lui est impossible de ne pas réclamer le docteur Prosper Yvaren d'Avignon, qui entre autres ouvrages a publié récemment une traduction du fameux poëme de Fracastor, dans laquelle il s'est placé au premier rang des poëtes par ses vers, au premier rang des médecins par ses notes.

LE DERNIER
ROI D'ARLES.

CHAPITRE PREMIER.

Q'sont cil qui de trahison
Nos apélent, et en prison
Nos ont mis ci en cest reclus?
CHRESTIEN DE TROYE, *le Chevalier au lion.*

« Il est vray que le lyon est sire et roy de toustes les bestes du monde; et est de si franche nature et de si haulte, que sil trouvoit filz de roy et loyal père et loyalle mère, ja nul mal ne luy feroit. » *Lancelot du Lac.*

Quoique pendant les douzième et treizième siècles, alors que la ville se gouvernait en république, le Plan de la Cour d'Arles n'eût pas encore le mérite architectural qu'il doit à la façade septentrionale de l'hôtel de ville moderne, la tour du beffroi, trois grandes maisons gothiques, et le palais ou Cour de justice, donnaient déjà une importance à cette place, qui, par sa situation centrale et ses aboutissants, était comme le petit Forum de la Rome des bords du Rhône. Les oisifs s'y retrouvaient tous les jours, dans la belle saison surtout, quand les grandes chaleurs de l'été les chassaient de la place de Saint-Trophyme et de celle des Hommes, l'ancien Forum. Les curieux de nouvelles guettaient là au passage les avocats et les plaideurs qui se rendaient aux audiences, dont quelques-unes avaient lieu en plein

air, comme l'attestent encore les bancs de pierre ou sedili, adossés au palais, sur lesquels les juges s'asseyaient patriarcalement. Une légère bise ne déplaisait même pas à ceux qu'attirait plus particulièrement le continuel passage des dévotes allant à l'église métropolitaine, ou en revenant. Il faut avouer cependant que de nos jours encore, quand cette bise se change en mistral, le Plan de la Cour est le quartier où les galants eux-mêmes ont besoin de croiser le plus soigneusement leurs manteaux.

Dans le moyen âge comme aujourd'hui, la Cour de justice, bâtiment peu gracieux d'aspect, au faîte crénelé, renfermait la prison aussi bien que le prétoire; et tout semble indiquer, sauf l'avis des archéologues, que cet édifice n'a subi depuis six siècles que très-peu de modifications architecturales, la ville d'Arles n'étant pas encore de celles où la philanthropie donne de vrais palais pour résidence aux repris de justice.

Si quelque philanthrope de ce temps-là, devançant son siècle, se fût avisé de plaindre les hôtes forcés de la conciergerie ou prison d'Arles, il aurait trouvé un premier contradicteur dans maître Armand Ferréol, le digne gouverneur ou geôlier, qui s'estimait lui-même le plus heureux fonctionnaire de la république, et prétendait que c'était la faute de ses pensionnaires s'ils n'étaient pas, comme lui, contents de leur sort. Ils devaient, disait-il de bonne foi, remercier le ciel des loisirs d'une retraite à la porte de laquelle venaient expirer tous les bruits importuns d'un monde fort peu regrettable, où ils auraient achevé de se dépraver au milieu de mauvaises passions déchaînées par l'anarchie sociale. Dans l'enceinte de la geôle, maître Ferréol se vantait de présider à un État politique parfaitement discipliné, où chacun était à sa place, sans aucune envie

de supplanter son voisin, et où d'ailleurs le moindre écart eût provoqué une prompte répression. Qu'on ne croie pas que le geôlier d'Arles fît du despotisme par caprice : hâtons-nous de dire que c'était en effet un excellent homme, très-*libéral* même, quoique *conservateur;* car il n'immolait la liberté qu'à l'ordre, bien convaincu, comme les conservateurs d'aujourd'hui, que la liberté n'a pas de plus mortelle ennemie qu'elle-même. D'ailleurs, quelque contrainte qu'il exerçât sur le corps, il laissait à l'âme toute latitude, n'ayant, disait-il, ni cachot ni menottes pour la pensée humaine. On rêvait tout à son aise dans sa prison, debout ou couché, endormi ou éveillé. Là, comme dans les plus vastes espaces, l'univers appartenait à chacun et à tous: l'univers sans limite, terre, mers et ciel. Quel est donc le philosophe qui avait dit, avant le geôlier d'Arles, qu'il suffit à l'homme que son âme soit libre ? Cette maxime philosophique était un article de foi pour maître Armand Ferréol.

Maître Armand Ferréol, veuf depuis quelques années, vivait avec sa fille unique, calme, belle et fraîche Arlésienne, quoiqu'elle sortît trop rarement de sa réclusion volontaire pour avoir aux joues de bien vives couleurs. Aussi un poëte de la ville disait-il que lorsqu'il la voyait franchir par hasard le seuil de la sombre geôle, elle lui faisait l'effet de l'astre de la nuit se dégageant d'un noir nuage.

A l'époque où cette histoire commence, un observateur attentif eût peut-être reconnu parfois dans cette douce et tranquille physionomie, outre l'expression d'une bonne conscience, celle d'un secret sentiment de mélancolie, comme si les murailles même d'une prison n'étaient pas toujours assez épaisses pour défendre le cœur d'une jeune fille qui a passé la vingtaine, mais une facile résignation ou un espoir raisonnable tempérait sans doute cette peine

discrète, tant elle altérait peu le charme de l'habituelle quiétude d'Armande Ferréol.

Il était à peine midi lorsqu'Armande sortit de la prison; car, malgré la comparaison du poëte que nous avons citée, ce n'était pas une fille à s'entourer du moindre mystère dans ses démarches. Si un des oisifs du Plan de la Cour avait été curieux de la suivre, elle ne lui aurait pas fait faire de longs détours: elle se dirigea vers Saint-Trophyme, mais n'y entra que pour s'agenouiller devant un autel; et, traversant une des galeries du cloître qu'on réparait en ce moment, elle se trouva bientôt devant une des maisons de la rue des Capelans. Sa main ayant soulevé et laissé retomber le marteau de la porte, elle fut introduite par la servante de maître Gervais de Tilbury, CHANCELIER ET MARÉCHAL DU ROYAUME D'ARLES.

La pompe de ce titre pourrait donner au lecteur moderne une idée erronée des fonctions de ce personnage: il est donc nécessaire de dire ce qu'il était, quoiqu'il ne doive guère jouer dans cette histoire que le rôle d'un acteur de prologue.

Gervais de Tilbury était Anglais, né au bourg dont il prenait le nom, sur les bords de la Tamise. Poussé de bonne heure, par cet instinct nomade qui a multiplié de tout temps parmi ses compatriotes les chevaliers errants de la guerre, de la navigation, du commerce, de l'industrie, de la science, etc., Gervais avait d'abord mené la vie d'un voyageur: curieux de toutes sortes de connaissances, de physique, d'histoire, de géographie, c'était à l'étude du droit et de la diplomatique qu'il avait fini par se livrer avec passion. Son séjour à l'université de Bologne avait fait de lui un profond jurisconsulte; et aussitôt qu'il parut à la cour d'Othon IV, l'Allemagne le salua comme un des hommes

éminents du siècle. L'empereur, voulant l'honorer au moins d'un titre, le nomma son juge du royaume d'Arles. Lorsque Gervais vint se fixer dans la ville et y réclamer son siége, les juges ne manquaient pas à Arles, chaque autorité ayant un droit de juridiction qu'elle exerçait à son gré, directement ou par délégation. Ainsi l'archevêque étant arbitre en matière ecclésiastique, et arbitre aussi comme seigneur temporel en son ancienne qualité de vicaire impérial, nommait au moins un juge ecclésiastique (l'official), et un juge laïque pour le représenter. Le comte de Provence avait son juge pour décider entre lui et la ville, ou entre lui et les seigneurs, s'il s'élevait quelque contestation relative aux coutumes féodales qui pouvaient exister à Arles. Les consuls formaient un tribunal et nommaient un juge de la commune pour expédier les petites affaires civiles, plus un juge au criminel et un juge au correctionnel, un juge fiscal, un juge de police, sans parler des commissaires qui instruisaient les procédures, espèce de juges d'instruction. Chaque quartier enfin avait sa juridiction particulière, et chaque tribunal ses officiers salariés; car, soit encore dit en passant, ce n'était pas plus alors qu'aujourd'hui le temps de la justice gratuite : la justice nourrissait non-seulement les juges, mais encore le seigneur ou l'État qui l'administrait; et l'on vit, en 1241, l'archevêque Jean Baussan céder, moyennant une rente de cent livres raymondines, l'exercice et les revenus du quart de sa juridiction dans le vieux bourg d'Arles. Or, comme le fait très-bien observer le mémoriographe Anibert, cette cession n'étant qu'une espèce de bail à loyer, le fermier y trouvait probablement quelque bénéfice. On devine quelle confusion devait exister dans le droit public d'un pays *exploité* par tant de juridictions, la plupart très-mal dé-

finies, et empiétant les unes sur les autres. Le juge de l'empereur, qui eût été fort embarrassé peut-être pour définir ses propres attributions, se plaça hardiment au-dessus de tous les tribunaux, en invoquant plutôt sa science que son titre. On ne tarda pas à reconnaître qu'il possédait mieux que personne ce droit romain sur lequel se fondait toute la justice arlésienne. Ses interprétations des cas douteux et difficiles dirigèrent tous les avocats; on citait plus encore l'illustre maître Gervais comme professeur que comme magistrat; et, consulté par les hommes de loi aussi bien que par les parties, il devint peu à peu le *Grand Juge* de la république, un *Chief-Justice*, comme on l'eût appelé dans le pays où il était né, un *Justicia*, comme on eût dit en Aragon, un *Juge Mage*, comme on dit plus tard en Provence, sans que nous voulions ici prétendre qu'il exerçât une fonction en tout point analogue à celle de ces magistrats étrangers, puisque, encore une fois, l'illustre Gervais de Tilbury devait son autorité plutôt à sa considération personnelle qu'à ce titre de juge impérial, auquel l'empereur avait ajouté ceux de Maréchal et de Chancelier.

Ces titres honorifiques, et sa prétention d'être du sang royal des Plantagenets, lui permirent d'épouser une demoiselle noble, la sœur de l'archevêque Imbert d'Arguières. Ainsi allié aux plus hautes familles du pays, le maréchal de l'empereur d'Allemagne adopta Arles pour sa seconde patrie, renonçant sans retour à l'autre, quoiqu'il aimât à en parler, comme aussi il aimait à prouver sa reconnaissance à l'Allemagne, en dédiant ses ouvrages tantôt à l'empereur, tantôt au roi d'Angleterre. Infatigable écrivain, il aurait pu multiplier les dédicaces, car il a laissé plusieurs ouvrages qui attestent l'universalité de ses recherches; véritable encyclopédie de l'époque, dont

le grand Leibnitz n'a pas dédaigné de se faire l'éditeur, et où l'on ne regrette pas de trouver tant de fables douteuses à côté de notions excellentes, le mélange des unes et des autres composant un miroir fidèle de l'érudition des douzième et treizième siècles. Gervais de Tilbury interrogeait tout le monde, recueillait tous les récits et toutes les anecdotes, sans en vérifier toujours très-soigneusement l'authenticité. Sa propre crédulité avait quelque chose de sympathique, si on peut parler ainsi : car on venait volontiers causer avec lui, parce qu'on était sûr de trouver à la fois un conteur amusant et un auditeur attentif. De notre temps, son compatriote sir Walter Scott nous a prouvé que ces esprits fins et naïfs se reproduisent encore par intervalles sous le ciel britannique.

La fille de maître Armand Ferréol, bien connue du noble et populaire maréchal, en fut accueillie avec une grande affabilité, quoiqu'elle l'interrompît dans la rédaction d'un de ses livres des *Otia imperialia*.

— « Ah ! lui dit-il, je suis heureux de vous voir, ma chère Armande ; asseyez-vous là. Au milieu de nos pétulantes beautés d'Arles, vous m'apparaissez toujours comme une de ces sages et blanches filles de mon Albion ; je me sens rajeuni de vingt ans, rien qu'à vous regarder ; en tête à tête avec vous, je me croirais sur les bords de la Tamise plutôt que sur les bords du Rhône. Armande, si la maréchale me donnait une fille comme vous, je serais le plus heureux des pères !

— « Permettez-moi de vous répondre, dit Armande, que madame la maréchale fera beaucoup mieux de vous donner une fille comme elle, puisque c'est à elle que nous devons le glorieux avantage de vous posséder à Arles.

— « Ah ! flatteuse, comme déjà l'esprit arlésien dément

cette franche physionomie anglaise! Voilà ce que c'est que d'être à portée, comme vous l'êtes, d'entendre plaider les avocats : vous avez appris l'art de chatouiller l'oreille des juges. Eh bien, j'aime à vous écouter; et, vinssiez-vous pour me faire rendre une sentence injuste, parlez, Armande : tant pis pour la partie adverse. Contre qui voulez-vous plaider ?

— « Contre personne, » répondit Armande, qui n'était pas fâchée d'éluder une réponse directe, et de laisser au maréchal le plaisir de se faire d'abord écouter lui-même. Les plus franches filles d'Ève ont de ces aimables détours, et savent merveilleusement captiver ainsi notre vanité en tout bien et tout honneur.

— « En effet, continua le maréchal, j'oubliais l'aménité de votre caractère : de qui pouvez-vous avoir à vous plaindre, bonne comme vous êtes, véritable ange de la prison ? Rien que pour le plaisir de vivre sous le même toit que vous, que de gens qui se feraient de mauvaises querelles ! Mais la loi y a pourvu dans cette singulière république. Il est peu de délits qui conduisent chez vous, Armande. C'est admirable comme la pénalité respecte ici la liberté du citoyen! La justice vous condamne à perdre la tête ou le poignet; elle vous bannit hors du territoire; plus volontiers encore elle prononce contre les délinquants une grosse amende; mais la prison, presque jamais. Menacez un honnête homme avec le poignard, il vous en coûtera soixante sous raymondins; frappez-le, vingt-cinq livres; prenez-le aux cheveux ou donnez-lui un coup de poing, cent sous; soyez larron : pour un premier vol vous payerez dix livres, pour le second vingt-cinq; blasphémez Dieu, vingt sous; faites un faux, fabriquez un acte ou une pièce de monnaie, cent livres; à moins toutefois que

vous ne préfériez perdre le poignet, ce que quelques-uns ont préféré, assure-t-on, le bourreau d'Arles étant un opérateur fort adroit, qui vous retranche un bras ou la tête sans que vous vous en aperceviez.

— « Mon père, dit Armande, serait charmé de vous entendre, persuadé que la prison est une retraite où les détenus peuvent se recueillir, et méditer avec fruit sur les inconvénients de la liberté.

— « Votre père a raison, Armande. Supprimer la prison des peines civiles, c'est une hérésie que je comparerais à celle de ces prétendus réformateurs d'Alby, qui nient l'expiation du purgatoire. Dans le code d'Arles il n'y a pas de milieu entre le ciel et l'enfer, entre l'absolution ou les supplices. J'espère modifier un peu cela dans mes décisions, et envoyer de temps en temps à votre père quelques-uns de ces citoyens dangereux dont il excelle à faire des membres utiles de la république. Et à propos de vos hôtes, Armande, comment se fait-il que depuis trois ans bientôt la loge du lion soit restée vide? On nous avait dit que la ville de Florence élevait un lionceau, dont elle nous ferait présent. Est-ce qu'il n'est pas encore d'âge à remplacer son prédécesseur? ou la dernière tragédie dont la prison fut le théâtre effraye-t-elle maître Ferréol?

— « Pensez-vous donc, monsieur le Maréchal, demanda Armande, qu'il soit si important pour la ville d'Arles de nourrir un lion?

— « Très-important, ma fille; c'est l'emblème vivant de la ville, la personnification de son blason tel que le lui donna le fondateur du royaume d'Arles, le glorieux Boson, qui ne marchait jamais sans son lion. Il est tant d'autres traditions de la royauté arlésienne qui s'effacent de jour en jour, que je ne voudrais pas que

celle-ci se perdît. Londres, ma première patrie, a dans sa tour trois lions qui furent envoyés au roi Richard par l'empereur, pour le dédommager peut-être de ce qu'il avait laissé périmer ses droits sur ce même royaume d'Arles, dont il eût mieux que personne relevé la splendeur, lui cet Achille des guerres saintes, lion lui-même par le courage. Ces trois lions viennent d'être figurés *passant* et *gardant* sur l'écu royal, où il n'y en avait qu'un auparavant. Quoi qu'en disent les hérauts écossais (1), il n'y a au-dessus des lions d'Angleterre que le lion couchant du roi David, qui était celui de Judas; les deux lions combattant d'Hector, et le lion d'or d'Alexandre de Macédoine, qu'on représente assis sur un trône, tenant une hache d'armes d'argent. Dans mes visites aux cours du Nord, j'ai eu à défendre les lions anglais contre ceux de Suède, de Norwége, de Bohême, etc. Voilà pourquoi j'en parle si longuement, ma chère Armande. Pour en revenir au lion d'Arles, c'est aussi un respectable lion, j'en conviens, et je regretterais que la république se montrât indifférente à son symbole ...... Mais pardonnez, je viens de toucher indiscrètement une corde délicate. J'ai eu tort d'oublier que l'évasion du dernier lion d'Arles faillit compromettre votre père, auquel quelques-uns reprochèrent une fatale négligence, et qui n'avait eu

1 Quelques hérauts d'armes faisaient remonter l'origine des lions anglais au partage que Brute, un des premiers rois de l'Angleterre, fit de son royaume entre ses fils, donnant à Locheren, l'aîné, l'Angleterre proprement dite, avec *or, lion passant, gardant, gueules;* tandis que Toalknack, le second, eut l'Écosse, appelée alors Albanie, avec *or, lion rampant;* et le troisième la Cambrie (pays de Galles), avec *argent, trois lions passant, gueules*, que les princes de Galles conservèrent longtemps dans leur écusson. — L'art héraldique a, comme on sait, son histoire *fabuleuse* et son histoire *authentique*.

d'autre tort que de croire avoir dans le noble roi des animaux un autre lion d'Androclès, parfaitement apprivoisé par cet autre captif qu'il dévora.

— « Je crains bien, dit Armande, qu'on ne vous ait raconté inexactement cette aventure.

— « Dans le fait, reprit le maréchal, je ne sais pourquoi, avant de la consigner dans le livre que je rédige en ce moment, je ne me suis pas adressé à vous-même, qui pouviez si bien me renseigner sur les mœurs d'un animal dont, depuis Aristote, nous sommes tous d'accord pour proclamer la générosité... Comment le lion se brouilla-t-il donc avec son compagnon de prison? et quelle offense avait-il reçue de lui, pour justifier sa vengeance horrible et sa féroce gloutonnerie? Il paraîtrait que la victime était un scélérat qui aurait mérité d'être dévoré par Satan en personne. »

Armande Ferréol ne put s'empêcher de sourire de la bonne foi avec laquelle un homme si savant avait tout d'abord accueilli et accrédité le premier un bruit populaire. La cause de sa visite se rattachait justement à l'histoire du lion : son bon sens et sa franchise lui dictaient spontanément la réponse vraie; mais sans doute aussi elle avait un innocent intérêt à voir jusqu'où pouvait aller la crédulité de l'illustre maréchal. Elle hésitait donc à dire ce qu'elle savait ou croyait savoir mieux que lui.

Celui-ci s'aperçut de cette hésitation.

— « Quoi donc! dit-il, ma question serait-elle plus embarrassante que je ne me l'imaginais? Ce lion était-il un vrai lion? ou, sous cette enveloppe de lion, la ville avait-elle pour hôte un de ces monstres mixtes, moitié animaux, moitié démons, qui fréquentent encore ces contrées? Le sacristain Godion m'assure qu'il y a trois mois, on a en-

9.

core aperçu très-distinctement, par un beau clair de lune, dans l'enclos de la maison des chevaliers du Temple, un drac à forme humaine.

— « Le sacristain Godion est bien crédule, dit Armande.

— « Comment donc, Armande, vous ne croyez pas aux dracs du Rhône? ni aux fées peut-être?

— « Je n'en ai jamais vu, répondit Armande.

— « Tant mieux ou plutôt tant pis, dit le maréchal; car s'il est de méchantes fées, il en est de bonnes, et vous seriez la favorite de celles-ci. Je voudrais vous lire, si vous saviez le latin, mon chapitre sur les lamies et les stryges, *de lamiis*, *dracis* et *phantasiis*; mais il me suffira de vous citer notre digne archevêque, mon beau-frère, qui m'a raconté lui-même qu'étant encore à la mamelle, il dormait dans son berceau, lorsque sa mère fut éveillée vers minuit par ses cris de terreur. La noble dame se lève, le cherche partout inutilement; et ayant allumé une lampe, elle le retrouve enfin tout emmaillotté dans un baquet plein d'eau! C'était une mauvaise fée, qui était jalouse probablement de l'eau de son baptême... Je crois avoir assez bien expliqué cette lutte des bons et des mauvais esprits dans mon livre. »

Armande se garda de contester un fait dont un archevêque au berceau était le héros principal. — « Mais, dit-elle, je suis bien certaine que notre lion n'avait rien de diabolique dans sa nature, et je crois même que l'homme qu'il aurait, disait-on, dévoré, vit encore.

— « En vérité? s'écria le maréchal. Serait-ce un autre Jonas qui sortit vivant des entrailles de la baleine? Comment le savez-vous, Armande? »

Armande avoua qu'elle ne pouvait savoir que par conjecture tous les détails de l'évasion du lion et du captif qu'on l'accusait d'avoir dévoré; mais un matelot de la

Roquette, dont le frère était prisonnier en Afrique, lui certifiait que ce frère y avait vu le captif en question. Elle en concluait qu'il s'était évadé de la geôle en même temps que le lion.

— « C'est probable, dit le maréchal, et cela me fait plaisir pour l'honneur du roi des animaux ; car un pareil fait ébranlait ma confiance dans les témoignages de sa générosité royale que l'antiquité nous a légués, depuis l'histoire d'Hannon de Carthage. Allons, on aura calomnié le lion, comme on calomnie tant d'autres puissances.

— « Je l'espère, dit Armande ; car ceux qui prétendent qu'il dévora un homme ajoutent quelquefois qu'il en dévora même deux ; et le second serait quelqu'un qui nous était cher à mon père et à moi.

— « Ah ! nous y voilà, Armande ; c'est de celui-là que vous veniez me parler : votre cousin Carlevan, n'est-ce pas ?

— « Lui-même.

— « Eh bien, qu'avez-vous appris de Carlevan depuis sa disparition ?

— « Hélas ! rien de bien positif ; mais si, des deux hommes disparus la même nuit, on en a vu un en Afrique, je soupçonne que l'autre pourrait bien être aussi dans les mêmes parages. Le matelot ajoute, quoique moins certain de ceci, qu'on disait sur la côte que Carlevan était esclave chez les Arabes. Or, avec les nombreuses relations que vous avez partout, poursuivit Armande, j'ai pensé que, mieux que personne, vous pourriez parvenir à savoir ce qui en est.

— « L'indication est un peu vague, répondit le maréchal ; mais je vous promets de ne pas la négliger. Ce pauvre Carlevan ! je me souviens fort bien de lui : c'était un homme de talent, un habile physicien, quoique je le soupçonne de vous avoir communiqué son incrédulité.

Nous n'étions pas toujours d'accord sur certaines questions, et, avec la présomption de la jeunesse, il niait tout ce qui lui paraissait incompréhensible. Ne faites pas de même, Armande; le doute ne mène qu'au néant : savoir, c'est croire. L'ignorance n'est qu'une négation involontaire. Je puis vous parler ainsi à vous, Armande, puisque vous avez eu un philosophe pour cousin et pour précepteur. Plaise à Dieu que nous le revoyions, ce brave Carlevan! et je vous garantis qu'il aura des prodiges à nous raconter des pays lointains où la destinée l'a jeté. En attendant, ne vous brouillez point avec les dracs, puisque vous avez la mer entre vous et quelqu'un qui vous intéresse. Pouvez-vous oublier qu'il y a quelques années, on vit, pendant trois jours, « sur le quai du côté de la Roquette, un fan- « tôme se promenant à grands pas, en criant : *L'heure est* « *passée! il ne vient point.* Finalement, le troisième « jour, vers la neuvième heure, un jeune homme arrive « en courant au rivage, se précipite dans les flots; et de- « puis cette voix a cessé de se faire entendre. » Évidemment ce jeune homme était attendu par un drac, et il se vit forcé d'obéir à sa voix [1].

— « Je voudrais bien, dit Armande, que vous puissiez me dire vous-même : J'ai vu un drac.

— « Moi ou un autre, que m'importe, si ces démons à face humaine ont été vus par des personnes en qui j'ai autant de confiance qu'en moi-même? Encore une fois, Armande, les monstres du monde physique sont moins extraordinaires pour moi que certains monstres de l'ordre moral et politique. N'en avons-nous pas un ici qui réunit les contradictions les plus bizarres ?

— « Et lequel donc ? demanda Armande.

1 Ce fait est cité dans les *Otia*.

— « Lequel? Un monstre qui a plusieurs têtes, et qui n'en a pas une. Définissez, si vous pouvez, la république d'Arles. Est-ce là une république? Non; car c'est un royaume. Est-ce un royaume? Non; car c'est une république. Arles a plus de têtes que l'hydre, et aucune de ces têtes n'est adhérente à son corps. Une de ces têtes s'appelle l'empereur, une autre le comte de Provence, une troisième le roi d'Aragon, et une quatrième le seigneur des Baux; chacune d'elles jetant sur les autres des regards d'envie et de haine; toutes étant prêtes d'ailleurs à dévorer comme une proie la république elle-même. Par égard pour mon parent le prélat, je ne parle pas d'une cinquième tête qu'un troubadour a comparée à celle du monstre appelé le porco-sacerdos. Eh bien! cette Chimère, bien autrement curieuse que celle de Bellérophon, a encore des membres qui se déchirent les uns les autres, au lieu de se concerter contre l'ennemi commun. Est-ce un portrait imaginaire, Armande, que je viens de vous esquisser?

— « Non, non, senhor maréchal : mon père ne voit pas autrement que vous ces continuelles séditions dans les rues de la ville, et, sur les grandes routes, ces bandits étrangers qui rançonnent les voyageurs, en attendant qu'un prince ou un seigneur les prenne à sa solde : mon père se félicite tous les jours d'habiter la plus sûre de nos citadelles, car tous ces nobles qui crénellent leurs maisons et les flanquent de tourelles y sont souvent pris d'assaut, tandis que jusqu'ici la prison est restée inviolable. Mais pour le moment tout est tranquille dans Arles, et vous-même vous croyez à la trêve, senhor; car hier encore il y avait bal chez vous.

— « C'est vrai; la maréchale s'est crue obligée de donner une fête au comte de Provence, dont elle est l'alliée.

— « Parmi tous les grands personnages que vous avez reçus, ne s'en trouverait-il pas qui pourraient vous aider à découvrir si Carlevan est réellement réduit à l'état d'esclave chez les païens d'Afrique ?

— « Je vous promets de ne pas l'oublier, Armande ; et une fois bien renseignés, nous nous occuperons de sa rançon.

— « Maintenant, senhor, dit Armande, c'est au jurisconsulte que je m'adresse. Quelle serait la peine prononcée contre un citoyen qui aurait ouvert à un prisonnier les portes de sa prison ?

— « Ce serait ici le cas ou jamais, répondit le maréchal, de priver le citoyen lui-même de sa liberté. Eh bien, non, encore un cas d'amende ; mais très-peu de chose, ma fille ; ne vous en inquiétez pas, car je devine maintenant que vous auriez peur de ne délivrer un esclave des païens que pour en faire un pensionnaire de maître Ferréol.

— « Mille grâces, senhor maréchal, dit Armande en se levant ; je n'abuserai pas plus longtemps de vos rares loisirs. »

Le maréchal la laissa s'éloigner, après lui avoir encore adressé quelques paroles courtoises ; puis quand il eut repris sa plume : « En vérité, dit-il, se parlant à lui-même, cette excellente fille me prive là d'une anecdote curieuse, qu'il faut que je biffe de mon livre : il paraîtrait décidément que le lion n'a pas dévoré deux hommes ; car j'avais écrit *deux ;* et, d'après ce que raconte Armande, il n'en aurait pas même dévoré un. Quoiqu'il soit dur à un auteur de raturer toute une page, je tiens trop à la vérité pour ne pas modifier celle-ci. Heureusement je puis remplacer ce fait douteux par un autre non moins extraordinaire et plus authentique, puisque j'en ai été le témoin oculaire. »

Le maréchal Gervais de Tilbury, un peu consolé, écrivit

le fait qu'on peut lire avec tous ses détails dans son latin des *Otia imperialia, Decisio tertia, cap. de equo Geraldi de Cabreriis*. Après avoir raconté la vitesse et l'intelligence de ce coursier de Gérald de Cabrière, que son maître consultait sur toutes choses, parce qu'il en recevait toujours d'excellents conseils, il ajoute : « A un bal donné « à Arles, dans la maison qui m'appartient du chef de ma « femme, tandis qu'un chevalier, habile musicien et aimé « des dames, les faisait danser au son de la viole, son « cheval suivait la cadence, et étonnait les spectateurs par « la justesse de ses mouvements : je ne sais et n'ose déci- « der s'il était fée (*si fadus erat*), ou de cette espèce mixte, « moitié animal, moitié démon ; mais, simple animal, son « intelligence n'en serait que plus prodigieuse. »

Dans le même ouvrage d'où ce passage est extrait, le maréchal du royaume d'Arles exprime encore son opinion sur notre république indocile, lorsqu'il dit, sans les métaphores dont il se servit en parlant à Armande : « Cette nation endure patiemment le chaud et le froid, « vivant de peu parce qu'elle le veut, et sachant vivre « aussi dans l'affluence et le luxe de la paix quand elle le « peut. Si elle avait un maître permanent, qu'elle crai- « gnît, aucune nation ne serait plus vite rompue au bien, « comme il n'en est aucune qui, faute d'être gouvernée, « soit plus prête au mal[1]. »

1 *Otia imperialia*, 2 decisio, cap. 12.

CHAPITRE II.

« Je voudrais savoir, dame Doloride, dit Sancho, quel nom a ce cheval? — Quel nom? répondit la Doloride; ce n'est pas le nom du cheval de Bellérophon, qui s'appelait Pégase, ni le nom de celui d'Alexandre le Grand, appelé Bucéphale, ni le nom de celui de Roland Furieux, qui avait nom Brillador; il ne se nomme pas davantage Bayard, comme le cheval de Renaud de Montauban, ni Frontin, comme celui de Roger, ni Bootes, ni Pirithoüs, comme on dit que s'appellent les chevaux du Soleil; enfin il ne se nomme pas non plus Orélia, comme le cheval que montait l'infortuné Rodrigue, dernier roi des Goths, à la bataille où il perdit son royaume et la vie. »

Don Quichotte, 2e part., chap. XL.

It is the prince of palfreys; his neigh is like the bidding of a monarch and his countenance enforces homage.

SHAKSPEARE, *King Henry V*.

« C'est le prince des palefrois; son hennissement est comme le commandement d'un monarque, et son aspect force à lui rendre hommage. »

Malgré son ciel presque toujours bleu et sans nuages, sa riante mer Méditerranée, son Rhône au limon fécondant, qui comme le Nil jette ses deux bras autour d'un autre Delta, ses vallons aux fruits savoureux et ses montagnes parfumées de lavande et de thym; malgré ses villes modernes, et malgré ses ruines rivales des ruines de l'Italie des Romains, ou de l'Espagne des Goths et des Maures, la Provence est souvent plus belle des dons que lui prête l'invention poétique de ses troubadours que des trésors

réels de son climat, de ses sites et des monuments de trois civilisations successives. Il est même plusieurs lieues d'étendue, à travers cette contrée, où le voyageur peut, à bon droit, s'étonner du caractère âpre et sauvage de la nature, de la fertilité rebelle du sol et de la triste monotonie du paysage. Qui oserait vanter les charmes de la Provence sur cette route de Lambesc à Orgon, que bordent par intervalles quelques saules au tronc mutilé, ou des mûriers dépouillés de leurs feuilles, avec de rares oliviers gris de cendre, et çà et là une masure abritée contre une palissade de sombres cyprès? Supposez que sur cette route le mistral impétueux soulève les épaisses couches de la poussière, et qu'un soleil ardent achève de brûler la dernière verdure d'une végétation avare ou épuisée par six mois de sécheresse, pendant que l'invisible cigale vous poursuit de son bruit importun; vous chercherez bientôt du regard si quelque oasis ne complète pas au moins la comparaison que vous vous permettez de faire entre les déserts de l'Afrique et ceux de la Provence... Consolez-vous, vous approchez des lieux où le moyen âge tenait ses cours d'amour; la silhouette des Alpines se dessine devant vous plus élégante, un clocher en aiguille va se dresser à l'horizon; voici des prairies, des jardins, une eau limpide, et une ville entourée d'une ceinture d'ormeaux qui a remplacé son enceinte crénelée... C'était le vieux Glanum des Romains, c'est aujourd'hui Saint-Remy.

Je ne sais si, à l'époque où commence ce récit, au début du treizième siècle, la route d'Orgon à Saint-Remy était plus riante; j'en doute: et si nous y trouvons un cavalier qui voyage sans éperonner son cheval, ce n'est pas qu'il soit moins pressé que nous d'arriver à la ville, où il doit

passer la nuit. Ce cavalier est de ceux qui, par métier, ménagent leur monture : il escorte en personne quatre coursiers de prix, qu'un palefrenier conduit en laisse ; il va et vient autour d'eux avec une surveillance jalouse; inquiet de leur moindre mouvement, il arrange sans cesse les housses qui les protégent imparfaitement contre les mouches dont leur queue frappe, en vain, le nuage tourbillonnant. C'est un marchand, un courtier de chevaux, un maquignon, comme nous dirions aujourd'hui, et non un chevalier. Arrivé récemment d'Égypte, il chemine par petites journées depuis Marseille, et se rend à Arles, où il espère trouver des amateurs dignes d'apprécier ses quadrupèdes de pur sang arabe, et dont la généalogie est aussi bien constatée que celle du plus illustre baron.

Avec les premières ombres du crépuscule, le marchand entra dans Saint-Remy, et il s'arrêta à la première auberge qu'il trouva sur sa gauche, soit que ce fût la meilleure, soit que ce fût la seule. C'était l'auberge de la GRAÏLLE, ainsi nommée de la corneille qui lui servait d'enseigne, oiseau loquace comme la pie, et que les mauvais plaisants du pays affectaient quelquefois de prendre pour le blason parlant de maître Espeli, quand ils voulaient dénoncer aux étrangers le caractère de l'hôtelier, un des plus bavards de sa profession. Cette auberge existe encore ; l'enseigne du moins, car la maison a été rebâtie plus d'une fois, ce qui fait que je renonce consciencieusement à la décrire, quoique j'en connaisse tous les recoins, et surtout le jardin, pour y avoir souvent joué dans mon enfance, pour y avoir même reçu mon baptême de franchise. C'est là qu'un jour, ayant grimpé imprudemment sur la margelle du puits, afin d'atteindre la branche la plus élevée d'un abricotier chargé de fruits encore verts, le

pied me glissa; et, sans les cris d'effroi d'un mien cousin, mon complice, je ne serais peut-être pas sorti vivant de cette piscine. En effet, le jardinier me retira à demi asphyxié, mais en revanche condamné, par la vertu miraculeuse de cette immersion, à ne jamais trahir la vérité... même en écrivant des chroniques.

L'aubergiste de la *Graïlle*, qui descendait plus souvent dans sa cave que dans son puits, n'était pas, comme son historien, le plus véridique des conteurs : il ne se piquait même pas de rester toujours dans les limites du vraisemblable, quand il cherchait à dédommager ses hôtes de la maigre chère de son auberge par les agréments de sa faconde. C'était à la fois le complimenteur le plus emphatique et le plus obstiné contradicteur qu'on pût voir. Avec ces deux qualités d'esprit qui sembleraient devoir s'exclure, maître Espeli était riche en ressources pour empêcher la conversation de languir. — Notre maquignon, qui le connaissait de longue date, sourit quand il le vit s'approcher de la table où déjà on lui servait son souper. « A beau mentir qui vient de loin. » Il pensait sans doute à ce proverbe, et se sentait de force à lutter avec son hôte, sur quelque sujet que celui-ci voulût l'entreprendre.

— « En vérité, maître Coussane, dit maître Espeli en l'abordant, je vous félicite de votre heureux retour : vous ne pouviez ramener de plus beaux coursiers, sur mon âme! ni arriver plus à propos. Le comte don Alphonse d'Aragon, qui est à Arles, ne quittera pas la république sans donner au moins un tournoi; et nos chevaliers ne laisseront pas longtemps dans vos écuries des montures comme celles à qui je viens de faire mesurer moi-même une bonne ration d'avoine.

— « Grand merci, deux fois grand merci, maître Espeli;

car votre avoine est certes ce que vous avez de meilleur dans votre auberge, et vos compliments sont d'un connaisseur : aussi j'ai dû m'étonner en apercevant dans votre étable, au lieu du bon cheval que je vous vendis il y a quelques années, un coursier aux longues oreilles, qui usurpe, il me semble, le meilleur coin du râtelier.

— « Ne dites pas de mal de mon quadrupède, maître Coussane; il y a six mois, je me suis défait de votre cheval avec un honnête bénéfice, en prenant cet âne par-dessus le marché. Mais aujourd'hui j'ai si bien dressé l'âne, que je ne le céderais pas à moins d'un bénéfice égal à celui de mon premier troc.

— « Quoi donc! vous êtes-vous donné la peine de dresser au manége le plus entêté des quadrupèdes?

— « Le plus entêté des quadrupèdes! voilà justement ce que me disaient nos Remigeois, maître Coussane. Pas si entêté que moi! répondis-je aux railleurs. Et en effet, je leur ai montré qu'il n'y avait pas de Bucéphale qui ne pût trouver son Alexandre. Ma persévérance n'a pas été perdue; on ne saurait citer un cheval plus docile à son maître que mon âne; il n'en est pas de plus infatigable à la marche et de plus vite à la course, excepté toutefois, j'en conviens, le coursier par excellence, celui du seigneur Dragonet de Montdragon... Et encore, si PASSEROUN n'était pas un cheval-fée, mon âne ne craindrait pas de le défier comme les autres.

— « Ce fameux Passeroun vit donc encore?...

— « Il vit, maître Coussane, et il n'est ni fourbu ni poussif, je vous assure. Il fallait voir comme au dernier tournoi son maître le faisait caracoler dans l'arène, et avec quelle facilité il désarçonna l'un après l'autre, selon son usage, tous les champions rangés sous la bannière du seigneur Hugues des Baux.

— « J'espère bien cependant, maître Espeli, que, parmi mes quatre arabes, il en est au moins un qui soutiendrait victorieusement le choc de votre Passeroun...

— « Ne vous y fiez pas, maître Coussane; et vendez-les avant de les mettre à cette épreuve.

— « Je vous ai laissé vanter votre âne, maître Espeli; à mon tour permettez-moi donc de vous demander si vous avez remarqué cet alezan que j'ai bouchonné moi-même en arrivant à l'écurie, en l'appelant familièrement Ali-Bey?... Dites-moi si Passeroun a cette encolure, ces jambes de cerf, cet œil ardent, ces oreilles qu'on prendrait pour de petites ailes?...

— « Je me contenterai de vous dire que ce n'est pas Passeroun.

— « Mais savez-vous qu'Ali-Bey m'a coûté cinq cents marcs d'argent? Savez-vous que le chef sarrasin, son dernier maître, avait donné pour l'avoir un beau cimeterre de Damas à poignée d'or incrustée de diamants, et la plus belle femme de son harem?

— « Je sais que Dragonet de Montdragon ne céderait pas son Passeroun pour tous les cimeterres et toutes les femmes du monde.

— « Oh! le dernier maître d'Ali-Bey n'eût pas donné non plus Ali-Bey pour tous les trésors de l'Orient; mais les armes sont journalières : fait prisonnier dans un combat, il reconnut qu'il y avait quelque chose qui lui était plus nécessaire encore que son cheval : sa liberté; — et il consentit, en pleurant, à abandonner son cheval pour sa rançon.

— « Il y a cette différence, maître Coussane, entre votre Ali-Bey et Passeroun, que celui-ci ne laisserait jamais tomber son maître au pouvoir d'un ennemi.

— « Je voudrais le voir à la chasse du tigre.

— « Il n'aurait pas plus peur à la chasse du tigre qu'il n'eut peur à la chasse du lion : vous savez que, depuis le roi Boson, la ville d'Arles entretient un de ces animaux confié à la garde du geôlier de la prison. Le dernier lion s'étant échappé de sa cage...

— « Un lion énervé ou malade!...

— « Ne m'interrompez pas, maître Coussane.C'était si bien un lion vigoureux et doué de tout son appétit, qu'avant de se mettre en campagne il avait broyé et dévoré un prisonnier tout entier, dont on ne retrouva pas un seul os!!

— « Vous racontez cela sans rire...

— « Non certes je ne ris pas ; et vous n'auriez pas ri davantage si vous aviez rencontré le lion lorsque, au bout de quelques jours, ayant digéré son compagnon de captivité, il erra en rugissant dans la Crau, cherchant à surprendre une nouvelle proie. La terreur était partout, et jusqu'au sein des villes. Les consuls d'Arles firent annoncer à son de trompe une battue générale : les plus braves chasseurs de la république montèrent à cheval ; mais la plupart revinrent comme ils étaient partis, leurs montures refusant de faire un pas de plus dès qu'elles flairaient l'odeur du monstre, ou du plus loin qu'elles l'entendaient rugir. Passeroun seul hennit d'une joie guerrière en l'apercevant. Perfidement accroupi, le lion guettait le moment de s'élancer sur le généreux coursier et son cavalier ; mais, par un bond calculé, Passeroun, éludant son attaque, sauta par-dessus, et Dragonet le transperça de sa lance, qui le cloua au sol. Que dites-vous de cet exploit, maître Coussane? En un mot, non moins admirable à la guerre qu'à la chasse, à l'épreuve de tous les dangers,

gravissant les montagnes comme un chevreuil, franchissant barrières et murailles comme un oiseau, nageant dans l'eau comme un poisson, s'élançant avec la même intrépidité à travers une forêt de lances ou à travers les broussailles et les haies vives... C'est un cheval-fée, vous dis-je.

— « Un cheval-fée, un cheval-fée! S'il était fée, ne devrait-il pas faire trouver de temps en temps, à son maître, quelques sous melgoriens ou raymondins? Car, si je m'en souviens bien, Dragonet de Montdragon était, avant mon voyage, le plus pauvre chevalier de la république d'Arles.

— « L'objection est spécieuse, maître Coussane; Dragonet de Montdragon est aujourd'hui plus pauvre que jamais. Il ne lui reste guère que le Mas de Gaillard, à une demi-lieue d'ici; et encore tous les juifs de la république ont, je crois, hypothèque sur ce petit domaine, où, quand il n'est pas à Arles, Dragonet vit en vrai fermier plutôt qu'en chevalier, avec la jolie Aunette Perdigoune, dont il a fait sa femme, en économisant la publication des bans.

— « Sans lui faire tort, je prévois que votre Dragonet pourra bien finir par être forcé de vendre son cheval pour payer son fourrage.

— « C'est justement là, peut-être, que Passeroun l'attend, soit pour reconnaître les bons soins de son maître par quelque tour de son métier de fée, soit pour s'en retourner là d'où il est venu il y a quatre cents ans.

— « Il y a quatre cents ans, maître Espeli?

— « Pour le moins, maître Coussane. Certaines gens, qui ont peur de passer pour crédules, prétendent avoir connu le père de Passeroun dans les écuries du père de Dragonet; mais je suis convaincu, quant à moi, que c'est toujours le même cheval qui sert de monture à cette fa-

mille depuis que son fondateur le reçut en don de la fée Millette.

— « Oh! c'est une de vos vieilles histoires...

— « Je vous l'ai peut-être déjà contée?

— « Mais non, je ne crois pas. Et, tenez, pendant que je soupe, je puis bien vous écouter, maître Espeli : car je suis curieux de savoir si la généalogie de Passeroun vaut celle d'Ali-Bey, que je pourrai vous raconter à mon tour. »

En ce temps-là, les jongleurs, les troubadours et les conteurs comme maître Espeli, n'imprimaient pas leurs sirventes, leurs légendes et leurs contes : ils se contentaient généralement du succès d'un récit oral. Maître Espeli commença le sien en ces termes, aussi enchanté de trouver un auditeur pour un conte qu'il avait fait déjà dix fois, que nous le serions aujourd'hui, nous autres auteurs, de trouver un libraire qui daignerait acquérir et publier la dixième édition de nos romans, de nos nouvelles et de nos poëmes.

CHAPITRE III.

Hic spelunca fuit, vasto submota recessu...
Solis inaccessam radiis. VIRG., VIII, 193.

« Ses pieds étaient plats comme l'argent battu; quand il hennissait, il semblait au moment de parler, et ses oreilles étaient comme de petites ailes. Son père avait nom Wasil, et sa mère Hemema. » (*Roman d'Antar.*)

Este tal caballo, segun es tradicion antigua, fue compuesto por aquel sabio Merlin. (*Don Quijote*, part. 2.)

« Et ce cheval, selon une antique tradition, fut créé par le sage Merlin. »

— « Vous connaissez le *Trou des fées* d'Arles? demanda maître Espeli à son auditeur.

— « Cette grotte mystérieuse qu'on trouve entre Montmajour et Arles?

— « Celle-là même, continua le narrateur; véritable énigme pour nos savants, qui y voient chacun ce que n'y voit aucun autre, parce qu'il ne suffit pas d'y descendre avec des torches : le flambeau de la foi est la seule lumière qui éclaire ces retraites obscures. La vérité est que la grotte des fées est destinée par les fées elles-mêmes à égarer l'érudition, dont toutes les recherches ne font qu'épaissir le voile derrière lequel elles se tiennent cachées. Les plus studieux moines du couvent voisin y ont perdu leur

latin, comme en est convenu avec moi le père Célestin. Ce moine, plus modeste mais plus savant aussi, est enfin parvenu, sans trop d'efforts, à réveiller et faire parler, assure-t-il, le vieux druide qui, après avoir composé un élixir de longue vie, passe le temps à dormir dans la grotte depuis plus de mille ans !

— « Maître Espeli, dit maître Caussane, c'est aimable à vous de ne pas remonter jusqu'au déluge, comme cela vous arrive quelquefois.

— « Soyez tranquille, nous en parlerons; mais trop brièvement pour que vous m'accusiez d'abuser de votre patience. Je trouve moi-même les histoires du père Célestin un peu longues, et j'ai le mérite de savoir les abréger, sans leur rien ôter de leur double parfum de naïveté et de science. Ne m'interrompez plus sans nécessité. Vous avez entendu parler de la tarasque ?

— « Ce dragon qui fut, il y a longtemps, la terreur des bords du Rhône, et que sainte Marthe enchaîna comme un agneau avec des rubans ?

— « Avant de se laisser immoler par la sainte, la tarasque se garda bien de lui dire...

— « Allons donc, la tarasque parlait?

— « Croyez-vous que Dieu eût créé des êtres aussi parfaits que les animaux préadamites et antédiluviens, sans leur accorder ce qu'il a donné à l'homme, cette créature imparfaite qui n'a ni les ailes de l'oiseau, ni les jambes du cerf, ni le cou du cheval, ni la tête du lion, ni les cornes du bœuf, ni les yeux redoutables du serpent, qu'avaient ces êtres supérieurs, dragons, hippogriffes, sirènes, hippocentaures et autres, créés pour peupler la terre encore jeune et énergiquement féconde? Le père Célestin m'assure qu'au lieu des roseaux et des joncs de nos marécages ac-

tuels, au lieu des garigues et des chênes nains de la Crau, lorsque la tarasque était à son premier âge, elle se promenait dans ces mêmes contrées à travers des palmiers gigantesques. Son malheur, comme celui des grands dragons, ses contemporains des âges primitifs, fut ce don de longévité qui, sauf les accidents, lui garantissait la vie pour des milliers d'années. Tous ceux de ces êtres privilégiés qui ont survécu au déluge, ou autres catastrophes primordiales, se sont à la longue trouvés isolément ou par petites familles sur une terre épuisée, dont la végétation était incapable d'entretenir leurs vigoureux organes. Voilà comment ces pauvres géants du règne animal ont dégénéré peu à peu, perdant même leurs attributs extraordinaires, impuissants surtout à se reproduire, soit entre créatures semblables, soit par un croisement de races. C'est dans leur désespoir que quelques-uns se montrèrent cruels, comme pour provoquer l'homme à une guerre digne d'eux. Eh bien, pour hâter leur destruction, à défaut d'autres déluges ou d'autres tremblements de terre, il a fallu fréquemment encore le courage des héros ou la vertu des saints. J'abrége mon moine, je vous assure, maître Coussane.

— « Voyons maintenant, puisque, selon vous, la tarasque parlait, ce qu'elle dit, ou plutôt ce qu'elle ne dit pas à sainte Marthe.

— « La tarasque donc se laissa immoler, sans révéler qu'elle n'était que le mâle ou la femelle d'un couple de tarasques, et que l'autre pourrait bien quelque jour venger sa compagne ou son compagnon. En effet, après avoir végété un siècle ou deux encore on ne sait où, la seconde tarasque parut à son tour dans le territoire d'Arles, et y commit quelques dégâts notables, quoique en vieillissant l'infortunée eût certes beaucoup perdu de son appétit et de

sa vigueur. On sonna l'alarme; on fit des neuvaines; on prêcha contre le prétendu monstre; on invoqua les saints et les saintes... Mais, soit que dans le cours des âges la piété chrétienne épuisée perde aussi de sa vertu comme de sa ferveur, soit que sainte Marthe voulût laisser le risque et la gloire de l'aventure aux fidèles eux-mêmes, elle ne vint pas à leur secours; et la dernière tarasque, si c'est la dernière, défiait tous ses ennemis en allant rugir jusqu'aux portes d'Arles, sans qu'aucun osât la poursuivre dans la grotte des fées. C'était là une citadelle inexpugnable; car, pour y pénétrer, il fallait surmonter la double terreur de la bête cruelle et des esprits.

« Les êtres surnaturels que renferme la grotte, troublés d'abord par l'intrusion de la tarasque, avaient fini, comme c'est l'usage de cette autre race, qui est aux anges ce que l'homme est aux créatures antédiluviennes, avaient fini, dis-je, par trouver cet hôte incommode moins importun que les savants explorateurs qui sont destinés à les effaroucher jusqu'au terme de leur exil terrestre. En un mot, les fées résolurent de faire de la tarasque le gardien visible de leur invisible palais : elles n'auraient plus à veiller elles-mêmes sur leurs trésors; elles pourraient désormais danser jour et nuit, si bon leur semblait, comme à l'époque où leurs charmes moins surannés suffisaient à les protéger; les naturalistes n'oseraient plus venir herboriser autour de la colline, et leur enlever les fleurs dont le calice contient leur rosée distillée, ou les attraper elles-mêmes lorsqu'elles se métamorphosent en jolis lézards verts, en papillons diaprés, en mouches de feu. Les moines qui se renfermaient dans leur couvent de Montmajour, ne tarderaient pas à déloger. Bref, la grotte deviendrait pour elles la succursale du *giannistan* oriental, le *badiat al ginn*,

le désert des génies, et le *badiat goldar*, le désert des monstres, où elles pourraient en toute sécurité offrir un asile au roi des joyaux et à la reine des pierres précieuses. A peu de distance, celles d'entre elles qui furent des sirènes pourraient se baigner dans l'étang du Grand-Clar, sans crainte des pêcheurs mécréants du Rhône, fort peu respectueux pour tout ce qui ressemble à un poisson. La tarasque ne se doutait guère du rôle qu'on allait lui faire jouer, nouveau dragon des Hespérides! Le savant moine prétend que celui-ci fut autrefois un dragon d'Asie.

Pendant que les fées se berçaient de ces espérances, — pauvres fées, réduites elles aussi, comme les femmes mortelles, à rêver la félicité complète, — le vieux druide réveillé consultait les astres, car il n'avait pas d'autre livre que la voûte céleste; mais, à chaque crise, ce livre immortel lui révélait exactement, une fois le danger passé, pendant combien de siècles il pourrait encore incliner la tête sur son oreiller magique, et tromper l'ennui de sa longévité, en prenant plus ou moins de fortes doses d'opium! Le vieux druide dit donc à ses compagnes les fées (c'étaient presque toutes des fées gauloises) : « J'ai peur que vous ne comptiez sans votre hôte. J'aperçois un damoisel qui prétend que la tarasque est une maladroite de venir si régulièrement faire son gîte dans la grotte. Il a l'intention de la guetter et de l'y surprendre, soit en pénétrant sous la voûte même, soit en roulant une grosse pierre pour lui fermer toute issue, soit en allumant un grand feu de broussailles pour l'étouffer par la fumée. S'il réussit dans son projet, je vous préviens qu'à la destruction de la dernière tarasque est attaché un attribut féerique. Nous serons obligés de nous priver, en faveur du

vainqueur, d'un de nos talismans, et il aura le choix. »

Les fées se regardèrent en faisant leur petite moue, comme des fées contrariées. « Heureusement, continua le vieux druide, une condition rend la victoire assez difficile encore, si les jeunes damoisels de ce temps-ci sont aussi précoces qu'ils l'étaient déjà du mien : homme ou femme qui voudra venir à bout de la tarasque, comme sainte Marthe, devra être chaste comme elle. C'est donc à vous d'aviser. Si notre damoisel est un saint, ou même simplement un philosophe comme un certain Favorin que j'ai connu à Arles, il y a environ mille ans, il faudra capituler. »

« C'est lui! murmura la fée Millète. » Le vieux druide, qui entendit cette interjection à demi-voix, hocha la tête, et ne prit qu'une légère dose d'opium, s'attendant bien à être réveillé avant peu de jours. « Si l'ennemi a des intelligences dans la place, se dit-il en s'inclinant sur son oreiller, je perdrai mon temps et ma peine à vouloir sauver la tarasque. »

Il était impossible, même aux fées, de réveiller avant leur heure le vieux druide et la tarasque, l'un à cause de la dose parfaitement graduée de sa poudre narcotique, l'autre parce que ce qu'il y avait en elle de la nature des reptiles lui imposait une digestion somnolente. Or ce matin même, la tarasque, qui, atteinte de la même indolence que le druide, n'aimait pas à répéter souvent ses repas, avait avalé, en Camargue, un bœuf et un mouton.

Les fées se consultèrent, et décidèrent que la mieux conservée d'entre elles se dévouerait pour aller au-devant du damoisel. La mieux conservée de cette race gauloise, la plus belle que Dieu eût créée depuis ses premiers anges, était justement la fée Millète. Elle n'avait que trois mille ans, et certes il fallait avoir sa conscience et sa modestie de fée

pour se trouver vieille. La pauvre fée Millète ne pouvait se dissimuler que si, en se faisant passer pour une femme mortelle, il lui était facile de ne se donner que trente ans, l'âge où les femmes séduisent le plus facilement les damoisels de dix-huit; comme fée elle était au delà de l'âge climatérique, et ne devait pas se flatter d'être aimée pour elle-même plus de dix années encore. Or, que sont dix années de constance dans la vie d'une fée? et quelle perspective que celle d'une fée qui se voit menacée d'être délaissée, comme une vieille coquette, par un mari relativement plus jeune qu'elle!

Cette pensée désespérait la fée Millète depuis quelques jours qu'elle avait rencontré par hasard le damoisel, jeune homme sans nom, sans richesse, mais beau, et rêvant la gloire comme tout bel inconnu. Le damoisel n'avait encore adressé ses hommages à aucune dame; il était trop modeste pour aspirer à une princesse, et trop fier en même temps pour descendre au-dessous du rang qu'il se sentait instinctivement appelé à occuper un jour. Augusta, fille d'un duc de Pavie, l'avait distingué avant la fée Millète; mais le damoisel l'évitait, voulant ne devoir sa fortune qu'à son courage. « Si je pouvais tuer la tarasque, disait-il quand il parlait tout seul, car il n'avait pas de confident, je serais à temps de lever les yeux sur la princesse! Jusque-là, je ne veux pas m'exposer à m'entendre demander quelles sont les armes de mon blason. »

La fée Millète alla donc au-devant du damoisel, et, du plus loin qu'il l'aperçut, elle aurait pu croire au battement de son cœur que, par un miracle féerique, ce cœur retrouvait tout à coup sa première jeunesse. Elle se regarda dans un miroir que lui avait attaché à la ceinture une des sirènes de la grotte: « Oh! oui, dit-elle, si je me montre ainsi à

lui, avec cette langueur dans mes yeux bleus, avec cette blanche peau des fées gauloises, et ce sang vermeil qui, à sa vue, vient de me monter au visage, il va m'aimer, je le sais, j'en suis sûre... Mais combien de temps? Non, je ne veux pas que dans quelques années il me demande compte d'une distraction fatale, car ce ne serait plus pour lui qu'une distraction; je ne veux pas qu'il me reproche de lui avoir dérobé sa gloire et celle de sa postérité. Je veux l'aimer pour lui-même, inconnue de lui, sa protectrice invisible, comme la sœur de son ange gardien; et un jour, le jour même où il me délaisserait si je me faisais aimer dès aujourd'hui, je me révélerai enfin à ses yeux, pour jouir de sa reconnaissance plus longtemps que je n'aurais joui de son amour. C'en est fait : s'il est digne de ce premier exploit, s'il a le cœur chaste et pur, c'est lui qui tuera la tarasque. »

Millète, croyant remplir son devoir envers les autres fées, soumit le damoisel à une épreuve; elle prit d'abord les traits de la princesse Augusta, et, se regardant au miroir de la sirène : « Non, non, dit-elle, je veux qu'il résiste à plus belle encore... » La vérité est qu'instruite du sentiment d'Augusta, elle ne voulut pas s'exposer à rendre sa rivale plus heureuse qu'elle. « Et d'ailleurs, poursuivit Millète, il faut qu'il croie vraisemblables les aveux qu'on me condamne à lui faire. » Elle apparut donc au damoisel avec le visage de la sémillante Yolande de Raphèle, la plus jolie et en même temps la plus coquette des dames arlésiennes de ce temps-là.

Le damoisel s'étonna d'être poursuivi à travers champs, comme un autre Joseph, par une autre dame Putiphar; mais il sut se défendre mieux encore que le jeune patriarche, car il ne laissa même pas à Yolande son manteau, sous

lequel elle le priait de l'abriter avec lui, en prétendant qu'il tombait quelques gouttes de pluie. Son manteau lui était trop nécessaire, dit-il, parce que son projet était, en pénétrant dans la grotte, de le jeter sur les yeux du dragon. C'était peu galant; mais jamais femme ne fut plus ravie d'être aussi mal reçue. Après s'être récriée contre la grossièreté du damoisel avec le luxe d'outrages qui vient si naturellement à la bouche de toute coquette qu'on dédaigne, Millète le devança à la grotte, et déclara à ses sœurs qu'il fallait renoncer à détourner de son but un champion aussi mal élevé. La tarasque avait trouvé son vainqueur. « Le mieux pour nous, poursuivit-elle, est d'égaliser les chances entre le damoisel et la pauvre bête, qui dort en comptant peut-être sur notre protection. Ce jeune glorieux n'a pas un cœur susceptible d'aimer; laissez-moi lui faire comprendre qu'il est indigne d'un brave paladin d'attaquer un animal endormi, et de l'assassiner avant de le combattre. Je le promènerai pendant trois jours dans notre arsenal; il y choisira le talisman qui lui revient, comme nous l'a annoncé le vieux druide: mais qui sait s'il ne préférera pas la richesse à la renommée, quelque beau joyau à une bonne arme? En ce cas, il s'en tirera comme il pourra avec la tarasque, qui aura eu le temps de se réveiller. »

On approuva le plan de Millète.

Le but de la fée était réellement de faire subir à son favori une nouvelle épreuve qui la justifierait d'avoir conçu une passion si soudaine. Elle restait persuadée que son amour avait deviné un héros. Le damoisel fut encore plus surpris de rencontrer une seconde dame à l'entrée de la grotte; et comme celle-ci avait un air fort respectable, il lui parla du danger auquel elle s'exposait dans le voisinage du re-

paire d'un monstre. La dame lui répondit alors qu'elle était venue elle-même avec l'intention de tuer le terrible dragon ; mais qu'en le trouvant paisiblement endormi, elle aurait eu honte de l'attaquer si déloyalement. Le damoisel, à cette noble et généreuse assurance, crut reconnaître sainte Marthe; il plia le genou devant elle, en bon chrétien, et l'assura qu'il était prêt à se laisser conduire par ses conseils, si elle daignait l'associer à la grande entreprise de délivrer le pays. La fée sourit de ce mélange d'ambition et de piété. Relevant le damoisel, elle lui dit sans se nommer, encore moins sans reprendre sa beauté féerique, qu'elle lui laisserait le triomphe tout entier, s'il voulait visiter avec elle la grotte merveilleuse. Le damoisel n'eut garde de refuser; il respecta le sommeil de la tarasque, ne désirant pas se montrer moins loyal ennemi qu'une femme. Seulement, lorsqu'il passa près du dragon, il eut la précaution de l'examiner de près, d'étudier les parties molles et les parties dures de sa tête de lion, de son échine tranchante, de ses flancs en écaille, de sa queue de serpent, en un mot, de sonder les *défauts de la cuirasse*. « Hâtons-nous, lui dit alors Millète en l'attirant par la main ; nous avons beaucoup de choses à voir. » Le damoisel crut qu'elle plaisantait, car il ne voyait encore la grotte que dans ses dimensions apparentes, s'étonnant seulement de la trouver si bien éclairée. La tendre et attentive Millète avait voulu accoutumer ses yeux à la lumière surnaturelle ; peu à peu cette lumière inonda de ses flots brillants les magnifiques galeries dont la grotte n'est que le sombre vestibule, et le damoisel s'estima heureux de n'être pas ébloui tout d'abord par ce qui lui parut le plus vaste palais du monde. Le château de la Trouille, que Constantin a légué à la ville d'Arles, n'était plus, comparativement,

qu'une masure et une sombre ruine, comme il le deviendra du reste bientôt, si la république n'entretient pas mieux qu'elle ne fait ses briques séculaires. Pendant trois jours entiers, Millète fit les honneurs de la grotte des fées au damoisel, lui montrant tout dans le plus grand détail, lui expliquant tout, et sans cesse lui répétant qu'il était le maître de choisir, soit parmi les richesses, soit parmi les raretés naturelles, soit parmi les talismans. La galerie des richesses comprenait les pierres précieuses, celles qu'on trouve dans le lit des rivières et dans les entrailles de la terre, rubis, améthystes, émeraudes, saphirs, jaspes, calcédoines, escarboucles, scobasses, diamants, etc. La galerie des raretés naturelles contenait d'abord celles de ces mêmes pierres qui sont douées de vertus singulières, parce qu'elles furent extraites du corps des animaux, telles que l'escarboucle qui sert d'œil à la guivre, la topaze extraite de la tête du crapaud, etc.; mais, en outre, cette galerie offrait à la curiosité les débris de ces animaux des âges primitifs qui disparaissent de siècle en siècle de notre globe dégradé : c'était, entre autres, une dernière plume du dernier phénix, cet oiseau qui avait eu longtemps la faculté de revivre de sa cendre; une autre plume de l'oiseau de paradis, de celui qui vivait d'air et de rosée; la corne du dernier monocère, une dent d'hippogriffe, une défense de porco-sacerdoce ou prêtre-pourceau, un bois de paraude ou cerf-caméléon, des œufs d'oiseaux à face humaine, et autres créatures dont les ignorants nient l'existance. Le damoisel, reconnaissant une simple plume d'hirondelle à côté de celle du phénix, demanda à la fée ce que cette plume avait de rare et de précieux. « Oh! répondit-elle, nous avons dû prévoir la prochaine extinction de ces oiseaux utiles, depuis que les ingrats Arlésiens se sont

avisés de leur faire une chasse sacrilége au filet; oubliant que l'hirondelle fait elle-même la guerre aux moucherons, cette véritable plaie de la Camargue. » Le damoisel aurait pu, sinon justifier la gloutonnerie de ses compatriotes, récriminer du moins contre la coquetterie des fées qui font, elles aussi, une guerre d'extermination à une créature innocente; car il remarqua dans leur armoire à robes, entre autres objets de toilette, d'innombrables peaux de la vermiette appelée salamandre, destinées à être cousues ensemble pour leur servir de vêtements incombustibles. Cependant il se mordit la lèvre de peur d'être indiscret, et se laissa conduire à la galerie des talismans.

Il avait dédaigné les trésors matériels, admiré en simple curieux les collections de raretés naturelles; il se réservait de choisir dans la troisième galerie. C'était là aussi que la fée allait définitivement juger son jeune ambitieux. Aucun des talismans déjà connus ne parut le tenter; ce qu'il venait de voir l'avait mis en goût de l'extraordinaire, et il refusa tout, jusqu'à ce qu'il ne restât plus à lui offrir que deux objets en apparence très-simples, mais qui, à cause de cela même, lui semblèrent devoir être neufs. En effet, Millète lui dit qu'aucun mortel ne s'en était encore servi. L'un était un fauteuil dont les deux bras se terminaient en têtes de lion, et dont le dossier était surmonté d'un aigle à deux têtes; l'autre n'était qu'une selle recouverte d'un caparaçon, et qui ne différait en rien des selles que fabriquent les bourreliers actuels. « Le fauteuil est un trône, dit la fée, le trône du royaume d'Arles, royaume qui va se détacher avant peu de l'empire de Charlemagne : veux-tu t'y asseoir? il est à toi. — Je serai sroi? demanda le damoisel, dont l'ambition n'avait pas rêvé une si haute destinée. — Oui, tu serais roi, répon-

dit Millète, roi d'Arles! — Roi légitime ou usurpateur? demanda encore le damoisel, avec un scrupule qui montrait toute la candeur de son âme. — Le nouveau monarque, dit Millète, sera sacré par les évêques et prendra place parmi les souverains. Écoute : je puis te dire en partie son histoire... Il épousera la princesse Augusta. — Ah! dit le damoisel, c'est une belle princesse! » La pauvre fée trembla, mais elle eut le courage de continuer : « Assez belle, n'est-ce pas, pour rendre un époux heureux à côté du trône? — Mais elle y montera avec lui? demanda le damoisel avec émotion. — Hélas! non, reprit Millète; le futur roi deviendra l'époux de plus haute princesse encore. — Et Augusta? — Elle mourra empoisonnée. — Pas par son mari, j'espère? s'écria le damoisel. — Je l'espère aussi; mais on l'en accusera. — C'est déjà trop, dit le damoisel; et lui-même mourra-t-il sur le trône? — Oui, après un règne brillant, et avec le surnom de Glorieux. — C'est un beau surnom de roi, dit le damoisel; mais il ne suffit pas de fonder un royaume, il faut le léguer à ses successeurs : le roi d'Arles en aura-t-il? — Son jeune fils montera sur le trône. — Je comprends, dit le damoisel : quelque prince faible, incapable de tenir le sceptre, et qui se le laissera arracher. — En effet, il sera entouré de traîtres, dit Millète; un sujet rebelle le fera prisonnier, et lui crèvera les yeux pour abréger son règne. — Triste successeur pour un glorieux! remarqua le damoisel. Je devine que la royauté d'Arles ne durera pas longtemps. — Mais, dit Millète, elle aura le sort de bien d'autres : cependant elle résistera encore au malheur du second roi. Le troisième jettera quelque éclat sur sa couronne, et il y joindra même celle d'Italie; mais déjà le quatrième roi d'Arles verra autour du trône des vassaux plus grands que lui.

— Et le cinquième?.. il relèvera au moins la dignité royale?
— Non, il sera surnommé le Fainéant!... Le sixième sera considéré comme un usurpateur, quoique neveu du Fainéant, lequel mourra sans enfants. L'empereur, d'ailleurs, qui réclamera ses droits de suzeraineté, le fera jeter dans une prison, où il mourra de chagrin. L'empereur deviendra lui-même le septième roi d'Arles, en ayant la précaution de faire sacrer son fils de son vivant, pour lui assurer le trône. Sous celui-ci, sous le neuvième et sous le dixième roi, la couronne d'Arles ne sera plusqu'un fief de la couronne impériale, un vain titre qui sera vendu au rabais ou perdu au jeu. Les comtes de Provence seront les vrais souverains; la ville d'Arles réclamera ses libertés, et se gouvernera elle-même. Il ne restera plus des traditions du Glorieux que la succession, incontestée celle-là, du lion qu'il donnera pour armes vivantes à sa capitale...
—« En vérité! s'écria le damoisel, est-ce bien la peine de s'enchaîner pendant sa vie à ce trône, pour le léguer comme une chaise de fainéant ou un instrument de torture à ses héritiers? Et cette infortunée Augusta!... Non, non,... dites-moi ce qu'est cette selle. »

La bonne fée Millète n'eut pas regret d'avoir si bien retenu ce que le druide avait lu d'avance dans les astres sur la dynastie des rois d'Arles : et vous remarquerez qu'avec sa noble délicatesse, elle avait été vraie comme l'histoire sur Boson Ier, Louis Boson, surnommé l'Aveugle, Hugues, Conrad Ier, Rodolphe le Fainéant, Gérard, Conrad le Salique, Henri le Noir, et les autres rois ou empereurs d'Arles. Elle aurait pu même accuser sans scrupule Boson Ier d'avoir empoisonné sa femme Augusta. Quoiqu'il en soit, quand Millète vit que le premier talisman répugnait au damoisel, elle lui apprit plus brièvement ce qu'é-

tait le second. « C'est une simple selle de chevalier, dit-elle; mais elle a été faite pour Passeroun, qui est un cheval de la race du cheval Pardolo, quoiqu'à des yeux vulgaires il paraisse n'être qu'un de ces coursiers barbes que les Sarrasins ont abandonnés en désertant le territoire d'Arles après leurs diverses excursions. Sur cette selle et sur ce cheval, qui erre encore sauvage dans la campagne, un chevalier sera plus libre et aussi glorieux qu'un roi sur son trône. Il n'aura pas besoin de surprendre la tarasque pendant son sommeil; il pourra l'attaquer loyalement, la terrasser et la tuer avec le glaive ou la lance. S'il n'épouse pas une princesse, il ne la rendra pas non plus malheureuse après l'avoir aimée; les princes dépendront plutôt de lui qu'il ne dépendra des princes; et quant à ses enfants, ils perpétueront la renommée de leur père, tant qu'ils seront vertueux comme lui.

— « Je prends la selle, dit le damoisel; car en venant ici je crois bien avoir reconnu dans le pâturage voisin ce Passeroun, dont aucun cavalier jusqu'ici n'a pu violer la croupe. Adieu, madame; je m'étais trompé; vous n'êtes pas sainte Marthe..., mais quelque bonne fée que je ne respecte guère moins et dont la protection me rend fier. Encore une grâce, madame. La seconde galerie de ce palais est illuminée par d'admirables lampes sous formes d'étoiles : me permettez-vous d'en emporter une ?

— « Qu'en prétendez-vous faire ?

— « Vous le saurez, madame. Ma première enfance reçut les tendres soins d'une femme qui devait être ma mère, car elle pleurait et ne répondait pas si je lui disais que les autres enfants me reprochaient quelquefois de ne pouvoir citer mes parents. Quand elle mourut, elle ne me laissa même pas de quoi lui acheter un tombeau. Heureusement il n'en

manque pas de vides dans les Alyscamps : j'en avais remarqué un de simple marbre noir, sans inscription. En l'ouvrant, je vis que les siècles avaient à peine laissé de son premier dépôt mortel une légère poussière ; et cependant la lampe cinéraire y brûlait encore. Malheureusement, en y ensevelissant ma mère, j'éteignis cette lampe... Je voudrais la remplacer par un emblème plus durable de l'immortalité !...

— « Damoisel, dit la fée vivement émue, prends deux de ces lampes au lieu d'une, et rends-moi un service. Je sais où est cette tombe, car en errant dans les Alyscamps au clair de la lune, je t'ai aperçu pieusement agenouillé. A côté de cette tombe noire, il en est une de marbre blanc ; tu y déposeras la seconde lampe. Au temps où nous servions encore de marraines aux enfants des hommes, j'avais choisi pour filleule une jeune fille nommée par moi Zéphyrine, qui grandit douée de tous mes dons ; hélas! je n'avais pu la douer contre la mort : elle est dans la bière de marbre blanc, comme l'indiquent quelques vers d'inscription... Elle avait été l'épouse d'un poëte... mais je crains que ces vers et d'autres encore faits pour elle ne s'effacent du marbre comme de la mémoire des hommes. Qu'elle ait aussi une lampe perpétuelle qui survive à sa poussière bien-aimée [1] ! »

Après cette double confidence, la fée Millète et le damoisel se quittèrent les meilleurs amis du monde : la complaisance de Millète alla jusqu'à lui promettre de faire seller elle-même Passeroun. Il n'eut donc rien de plus pressé que d'aller porter les lampes perpétuelles aux deux tombeaux,

1 Ces lampes *perpétuelles* trouvées dans les anciens tombeaux ont occupé maint savant. Voyez Fortunio Liceti (*de Lucernis antiquis reconditis*), qui prétend que l'on découvrit dans le tombeau du géant Pallas, au onzième siècle, une lampe qui brûlait depuis le temps d'Énée.

et le lendemain il trouva le merveilleux cheval dans son écurie, tout harnaché avec la selle sur le dos.

Ai-je besoin de vous dire avec quelle ardeur, le lendemain matin, notre damoisel se mit en campagne, monté sur Passeroun, la lance à l'étrier, le glaive sur la hanche, son coursier hennissant de joie avec l'instinct du triomphe, ne regrettant pas sa liberté, heureux et fier d'être associé à l'entreprise? La tarasque avait été signalée dans le garrigue de la Crau. Ayant mis en fuite une troupe rustique occupée à la récolte du kermès, elle s'était accroupie sur un tas de vermillon, lorsque le damoisel, invoquant sa dame mystérieuse, l'attaqua avec un noble élan. Le monstre ouvrit la gueule, comme s'il s'apprêtait à ne faire qu'une bouchée du cheval et du cavalier, qui lui semblaient venir à lui comme le moucheron au bec de l'hirondelle. Le damoisel lui enfonça sa lance jusqu'à la racine de la langue ; la hampe se brisa en deux; mais le fer avait atteint une artère, qui fit jaillir un flot de sang. La tarasque fut ainsi presque étouffée du premier coup. Le damoisel fit caracoler Passeroun autour d'elle, et revint à la charge le glaive à la main, comme un saint George. Puis, après quelques coups d'estoc qui entamèrent deux jambes de la bête, exalté par sa propre audace, il mit pied à terre, passa en travers de cette gueule toujours menaçante un des tronçons de la lance, que les dents de la tarasque saisirent convulsivement comme un coursier saisit son premier mors; et voilà le champion vainqueur qui enjambe le dragon vaincu, le forçant avec la pointe du fer à le porter ainsi vers la ville. Mais à mi-chemin la tarasque essayant de le désarçonner, il se décida à lui trancher la tête, et remonta sur Passeroun avec ce trophée à la main.

La nouvelle de l'événement se répandit bientôt : toutes les cloches furent en branle. On vint au-devant du damoi-

sel, on suspendit la carcasse du monstre aux voûtes de l'église Saint-Antoine, où elle est encore; et le libérateur de la ville, prenant le nom de Dragonet, fit peindre une tarasque sur son écu. Pour lui témoigner sa reconnaissance, Arles lui vota un tribut sur la récolte annuelle du vermillon. On ne peut encore aujourd'hui ramasser le kermès sans la permission de ses descendants. La récolte ne commence qu'après qu'ils ont fait connaître leur autorisation à son de trompe. Ce privilége, le Dragonet actuel l'a cédé à la descendance féminine de son ancêtre; mais il n'a jamais voulu, pour or, argent ou terres, se défaire de son coursier, qui depuis quatre cents ans marche, trotte et galope sous les Dragonet de Montdragon.

— « Sans broncher, dit maître Coussane avec une légère ironie? Il est bien heureux pour Passeroun, maître Espeli, poursuivit-il, que vous ne soyez pas Michel de Borrian[1]. Quant à moi, je souhaite que votre âne vive autant que lui, maître Espeli.

— « Je ne fais pas le même souhait pour vos chevaux, maître Coussane; car le métier ne vaudrait plus rien.

— « J'aime autant, je le confesse, qu'un étalon, après avoir bien servi son maître, fasse place à son poulain; et si Passeroun est aussi vieux que vous le dites, je ne le prendrais pas en échange d'Ali-Bey.

— « Je connais pourtant quelqu'un, le seigneur des Baux, qui en a offert trois fois plus qu'il ne vous offrira de votre arabe.

— « S'il faut au seigneur des Baux un cheval fée ou dia-

1 Le maréchal de Tilbury dit, dans ses *Otia imperialia*, avoir connu ce bourgeois de Borrian (Bourgneuf d'Arles), *dont les paroles* avaient un effet si terrible, que tout animal auquel *il donnait des louanges était frappé de mort ou atteint d'une maladie.*

ble, je le conçois; mais j'espère qu'un vrai connaisseur préférera à Passeroun mon Ali-Bey, qui descend en droite ligne de la jument Barack...

— « Qu'est-ce que c'était que cette jument Barack, maître Coussane ?

— « La jument de Mahomet le prophète; rien que cela. La jument Barack est dans le paradis avec l'âne de la Crèche.

— « Quelle histoire !

— « Conte pour conte, maître Espeli : voulez-vous que je vous paye mon écot en vous faisant l'histoire de la jument Barack ?

— « Êtes-vous revenu païen du Levant, maître Coussane, que vous mettez des juments et des ânes au paradis ?

— « Êtes-vous meilleur chrétien en nous faisant venir un cheval de l'enfer, dont la grotte d'Arles n'est que le vestibule ?

— « Et pourquoi n'y aurait-il pas des chevaux en enfer, puisqu'il y va tant de maquignons ?

— « Maître Espeli, je ne sais pas où vont les aubergistes ; mais ni les païens, ni les Turcs, ni les chrétiens, n'ont pu encore leur trouver une niche dans leurs paradis divers. »

La conversation fut heureusement interrompue par l'entrée d'un nouveau voyageur qui vint à propos demander maître Espeli, car celui-ci n'était pas disposé à laisser le dernier mot à son interlocuteur; mais il se consola en pensant qu'il mettrait sa réplique sur son mémoire, et en rêvant à une autre histoire merveilleuse pour amuser un autre voyageur. Notre hôte avait l'amour-propre de ne pas toujours raconter la même.

CHAPITRE IV.

Y tu pones por ocasion de olvidar me lo que avia de ser de querer me.

La Diana de George de Montemayor, liv. II.

« Et tu te sers pour m'oublier de ce qui devrait être une raison de m'aimer. »

Maître Coussane attendit l'après-midi du lendemain pour continuer son voyage, employant la matinée à montrer ses chevaux à quelques chevaliers de Saint-Remy ou des environs, mais sans en vendre aucun des quatre; car il espérait en obtenir un meilleur prix dans une ville comme Arles, qui lui offrirait une plus grande concurrence de chalands.

En partant, il prit non pas directement l'ancien chemin d'Arles le long de la chaîne des Alpines, mais le sentier qui passe plus bas devant le Mas de Gaillard, où sa curiosité, excitée par la conversation de maître Espeli et sa légende, lui faisait désirer de comparer Ali-Bey à Passeroun; peut-être même, marchand de chevaux avant tout, avait-il quelque espoir de tenter Dragonet de Montdragon par une proposition de troc ou d'achat.

Il y a une demi-lieue à peine de Saint-Remy au Mas de

Gaillard ; au bout de vingt minutes, notre maquignon apercevait déjà le mur d'enceinte de ce domaine, dernier débris de l'héritage du chevalier Dragonet.... Mais il m'en coûte à moi de franchir si rapidement cette distance que j'ai tant de fois parcourue dans mon enfance, tantôt seul, tantôt avec une cousine qui était pour moi une tendre sœur. Pauvre Adèle! je crois la voir encore qui m'attend au sortir de l'école pour recommencer nos promenades aventureuses de tous les jours : — Ordinairement nous nous arrêtions au milieu du lit aride du grand torrent, pour y faire une riche provision des cailloux abandonnés à mi-chemin par l'eau écoulée de la montagne ; ou si l'eau les roulait encore, charmés de braver son flot impétueux, nous n'avions pas peur de le traverser pieds nus dans sa partie la moins guéable. Plus loin, là où le sentier se rétrécit entre de larges dalles qui servent de barrières à deux champs voisins, d'autres distractions ralentissaient notre marche : à gauche, sous l'ombrage d'une touffe de sureaux et d'églantiers, une folle, debout, immobile, le doigt sur les lèvres, nous apparaissait tout à coup comme un fantôme, et nous fascinait de son regard fixe : c'était la pensionnaire d'un médecin qui avait converti une petite ferme, située près de là, en succursale de l'hospice Saint-Paul. Si nous surmontions notre terreur mystérieuse, nous passions outre ; mais plus souvent c'était un prétexte pour revenir sur nos pas et aller chercher, à droite, un autre chemin qui ne nous semblait jamais trop long ; — quelquefois, au lieu de redescendre jusqu'au torrent, nous préférions nous aventurer dans les humides labyrinthes que dessine le cours des ruisseaux d'irrigation sous des tonnelles de lambrusques ou vignes sauvages, de sorbiers et d'aubépines. Là c'était notre tour de faire peur, par

notre apparition inattendue, aux oiseaux qui viennent se désaltérer à l'ombre, et se nourrir des baies rouges et noires de l'une et l'autre rive. Quel bonheur quand, au prix de quelques lambeaux de nos vêtements accrochés aux ronces, nous arrivions sous le toit de notre aïeul avec un nid de bergeronnettes, ou bien encore avec une de ces belles demoiselles au corsage bleu et or qui volent le long des ruisseaux! Heureux enfants! au lieu d'être grondés pour avoir fait ainsi l'école buissonnière, nous recevions de ma mère des compliments sur notre adresse et notre bonne chasse.

Combien de pages je remplirais de ces délicieux souvenirs!

Mais maître Coussane, qui ne songeait guère à ramasser des cailloux dans le torrent, qui ne rencontra pas de folle pour lui faire peur, qui ne troubla ni le repos des timides oiseaux, ni le vol des demoiselles au corsage bleu et or, qui enfin ne pensa même pas à dérober une grappe aux lambrusques, ou une mûre aux buissons; maître Coussane, au bout de vingt minutes, dis-je, était devant le Mas de Gaillard : là, une jeune femme, accourue sur le seuil en pierre de la porte, lui épargna la peine de pénétrer dans le domaine. Après l'avoir saluée du compliment des voyageurs : « Le chevalier Dragonet de Montdragon, demanda maître Coussane, est-il dans son Mas?

— « Non, senhor, lui fut-il répondu : il est encore à Arles.

— « Avec son cheval?

— « Croyez-vous donc que monseigneur chemine à pied?

— « Je vous remercie : alors j'espère l'y retrouver.

— « Vous pourriez bien plutôt le rencontrer en chemin, car je l'attends aujourd'hui même.

— « Mais sans doute il retournera bientôt à Arles pour le tournoi et les fêtes qui vont avoir lieu.

— « Un tournoi, senhor! prépare-t-on un tournoi? Oh! sans doute alors vous l'y verrez, et ces beaux chevaux que vous conduisez là y verront aussi Passeroun.

— « Grand merci, madame, je continue ma route, » répondit maître Coussane, qui ne se souciait pas de recommencer la conversation que le nom de Passeroun avait provoquée à la Graïlle entre maître Espeli et lui.

Restée seule, la jeune femme rentra dans le Mas.

« Des fêtes! un tournoi! se dit-elle : Dragonet revient pour me chercher et m'y conduire sans doute. Je vais revoir ma sœur... Je vais entendre la messe et vêpres à Saint-Trophyme, et puis j'assisterai au tournoi et aux fêtes. »

Cette dernière pensée charmait surtout l'imagination de la jeune femme, car l'amour des spectacles est toujours vif chez celles qui ont la conscience de faire partie elles-mêmes, plus ou moins directement, de toute cérémonie et de tout divertissement public. Aussi la jeune femme, comme si elle s'y préparait déjà, ne put s'empêcher de visiter sa garde-robe et ses tiroirs, pour donner un coup d'œil à sa plus riche parure, à ses pendants d'oreilles, à ses bracelets, à tous ses bijoux; puis, dans l'inoccupation de l'attente, se plaçant devant un miroir, elle se mit à essayer l'un après l'autre tous ces ornements dont elle avait besoin moins que personne pour plaire. Car cette jeune femme était Annette, surnommée Perdigoune, la femme de Dragonet de Montdragon, qu'il avait épousée sans accomplir toutes les cérémonies du mariage; mais sa femme légitime selon l'usage de ce temps-là, quoique ces sortes d'union fussent de celles que les grands seigneurs n'avaient aucun

scrupule de faire casser. Vainement le *divorce* n'était pas dans la loi : les personnages haut placés en dignités ne craignaient pas de contracter une seconde union du vivant d'une première femme, tant ils étaient sûrs de pouvoir se séparer légalement de celle qui les gênait. Ainsi, lorsque le comte de Toulouse courtisa Béatrix de Savoie, il avait déjà, dit-on, deux épouses légitimes, et il attendait l'issue de sa troisième négociation matrimoniale pour les répudier toutes les deux à la fois.

Aucune des beautés arlésiennes ne surpassait Annette en gentillesse. C'était une de ces figures à la fois fines et naïves, aux yeux noirs et doux, au teint brun et cependant pur, dont heureusement le type n'est pas perdu. Sa physionomie était l'expression de son caractère : franche et étourdie, se livrant aux impressions du moment, son regard, son sourire, les intonations de sa voix, tout en elle annonçait la femme restée enfant; coquette par instinct et non par calcul, ne taisant jamais un désir, pleurant à la moindre contrariété, mais facile à consoler, crédule et soumise, elle avait conservé, dans la faiblesse qui l'avait livrée à Dragonet de Montdragon, une sorte de virginité de l'âme, entretenue d'ailleurs par l'isolement où elle passait sa vie. Elle aimait son seigneur et maître de si bonne foi, qu'elle croyait avoir rempli un devoir en renonçant à tout pour le suivre, pour être sa servante autant que sa femme : non que ce caractère n'eût pas son orgueil, mais cet orgueil Annette le plaçait dans son dévouement à un homme supérieur à elle par son titre d'homme, par son rang de chevalier, et par quelques succès qui lui avaient fait un nom parmi la jeunesse noble d'Arles; c'était la femme, en un mot, telle qu'elle est sortie des mains du Créateur : être faible et tendre, à qui aucun sophisme de la

civilisation n'a encore donné cette fausse nature d'où naissent tant de fausses vertus, tant de faux héroïsmes et tant de vices brillants.

Dragonet de Montdragon avait longtemps mis tout son bonheur dans ce dévouement et cette innocence : — quoiqu'il eût fait ses réserves mentales en contractant une mésalliance, quand il vit quelle âme candide il avait séduite, il se fût estimé lâche de détruire brusquement ces illusions; depuis, commençant à s'accuser d'avoir été trop prompt à se laisser séduire lui-même, et coupable de négliger souvent la pauvre Annette, il se condamnait à de continuelles inventions pour détourner sa défiance quand il s'éloignait d'elle. Depuis deux ans, ayant dévoré peu à peu son patrimoine, il avait relégué sa femme dans son dernier domaine, et venait plus souvent y vivre avec elle, mais pour s'échapper encore de temps en temps à la ville, où il achevait de dissiper le peu de revenus qui lui restaient. Annette se résignait sans murmure à cette espèce de reclusion : cependant lorsqu'une cérémonie religieuse ou un spectacle extraordinaire, comme un tournoi, lui offrait l'occasion d'aller faire un court séjour à Arles, elle ne cachait pas le plaisir qu'elle en éprouvait. Dragonet lui-même était souvent le premier à lui proposer cette distraction de sa vie retirée.

Ce jour-là, tout entière à son innocente coquetterie, Annette n'avait pas entendu, sans doute, les pas du cheval; cela fit que, contre son usage, elle n'alla pas au-devant de Dragonet lorsqu'il arriva. Celui-ci en entrant, après avoir débridé Passeroun dans l'écurie, trouva Annette qui, la tête penchée devant un petit miroir, attachait à son oreille un de ses pendants : un peintre qui l'eût surprise dans cette attitude aurait regretté de n'avoir pas

avec lui ses pinceaux et ses couleurs; un amant aurait dû l'adorer à deux genoux : mais Dragonet arrivait dans une de ces tyranniques dispositions qui troublent l'esprit des amants comme des époux, quand ils sont seigneurs et maîtres depuis quelque temps, faisant injustement peser sur une pauvre et faible femme tout le poids d'une mauvaise humeur dont elle est innocente. En le voyant se croiser les bras sur sa poitrine, et lui adresser un regard de sombre étonnement, Annette crut que Dragonet feignait de la gronder pour provoquer une de ces mutineries enfantines qui allaient si bien à sa folâtre ingénuité. Au lieu de s'avouer coupable de négligence, et de réparer ce tort par son empressement, elle prit un air de boudeuse fierté : « Eh bien, seigneur, dit-elle, ne me trouvez-vous pas assez belle à votre gré ? Me voilà parée comme une reine : resterez-vous debout sans vouloir de me rendre votre hommage de chevalier féal?..... J'espère que j'apprends avec vous à parler le langage des châtelaines, » continua Annette en s'avançant vers Dragonet, lorsqu'elle commença à craindre que son sévère regard n'exprimât sérieusement quelque colère; mais elle recula et se tut, en entendant Dragonet lui dire avec une véritable dureté : « Que signifie tout cela? Êtes-vous devenue folle, Annette? Est-ce ainsi que vous passez votre temps, au lieu de vous occuper du souper, quand je vous ai fait prévenir ce matin que je serais ici au coucher du soleil?

— « Seriez-vous fâché tout de bon, Maurice, ou auriez-vous quelque chagrin ? dit Annette. Oh! alors, mon ami, pardonnez, et embrassez-moi : j'ai mal choisi mon temps pour mon badinage... » Puis, sans l'embrasser encore, elle se contenta de détacher l'agrafe de son manteau, et elle continua sa petite harangue avant de hasarder une ca-

resse qui pouvait être repoussée, en voyant qu'il fronçait toujours le sourcil : « ... En vérité, je ne vous avais pas entendu venir, Maurice; Passeroun est bien nommé, il vole comme un oiseau, et ses pieds de biche rasent à peine la terre... Puis, s'il faut tout vous dire, j'étais vraiment dans un rêve de vanité; ou plutôt, Maurice — (voyant qu'il s'était assis de manière à lui tourner le dos pour détacher ses éperons), j'avais dans les oreilles un bruit de fanfares, en pensant au tournoi qui, m'a-t-on dit il y a une heure, doit avoir lieu incessamment à Arles,... et voilà toute l'histoire de ma parure. Oui, en essayant ma croix de diamants et mes pendants d'oreilles.... c'est votre dernier cadeau, Maurice (Dragonet gardait toujours un fâcheux silence), je m'imaginais être déjà à cette fête; je vous voyais faire caracoler Passeroun, et renverser du premier choc tous les champions qui s'étaient un moment flattés de la victoire; car il en était de cette joute comme de toutes celles où vous vous mêlez aux combattants, Maurice.

— « Vous pourrez bien aller toute seule à celle-ci. Mais, de grâce, finissez ce bavardage qui m'importune, » dit enfin Dragonet en l'interrompant.

La pauvre Annette se tut,..... accablée de cette rebuffade; et ayant serré le manteau, elle fit mine de sortir en disant : « Je vais voir si Passeroun a du foin au râtelier, et recommander à Pierre de le faire boire.

— « Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde, cria alors Dragonet. Passeroun a tout ce qu'il lui faut; servez-moi à souper; ou, si vous êtes devenue trop grande dame pour me servir, dites-le, je me servirai moi-même.

— « Trop grande dame ! répéta Annette. Mais, Maurice, qu'avez-vous ce soir? Trop grande dame ! lorsque vous

me traitez comme si je n'étais plus que votre servante!

— « Je ne suis pas assez riche pour donner des gages; allez-vous aussi me le reprocher? Et ces bijoux, comptez-vous donc les étaler sans cesse devant moi, pour faire encore mieux ressortir la modestie forcée de mon costume? Ah! vous vous préparez déjà à briller au tournoi parmi les belles dames, pour que j'entende redire à mes côtés: Voyez cette beauté coquette, comme elle est radieuse et parée..... Oh! c'est Annette, la femme du plus indigent des chevaliers : pendant qu'elle se pavane sous ses diamants, le fier Dragonet de Montdragon engage sa dernière quarterée de terre aux juifs, pour paraître décemment parmi les tenants de la joute. Faut-il s'étonner s'il s'expose avec tant de témérité, lui et son fameux Passeroun? il ne craint pas qu'un coup de lance bosselle son casque d'emprunt, ou déchire les harnachements déjà usés de sa monture. Ces pauvres hérauts qui crient *largesse!* de si bon cœur à chaque ennemi que le Dragonet désarçonne,..... qu'ils seraient bien plus sages de faire des vœux pour le seigneur des Baux!... Mais nous avons trop d'orgueil, Passeroun et moi, pour nous exposer à ces affronts, madame, et vous irez recueillir toute seule les compliments des galants arlésiens. »

Ici, Dragonet de Montdragon fut interrompu par les sanglots de celle à qui il s'adressait avec tant d'amertume. Heureusement que ces larmes, longtemps dévorées en silence, éclatèrent lorsque Dragonet se sentait déjà un peu soulagé par l'expression de sa plainte; car si Annette eût pleuré à son premier mot, elle n'eût peut-être qu'irrité son impatience. Mais ayant déjà donné pleine carrière à sa mauvaise humeur, Dragonet reconnut son injustice; et, quoiqu'un peu embarrassé pour l'avouer d'abord tout

haut, s'il ajouta encore quelques paroles amères, ce fut avec un accent qui demandait grâce indirectement. Mais Annette avait été cruellement blessée par ses reproches.

« Maurice, dit-elle, ce serait bien tard me faire apercevoir que les dons de votre amour ne peuvent être pour moi qu'une parure ambitieuse : avec toute ma légèreté, croyez-vous que je n'y aie pas quelquefois songé au fond de mon âme? Croyez-vous que, sous cette folle étourderie qui vous amusait naguère, je n'aie pas quelquefois étouffé une pensée triste, un retour sévère sur le passé, une crainte de l'avenir? Si j'ai cru trop facilement que je suffirais toujours à votre bonheur, je saurai me résigner à tous les sacrifices qui me seraient dictés par votre regret... Ce langage grave vous étonne, n'est-ce pas, dans ma bouche d'enfantm? Mais depuis que vous me laissez plus souvent seule, j'ai eu le temps de réfléchir ; et, tout en souhaitant que ce moment fût bien loin encore, je m'étais dit quelquefois que vous pouviez devenir malheureux, et avoir besoin, non plus d'une enfant pour vous distraire, mais d'une compagne digne de comprendre et de partager vos chagrins. Je m'étais préparée à tout, Maurice.... excepté à vos reproches. »

Ce n'était plus là en effet le langage d'un enfant, mais d'une femme, et non pas seulement l'expression exaltée que peut inspirer un outrage à l'âme la plus timide, mais l'expression réfléchie d'une raison que la solitude et le chagrin avaient nourrie de leurs tristes leçons. Dragonet était comme confondu ; — en se livrant à son humeur, il s'attendait à une bouderie ; il voulait bien qu'Annette lui prouvât par ses larmes qu'il avait tort ; il eût même volontiers consenti à lui demander pardon de sa dureté pour les essuyer : mais il n'était pas préparé à cette explication

solennelle qui s'adressait à la conscience du chevalier plutôt qu'au cœur de l'amant. Tout en restant attaché à Annette, il aimait à se dire que la supériorité de son intelligence, de son caractère et de son rang, garantissait à son orgueil le droit de rompre ce lien fragile quand il voudrait, et aux conditions qu'il voudrait. Mais entrevoir tout à coup dans cette femme-enfant les sentiments réfléchis d'une passion qui s'est analysée elle-même, c'était alarmant pour son système de despotisme domestique. Quoi qu'il en soit, il jugea prudent d'éluder la réponse sérieuse que réclamait peut-être cet appel fait à sa générosité : il s'accusa pour s'excuser, et il y parvint d'autant plus aisément, qu'il eût été difficile à la pauvre Annette de soutenir longtemps sur ce ton de solennité une explication qu'elle n'avait pas prévue elle-même, dans sa timide résignation, devoir être si prochaine. La paix fut bientôt faite entre les amants, parce que tous deux furent tacitement d'accord pour se réserver le droit de quelques réticences. Après avoir essuyé ses larmes, Annette, dissimulant pour la première fois, se montra d'autant plus folâtre et insouciante, qu'elle méditait déjà l'exécution d'un projet inspiré par les reproches de Dragonet. De son côté, Dragonet, tout en ne s'épargnant pas pour réparer ses torts, tout en se traitant de fantasque, d'injuste, de barbare, n'osa s'humilier devant Annette jusqu'à lui avouer que son humeur provenait d'une rencontre qui avait réveillé dans son âme une coupable tentation. Moins discret que lui, nous raconterons qu'en tournant la montagne de Pomerolles, à mi-chemin entre Arles et Saint-Remy, il avait aperçu sur la lisière du bois une bande de cinq à six de ces pillards, soldats vagabonds et débandés, connus alors dans la Provence sous le nom de Brabançons. Un d'entre eux, qui

semblait avoir l'autorité de chef sur les autres, lui avait fait signe de s'arrêter : Dragonet se préparait au combat, et tirait déjà son épée du fourreau : « Vous vous méprenez sur nos intentions, lui avait dit cet homme, seigneur chevalier; si nous sommes ici en embuscade, ce n'est pas vous que nous attendions au passage. Vous attaquer! non, non, combat inutile; vous n'avez que votre cheval à perdre, et il faudrait tuer le maître pour avoir le cheval : vous êtes trop de nos amis pour cela.

— « De vos amis? avait répondu Dragonet.

— « De nos amis ou bien près d'en être, seigneur chevalier. J'ai voulu profiter seulement de l'occasion, pour vous prévenir que lorsque vous aurez vendu votre dernière quarterée de vigne, et que votre Passeroun aura mangé sa dernière botte de foin, vous n'aurez qu'à venir à nous; vous trouverez une compagnie de cent hommes d'armes très-disposés à combattre sous la bannière du Dragon. Ne froncez pas le sourcil, Dragonet; nous avons parmi nous des champions qui vous valent par le courage, sinon par le blason. Adieu, seigneur chevalier; allez revoir votre Annette, et soyez-lui fidèle, plutôt que d'aller implorer le pardon de vos péchés de jeunesse aux genoux de votre aïeule grondeuse. »

A ces mots, le chef brabançon, sans attendre de réponse, s'était retiré dans le bois avec sa bande. Dragonet avait continué sa route, honteux de reconnaître dans sa conscience que ce qu'il venait d'entendre ressemblait à une prédiction.

« Si ce soudard, pensait-il, allait un jour avoir raison! Le descendant des Dragonets chef de bandits! O honte sans doute! Mais quelle ressource me restera bientôt, si ce n'est celle de me mettre à la tête de quelques-unes de ces

compagnies franches qui, en temps de paix, lèvent l'impôt de leur solde sur les voyageurs? Cruelle alternative! Est-il donc trop tard pour aller, comme a dit ce brigand, implorer ma rentrée en grâce auprès de la comtesse de Roquemartine? Capituler par famine aux pieds d'une aïeule! autre humiliation! Plutôt vivre de la lance et de l'épée comme ces braves. Vienne une nouvelle guerre entre les princes de Catalogne et le seigneur des Baux, aucun de ces deux chefs ne me refusera pour auxiliaire, si je lui conduis deux ou trois cents soldats. Mais écartons ces idées sinistres. » Et comme si ces idées l'eussent poursuivi sous une forme matérielle, Dragonet, pour leur échapper, fit sentir l'éperon aux flancs de son destrier. Passeroun n'avait ordinairement besoin que d'un mot de son maître, ou d'une légère impulsion donnée à sa bride, pour prendre son élan. Il partit donc au galop ; et ce fut au moment de la plus grande vitesse de sa course, que Dragonet se croisa avec maître Coussane et ses étalons, de sorte que celui-ci ne put lui parler comme il en avait formé le projet.

Cet incident fit le malheur du pauvre maquignon ; car si une conversation s'était engagée entre Dragonet de Montdragon et lui, probablement le chevalier aurait été assez charitable pour le prévenir de la rencontre qu'il risquait de faire aux abords de Pomerolles.

CHAPITRE V.

Vienne Rinaldo ; et come se n'accorse,
Con alti gridi e gran minacce accorse.
   Voltaro i malandrin tosto le spalle,
Che'l soccorso lontan vider venire;
E s'appiattar nella profonda valle.
Il paladin no li curò seguire :
Vienne alla donna...

ARIOSTO, *Orlando Furioso* canto IV.

« Renaud survient, et accourt avec de grands cris et de grandes menaces. Les malandrins tournent le dos en voyant de loin venir le secours, et ils se sauvent dans la vallée profonde. Le paladin, au lieu de les poursuivre, s'approche de la dame. »

Le lendemain, Dragonet de Montdragon, en se levant, ne vit pas Annette dans la maison ; mais pensant qu'elle n'était pas loin, et sans qu'il s'en inquiétât autrement, il alla, selon sa coutume, visiter le râtelier et la litière de son bon cheval. S'adressant à Pierre, le seul valet de ferme que sa fortune lui eût permis de garder pour cumuler les fonctions de palefrenier et de jardinier, il demanda si rien ne manquait à sa provende quotidienne : tout allait bien : Passeroun était déjà étrillé ; il avait été conduit à l'abreuvoir. A l'approche de son maître, qui promena une main caressante sur sa crinière et sa croupe, il in-

terrompit un moment son repas du matin pour le saluer de son hennissement amical ; mais il entama bientôt une nouvelle touffe de foin odorant. Dragonet, satisfait de son appétit, quitta l'étable pour aller respirer l'air pur du jour naissant, baume souverain pour l'âme et le corps. Ses regards charmés admirèrent un moment les beaux effets de lumière et d'ombre dont le soleil méridional aime à varier les teintes des montagnes : après avoir fait le tour de la prairie et du verger, il s'arrêta à la limite que lui opposait le mur d'enceinte du château de Roussan, et revint sur ses pas jusqu'à la fontaine, qui alors, comme aujourd'hui, s'échappait par une excavation latérale d'un aqueduc souterrain pratiqué, dit-on, du temps de Rome antique, pour conduire l'eau des sources de Saint-Remy jusqu'à Arles. Près de là, Dragonet apercevant la femme de son paysan qui arrachait quelques mauvaises herbes : « Où se tient votre maîtresse, lui demanda-t-il ?

— « Monseigneur doit savoir, répondit la paysanne, que madame Annette est partie ce matin pour Arles.

— « Pour Arles ! s'écria Dragonet.

— « Oui, monseigneur, avec Gantelme le jardinier du château de Roussan, qui s'en va chaque samedi vendre ses légumes au marché, et avec qui madame Annette reviendra ce soir. Quand monseigneur voudra ordonner, je suis là pour obéir, en attendant le retour de madame. »

Dragonet se détourna, sans pousser plus loin l'explication, de peur de laisser voir jusqu'à quel point il était préoccupé : « Que signifie tout ceci ? cette scène d'hier, ce départ de ce matin ? Je ne reconnais plus Annette, se disait-il ; je me croyois injuste : n'aurais-je été que trop aveugle? Hier elle a trouvé tout à coup un ton grave qui

m'avait presque confondu. Ce matin, ce départ serait-il une fuite concertée, ou un nouveau trait de cette légèreté d'enfant sur laquelle reposait ma confiance? Qu'est-elle donc allée faire à Arles sans moi, sans m'en avertir? Est-ce bravade, acte de rébellion, ou folle bouderie? Serais-je obligé de changer de rôle avec cette innocente? Faudrait-il la traiter à son tour comme ces coquettes raffinées qu'on prévient tout juste d'un jour quand on les quitte? Toutes les femmes seraient-elles les mêmes? Autant vaudrait alors, s'il en est temps, entrer dans les vues de ma sévère aïeule, et, joug pour joug, accepter celui d'une union qui, en comblant les vœux de sa vieillesse, réparerait au moins les torts de la fortune ou de ma conduite. Pauvre dupe! moi qui me reprochais mon humeur comme un crime! Vraiment, je m'effrayais de voir Annette s'armer contre moi de tout son dévouement et de sa docilité, pour me convaincre d'ingratitude: mais si, comme les autres, elle se raille de mon amour, eh bien! elle me rend tous mes avantages; il y a compensation. » Dans ce conflit d'idées contradictoires, Dragonet cherchait à donner le change à un involontaire dépit mêlé d'impatience et d'inquiétude, lorsque, dans l'après-midi, survint au Mas de Gaillard l'aubergiste de la Graïlle, maître Espeli, avec qui le chevalier aimait à causer lorsqu'il passait à la ville. Maître Espeli l'aborda avec l'air important d'un messager de nouvelles récentes.

« Eh bien! chevalier, s'écria-t-il, vous savez ce qui est arrivé... Mais d'abord que je vous félicite sur le nouvel exploit de Passeroun; je le disais bien l'autre soir à maître Coussane, que c'était un cheval-fée.

— Laissez là vos prodiges, maître Espeli; où voulez-vous en venir?

— « Je veux en venir, chevalier, à oser dire que, quelle que soit votre vaillance, vous l'avez échappé belle; et que si Passeroun n'avait pas volé comme une flèche à travers les trois cents Brabançons qui vous barraient le chemin, vous auriez pu, sans déshonneur, retourner à Arles au lieu de venir coucher ici. Ce pauvre maître Coussane a reconnu trop tard à qui il avait affaire : quand il a voulu tourner bride, prendre à gauche ou à droite, il s'est vu cerné de tous les côtés.

— « Je me rappelle en effet avoir rencontré hier, sur la route, un homme avec quatre chevaux qui m'ont semblé d'une beauté remarquable : lui serait-il arrivé quelque accident? qui était-ce?

— « C'était maître Coussane qui conduisait à Arles quatre étalons, dont il espérait tirer un bon prix. Mais justement les Brabançons avaient besoin de remonter leur cavalerie; ils ont profité de l'occasion, et le pauvre Coussane ayant voulu résister, malgré la fuite de son palefrenier, ils lui ont enlevé non-seulement les quatre arabes qu'il osait comparer à Passeroun (cela lui aura porté malheur), mais encore la haridelle sur laquelle il escortait ses étalons. Il est revenu à pied, meurtri, se disant ruiné, maudissant les Brabançons, et prétendant qu'on voyage avec plus de sûreté chez les païens que parmi nous... Ne serait-il pas temps qu'une bonne guerre donnât de l'emploi à ces pillards, qui commencent à rançonner le pays au delà de toute raison? Faire payer un droit de péage sur la grande route, cela se conçoit, il faut que tout le monde vive; mais enlever à un marchand cinq chevaux à la fois, sans lui laisser l'espoir de les racheter à un prix raisonnable, c'est abuser des priviléges du routier.

— « Il est certain, maître Espeli, qu'une trop longue

paix équivaut, pour les dommages, à une bonne guerre.

— « C'est mon avis; car, tenez, monseigneur, l'autre semaine encore, ces maudits Brabançons ont dépouillé un de nos honnêtes bourgeois qui revenait de Tarascon avec une grosse somme d'argent. On a bien prétendu qu'il avait un peu grossi le chiffre, et qu'il avait remercié les voleurs de lui donner un excellent prétexte pour ne pas me rembourser mille sous raymondins que je lui avais prêtés; mais il n'en est pas moins vrai qu'on ne pourra bientôt plus aller sans escorte de Saint-Remy à Arles, ou d'Arles à Saint-Remy.

— « Heureusement, maître Espeli, que les princes de Barcelone n'ont pas encore vidé tous leurs différends avec la maison des Baux. Consolez-vous ; quelques siéges de forteresses, quelques batailles en plaine, quelques rencontres dans les gorges des montagnes, feront brèche dans les rangs de cette troupe indisciplinée qui, nous devons en convenir, ne marchande pas sa vie quand un bon chevalier lui prête sa bannière. Adieu, maître Espeli; j'ai besoin de faire une courte promenade avec ce Passeroun qui vous doit une part de sa réputation : souffrez que je vous quitte. »

Maître Espeli ayant donné sa nouvelle, prit congé de Dragonet de Montdragon, et alla dans le jardin acheter à Pierre un panier de fruits ou de légumes pour son auberge.

Quant au chevalier, il brida et sella Passeroun avec l'intention de se diriger du côté de Pomerolles, où quelques secrets pressentiments lui disaient peut-être qu'Annette, en revenant d'Arles, pourrait avoir à se repentir de son imprudent voyage, si les Brabançons n'avaient pas encore tous abandonné leur embuscade de la veille. L'idée

du danger que courait Annette lui fit généreusement oublier son mécontentement.

Dragonet conduisait doucement son cheval à l'amble, calculant la vitesse de son pas de manière à arriver aux premiers arbres de Pomerolles en même temps que le jardinier avec la charrette duquel il savait qu'Annette était partie et devait revenir. Tout à coup, au moment où il apercevait les premiers chênes verts de la montagne, il lui sembla distinguer des cris d'alarme, que son imagination transforma d'abord en cris de femme. Passeroun dressa les oreilles; et avant que son maître l'eût excité de la voix ou du geste, il s'élança avec le galop rapide qui lui avait valu son nom d'oiseau :

« Que en el viento parecia
Un pàjaro que volaba. »

Le coursier et le chevalier ne se trompaient pas, et ils arrivèrent à temps pour mettre en fuite trois bandits qui venaient d'attacher un malheureux paysan à un tronc d'arbre, et qui, malgré les cris d'une femme, enlevaient de la charrette un sac avec lequel ils disparurent dans le bois. Le jardinier, on le devine, c'était celui du château de Roussan; la jeune femme était Annette, dont ce secours inattendu calma la terreur; mais elle versa d'abondantes larmes en reconnaissant Dragonet, qui, désespérant d'atteindre les trois bandits, descendit de cheval.

« Hélas ! s'écria Annette, allant elle-même au-devant d'une explication quand ses sanglots laissèrent un libre passage à ses paroles, mon ami, que je suis punie de vous avoir fait un mystère de cette absence ! Mais vous me pardonnerez, n'est-ce pas, d'avoir pensé que vous n'auriez jamais consenti à un projet qui devait être exécuté avant de vous être révélé ?

— « Expliquez-vous, Annette...

— « Ah! Maurice, vos reproches d'hier me déchiraient le cœur : ces bijoux qui avaient offensé votre vue, eh ! bien, j'étais allée ce matin les porter à la ville ; je les avais mis en gage chez le juif Chamore ; je revenais joyeuse avec le prix de ce léger sacrifice, pour vous montrer que je tenais bien moins que vous ne le pensiez à cette odieuse cause de notre querelle... »

Dragonet, touché de cette nouvelle preuve de dévouement au point d'en regretter à peine le triste résultat, interrompit Annette en la serrant contre son cœur : « Mon amie, lui dit-il, c'est moi que le ciel punit de ma dureté envers toi : cependant ce n'était pas bien de m'avoir fait croire dès hier soir à mon pardon, lorsque tu méditais cette vengeance... Nous voilà maintenant pauvres tous les deux ; mais si toutes nos querelles sont finies, avons-nous raison de nous plaindre ?... Il s'aperçut alors qu'il oubliait le pauvre jardinier : « Ah ! dit-il, ce bon Gantelme que nous laissons là garrotté à l'arbre, pendant que nous nous livrons à nos explications d'amoureux ! »

Dragonet délivra Gantelme de ses liens. « Allons ! lui dit-il, on n'a plus d'argent à voler sur ta charrette ; tu ne risques rien de continuer ta route sans escorte : remets donc ta mule au pas, et sois notre arrière-garde ; car il me tarde de ramener Annette au Mas.... Ici, Passeroun... Puisque nous sommes arrivés dix minutes trop tard, mon brave destrier, tu vas porter double charge. » Dragonet à ces mots s'élança légèrement sur Passeroun ; puis, par un mouvement auquel le coursier se prêta avec intelligence, il lui fit plier les jambes de derrière pour offrir à Annette le siége de sa croupe : Annette s'y plaça sans hésiter, Passeroun

se releva sans secousse, et, plutôt fier qu'embarrassé de porter avec son maître la jolie compagne du chevalier, il reprit d'un pas assuré le sentier qui conduit au Mas de Gaillard.

CHAPITRE VI.

Pourquoi fuyez ? nus ne uos chace ;
Ia ne doutez q̄ mal uos face
Li lyons q̄ uenir ueez.
De ce, si uos plest, me creez
Quil est à moi, et ie à lui.

CHRESTIEN DE TROYE, *le Chevalier au lion.*

Ab ira Leonis.

(*Devise des armes d'Arles, qui sont d'argent, à un lion d'or accroupi.*)

Well roared, lion !

« Bien rugi, lion ! »

SHAKSPEARE, *Songe d'une nuit d'été.*

Je me rappelle un bas-relief antique reproduit, je crois, dans un camée, où l'on voit un Cupidon et une vieille en haillons. La vieille a détaché le bandeau du jeune dieu, et lui présente un miroir sur lequel Cupidon porte un regard déconcerté. Cette vieille sorcière m'a toujours paru être la Pauvreté qui découvre à l'Amour la vaine poésie de ses illusions. Il doit y avoir parmi les sirventes et les tensons de nos troubadours une amplification de cette idée : si j'étais un écrivain tudesque, je trouverais là philosophiquement un mythe. Un romancier moderne de l'Irlande, qui a quelquefois imité les sombres conceptions du Dante, a mis l'Amour aux prises avec la Faim : Deux amants en-

14

sevelis, vivants au fond d'un caveau sans issue, finissent par se dévorer l'un l'autre comme deux tigres, si toutefois les tigres se dévorent. Quelle amère dérision jetée sur le sentiment le plus exalté qui puisse remplir le cœur ! quelle réponse à ces touchantes romances où l'Amour veut se faire berger comme le héros de Cervantes, et défie toutes les épreuves de la fortune !

Le soir où Dragonet de Montdragon ramena sa mie sous son humble toit, quoique plus indigent que jamais, il lui semblait que rien ne pourrait plus briser le lien qui l'enchaînait à elle ; son orgueil n'osa pas murmurer contre sa reconnaissance pour tant de dévouement. De son côté, Annette pardonna volontiers aux voleurs, qui, pour prix de ses bijoux, lui rendaient un amant si tendre.

Deux jours après, les hérauts d'armes publièrent à son de trompe, dans toute la Provence, qu'un magnifique tournoi serait célébré à Arles, sous quinzaine, pour les fêtes de la Pentecôte. Quand Annette entendit parler de cette proclamation, elle se mit à sourire en regardant Dragonet, et son sourire signifiait : « Mon doux seigneur, je puis me passer de parure à vos yeux. » Elle ajouta de vive voix : « Je n'ai jamais tant désiré de vous voir remporter le prix du carrousel, Maurice. — Ma mie, répondit Dragonet, vous irez à cette fête ; j'y pensais depuis ce matin. Mais je veux qu'on vous y voie aussi élégamment ajustée qu'aux autres : laissez-moi vous précéder de quelques jours à Arles ; quand vous viendrez m'y joindre, vous trouverez peut-être vos bijoux. » Annette ne l'interrogea pas, comme pour se prêter à une surprise que Dragonet méditait de lui faire, et se figurant qu'il avait quelque ressource inconnue dont il lui faisait encore mystère.

Le lendemain, Dragonet reprit le chemin d'Arles, après

avoir dit adieu à Annette, qu'il laissa occupée à nouer des rubans pour en décorer la tête et la crinière de Passeroun.

En passant près du bois de Pomerolles, Dragonet n'avait pu s'empêcher de jeter à droite et à gauche un regard scrutateur; mais aucune rencontre ne l'attendait là cette fois; et, oubliant bientôt celles qu'il y avait faites quelques jours auparavant, il s'abandonna à sa rêverie, laissant Passeroun aller à son pas, sans s'occuper des incidents de la route, avec la confiance d'un cavalier dont la monture ne broncha jamais. L'habitude qu'il avait d'ailleurs des moindres mouvements de Passeroun établissait entre eux, dès qu'il était en selle, une intimité qui réalisait la dualité spirituelle imaginée par Platon, ou du moins l'apologue mythique des Centaures; avec cet avantage pour Passeroun et Dragonet, qu'ils réunissaient les deux têtes, celle de l'homme et celle du coursier, doués ainsi de deux intelligences, dont l'une pouvait toujours compter sur l'autre, s'il leur prenait fantaisie de ne laisser veiller qu'une des deux. Dragonet, rêveur ou distrait, avait chevauché paisiblement jusqu'au delà de Saint-Gabriel, n'ayant plus qu'une demi-heure de chemin pour être aux portes d'Arles, lorsque Passeroun s'arrêta tout court; et le chevalier crut reconnaître, au tressaillement de tous ses membres, l'expression d'une soudaine inquiétude, l'avis instinctif de quelque danger. Au même instant un homme, appuyé contre la roue d'un chariot attelé d'une mule, lui adressait cette exclamation complimenteuse : « Voilà, certes, un magnifique cheval ! »

Cet homme, par son costume, participait de l'Européen et de l'Oriental; il avait le caleçon large des Turcs et le surtout à manches des chrétiens; sa chevelure était touffue, et il portait le bonnet de Fez, au lieu de la toque à bour-

relet; il était encore remarquable par sa longue barbe, parce que depuis peu la mode était venue de se raser le menton : on n'apercevait donc guère que ses yeux dans cette physionomie barbue et chevelue, qui de nos jours n'exciterait plus l'attention au milieu des têtes à crinière de notre jeunesse pittoresque, si charmée de rétrograder aux types du moyen âge. Sur Dragonet elle fit l'effet d'un masque adopté par quelqu'un qui avait intérêt à n'être pas connu, du moins à la première vue.

« — Oui, chevalier, répéta cet homme en s'adressant à lui directement, vous avez là un magnifique cheval, et un vaillant cheval, qui plus est.

« — En vérité, dit Dragonet, plus surpris du tressaillement de Passeroun que du compliment, je ne sais si je dois vous remercier de votre flatteuse courtoisie. Seriez-vous par hasard de la famille de Michel de Bourian, dont les plus caressantes paroles couvent un venin pour l'animal à qui il les prodigue? Mon coursier vous écoute avec défiance, il me semble.

« — C'est qu'il a l'instinct plus éveillé que vous n'avez la mémoire, chevalier; car je ne suis pas un inconnu pour vous, et plaise à Dieu que tout le monde ne m'ait pas oublié comme vous dans la ville d'Arles! C'est ce que je saurai bientôt, au reste, ayant fait prévenir les consuls de mon arrivée.

« — Et vous attendez ici qu'on vienne au-devant de vous peut-être, dit Dragonet avec un peu d'ironie, l'inconnu lui paraissant une espèce de fou, de sauvage ou de charlatan : — quel est le personnage qui a ainsi le droit d'être reçu en triomphe?

« — Si ce n'est pas moi, c'est celui que je conduis.

« — Et qui conduisez-vous?

« — Le nouveau roi d'Arles! répondit l'homme à la barbe.

« — Ah ! vous conduisez un roi ?

« — Oui, chevalier, là, dans mon chariot. »

Dragonet aperçut sur la charrette une grande caisse recouverte de la traversine ou cape à capuchon du voyageur; celui-ci, sans attendre une autre question, continua :

« — A quelque faction que vous apparteniez, chevalier, rassurez-vous sur le nouveau roi d'Arles : ce n'est ni l'empereur d'Allemagne, qui en porte le titre héréditaire, sans être encore venu se faire sacrer, comme son aïeul, dans l'église métropolitaine de Saint-Trophyme; ni le roi don Pedro, qui voudrait bien joindre cette couronne à celle d'Aragon; ni don Alfonse, le comte de Provence, qui la demande à l'empereur, et affecte de dire qu'Arles est enclavée dans ses États; ni le comte de Toulouse, qui, tout hérétique qu'il est, accepterait la royauté des mains du pape; ni le seigneur des Baux, qui s'est fait élire consul pour accoutumer la république à sa domination; ni le roi d'Angleterre, qui pourrait prétendre à la succession des titres de Richard Cœur de Lion plutôt qu'à sa vaillance : non, c'est un roi moins coûteux et moins dangereux que je vous annonce, un roi à qui il ne faut ni cour nombreuse, ni grand état de maison, ni chambellans, ni pages, ni gardes nourris, comme le monarque même, aux frais du pauvre peuple... Mais vous allez le voir, chevalier; car il dormait, et il se réveille..... »

En s'interrompant ici, l'inconnu souleva le manteau qui avait jusque-là caché ou abrité le palais portatif du rare souverain loué par lui avec tant d'enthousiasme; et ce palais se trouva être une grande cage grillée, où Dragonet

aperçut un superbe lion accroupi noblement, qui ouvrait une large gueule avec un air de royal ennui..... car les naturalistes et les courtisans le savent bien, le lion bâille souvent dans sa cage, comme le roi dans son palais.

Passeroun ne frémissait déjà plus, et relevait fièrement la tête comme le cheval de Job; Dragonet, qui, avant même que la loge du lion fût découverte, commençait à deviner, ne put s'empêcher de s'écrier à son tour :

« Voilà certes un magnifique lion !

« — Vous pouvez ajouter, chevalier, ce que j'ai dit moi-même de votre cheval, qu'il est aussi vaillant que beau, et qu'il ne serait pas si facilement tué que l'autre à qui il a la prétention de succéder... alors même qu'il aurait pour assaillant Dragonet de Montdragon monté sur son cheval Passeroun ! C'est moi qui vous le garantis, moi qui le connais, moi qui l'ai vu combattre..... Mais calmez-vous, chevalier; je ne suis pas chargé d'un défi... pour aujourd'hui du moins. Vous voyez un roi tout pacifique, un roi non moins affable que terrible, ajouta-t-il en donnant sa main à lécher au noble quadrupède à travers les barreaux; puis ouvrant la grille : — Allons, viens, Boson (je l'appelle Boson, du nom du fondateur de notre antique royaume), viens te montrer dans toute ta mansuétude et ta longanimité : c'est à ce chevalier et à ce coursier que tu dois la vacance du trône. »

Boson, légèrement sollicité par une chaîne d'argent, dont une extrémité se fermait en collier sous sa crinière, sortit de la cage, jeta à peine un regard oblique et dédaigneux sur Dragonet et son cheval; puis, ayant secoué sa tête hérissée, il se laissa conduire docilement à la distance de quelques pas. Dragonet, qui ne croyait pas avoir besoin d'affecter un imprudent courage, se tint pendant tout ce

temps-là sur ses gardes; mais le lion rentra pacifiquement et dédaigneusement dans sa cage.

Son conducteur dit alors à Dragonet :

« — Je suis heureux, chevalier, que le hasard m'ait fait rencontrer le premier celui de tous les nobles d'Arles dont le suffrage pouvait le mieux justifier l'espoir que j'ai conçu de voir faire bon accueil à un pareil successeur du défunt lion. Quant à ce qui me regarde personnellement, quoique j'apporte un autre gage de réparation, je ne sais si je ne suis pas bien hardi de venir ainsi me mettre à la discrétion de la justice.....

« — Mais qui êtes-vous?

« — Quoi! tout de bon, messire Dragonet, ce n'est point mon indignité, mais uniquement mes traits altérés par mon exil et ma longue barbe, qui vous empêchent de reconnaître le malheureux Genest Carlevan!

« — Eh! que ne parlais-tu plus tôt! répondit Dragonet en lui tendant la main. En effet, c'est bien toi le prince des hippiatres, l'Esculape des chevaux, l'Hippocrate des moutons!... D'où arrives-tu donc avec tout ton esprit et ton originalité?

« — De Barbarie, chevalier, où, pendant trois ans esclave, j'ai cruellement expié, croyez-le, cette folle imagination que vous voulez bien appeler originale. J'arrive puni et corrigé. Dites-moi, croyez-vous que je puisse, à ce prix, rentrer en grâce auprès de mon oncle, et obtenir du tribunal des consuls une sentence indulgente?

« — En vérité, mon cher Carlevan, tu as rêvé là-bas quelque crime dont personne ne t'a jamais accusé ici, que je sache.

« — Quoi donc! ne m'a-t-on pas jugé, par contumace,

comme le complice de l'infâme scélérat Malespini, comme celui qui favorisa son évasion?

« — Je me rappelle à présent, dit Dragonet, ce mauvais Génois, dont on ne parle plus depuis longtemps; et si c'est toi qui lui ouvris la porte de la geôle, puisqu'il n'a plus reparu, la république devrait peut-être te remercier d'avoir supprimé de ses dépenses ce que lui coûtait ce prisonnier suspect, que les bonnes gens s'imaginent encore avoir été dévoré par le lion, son compagnon de captivité... Quant au lion... je crois en effet avoir ouï dire que tu n'étais pas étranger à son escapade... et si tu étais resté sur les lieux, tu aurais bien pu être rendu responsable de quelques-uns de ses ravages dans la Crau. Mais ta disparition te mit à l'abri de toute poursuite : quelques-uns te plaignirent même comme si tu avais été dévoré avec Malespini; et ton oncle s'étant montré le plus irrité de tous les plaignants, d'autres prétendirent que tu n'avais voulu, en lâchant le lion, que te venger de sa sévérité à ton égard.

« — Le pauvre oncle! Quelque joie que j'éprouve, en vous écoutant, d'apprendre que mon affaire est moins mauvaise que je ne me l'étais figuré, c'est lui surtout, c'est ce second père dont j'ai toujours redouté le ressentiment plus que celui de la justice légale. Et ma bonne cousine Armande, combien je tremble au moment de la revoir!

« — Mon cher Carlevan, j'aime à croire que tu t'exagères tes torts envers ta famille comme envers la république.

« — Je vois donc bien que vous n'avez su mon histoire que par le bruit populaire... Chevalier, il me semble que si je vous la racontais, je soulagerais mon cœur d'une partie de ses remords. Si aucune affaire pressante ne vous appelait là où vous vous rendez, je vous ferais une con-

fession fidèle; j'en aurai le temps avant que l'on vienne chercher le nouveau roi d'Arles.

« — Je t'écoute volontiers, mon cher Carlevan; je serais curieux de connaître aussi tes aventures. Cela m'arrange de n'entrer à Arles que sur le soir, et après que sera terminée la pompe triomphale à laquelle Sa Majesté Boson et toi vous n'avez pas tort de vous attendre. »

Le chevalier, ayant mis pied à terre, s'assit familièrement à côté de l'hippiatre, qui commença en ces termes :



CHAPITRE VII.

« ...Lyons est appellé roy des bestes, pour ce que quand il rugit, toutes les bestes fuient comme si la mort les cachast; et là où il fait cercle de sa coue (queue), nulle beste n'ose passer par illec..... Toutefois aime-t-il homme merveilleusement et volontiers maint avec lui. Et ja ne sera courrouchié à homme, s'il ne li fait mal premierement, etc. »

(Ancienne traduction du *Tesoro* de Brunetto Latini, le maître du Dante.)

« — Messire Dragonet de Montdragon, dit Carlevan avec une certaine emphase, vous comptez une longue suite d'aïeux depuis le premier qui aida, je crois, sainte Marthe à dompter la tarasque; mais il n'en est aucun dont vous puissiez parler avec plus d'orgueil que j'en éprouve aujourd'hui, lorsqu'à la vue de ces clochers de la ville natale, je puis dire qu'Arles n'a jamais eu de plus honnête homme que mon pauvre père, simple bourgeois de notre république, et hippiatre de son métier.

« — J'adhère complétement à cet hommage filial, mon cher Carlevan, dit le chevalier; et j'ajoute que ton père fut un hippiatre habile, qui n'a pu être surpassé que par son fils.

« — Hélas! continua Carlevan, c'était là son ambition; il n'en eut jamais d'autre que de me proclamer le digne héritier de son expérience. J'ai du moins la consolation de penser qu'il a pu mourir en souriant à mes premiers succès.

« — Allons, pas tant de modestie; il y a en toi plus que l'hippiatre vulgaire, Carlevan. Tu t'es plus d'une fois montré capable de rivaliser avec les physiciens; tu en avais la science, sinon la pratique, au moment où tu désertas tout à coup ta patrie et ta naissante renommée.

« — Hélas! chevalier, il n'est que trop vrai, je pouvais devenir un illustre praticien; la nature m'avait doué d'une certaine dose d'intelligence; j'avais même acquis déjà quelque savoir, et prouvé que mon père n'avait pas eu tort d'être fier de son fils. Mais plût à Dieu qu'avec un peu moins de facilité dans le travail, j'eusse su contenir l'essor de mon imagination dans une sphère plus étroite! Je n'ai pas à regretter d'avoir pu être utile aux animaux, tandis qu'il m'en a coûté cher d'avoir rendu la vie et la liberté à un homme. Les médecins et les spéciateurs qui me faisaient l'honneur d'être jaloux ont été mieux vengés que s'ils fussent parvenus à me faire condamner à l'amende [1]. Après la mort de mon père, je jouis d'une complète indépendance, malgré l'espèce de tutelle qu'aurait voulu exercer sur moi cet autre digne homme, le frère de ma mère, maître Armand Ferréol, gouverneur de la prison. Autant je

1 Les physiciens, médecins, et les *spéciateurs* (apothicaires), étaient soumis à des règlements sur l'exercice de leur art et la vente des remèdes. Les apothicaires qui débitaient une drogue sans ordonnance payaient 300 sols raymondins. (*Statuts de la républ., art.* 133.)

le trouvais absurde alors, autant je trouve aujourd'hui qu'il avait raison. Jamais homme, du reste, ne sut mieux que maître Ferréol être heureux de sa situation exceptionnelle. Tout mouvement trop excentrique lui étant défendu par son embonpoint, il eût volontiers concentré, dans le rayon de la geôle, tout son monde à lui, ses affections comme ses intérêts, ne jetant au dehors qu'un regard de défiance. Tout excès d'activité dans la vie lui semblait de la turbulence, et devait tôt ou tard venir expirer à sa porte par un épuisement naturel, ou une contrainte répressive. L'imagination vagabonde de son neveu l'affligeait donc d'autant plus qu'il avait conçu et arrêté depuis longtemps, d'accord avec mon père, le plan de mon bonheur domestique, en me mariant à sa fille, ma cousine, son portrait vivant, cette belle et calme Armande ! Vous la connaissez sans doute, quoiqu'on l'aperçoive rarement dans les lieux publics, vivant par habitude et par goût sous le *toit paternel*, absorbée par les soins du ménage, où elle remplace paisiblement, depuis l'âge de quinze ans, sa défunte mère. Je crois réellement qu'Armande avait de l'affection pour moi ; et je l'aimais moi-même plus que je ne pensais, quoique prenant plaisir à mettre à l'épreuve, par la contradiction, cette nature en apparence apathique, et contre laquelle échouaient mes taquineries et ma propre impatience. Alors même que je parvenais à la faire sourire par mon exaltation, et que j'admirais le plus cette paisible tête de Galatée, animée alors par une indulgence affectueuse, je ne pouvais me persuader qu'une existence folle comme la mienne dût jamais s'associer à la sagesse de ce marbre vivant. En ma qualité de poëte, je comparais Armande à la froide reine du Tartare païen, et je me demandais s'il me convenait de faire un mariage qui me donnerait un air

de Pluton au milieu des pâles ombres sur lesquelles régnait ma cousine [1]. Si je ne passais guère de jour sans faire une descente dans ce noir royaume, j'y étais moins attiré par mon oncle et ma fiancée, que par quelques-uns des personnages dramatiques qui le peuplaient, entre autres le lion et le scélérat que vous et moi avons nommé tout à l'heure. Ce maudit Génois, qui exerçait un fatal ascendant sur mon imagination romanesque, ce traître Malespini avait été surpris les armes à la main dans la Camargue, où sa bande avait pillé et incendié je ne sais combien de domaines. Arrêté comme pirate, il déclara être un des généraux de la flotte génoise qui venait justement de livrer bataille à la flotte pisane dans les embouchures du Rhône. Mais quand la paix fut conclue avec Gênes, cette ville le désavoua. Il prétendit alors être sacrifié à une faction, ou la victime du complot d'un sien parent qui, pour s'emparer de son bien, voulait le laisser périr en prison sur la terre étrangère. La rage et le désespoir qu'il éprouva lui avaient causé une maladie dont j'étais parvenu à le sauver ; et, dupe de sa prétendue reconnaissance, je le devins bientôt de tous ses fabuleux récits. Il avait une véritable faconde pour raconter ses courses sur terre et sur mer, ses exploits en Barbarie, ses naufrages, et les mille dangers de sa vie aventureuse. Je n'avais pu voir non plus sans intérêt ce proscrit énergique contracter une fraternelle alliance avec notre lion, qu'il avait apprivoisé pour lui seul, comme si les deux captifs s'étaient compris, associant leurs instincts, leurs sympathies et leurs humeurs farouches. Je fus flatté

1 Ce tempérament de la femme orientale se rencontre encore à Arles, et contraste singulièrement avec la vivacité plus générale des Arlésiennes. On dit, je crois, de ces belles impassibles, qu'elles ont la *cagnou*.

d'être admis en tiers dans cette amitié; car Malespini m'initia à l'art de flatter les animaux les plus terribles. Bref, j'avais fini par être fasciné par cet homme étrange, et, selon moi, incompris de tous. Du fond de la prison, il m'entraînait avec lui, par la pensée, dans un monde extraordinaire, d'où je retombais dégoûté de la vie réelle, indifférent à l'estime de mes concitoyens, soupirant pour les voyages, pour les expéditions lointaines, pour les honneurs, les richesses, et les dignités aussi quelquefois, je l'avoue; en un mot, pour tout ce qu'il y avait de plus opposé à l'humble gloire de guérir les chevaux, et au paisible bonheur qui m'était promis auprès de la bonne fille du geôlier d'Arles. Il en résulta que je négligeais quelquefois les devoirs de mon état. Si une tentation de plaisir s'offrait à moi, j'y cédais sans trop de scrupule. Mon oncle finit par s'apercevoir qu'il était temps d'intervenir dans cette crise de mon existence : « Neveu, me dit-il un matin, il faut m'écouter, serait-ce pour la dernière fois. Il me semble que plus tu avances en âge, plus tu rétrogrades en sagesse. Il m'est revenu certains bruits qui m'inquiètent, et je crains que tu n'aies le goût des mauvaises liaisons. Je ne connais pas bien celles que tu as faites dans le monde; mais, à en juger par l'ami qui nous procure ici le plaisir de te voir plus fréquemment que tu ne viendrais si tu ne visitais que ta cousine et moi, je dois trembler, en bon père. De tous mes locataires, il n'en est qu'un qui ait résisté à l'influence de l'esprit d'ordre et de régularité que j'ai établi autour de moi; il n'en est qu'un que je n'ai pu rendre ni heureux ni résigné même dans cette retraite; et c'est celui-là que tu recherches, celui-là pour qui tu as obtenu, de ma faiblesse d'oncle, des libertés, des faveurs, des complaisances, auxquelles j'ai regret.

— « Mon oncle, lui dis-je, Malespini sort à peine de maladie!...

— « Fort bien, répliqua maître Ferréol; mais je désire qu'il sorte bientôt aussi de sa convalescence. Tu t'es laissé éblouir par ses faux airs de grandeur, beau neveu. Cet homme est à jamais vil et dépravé. Ou il te corrompra comme lui, ou il te sera funeste. Il n'y a pas jusqu'au lion que je plains de s'être pris aux fausses caresses de ce grand parleur : Malespini lui portera malheur comme à ses autres dupes. »

Je souris des préventions de mon oncle, qui allaient jusqu'à cette exagération; mais lui, sans s'émouvoir de mon sourire peu respectueux : « Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, je prétends, messire le physicien, étouffer dans son germe le vice qui menace de gangrener un membre de ma famille; sinon.... aux grands maux les grands remèdes, j'amputerai le membre rebelle. Choisis donc, ou d'épouser ma fille dans huit jours, ou de ne plus remettre les pieds dans cet asile; ton indépendance jetterait parmi nous de tristes semences de discorde. Aux esprits comme le tien, il faut une discipline : je n'en sais pas de plus douce que celle du ménage. Car je ne dois pas te tromper : une fois qu'Armande sera ta femme, c'est elle qui réglera ta vie, qui deviendra ta sage conseillère, et au besoin ta souveraine maîtresse. Oui, neveu, avec son impassible douceur, elle a aussi une volonté ferme; et, élevée par sa mère dans la conscience de sa raison supérieure, elle ne te cédera jamais..... quand tu auras tort. Je t'en préviens avec franchise, parce que tu dois être persuadé de l'affection vraie du père et de la fille. Bref, comme je suis sûr que tu me remercieras à la fin, et que ta folle indépendance t'a déjà plus d'une fois pesé, j'exige que tu nous laisses te rendre heureux... se-

rait-ce un peu malgré toi. Ainsi donc, va solder tous tes mauvais comptes avec le passé : tu as huit jours tout entiers à ta disposition ; mais, la semaine prochaine, tu deviens mon....

— « Votre prisonnier, lui dis-je en l'interrompant avec malice.

— « J'allais dire mon gendre, beau neveu. Mais comme, à l'exception de ce drôle de Malespini, tous mes prisonniers, le lion compris, sont mes enfants d'adoption, ce n'est pas moi qui prendrai le synonyme en mauvaise part. »

Mon oncle est si bon homme, ma cousine est si parfaite, que, même dans ma triste disposition d'esprit, nous finîmes par nous quitter à peu près d'accord sur les conditions de ce mariage d'urgence. Mais, par malheur, avant de sortir de la prison, je fis ma visite d'usage à Malespini, et je ne devinai que trop, à l'ironie de son compliment, que je n'aurais pas son approbation. Il eut l'air d'abord de ne prendre souci que de ma propre destinée ; il se félicita lui-même d'être à la veille d'avoir auprès du geôlier une protection désormais inaliénable : mais peu à peu, revenant sur tout ce qu'il avait exprimé dans la feinte spontanéité d'un premier mouvement, il tourna en ridicule ma faiblesse, déclara que j'allais fermer sur moi-même, à tout jamais, la porte de la prison, insinua dans mon cœur je ne sais quels soupçons sur la tyrannie du père et de la fille ; puis, par un adroit détour, ramenant ma pitié généreuse sur son sort, il fit si bien, que je lui serrai la main, en lui jurant que, le surlendemain au plus tard, nous serions libres tous les deux. Il fut convenu que je l'accompagnerais à Gênes, où, pour se venger de son parent avare, il me présenterait,

comme son héritier et l'époux de son choix, à une jeune pupille, vraie princesse persécutée, qui nous recevrait comme des libérateurs.

Ce serait trop long de vous raconter comment je parvins à endormir la vigilance de mon oncle, et à procurer à Malespini les moyens de s'évader aux environs de minuit, après être sorti moi-même un quart d'heure auparavant, laissant mon oncle et ma cousine persuadés de ma conversion sérieuse, mais surtout de mon désenchantement à l'égard de ce scélérat, dont, pour mieux feindre, je parlai enfin aussi mal qu'eux. Ayant disposé tout pour qu'il trouvât les portes entr'ouvertes, j'allai l'attendre, fort inquiet, à peu de distance. Lorsqu'il parut, je fus étonné de le voir se glisser seul dans le silence et l'ombre de la rue où j'étais en sentinelle. Une des difficultés de notre complot avait été la résolution fermement exprimée par Malespini de ne pas sortir de la geôle sans son ami le lion. Cet héroïsme de l'amitié n'avait pas peu contribué, il est vrai, à mon propre enthousiasme : « Et le lion? lui demandai-je en cherchant celui-ci des yeux. — Partons, partons vite, me répondit-il; je vous dirai hors la ville ce que j'en ai fait... » Il refusa de prononcer un mot de plus jusqu'à ce que nous eussions mis la distance de demi-lieue entre les remparts et nous. — Là, se croyant un peu plus en sûreté, il me déclara, avec un sang-froid qui aurait dû éveiller tous mes soupçons sur son héroïsme, que le lion risquait de ralentir notre marche; et qu'il avait cru plus utile à notre projet de lâcher l'animal dans la ville, pour embarrasser ceux qui, s'apercevant des deux évasions, prendraient certainement l'alarme sur les conséquences de celle du lion.

Le misérable ! son amitié pour le lion était aussi

hypocrite que son amitié et sa reconnaissance pour moi!

J'abrége le récit des incidents de notre fuite. Nous nous dirigeâmes vers la frontière d'Italie; mais, au lieu de poursuivre jusqu'à Gênes, Malespini, trouvant un prétexte pour prendre un détour, m'entraîna avec lui sur une felouque dont il connaissait le patron, un de ses anciens complices sans doute, et qui nous débarqua sur la côte d'Afrique. Là, au milieu des Maures, il jeta enfin le masque; j'appris à qui j'avais affaire : l'amiral génois, ce noble proscrit, victime de la trahison des siens, n'était qu'un renégat qui se retrouvait, grâce à ma crédulité, parmi ses anciens associés. Oui, j'avais trompé mon oncle et ma fiancée pour un renégat, déserté mon pays et ma clientèle pour un infâme pirate! Vous devinez le prix que le Malespini destinait à ma générosité insensée : il me déclara qu'il était ruiné par les frais de notre voyage, et que, réduit à faire argent de toutes ses ressources pour se remettre en mer, il me vendait comme esclave..... avec l'intention de me racheter dès qu'il aurait réparé sa fortune!

— Le misérable païen! s'écria Dragonet.

— Ce fut alors, continua Carlevan, que je compris toute sa noirceur à l'égard du lion, et que le remords faillit égarer le peu de raison qui me restait!!! Bientôt, cependant, je me rattachai à la vie par un espoir de vengeance, et je jurai que si je redevenais libre, j'expierais à tout prix ma faute envers mon oncle, en réintégrant le Malespini dans sa prison.

Les tribus barbaresques qui ne s'adonnent pas exclusivement à la piraterie sont à la fois pastorales et guerrières. J'étais devenu l'esclave d'un riche propriétaire de troupeaux, à qui Malespini n'avait pas manqué de vanter ma

science en hippiatrique. Abou-Maza, mon maître, me confia la direction de ses haras et de tout son bétail. Décidé, après le premier accès de misanthropie, à me rendre franchement utile, et surtout à bien apprendre la langue du pays, je ne tardai pas à justifier les éloges intéressés de mon vendeur. Quelques cures heureuses me firent une réputation au delà du territoire habité par notre tribu. La superstition me prêta même le don des miracles, d'autant plus que j'avais tout le loisir nécessaire pour dompter, apprivoiser et dresser plus d'un animal farouche. Je parvins enfin à jouir auprès de mon maître d'une certaine considération; j'aurais pu en être flatté, les Arabes ne se familiarisant que rarement avec les esclaves chrétiens. Mais à quoi sert d'être glorieux dans la servitude? Toutes les faveurs du riche Abou-Maza me rappelaient que je lui appartenais, qu'il disposait à la fois de mon intelligence et de mon corps, double chaîne doublement humiliante. Ah! au milieu de ce désert, où je semblais régner moi-même sur les autres en l'absence de mon maître, combien de fois me suis-je écrié que maître Armand Ferréol avait bien raison de prétendre que l'homme n'a pas besoin d'un horizon si vaste pour étendre sa pensée! comme je me fusse estimé plus à l'aise dans l'étroite cour de la geôle d'Arles, sous la discipline si redoutée naguère de ce bon oncle et de sa bonne fille! Je pouvais, disposant des meilleures montures, des chiens à l'odorat le plus fin, combattre les lions, les panthères, les sangliers, au lieu de courre le lièvre et le perdreau de Camargue; mais, malgré ces grandes chasses de princes que j'avais jadis rêvées, une amertume secrète empoisonnait mes plus beaux triomphes, et soudain je ralentissais le pas du plus impétueux coursier barbe de mon maître, pour tâcher de me faire illusion et de

me figurer que j'étais encore sur la pauvre haridelle du docteur campagnard, allant, de compagnie avec le vieux curé de Notre-Dame de la Mer, faire mes visites de masure en masure. Le compagnon favori de mon esclavage était un jeune lion que j'avais enlevé à sa mère, et que j'élevais, vous devinez dans quelle intention.

Ce qui excitait en moi des accès de rage, c'était d'apprendre que mon traître Malespini, rendu à sa vie d'écumeur de mer, prospérait et redevenait riche, sans se souvenir peut-être de celui qui avait fait le premier fonds de sa nouvelle fortune. Ah! dans ces moments, si j'avais pu croire aux conjurations diaboliques que m'attribuaient les bergers arabes, j'aurais difficilement résisté à la tentation d'invoquer le secours de Satan!

Trois ans s'étaient écoulés sans que j'eusse encore entrevu le moyen d'intéresser à ma vengeance un bon ange ou un génie de l'enfer! Cependant le temps me créait de nouvelles habitudes; la vie pastorale du désert avait aussi son charme, et je me surprenais à me demander si mon maître Abou-Maza, philosophe à sa manière, comme maître Ferréol mon oncle, n'avait pas raison, à son tour, de me soutenir que l'esclave était bien plus heureux que le maître, jouissant mieux que lui de toutes les bonnes chances de la vie! Je ne sais ce qu'eût produit sur mon esprit une plus longue pratique de cet art d'être heureux malgré soi, dont je retrouvais la leçon à cette seconde école, — lorsque ma science, qu'exagéraient la crédulité populaire et l'amour-propre de mon maître, fut mise à l'épreuve par un Arabe plus puissant qu'Abou-Maza.

Notre tribu et quelques autres reconnaissaient pour chef l'émir Muley-Hassem, qui exerçait l'autorité d'un

sultan jusque sur la côte. Muley-Hassem avait la passion des chevaux, comme les Maures et les Arabes; il était très-fier de tous les siens, et plus particulièrement de sa jument Leila, de la race des fameuses cavales du prophète. Il en était jaloux comme un amant des faveurs de sa dame... si jaloux qu'il eût regardé comme un outrage sacrilége qu'elle servît de monture à tout autre que lui, fût-ce à son propre fils. Un matin, allant, selon sa coutume, faire seller cette perle de son haras, l'émir vit venir à lui son écuyer tremblant, qui lui annonça qu'on venait de trouver Leila tout effarouchée, et agitée d'un tremblement convulsif dont on ne pouvait s'expliquer la cause. Muley-Hassem essaya de triompher de cette émotion singulière; mais il eut beau caresser et flatter Leila, elle paraissait atteinte d'une invincible terreur, comme si une apparition invisible pour tous, excepté pour elle, la menaçait continuellement. Après bien des consultations, on déclara, au grand désespoir de Muley-Hassem, que Leila était atteinte d'une maladie incurable, et que probablement quelque afrite ou mauvais génie lui avait jeté un sort.

Ce fut dans cette circonstance que Muley entendit parler de moi, et que je lui fus envoyé par mon maître, empressé à faire sa cour à l'émir. Je compris que la Providence avait enfin pitié de mon exil, et que je devais saisir l'occasion si longtemps attendue. Un hippiatre, comme un physicien qui a étudié et pratiqué son art, est bien près de trouver le remède d'un mal lorsqu'il en connaît la cause. J'examinai Leila, je me souvins de ce que j'avais vu ailleurs, je rapprochai les cas semblables, je comparai, et je crus deviner enfin ce qui avait eu lieu. Avant de me prononcer, profitant de la superstition favorable à ma

bonne fortune, j'interrogeai à droite et à gauche avec un air si capable, que sans doute on me crut plus sorcier que je ne l'étais; et je fus mis secrètement au fait par un esclave provençal, un matelot de la Roquette d'Arles, qui se trouvait au service de Yezid, le fils de Muley-Hassem. Yezid, craignant d'être dénoncé par mon art, espérait, en me prévenant par une adroite confidence, obtenir le secret; et je promis en effet à Berlanguier, le matelot esclave, que je ne compromettrais ni son maître ni lui. J'appris donc que le jeune Yezid connaissait une juive de Blidah, dont l'émir redoutait les séductions sur son fils, au moment où il lui destinait pour épouse la fille d'un autre chef. Muley-Hassem lui avait expressément défendu de quitter pendant huit jours l'enceinte de sa forteresse; mais, le soir du troisième jour, l'impatience avait emporté le jeune homme, et Yezid était parti mystérieusement pour Blidah pendant une nuit sombre. Pour être plus sûr d'être revenu avant qu'on soupçonnât son absence, il avait, d'accord avec Berlanguier, pris Leila pour monture. Son excursion clandestine réussit parfaitement, grâce à la vitesse du rare coursier; mais au retour, lorsqu'à moitié chemin il s'était arrêté pour laisser souffler Leila, un lion de l'Atlas, se glissant entre les broussailles, avait tout à coup fait luire son regard dans l'ombre. Yezid aurait été tenté de lui livrer combat, que ce n'était guère le moment; et il s'était mis à fuir avant de calmer le premier mouvement de crainte éprouvé naturellement par la jument : le lion les poursuivit quelque temps sans les atteindre, car Leila fendait l'air comme une flèche; mais en cette circonstance sa vitesse était surtout celle d'un effroi changé en panique, et dont l'effet nerveux se fût prolongé jusqu'à une issue fatale, si je n'eusse été appelé auprès de Muley-Hassem. Dès que ces renseignements eu-

rent confirmé mon observation, je crus pouvoir promettre à l'émir que mon art n'était pas au-dessous de la singulière maladie de sa cavale favorite. Mais forcé, par ma promesse du secret, de me servir du langage métaphorique, au risque de passer pour un faux sorcier si j'échouais, je fis mes conditions en ces termes : « Chérif, le mauvais génie qui s'est emparé de Leila n'est pas de ceux qu'on chasse en un jour ; c'est un génie puissant et tenace, contre lequel il faut être à la fois adroit et fort. Ce n'est pas trop de toute l'énergie d'un homme libre, et je ne suis qu'un esclave. Je n'entreprendrai donc rien avant que ma rançon soit payée. » — J'aurais pu déjà prévenir l'émir contre Malespini, en lui racontant mon histoire ; mais je m'en gardai bien, car, tout en vivant au milieu des troupeaux, j'avais assez réfléchi sur les hommes pour savoir que, quel que soit notre bon droit, il est plus sûr de ne demander justice qu'après nous être acquis des titres de faveur. Le corsaire était d'ailleurs absent ; il me convenait de l'attendre, et de le dénoncer à coup sûr sans qu'il eût été prévenu. — L'émir demanda à mon maître ce que je lui avais coûté ; et comme la somme, toute considérable qu'elle était, ne pouvait équivaloir qu'au dixième de celle que le noble chef eût donnée de son cheval, il ne marchanda pas avec Abou-Maza. Il fit plus : « Chrétien, me dit-il, je ne me croirai pas quitte envers toi si tu réussis : veux-tu désigner toi-même la récompense que tu exiges ? Je jure par le prophète que je ne te la refuserai pas, fût-ce mon cimeterre à poignée garnie de diamants, ou Aydée, la plus fraîche de mes jeunes esclaves. — Je compte sur ta promesse, répondis-je ; mais je ne veux rien te demander que tu ne sois content de Leila et de moi. Maintenant, qu'on me laisse commencer la lutte contre le mauvais es-

prit. » — Toute licence me fut accordée; je m'installai dans le voisinage de l'écurie; je visitai plusieurs fois par jour la cavale malade, et parvins peu à peu à être reconnu d'elle. Alors je fis venir de l'habitation de mon ancien maître Abou-Maza un auxiliaire qui surprit bien les Arabes : vous le voyez là devant vous, chevalier; c'était mon élève, le lion, que déjà, instruit par Berlanguier de ce qui était advenu à son prédécesseur, j'avais surnommé Boson, le destinant à la royauté arlésienne. Provisoirement, Boson allait être l'aide docile du pauvre hippiatre : plus d'un roi a débuté aussi humblement. La première fois que je l'introduisis auprès de Leila, la jument faillit subir une crise dangereuse : heureusement, chaque jour sa terreur alla en diminuant, jusqu'à ce que, convaincue qu'elle n'avait pas plus à craindre de Boson que d'un chien, non-seulement elle s'accoutuma à sa vue, mais encore elle se familiarisa à tel point avec lui, qu'ils jouaient ensemble en ma présence. Enfin, pour compléter l'épreuve, je fis exécuter des simulacres de combat, dans lesquels tantôt Boson se laissait fouler aux pieds, tantôt Leila se laissait saisir l'oreille par les dents de Boson. Leila était mieux que guérie, elle était à tout jamais le plus intrépide des coursiers pour la chasse ou pour le combat.

« Le mauvais esprit est vaincu! dis-je à Muley-Hassem. Maintenant, chérif, tu pourrais demander de Leila le double du prix que tu as donné pour ma rançon; et cependant c'est moi qui prétends te rembourser. On m'apprend qu'il vient d'entrer au port un ami à qui j'ai rendu le plus précieux des services, et qui s'est engagé sur l'honneur à me racheter. Je désire que tu l'envoies chercher, pour qu'il acquitte sa dette. »

Je nommai Malespini. A ce nom, Muley-Hassem sourit

avec une expression ironique, qui disait assez que le renégat lui était bien connu : je n'hésitai plus à lui raconter toute mon histoire; et telle fut son indignation, qu'il voulait que mon traître fût empalé sur l'heure, sans autre forme de procès. Mais quand Malespini parut, Muley-Hassem s'étant calmé, il éprouva le même plaisir que moi à le confondre et à distiller goutte à goutte la vengeance :

« Malespini, lui dit-il, remercie-moi; j'ai délivré en ton nom le plus cher de tes amis, qui t'attendait avec une juste confiance. »

En m'apercevant, Malespini n'eut pas besoin d'autre explication, et comprit qu'il devrait s'estimer heureux de régler nos comptes à l'amiable. « Je remercie Votre Seigneurie, répondit-il avec un mélange d'audace et d'hypocrisie, et suis prêt à la rembourser. » L'émir lui fit signer une reconnaissance de la somme, et l'envoya toucher à sa maison. « Ce n'est pas tout, continua Muley-Hassem : par le prix que tu as estimé toi-même Carlevan, je vois quel cas tu fais d'un tel ami. Je ne m'étonne pas que tu lui aies autrefois promis en mariage une pupille que tu avais à Gênes, et dont la dot était de cent mille sequins. » Malespini vit bien qu'il fallait s'excuser ... « Chérif, répondit-il, je n'ai jamais eu de pupille ni à Gênes ni ailleurs, et tu n'interpréteras pas trop défavorablement, j'espère, les histoires qu'un captif est souvent obligé de composer, afin d'intéresser un libérateur à son sort. — Rassure-toi, poursuivit Muley-Hassem, ton ami n'exige pas que tu lui trouves une pupille; il aime mieux retourner dans son pays auprès de sa première fiancée. Ce que tu as donc à faire est bien simple; c'est de lui compter la dot : tu n'as qu'à signer un second mandat de cent mille sequins sur ton associé Giafir. — Allons, c'est une affaire d'argent, osa dire Malespini; on

n'en meurt pas : je signe ; » et ayant signé, il fit mine de se retirer. J'intervins alors , car j'avais gardé le silence, ne voulant pas interrompre Muley-Hassem.

« Chérif, dis-je, vous savez que ce n'est pas moi qui ai réclamé ces indemnités, et je les abandonne volontiers à votre fisc ; ce que je réclame et ce que vous avez juré de m'accorder, c'est la personne même du criminel que je dérobai à la justice de mon pays, et que j'ai fait serment de lui restituer.

« — C'est vrai, répondit l'émir, je l'ai juré. — Tu m'appartiens donc, Malespini ! m'écriai-je alors, et je me charge de te ramener là où tu serais encore, si tu n'avais lâchement abusé de ma crédulité, et plus lâchement encore trahi le lion, pour lequel tu feignais aussi une perfide amitié. Tu m'appartiens, et tu me suivras jusqu'à la geôle d'Arles, où tu ne tromperas plus personne, ni chrétien ni lion ; car je placerai sur la porte de ton cachot l'histoire écrite de ma crédulité. Le nouveau compagnon de captivité que je te donnerai a été élevé par moi-même à rugir de colère rien qu'en entendant prononcer ton nom. Quand je t'aurai montré à lui, tu désespéreras de le vaincre, celui-là, par la force ou les fausses caresses... Berlanguier, introduis Boson !... » Berlanguier, devenu libre depuis la veille, grâce à moi, sortit, et rentra un instant après avec le lion, dont il me remit la laisse entre les mains. Je ne dis qu'un mot, en indiquant du doigt Malespini. Boson se redressa à demi sur ses jambes de derrière, prêt à s'élancer d'un bond dès qu'il ne se sentirait plus retenu. Malespini pâlit, et se mordit les lèvres.

« Mon pauvre Malespini, dit alors l'émir, tu vois comme moi qu'une fois parti sous pareille escorte, tu ne peux guère espérer de revenir. Or, comme tu n'as pas fait souche

parmi nous, et que je ne te connais pas d'héritier légitime, tu approuveras que, tes dettes payées, je confisque tout ce que tu possèdes. Cependant si, par hasard, tu avais dans ta vie commis quelque acte plus affreux que ceux dont tu es convaincu par ce chrétien, confesse-le ; nous offrirons à cette victime de ta scélératesse l'indemnité que Carlevan refuse. Je doute, quant à moi, qu'il y ait une personne qui puisse t'accuser d'une plus noire ingratitude....

« — J'en nommerai une seule, repris-je à mon tour. Malespini, je ne t'avais rendu que la liberté, et Dieu t'avait donné non-seulement la force physique, mais encore les dons de l'intelligence : avant que je t'eusse rencontré, tu avais trahi Dieu, comme tu as depuis trahi tes amis. »

Le renégat, muet jusqu'à ce dernier reproche, essaya, par une dernière invocation à l'émir, de s'en emparer pour s'en faire une arme d'hypocrite défense. « Muley-Hassem, dit-il, sommes-nous en terre chrétienne ou en terre musulmane, que l'on me fait un crime d'avoir méprisé un blasphémateur d'Allah ? Le Dieu que j'ai trahi, est-ce celui du prophète ? »

L'émir, qui passait pour un mahométan pieux, fut révolté de cet appel fait à sa religion : « Misérable, dit-il, oses-tu bien te parer du titre de fidèle, lorsque tu déshonores ainsi la foi à laquelle tu fis semblant de te convertir ? Qu'on lui lie les pieds et les mains, qu'on le traîne dans un cachot, et qu'il y attende que sa propre tartane soit équipée, pour l'emporter loin de ce rivage souillé par sa présence.

« — Malheur au premier qui m'approchera ! » cria Malespini, que le désespoir aurait pu rendre redoutable, car il tira de son sein une dague, dont l'éclair fit tout d'abord hésiter les esclaves qui allaient pour le saisir. Mais au même instant je lâchai enfin les laisses de Boson, qui, lui sautant

à la gorge, le fit tomber à la renverse dans ce choc impétueux, et le cloua par terre, en lui imprimant une de ses griffes sur le cœur, l'autre sur l'épaule droite, et suspendant sa gueule entr'ouverte sur son odieux visage.

« Il va le dévorer ! dit Muley-Hassem, cédant à l'émotion de son horreur.

« — Non, dis-je, à moins qu'il ne fasse un mouvement, ou que je l'excite moi-même par un dernier signal. Et voyez! Boson lâche prise, se détournant de lui comme d'un cadavre.... Serait-il mort? »

Il était mort, étouffé par la griffe qui comprimait son cœur, ou plutôt par sa propre rage.

Encore quelques mots et j'ai terminé ce récit, que je viens de vous répéter, chevalier, tel que je l'ai écrit pour être communiqué à maître Armand Ferréol et aux magistrats de la ville. C'est Berlanguier qui est allé porter ce double message ; le voilà, si je ne me trompe, qui accourt avec une réponse favorable : voyez-le qui me fait signe en agitant son bonnet. Dieu soit loué! mon expiation est acceptée. A défaut de Malespini vivant, j'apporte là sa tête détachée de son corps, et assez conservée par une préparation pour être reconnue. « Allons, mon brave lion, ou plutôt mon roi, roi d'Arles, tu vas faire ton entrée triomphante.... Une foule joyeuse suit de près Berlanguier, et je distingue déjà le bruit des acclamations. »

Berlanguier arrivait. « Victoire et triomphe, maître ! s'écria-t-il ; je vous l'avais bien dit : vous n'avez à Arles que des juges favorables, et pas un accusateur ; écoutez comme ils crient : Vive Carlevan ! et vive le lion d'Arles ! Votre oncle a pleuré de joie, en vous comparant à l'enfant prodigue ; votre cousine l'a embrassé, et puis m'a embrassé moi-même... Je doute qu'ils aient la patience de vous

attendre sur le seuil de la prison... Vos amis vont vous dire le reste.

« — Vive Carlevan ! vive le lion d'Arles! » Ces acclamations plus rapprochées firent relever la tête à Boson, — et il finit par y répondre avec un royal rugissement. Vive Carlevan, vive le lion d'Arles ! Carlevan était dans les bras de ses camarades. Quand la reconnaissance fut faite, on se mit en marche. Avant que le cortége bruyant franchit la porte de la Cavalerie, tous les nobles, bourgeois et artisans, semblaient en faire partie, tant il était devenu nombreux ; la farandole tourbillonna à travers les rues jusqu'au palais de la geôle, où Carlevan faillit être étouffé dans les tendres étreintes de son oncle et de sa cousine. Le héros du jour était Carlevan le vétérinaire; Arles, la Rome des Gaules, saluait en lui un autre Androclès : l'esclave et le lion.

CHAPITRE VIII.

Yo tengo las llaves de las riquezas de mi padre, y yo os las pondre en vuestro poder.

El Abencerraje, de don Antonio Villegas.

« Je tiens les clefs des trésors de mon père, et je les remettrai en votre pouvoir. »

Oui, il faut renoncer à la décrire cette procession royale du lion d'Arles : — quel triomphe moderne pourrait en donner l'idée ? Écartons toutes comparaisons : elles seraient toutes humiliantes pour ceux que nous avons vus nous-mêmes entrer en triomphateurs dans la ville des Bosons, quelque service qu'ils eussent rendu, quelque spectacle qu'ils promissent aux Arlésiens, de quelque auréole politique qu'ils fussent couronnés, princes, ministres, maires, députés, délégués, etc. Oh ! qu'il fait bon de tendre à la couronne et au laurier populaires une tête ornée d'une crinière, ou pour le moins de deux cornes ; . . . car, à un moindre degré encore, mais avec la même unanimité, nous avons vu nos compatriotes saluer de leurs acclamations le taureau destiné aux fêtes de l'amphithéâtre.

Je ne répondrais pas que le chevalier Dragonet de Montdragon, quelque intérêt que lui eût inspiré le récit de Carlevan, et quelque sincère qu'il fût à mêler ses propres

félicitations à celles de la foule, ne fît à part certaines réflexions philosophiques, moins désintéressées que les nôtres, sur l'enthousiasme arlésien; car ils avaient été salués, Passeroun et lui, quelques années auparavant, par ce même peuple comme les héros du jour, lorsqu'ils avaient tué un autre Boson; et en ce moment ils paraissaient tout au plus bons à grossir le cortége de son successeur! Cependant ce ne fut pas un mouvement d'humeur, de jalousie, ou de dignité blessée, qui fit que Dragonet se sépara de cette multitude joyeuse, au lieu de pénétrer avec elle dans la ville. S'il erra encore une heure environ autour des remparts avant de franchir les portes, ce fut parce que, sans vouloir précisément fuir tous les yeux, il mettait une certaine pudeur à ne pas afficher la visite qu'il allait faire dans le quartier habituellement le plus fréquenté des oisifs, et qui en ce moment allait être encombré de tous les curieux, qui voudraient voir le lion installé dans le palais du tribunal, où se trouvait aussi la geôle. La maison où Dragonet avait affaire était juste au milieu de la place dite le Plan de la Cour. Quand il y descendit par la rue de la Calade, car il était entré à Arles par la porte de l'Aure, le Plan de la Cour rassemblait encore un assez grand nombre d'indiscrets pour que le chevalier se décidât à tourner bride dans la rue des Gantiers, et à aller gagner l'impasse ou ruelle de traverse sur laquelle donnait la petite porte de derrière de la maison en question. Hâtons-nous de dire que cette maison n'était pas autrement suspecte, si ce n'est qu'habitée par un juif usurier, il eût été évident pour tous qu'un chevalier tel que le sire de Montdragon n'y était conduit que par le besoin d'un emprunt; et nous avons vu qu'il lui restait encore dans son indigence le petit orgueil, fort louable d'ailleurs,

de tout gentilhomme ruiné. Les juifs d'Arles, qu'on relégua plus tard, comme ceux de Rome, dans une espèce de *Ghetto*, ou une rue spéciale près de l'ancienne église des Jacobins, avaient encore la liberté de pouvoir se répandre dans la ville. La petite porte de derrière de la maison du Plan de la Cour était peut-être ce qui avait décidé l'Israélite Chamore à en faire l'acquisition; mais la richesse de ce rabbin s'expliquait encore quelquefois, parmi le peuple, par la légende attachée à une habitation qui n'avait d'ailleurs rien de remarquable dans son architecture; et, au risque d'être accusé d'égarer notre histoire à travers les digressions, je dois relater ici cette tradition locale.

Si quelqu'un doutait que les Sarrasins d'Espagne eussent autrefois étendu leur empire depuis Cadix jusqu'aux dernières limites du royaume d'Arles, je l'engagerais à lire, non pas seulement les *Annales d'Aniane* et les *Manuscrits de Lérins*, mais encore les *Chroniques de France* de Nicole Gille, dont le plus beau chapitre est, sans contredit, celui de *la bataille d'entre le roi Charlemaigne et le roi de Sebille, et Laumatour de Cordes* (Cordoue), *Sarrazins qui firent porter à leurs gens des habits de dyables pour espoventer les chevaulx des chrétiens.* Cette histoire d'ailleurs est écrite en pierres, si j'ose m'exprimer ainsi, par les ruines mauresques qu'il est facile de distinguer parmi les ruines romaines et gothiques dont se compose l'antique métropole des Gaules. Les auteurs ne sont pas d'accord relativement à la durée du séjour que firent sur le territoire arlésien les Maures cordouans, jusqu'à ce que la victoire de Charlemagne eût forcé Jussef-Ibin, lieutenant de l'émir de Cordoue, à repasser les Pyrénées; mais je soupçonne que ce séjour se prolongea près d'un quart de siècle, car plusieurs officiers maures

s'étaient déjà établis dans la ville avec leurs familles, se fiant à la promesse du prophète, qui avait prédit à ses sectateurs l'éternelle possession de l'Occident.

La retraite des Sarrasins fut si imprévue, que la plupart d'entre eux ne purent emporter les trésors qu'ils avaient amassés par la guerre et le pillage. On n'a pas tout à fait perdu l'espoir de retrouver celui que Jussef-Ibin laissa enfoui dans le trou des Fées de la montagne de Cordes. D'autres précipitèrent leurs richesses dans le lit du Rhône, d'où les marins de Trinquetaille et de la Roquette en retirent de précieux débris de temps en temps. Quelques-uns enfin les cachèrent sous ces voûtes romaines servant de caves aux maisons qui avoisinent aujourd'hui l'hôtel de ville. Cid-Hamed, un des principaux officiers de Jussef-Ibin, avait choisi pour sa demeure la troisième des quatre maisons du Plan de la Cour, celle qui fait aujourd'hui face à l'escalier du palais municipal.

Le Maure Cid-Hamed ne quitta Arles qu'avec l'espoir d'y revenir un jour. Ayant d'ailleurs à sauver sa fille, la jeune Gulbeyaz, qu'il aimait par-dessus tous les biens de ce monde, il ne voulut pas embarrasser sa fuite par un trop lourd équipage. Il se contenta donc de déposer ses joyaux avec son or dans un caveau recouvert de larges dalles, et pratiqué sous le *Ciel-Ouvert*, espèce de petite cour intérieure de sa maison. En notre siècle de lumières, où les arts mécaniques sont si merveilleusement perfectionnés, on a je ne sais combien de ressorts secrets pour protéger contre les mains des voleurs de semblables cachettes; en ces temps de superstition et d'ignorance on y suppléait par la magie. Cid-Hamed, après avoir remis en place la dernière dalle du Ciel-Ouvert, prononça, dit la chronique, un mot cabalistique, dont telle était la vertu, que le

caveau devait rester fermé, quelques efforts que pût faire celui qui voudrait en forcer l'entrée, à moins de répéter le mot mystérieux, avec certain verset du Koran. Cid-Hamed eut la précaution de rendre sa fille témoin de cette opération importante, et il partit avec ses compatriotes vaincus.

Les Maures firent encore quelques excursions en Provence ; mais les portes d'Arles ne s'ouvrirent plus à leurs bannières, et Cid-Hamed succomba dans une bataille, après avoir marié Gulbeyaz à un autre capitaine sarrasin, qui périt lui-même à son tour de la mort des guerriers, laissant sa veuve avec une fille âgée de treize à quatorze ans.

L'adversité ne cessa depuis cette époque d'accabler Gulbeyaz. Obligée de vendre ses biens, les uns après les autres, pour satisfaire les créanciers de son père et de son mari, elle se vit réduite, pour vivre, au travail de ses mains. Négligée du prince, car la mémoire des chevaliers morts ne protége pas longtemps à la cour leurs filles et leurs veuves; repoussée peu à peu de tous ceux qu'elle avait crus ses amis dans des temps plus prospères; effrayée de l'indigence qui la menaçait, Gulbeyaz se souvint de la ville où elle avait passé son enfance, et du trésor que son père y avait enfoui sous ses yeux vingt ans auparavant. Cette pensée finit par occuper exclusivement son esprit, d'abord comme un regret, et puis comme un espoir. Après bien des hésitations, elle résolut d'entreprendre le voyage d'Arles. Emportant le peu d'argent qui lui restait, elle se rendit avec Zara, sa fille, au port le plus voisin de Cordoue, et s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour les côtes de Provence. La jeune Zara, initiée dans le secret de sa mère, et séduite surtout par ce

qu'il y avait de mystérieux et de romanesque dans ce voyage, partagea l'enthousiasme de Gulbeyaz lorsqu'elles abordèrent au rivage de cette contrée, dont elle avait été si souvent entretenue depuis le berceau. La mère et la fille ayant revêtu en débarquant le costume des femmes chrétiennes d'Espagne, firent à pied la route de Marseille à Arles, se livrant à mille suppositions pour chercher d'avance un moyen de s'introduire dans la maison où les attendait le trésor de Cid-Hamed. Leur bagage était des plus légers. Un grand panier qu'elles portaient tour à tour contenait, avec quelques hardes, une forte corde de la longueur de vingt à trente pieds environ, et roulée sur elle-même.

Cette corde était, selon Gulbeyaz, le seul objet matériel qui fût utile au succès du voyage: « Il n'en fallut guère plus à Fatima, la femme du vizir Hassem, pour délivrer son époux, » disait-elle à sa fille; et, afin de lui prouver qu'on réussit quelquefois à de grandes choses par de petits moyens, elle lui racontait l'histoire du vizir, vieux récit de l'Ésope des Orientaux. Le vizir Hassem, ayant encouru la disgrâce du calife son maître, fut condamné à passer le reste de sa vie renfermé au faîte de la plus haute tour de Bagdad; mais Fatima, sa femme, au lieu de s'abandonner à des larmes inutiles, vint, aux approches de la nuit, sous la fenêtre du prisonnier avec un escarbot, un peu de beurre, un écheveau de soie, un paquet de ficelle et un paquet de cordes. Elle attacha autour du corselet de l'escarbot une des extrémités du fil de soie, et, lui ayant frotté légèrement la tête avec le beurre, posa l'insecte contre le mur. L'escarbot, trompé par l'odeur du beurre, et croyant qu'il y en avait une provision au haut de la tour, grimpa d'une pierre à l'autre jusqu'à la

fenêtre du vizir, et lui porta ainsi le fil de soie. Avec le fil de soie le vizir soutira le paquet de ficelle, et avec la ficelle la grosse corde, qu'il fixa par un nœud au barreau de la fenêtre pour descendre et s'échapper. — Par ce récit et par d'autres du même genre, Gulbeyaz entretenait sa propre confiance et celle de sa fille.

Ce fut le soir du second jour depuis leur débarquement qu'elles aperçurent le terme de leur pèlerinage ; et, en reconnaissant ces lieux où s'étaient passées ses premières années, Gulbeyaz oublia un moment qu'ils n'étaient plus une patrie pour elle. Elle fit admirer à Zara la forme élégante de cette antique cité, qu'un poëte maure avait comparée à une harpe. Elle lui montra à quelques milles de distance la montagne de *Cordes*, qui conservait et qui conserve encore ce nom de la conquête sarrasine. Elle lui fit suivre des yeux le cours majestueux du Rhône, entourant de ses deux vastes bras le fertile Delta de Camargue ; elle lui fit remarquer les deux tours carrées qui dominaient le Cirque, rival du Colysée de Rome, et dernière citadelle où les Arlésiens avaient bravé les armes de Jussef-Ibin. Enfin elle nommait à sa fille les clochers de toutes les églises qui avaient, pendant vingt ans, servi de mosquées aux vainqueurs. Tout à coup les cloches chrétiennes sonnèrent l'*Angelus*. Dans son attendrissement, Gulbeyaz, quoique fidèle musulmane, ne put entendre cette harmonie solennelle sans se prosterner religieusement, comme si c'était encore la voix du muezzin qui invitait les croyants à la prière, du haut de la tour de Saint-Trophyme.

Les émotions de Gulbeyaz eurent quelque chose de plus triste lorsqu'elle passa le long du fameux champ d'Alyscamps, cimetière consacré aux braves qui avaient payé de

leur sang la défaite des Maures. Mais déjà elle n'était qu'à quelques centaines de pas des remparts, et elle n'hésita plus à franchir une des portes, en suppliant le bon génie qui semblait avoir jusque-là favorisé son voyage, de l'empêcher d'échouer au port. En effet, venant au-devant de tous ses vœux, le hasard, sinon un bon génie, introduisit la mère et la fille dans la maison de Cid-Hamed dès cette nuit même.

Embarrassée de demander un asile, après avoir erré pendant une heure dans les rues tortueuses d'Arles, écoutant tous les bruits, lançant des regards furtifs à chaque fenêtre où scintillait une lumière, Gulbeyaz s'arrêta enfin au Plan de la Cour, pour se reposer avec Zara sur le banc même de l'habitation qui fut autrefois la sienne. Dans une ville où l'on peut dire que les habitants vivaient, alors comme aujourd'hui, plus souvent sur la porte que sous le toit domestique, le banc extérieur était, comme il est encore, une sorte d'appendice nécessaire aux façades les plus modestes ; il coûtait du reste peu de chose sur ce sol romain où l'on trouve les bancs tout taillés, comme les bornes, sous forme de piédestaux et bases de colonnes, de chapiteaux et de cippes antiques, débris de granit ou de marbre des temples et des édifices du Forum. Qu'on devine quelles nouvelles sensations agitèrent, à cette place, la fille de Cid-Hamed ! qu'on se la représente oppressée par ses souvenirs, n'osant prononcer une parole, pendant que Zara, épuisée de fatigue, penche sa tête sur ses genoux ! qu'on se la représente, étrangère et musulmane, au milieu d'une cité chrétienne, tremblant comme si elle était venue pour commettre un larcin, ou se comparant à un espion engagé dans le camp ennemi !...

Tout à coup des cris partent de la maison ; ce sont des

cris de douleur, les accents d'une femme... Zara se réveille en sursaut de son demi-sommeil. Gulbeyaz se lève pour s'éloigner avec elle, lorsque la porte s'ouvre ; et une servante, qui en sort, aperçoit les deux musulmanes : « *Malavalisque!* (malpeste!) s'écria-t-elle après un mouvement de peur, qui sont ces inconnues? Je ne m'étonne plus que ma pauvre maîtresse ne puisse être délivrée du mal d'enfant, lorsqu'il y a sous sa fenêtre une pareille sorcière!

« — Vous êtes dans l'erreur, répondit Gulbeyaz d'une voix si persuasive que la servante eut quelque regret d'avoir ainsi rudoyé l'inconnue ; nous sommes deux pauvres pèlerines venues à la Sainte-Baume du fond de l'Espagne, et le ciel nous a inspiré sans doute en faveur de votre maîtresse la pensée de traverser Arles à notre retour : car ma fille, en ramassant çà et là des fleurs et des plantes sur les bords des chemins, en a justement cueilli une qui contient un remède que j'ai vu souvent employer avec succès dans les cas difficiles par les médecins arabes. »

Passant d'un extrême à l'autre, et naturellement plus portée, comme toutes les servantes du monde, à croire à l'empirisme qu'à la médecine, l'Arlésienne s'empressa de faire entrer les deux étrangères dans la maison, et les supplia elle-même de tenter au plus tôt l'essai d'un spécifique arrivé si à propos. Gulbeyaz ne la trompait pas : elle choisit un épi de seigle dans le bouquet de bluets, de pavots et d'autres plantes cueilli par Zara, fit tomber une poussière végétale de quelques-unes des capsules du grain, et, la mêlant avec un peu d'eau, dit à la servante de faire avaler à sa maîtresse cette potion, qui n'est plus un secret pour la médecine moderne. Une heure suffit pour en démontrer la vertu : l'accouchement eut lieu presque sans

douleur ; et la servante, après avoir réclamé pour elle le mérite de sa confiance, fit généreusement la part de Gulbeyaz, qui se vit dès lors accueillie par la famille avec toutes les prévenances d'une cordiale hospitalité. La maison était habitée par un fermier de Camargue, qui avait vainement désiré jusqu'à cette nuit que sa femme le rendît père. Il aurait cru manquer au plus saint des devoirs, s'il n'avait invité les deux pèlerines à s'arrêter quelques jours chez lui. Gulbeyaz n'eut garde de refuser. Tout allait donc au gré de ses désirs : traitée plutôt comme une parente et une amie que comme étrangère chez ses hôtes, elle eut un moment l'idée de leur révéler le but de son voyage; mais elle craignit malheureusement de changer leurs sentiments à son égard, en éveillant leur cupidité. Peut-être devenant déjà avare elle-même au moment où elle avait son trésor sous les yeux et presque sous la main, elle résolut de s'en emparer le plus secrètement possible, de peur d'être obligée de le partager.

Au bout de trois jours, ayant annoncé son départ pour le lendemain, elle attendit que la nuit fût venue pour procéder seule avec sa fille à l'enlèvement des diamants et de l'or de Cid-Hamed. Quand elle crut tout le monde endormi dans la maison et dans la ville, elle descendit à petit bruit de sa chambre, alluma une lanterne à l'aide d'un dernier charbon à demi éteint sous le couvre-feu, et passa de la cuisine au Ciel-Ouvert, suivie de Zara, qui portait la corde et le panier. La nuit était sombre, quoique étoilée ; le mistral, qui soufflait depuis la veille, s'engouffrait en mugissant dans la petite cour ; et Gulbeyaz était obligée de protéger avec sa main la lumière vacillante, en dirigeant ses rayons sur la dalle principale du caveau. Le mot magique fut prononcé, ainsi que le verset du Koran,

et, docile à ce charme récité d'une voix tremblante, le caveau s'ouvrit : « Courage, ma fille, dit alors Gulbeyaz à Zara, en fixant la corde autour de sa taille comme une ceinture; courage! c'est à toi de descendre hardiment, et de remplir le panier. Vois quels brillants reflets fait jaillir de l'or et des diamants la lumière, qui, depuis plus de vingt années, n'avait pas visité cette ténébreuse voûte. Ne crains rien, ma fille, il n'y a là que le trésor déposé jadis par mon père; descends hardiment. Dès que j'entendrai ton signal, je t'aiderai à remonter.

« — Je ne sais pourquoi je tremble, ma mère, dit Zara; mais il me semble que c'est dans mon tombeau que je descends pour jamais.

« — Courage, ma fille! répéta Gulbeyaz; chasse ces vaines terreurs. C'est la vie et non la mort que tu vas chercher pour toi et pour moi. Si la force t'abandonne, les bras de ta mère ne laisseront pas échapper cette corde, qui doit rester nouée autour de ton corps. »

Zara se recommanda au prophète, et se laissa enfin descendre dans le souterrain. Quand ses pieds atteignirent le sol, ils frappèrent sur un monceau d'or, et firent rouler quelques pièces monnayées, dont le son fit battre plus vivement le cœur de sa mère. « Vite, mon enfant, vite, lui cria-t-elle, remplis le panier. Encore, encore! je me sens la force de le soulever tout entier. Encore, encore! ne laisse pas un diamant ni un milleret : tout est à nous, c'est l'héritage de mon père.

« — Voilà le panier rempli, dit Zara au bout d'un quart d'heure.

« — Eh bien, maintenant délie la corde qui te ceint les reins, et attaches-y le panier; quand je l'aurai retiré du caveau, tu en sortiras à ton tour. »

Zara fit ce que lui commandait sa mère, et celle-ci essaya de tirer le panier à elle. Mais elle avait trop présumé de la force de ses bras ; la corde lui échappa tout à coup, le panier retomba lourdement au fond du caveau, et la dalle se referma d'elle-même. Gulbeyaz fut saisie d'horreur à cet accident inattendu.

« Ma mère, ma mère, j'étouffe, je me meurs ; de l'air, de l'air!... Avez-vous abandonné votre fille? » Ces cris sourds, dont l'accent avait quelque chose de fantastique en traversant l'épaisseur du caveau, achevèrent de troubler la malheureuse Gulbeyaz ; elle crut sa fille perdue, elle oublia le mot magique et le verset du Koran qu'elle aurait dû prononcer, au lieu de se livrer au désespoir. Se prosternant furieuse sur les dalles, elle chercha à les soulever ou à les écarter avec ses mains. Le sang jaillit de ses ongles, mais la pierre n'offrait aucune prise à leurs empreintes convulsives. « Ma mère, ma mère, je me meurs!... » Ce cri parvint une dernière fois jusqu'à l'oreille de Gulbeyaz, et elle n'entendit plus rien que le sifflement de la bise. Alors elle poussa elle-même un cri déchirant, heurta violemment la tête contre le caveau, et resta là immobile, privée de ses sens, jusqu'au point du jour.

Ses hôtes se levèrent avec une inquiétude vague; ils avaient cru entendre des sons étranges pendant leur sommeil. La vue de Gulbeyaz étendue dans le Ciel-Ouvert, son visage teint de sang, ses mains déchirées, leur révélèrent que ces sons effrayants n'avaient pas été l'illusion d'un rêve. Leurs secours empressés rappelèrent l'infortunée à la vie ; mais elle avait perdu la raison sans retour. Ses discours incohérents ne purent apprendre rien de certain sur ce qui s'était passé. Aux questions qu'on lui

adressait sur la disparition inexplicable de sa fille, elle éluda longtemps de répondre autrement que par des imprécations contre elle-même; ou quelquefois, en imposant silence à ceux qui l'interrogeaient, elle se baissait précipitamment et appuyait une oreille contre terre, comme si une voix souterraine lui parlait. La médecine déclara sa démence au-dessus de son art; un savant moine de l'abbaye de Montmajor fut appelé pour calmer cette âme en peine; mais comme elle répondait aux paroles de l'Évangile en invoquant Allah et Mahomet, il la crut possédée d'un démon musulman. La vue de l'or et des bijoux excitait les crises les plus cruelles de ce délire. Se dérobant aux soins de ses hôtes, Gulbeyaz déserta leur maison pour vivre errante dans la ville, tantôt sollicitant l'aumône, tantôt la repoussant. Les bruits les plus opposés, les soupçons les plus contradictoires pesèrent tour à tour sur l'étrangère; c'était chaque jour une nouvelle interprétation de ses récits, où la vérité se mêlait souvent aux rêves de la folie. Mais l'étrangeté même de son malheur et de ses aveux protégea sa liberté. Elle vécut une année encore, mendiante, vagabonde, sans autre toit que la voûte du ciel ou quelque porche solitaire, et désignée par le peuple sous le nom de *la pèlerine folle*.

Un matin on la trouva morte sur le Plan de la Cour, l'oreille contre terre, dans l'attitude qu'elle prenait si souvent, comme pour écouter les sons étouffés de la voix souterraine de sa fille.

Lecteur, je voudrais bien pouvoir vous dire si le trésor de Cid-Hamed était tombé réellement aux mains du juif Chamore, ou s'il fut trouvé enfin par ceux qui lui succédèrent; je l'ignore, et ce n'a pas été du moins par le dernier propriétaire de la maison du Plan de la Cour, qui ne s'est pas

même donné la peine de chercher. Ce qu'il estimait le plus dans sa propriété, c'était une espèce de terrasse mauresque où il se rendait souvent pour contempler face à face l'homme de bronze qui surmonte la tour de l'Horloge; admirable statue dédaignée des antiquaires, mais dont tout véritable Arlésien est plus fier que le peuple de Rhodes ne l'était de son fameux colosse.

CHAPITRE IX.

Shylok. — His means are in supposition : he has an argosy bound to Tripolis, another to the Indies ; I understand moreover upon the Rialto, he has a third at Mexico, a fourth for England , — and other ventures he has, squandered abroad : but ships are but boards, sailors but men : there be land-rats, and water-rats, water-thieves, and land-thieves ; I mean pirates ; and then there is the peril of waters, winds and rocks, etc.

Shakspeare's *Merchant of Venice.*

Shylok. — Ses ressources sont en supposition ; il a un vaisseau en mer pour Tripoli, un autre pour les Indes. On m'a dit encore sur le Rialto qu'il en a un troisième au Mexique, un quatrième en Angleterre, et je ne sais combien d'autres en divers ports étrangers ; mais les navires ne sont que des planches, les matelots que des hommes. Il y a des rats de terre et des rats de mer, des voleurs de mer comme des voleurs de terre, je veux dire des pirates ; et puis le péril des eaux, des vents et des écueils, etc.

S'il y avait deux hommes à peu près indifférents aux causes du joyeux tumulte qui venait d'agiter la ville d'Arles, c'étaient ceux qui, retirés dans l'arrière-pièce de la maison du Plan de la Cour, s'y entretenaient à huis clos de leurs affaires commerciales, au moment où Dragonet allait descendre de cheval au fond de la traverse. Ils étaient lombards, c'est-à-dire marchands l'un et l'autre, vêtus, comme tous les bourgeois d'alors, de la garnache et du surcot à man-

ches par-dessus ; mais une espèce de marque en feutre, découpée en forme de roue, cousue sur la poitrine de l'un d'eux, indiquait le juif ; l'autre était ce malheureux maître Coussane, le maquignon, que nous avons rencontré déjà dans l'auberge de la Graïlle.

« Tout ce que vous me racontez là, maître Coussane, me remplit de douleur, disait le juif ; Kis, père de Saül, n'en n'éprouva pas davantage, croyez-moi, lorsqu'on lui apprit la perte de ses ânesses. Si, à la dernière fête des tabernacles, mes frères n'avaient daigné m'élire pour un de leurs rabbins, ce qui, en dehors de mes propres affaires, me surchage de toutes celles de notre synagogue, je crois que j'irais avec vous à la recherche de vos étalons dans les montagnes d'Éphraïm, dans le pays de Salisa, jusque dans le pays de Schalim...

« — Honorable Chamore, interrompit maître Coussane, vous oubliez que ce n'est ni à Éphraïm, ni à Salisa, ni à Schalim, que mes chevaux m'ont été enlevés, mais dans le bois de Pomerolles...

« — Que ne puis-je vous dire comme Samuel à Saül : « Quant aux ânesses que tu as perdues il y a trois jours, ne t'en mets point en peine, parce qu'elles ont été retrouvées. »

« — Je vous avoue, honorable rabbin, que j'aimerais autant entendre sortir de votre bouche ces paroles plus claires : « Tenez, maître Coussane, voilà de l'argent à votre service : si les Brabançons consentent à vous rendre vos chevaux moyennant une somme raisonnable, je vous en fais l'avance, et vous me rembourserez avec intérêt après la vente du plus beau de tous, votre arabe Ali-Bey, dont ces bandits ne sauraient estimer la valeur, et qu'à la veille d'un tournoi on doit placer avantageusement. »

« — Maître Coussane, reprit le juif, souffrez que je regrette de n'avoir pas, comme Samuel, le droit d'être surnommé le Voyant : car il me répugne de me mêler d'une affaire qui n'est qu'une supposition. Heureusement que je n'ai pas moi-même en ce moment de destrier à vendre, et vous ne pourrez m'accuser de redouter la concurrence des vôtres ; croyez-moi donc : n'allez pas vous jeter encore une fois dans les piéges des Philistins : s'ils pensaient que vous avez de l'argent ou des amis intéressés à votre commerce, ils seraient fort capables de vous retenir vous-même captif, et de ne vous relâcher que contre une grosse rançon. Laissez-moi faire ; je pourrai peut-être vous dire avant peu, comme Samuel au fils de Kis, « de ne plus vous mettre en peine. » Qui sait si d'eux-mêmes les Brabançons ne me proposeront pas à moi l'acquisition de vos arabes? Autorisez-moi à les acheter pour vous les rendre, ou plutôt vendez-les-moi d'avance aujourd'hui par un acte en règle; car vous savez que nous autres pauvres enfants proscrits d'Israël, nous ne saurions être trop prudents parmi les gentils.

« — Que craignez-vous donc, honorable Chamore?

« — Je craindrais que mon obligeance ne fût mal interprétée, voyez-vous, par quelque chrétien, si je réussissais dans cette opération délicate avec les Brabançons, et qu'on ne m'accusât de m'être entendu d'avance avec eux, maître Coussane. Vous savez que, par l'article 22 des statuts de la république arlatine, les recéleurs et les complices sont punis comme les voleurs.

« — Je consens à toutes les précautions qui vous semblent nécessaires, « dit maître Coussane, qui ne put s'empêcher de soupçonner l'enfant proscrit d'Israël d'être déjà d'accord avec les Philistins.

Ce fut pendant qu'ils rédigeaient ensemble le brouillon de cet acte exigé par la prudence du juif, que le bruit d'un cheval qui s'arrêtait à la porte fit tressaillir maître Coussane; deux éperons retentirent contre le pavé, la porte s'ébranla sous les coups du marteau, et la servante fit entrer un chevalier que les deux marchands reconnurent : « C'est le chevalier Dragonet de Montdragon qui vient solder quelque vieille créance, dit tout bas maître Coussane au rabbin : je vous quitte, et reviendrai plus tard signer tout ce qu'il vous plaira. » Ce disant, maître Coussane salua Dragonet en passant, et sortit non sans soupirer, lorsqu'il admira Passeroun laissé par son maître à la porte.

Le juif, tout occupé à s'humilier devant son nouveau visiteur, n'opposa aucun retard de politesse au congé que prenait l'autre; de son côté, Dragonet, sans trop faire attention aux saluts respectueux de Chamore, entra en matière avec lui, en dédaignant toutes les précautions oratoires, tous les détours dont on enveloppe assez souvent une demande du genre de celle qui l'amenait :

« Faites moins de façons avec moi, dit-il; nous sommes malheureusement de vieilles connaissances : d'ailleurs, maître Chamore, je suis pressé; moins que jamais je vous tiendrais compte de vos saluts et de vos paroles inutiles. Au fait donc : je viens racheter les bijoux que madame Annette a déposés chez vous il y a trois jours.

— « Vous les trouverez tous tels qu'ils m'ont été remis, seigneur chevalier; et comme j'ai pris l'intérêt d'avance sur les trois mille sous melgoriens dont madame avait besoin en échange, vous n'aurez que cette somme juste de trois mille sous melgoriens à me restituer.

— « Doucement, honnête rabbin, reprit Dragonet, j'ai

une double affaire à conclure. Je veux que tu rendes les bijoux, et que madame Annette les trouve chez sa sœur, en venant assister aux fêtes prochaines ; mais ce sera toi qui me prêteras les trois mille sous melgoriens pour te les rendre : comme il m'en faut cinq cents de plus pour moi, tu me les prêteras aussi, ce qui fera trois mille cinq cents sous melgoriens à ajouter au chiffre de mes dettes.

« — Je comprends, sire chevalier ; il s'agit d'une substitution de gage pour la première somme, et d'un engagement nouveau pour la seconde ?

« — Tu comprends à merveille, et je te sais gré de ne pas commencer aujourd'hui par me dire que je viens dans un mauvais moment. Puisque tu as les trois mille sous melgoriens tout comptés au fond de quelque tiroir, dépêche-toi de me les remettre.

« — Vous avez donc là vous-même, chevalier, les titres du nouvel engagement que vous me proposez ? Vous savez qu'avec un si vaillant seigneur je ne suis pas difficultueux. Pourvu que vous ne m'offriez aucun des objets que la loi chrétienne me défend de recevoir, tels que socs de charrue et autres instruments aratoires, vases sacrés ou ornements d'église.....

« — Misérable, s'écria le chevalier avec colère, me crois-tu donc réduit à piller les sanctuaires et les autels du Dieu qu'ont crucifié tes ancêtres !

« — Monseigneur, dit humblement le juif, qui craignait d'avoir offensé son débiteur irritable, votre dévoué serviteur Chamore n'est pas de ceux sur qui peut retomber le sang du prophète de Nazareth : ma famille est venue de Tolède à Arles, et je descends de ces Hébreux descendus eux-mêmes non des Israélites de Jérusalem, mais de ces membres exilés des dix tribus que Nabuchodonosor avait

transportés en Espagne. Lorsque Caïphe leur fit demander leur avis sur le prophète Jésus, ils répondirent que, selon eux, il ne méritait pas d'être mis à mort, et qu'il était vraiment le Fils de Dieu [1].

« Je suis enchanté de te savoir des ancêtres aussi peu juifs, dit Dragonet radouci; car j'ai besoin d'être cette fois traité en frère par toi, honnête Chamore : tous les gages que je pourrais te donner, tu les tiens déjà, et je n'ai plus que ma parole de chevalier à t'offrir. »

Chamore pâlit :

« Hésites-tu donc ? continua Dragonet. Oh alors tu en as menti en te disant issu des ancêtres que tu invoquais tout à l'heure ; et si tu es bientôt condamné à mort, je ne te plaindrai pas si l'on te pend entre deux chiens, comme un vrai descendant d'Hérode, de Caïphe, des pharisiens et des scribes.

— « Que le Dieu d'Isaac et de Jacob, qui est aussi le vôtre, monseigneur, écarte de moi cette cruelle malédiction !

— « Ma parole de chevalier ne te suffit pas ! Aurais-tu donc mieux aimé que je vinsse avec des gages douteux, des coffrets pleins de cailloux de la Crau et bien cadenassés, en te jurant qu'ils contiennent de l'or ?

— « Non, monseigneur ; je me serais rappelé que ce fut ainsi que le grand guerrier surnommé le Cid par les Maures trompa la crédulité de nos frères d'Espagne, lors-

1 Telle était la prétention des juifs de Tolède. On trouve dans les archives de cette ville la copie de la lettre que la synagogue montra au roi Alphonse VI, lorsqu'il eut chassé les Maures : *Levi, archisinagago, Samuel y Joseph, home bonos del Alsama de Tolede, a Eleazar cuny gran sacerdote, a Samuel Canud, y Anas, y Cayphas, homes bonos de la Alsama de la terra santa, salud en el dios de Israel*, etc.

que, proscrit et forcé de partir à la hâte, il obtint de Vidas et Rachel six mille marcs d'argent, sur le dépôt d'un coffre qui ne contenait que du sable.

— « Ajoute que le Cid n'en fit pas moins retirer religieusement ce dépôt, au lieu de l'abandonner à Vidas et à Rachel, comme il aurait pu le faire pour se dédommager du bas prix auquel ces vils usuriers lui avaient souvent acheté les dépouilles conquises par sa bonne épée sur les païens. Mais je dois te dire sur quoi je fonde mes espérances lorsque je t'offre ma parole en échange de ton or. Je suis pauvre en effet, Chamore ; mais tu as entendu parler de mon aïeule, la comtesse Adelazis de Roquemartine : c'est pour me rendre auprès d'elle que j'ai besoin de cinq cents sous melgoriens ; et je ne la quitterai pas sans obtenir de sa tendresse pour moi au moins dix fois cette somme.

— « Monseigneur s'est donc résolu à plier sous la discipline maternelle de la noble comtesse ? Je m'étais permis de vous en donner le conseil... le conseil d'un vieillard... lorsque vous fûtes réduit dernièrement à payer un mauvais coup de dé par la vente rachetable de votre meilleur pré. Je vous approuve, seigneur, et je comprends que, pensant peut-être à perpétuer par un noble mariage le nom illustre de Montdragon, vous ne voulez pas que madame Annette ait trouvé en vous un ami moins généreux que les autres dames qui ont pu accuser votre constance, jamais votre libéralité...

— « Je ne suis pas venu chercher ici ta morale ou tes conjectures, Chamore ; et si je veux bien ne pas te punir de la licence que tu viens de donner à ta langue de juif, c'est que j'espère bien ne pas sortir sans que tu aies accepté ma parole de chrétien.

— « Mais, seigneur, ce que vous me proposez est inouï ;

nous sommes tous mortels, et les braves chevaliers plus exposés que d'autres aux dangers qui abrégent nos jours avant le terme assigné par le roi Salomon à la vie de l'homme. Si vous périssiez avant de racheter cette parole, contre qui aurais-je recours? Faisons une supposition moins triste : vous allez entreprendre un voyage; Dieu seul peut en connaître la durée; pendant votre absence, je puis être moi-même ruiné, chassé de la république par suite des persécutions des princes ou du peuple : où irai-je avec votre parole pour toute richesse? Votre parole me fera-t-elle obtenir l'hospitalité chez les gentils de votre foi? parole de chrétien sans doute, monseigneur! mais, diraient-ils, elle a perdu sa valeur dans une bouche de juif. Quant à nos propres frères, pourrais-je exiger qu'ils eussent la même confiance que moi à cette parole de chrétien?...

— « J'ai promis de t'écouter patiemment, Chamore, reprit le chevalier avec impatience; continue donc, si cela te plaît, à faire valoir les bonnes raisons que tu aurais de me refuser. Tout ce que tu as dit est juste; mais tu n'en auras que plus de mérite à m'accorder ma demande.

— « Quoi donc! seigneur chevalier, ne vous reste-t-il réellement plus d'autres gages que votre parole?

— « Plus d'autres, honnête rabbin.

— « Il vous faut aujourd'hui même les bijoux de madame Annette, plus cinq cents sous melgoriens?

— « Aujourd'hui même; car le vent changera demain, disent les marins, et je m'embarque sur la galère du patron Bayol, prête à mettre à la voile pour Marseille; avant quinze jours tu me reverras avec les cinq cents sous melgoriens, car je serai ici la veille du tournoi...

— « Mais, seigneur chevalier, si vous vous embarquez, emmènerez-vous votre destrier?

— « Sans doute ; sur mer comme sur terre, Passeroun et moi nous sommes inséparables.

— « Cependant, seigneur, permettez-moi de vous faire observer que vous faites inutilement partager à votre bon destrier les fatigues du voyage, et qu'il vaudrait mieux le laisser ici, pour le retrouver avec toute son ardeur et sa force le jour du carrousel.

— « Tu consentirais peut-être à le recevoir en gage...

— « A défaut d'autre, je m'en contenterais pour vous être agréable, et bien assuré que vous ne me le laisseriez pas pour trois mille cinq cents sous melgoriens, quoique pour ce prix on puisse acheter quatre destriers de pur sang arabe ; cependant je ne l'accepterais pas sans condition.

— « Eh bien, comme je suis persuadé que tu ne m'en imposeras que d'honnêtes, tu les dicteras toi-même au notaire ton voisin ; envoie-le chercher.

— « Il est toujours à mes ordres, » dit le juif, qui appela sa servante : « Debora, va querir maître Bourdelon.

— « Réfléchis bien à l'importance du gage que tu me demandes, dit Dragonet en attendant la venue du notaire ; tu sais qu'après l'homme il n'est aucune créature de Dieu plus noble que le cheval ; ce qu'est le chevalier aux autres hommes, le cheval l'est aux autres animaux. Le cheval, pour le guerrier, est un compagnon, un ami, qui partage ses travaux, ses fatigues, ses périls ; bien plus, qui, comme lui, éprouve l'enthousiasme du combat, l'ivresse de la gloire.

— « Je le sais, dit Chamore ; je sais aussi que de tous les destriers votre Passeroun est le plus incomparable et le plus cher à son maître ; aussi je prétends qu'en votre absence il soit nourri du meilleur foin et de la meilleure avoine de mon écurie, que je vous passerai au prix coû-

tant, avec un léger intérêt. Mais voici le notaire. — Asseyez-vous à cette table, maître Bourdelon, et écrivez...

— « Je suis prêt, dit le notaire; la formule d'usage est écrite d'avance sur tous les parchemins de mon cartulaire.

— « Écrivez donc, continua le juif: Sachent tous, présents et à venir, etc., etc. : 1° que Ruben Chamore prête au seigneur Maurice Dragonet de Montdragon, chevalier, trois mille cinq cents sous melgoriens, que ledit seigneur promet de lui rendre fidèlement, en même numéraire, le....., veille de la Pentecôte; en vertu de quoi le seigneur Maurice Dragonet de Montdragon laisse en gage audit Ruben Chamore son cheval Passeroun.

« 2° Il sera pourvu largement par Ruben Chamore à la provende dudit Passeroun, en paille, foin, son, avoine et eau; dépense dont il sera tenu un mémoire exact, et que le chevalier remboursera, sans payer sur cette somme additionnée d'autre intérêt que l'intérêt légal, comme sur la somme principale.

« 3° Si, par suite de mort naturelle ou violente, faute d'argent ou autre cause, le chevalier Maurice Dragonet de Montdragon négligeait de retirer son gage, Ruben Chamore ne pourrait être tenu de nourrir plus longtemps ledit gage, et il aurait le droit de le céder aux mêmes conditions.

— « Pour preuve de ma sincérité, dit Dragonet en interrompant la dictée du juif, je consens à cet article, bien entendu que, si je vis, je serai libre de réclamer Passeroun en remboursant trois mille cinq cents sous melgoriens avec les intérêts; mais, maître Bourdelon, ajoutez cette clause, qu'en cas de mort du chevalier Dragonet de Montdragon, le juif Ruben Chamore s'engage à ne vendre

18.

Passeroun ni à un païen, ni à un juif, ni à un hérétique, ni à un vilain, mais à un homme noble, prince ou chevalier, qui sache tout ce qu'un guerrier doit d'égards à un bon destrier de bataille. Si par ledit Ruben Chamore était négligée cette clause de vente, il se soumet à toutes les malédictions énumérées dans l'Ancien et le Nouveau Testament; il consent à s'associer au supplice de Judas le maudit, qui livra le Fils de Dieu aux juifs déicides, et à être englouti vivant dans la terre avec Dathan et Abiron, pour être livré ensuite au feu éternel, etc. [1]. »

L'acte étant ainsi conçu et minuté par le notaire en présence des parties, conformément à l'article 58 des statuts de la république d'Arles, le juif et le chevalier y apposèrent successivement leur seing, marque arbitraire qui équivalait alors à la signature. On pourrait encore le trouver peut-être dans le cartulaire de mon ami Estrangin ou dans celui de mon ami Richaud, tous deux habiles notaires et spirituels bourgeois de notre ville, ou plutôt encore dans l'étude de maître Véran, rival de ce révérend docteur Dryadust, qui joue un si beau rôle dans l'introduction d'Ivanhoe.

Les bijoux d'Annette et les cinq cents sous melgoriens

1 Je trouve cette conclusion dans une donation faite par le comte Bertrand, sa femme et sa mère, aux chanoines de Saint-Trophyme. Il m'a paru que cette formule d'imprécation biblique s'appliquait mieux encore à un acte dont un juif était une des parties contractantes.

« Sane, si quis nos aut ulla apposita persona frangere aut irrumpere voluerit, non valeat vindicare quod tentaverit; sed omnibus quæ in Novo vel Veteri Testamento scriptæ sunt maledictionibus subjaceat, sit socius in pœna Judæ perdito, qui Dei Filium Judæis ad perdendum tradidit, et cum Datham ac Abirom, quos vivos terra absorbuit, in æterno periturus incendio deputetur, etc. »

(*Pontificium arelatense*, p. 212.)

furent alors remis à Dragonet de Montdragon, qui eut besoin de toute sa fermeté pour ne pas verser des larmes en faisant ses adieux à Passeroun. Quant au pauvre cheval, il entra d'un air si triste dans l'étable du juif, qu'il semblait comprendre le chagrin du chevalier; et peut-être même, comme aurait dit maître Espeli, qu'un sombre pressentiment lui faisait deviner l'avenir. Sans ce baptême de la Graïlle, que j'ai raconté dans le premier chapitre, je pourrais ajouter à cette séparation un merveilleux poétique, et user même du privilége d'Homère, qui fait parler si à propos, quoique si inutilement, les chevaux d'Achille. L'histoire ne mentionne ici que la tristesse muette de Passeroun.

CHAPITRE X.

Queste con molte offerte e con buon viso ,
Ruggier fecero entrar nel paradiso ;
Che si può ben così nomar quel loco
Ove mi credo che nascesse Amore.
Non vi si sta se non in danza e in gioco,
E tutte in festa vi si spendon l'ore, etc.

ARIOSTO, *Orlando furioso*, canto VI.

« Leurs offres gracieuses et leurs doux regards firent entrer Roger dans le paradis ; certes, on peut bien nommer ainsi ce séjour, où je crois que l'Amour est né, où le temps s'écoule dans les danses et les jeux, où tout est fêtes et plaisirs. »

En ce temps-là, les marins d'Arles étaient les émules des Génois et des Pisans dans la navigation du Rhône et de la Méditerranée. Le fleuve et la mer n'étaient pas seulement pour nos ancêtres une route commerciale, mais un glorieux champ de bataille. Les républiques italiennes y redoutaient leur courage autant que leur industrie et leur science nautique. C'était surtout là que leur étendard se déployait avec fierté. Il n'y avait rien de trop alors dans cette devise qui couronnait le lion arlésien :

URBS ARELATENSIS EST HOSTIBUS HOSTIS ET ENSIS.

Les ennemis d'Arles trouvaient toujours ce lion sur ses gardes et armé. Sur terre, la situation topographique de notre république la réduisait généralement à la défensive :

belliqueux, hardis, ses citoyens ne pouvaient prétendre à être conquérants. Une victoire n'avait de résultats pour eux que sur mer; une portion de territoire ou une forteresse à garder ne pouvaient leur convenir; mais ils allaient volontiers rendre une visite de représailles à un peuple hostile; ils pouvaient conduire au port un navire conquis, et refuser de le rendre. Les témoignages du maréchal Gervais de Tilbury, et les traités conclus avec les Pisans et les Génois, disent assez que les marins des autres nations ne se mesuraient pas impunément avec les nôtres; et il en est resté aux descendants de ceux-ci, les habitants du quartier de la Roquette, une certaine assurance de regard et des habitudes martiales, qui prouvent que bon sang ne peut mentir. C'est surtout à nos marins que s'applique ce que disait le savant maréchal des peuples riverains du Rhône, que les grands vents étaient sans doute cause de leur caractère *tempétueux* [1] et inconstant, auquel il ne manquait que le frein d'un maître. Naturellement les marins étaient la classe la plus indisciplinée de la république, la plus jalouse de ses droits, la plus amoureuse des bruyants désordres de la sédition.

Par suite d'une émeute récente, prélude des troubles plus sérieux qui éclatèrent quelques années plus tard et se terminèrent par la ruine de la république, l'archevêque ayant lancé une bulle d'excommunication contre les marins d'Arles, ceux-ci cherchaient volontiers l'occasion de tourner en ridicule les foudres ecclésiastiques.

Sur la galère où Dragonet de Montdragon avait pris

1 *Ventosi* est traduit par *léger* dans les Mémoires d'Anibert; mais je crois être plus vrai dans le sens que je donne à ce mot, le maréchal se servant du mot *inconstantes* pour exprimer cette seconde pensée.

son passage, s'était embarqué un prêtre, qui ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait mal choisi son navire. Le vent était favorable, le ciel pur : tout annonçait aux matelots qu'ils arriveraient à Marseille sans avoir besoin de faire une prière : leur esprit *gabeur* pourrait donc s'exercer impunément sur la robe du *capelan*.

« En vérité, dit l'un, il paraît que monseigneur l'archevêque a enfin eu souci de nos pauvres âmes; il nous a envoyé un saint vicaire pour nous défendre des dracs du Rhône.

— « Par saint Julien, dit un autre, tu oublies que les capelans n'exorcisent pas pour rien : si nous arrivons à bon port, il nous en coûtera quelques sous raymondins.

— « En effet, dit le premier, j'ai entendu dire tout à l'heure au patron que notre abbé s'est bien gardé de payer son passage; il espère avoir du retour avant de prendre congé de nous.

— « Taisez-vous, dit le premier; ne le reconnaissez-vous pas? C'est le capelan qui prêcha si bien le dernier carême à Saint-Césaire.

— « Si je le reconnais! répondit un vieux contre-maître, certainement, et je me rappelle que, comme Jonas, il répéta pendant une heure : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite! »

— « Alors c'est un faux prophète, car il y a plus de quarante jours de cela.

— « Un faux prophète! vous insultez ce pauvre capelan, dit le premier matelot; je soutiens que c'est un vrai prophète, moi, et je veux vous le prouver en le jetant à l'eau : vous verrez s'il n'est pas avalé par une baleine. »

Le matelot, joignant une démonstration menaçante à ses paroles, faisait mine de s'approcher du prêtre assez

brusquement; et celui-ci, qui n'avait pas perdu un mot de l'entretien, tout en affectant de se tenir à l'écart, eut peur, se signa, et, en s'éloignant de plus en plus, faillit heurter Dragonet de Montdragon, autre témoin muet de cette scène. Dragonet se laissa aller à un sentiment chevaleresque, et se plaçant, les bras croisés, entre les matelots et le prêtre tremblant :

« Holà! mes maîtres, dit-il, si c'est un jeu, il est temps qu'il finisse ; et si vous vouliez sérieusement porter la main sur ce saint homme, je vous préviens que je rendrai la partie égale.

— « Oh! oh! dit le contre-maître, est-ce un défi? noble senhor, êtes-vous pour l'archevêque?

— « Je suis pour le respect qu'on doit à un passager.

— « Mais il n'a pas payé son passage.

— « Eh bien, dit Dragonet en leur jetant cinq sous raymondins, le voilà payé : avez-vous encore quelque chose à dire? je vous répondrai. »

Il en coûtait aux matelots de reculer; ils ne répliquèrent rien, mais ils murmurèrent entre eux quelques menaces inintelligibles, semblables à des chiens que le chasseur arrête au moment où ils croyaient pouvoir s'élancer sur le gibier... Heureusement que l'un d'eux trouva un bon mot, ou ce qui lui parut tel, pour justifier la retraite :

« Nous avons tort, camarades, dit-il; la galère est encore dans les Gras du Rhône, et l'article 139 des statuts de la république défend, sous peine d'amende, d'y jeter les lests inutiles d'un navire. Le gentilhomme nous aidera lui-même, s'il le faut, quand nous serons en pleine mer. »

Toutefois on oublia prudemment de prendre le capelan pour un lest après l'avoir pris pour un autre Jonas, et il

débarqua sans autre incident à Marseille avec Dragonet de Montdragon.

Malgré le double service qu'il lui avait rendu, celui-ci s'était montré fort peu communicatif, et le capelan avait respecté une réserve qui ressemblait plutôt à la distraction d'un homme préoccupé qu'à du dédain ou à de la défiance ; cependant il ne le quitta pas sans le remercier.

« Senhor prêtre, lui répondit Dragonet, vous ne me devez rien.

— « Dieu, dit le prêtre, vous récompensera.

— « Hélas ! senhor capelan, je vous l'avoue, je ne sais trop si c'est par courtoisie humaine, encore moins si c'est par charité chrétienne, que j'ai pris en main votre cause : je m'ennuie de la paix, et, étant d'humeur un peu guerroyeuse, je n'étais peut-être pas fâché de trouver quelques horions à distribuer.

— « Ne vous faites pas plus mauvais chrétien que vous n'êtes, mon fils : je sais bien que le monde vous a souvent enlacé dans ses séductions; on vous voit rarement aux églises, m'a-t-on dit, car je ne suis pas vicaire d'une paroisse d'Arles ni de Saint-Remy; mais j'ai connu votre défunte mère, qui aimait la religion et ses ministres : vous ne pouvez avoir oublié toutes ses saintes leçons. »

Dragonet, à ces mots, eut quelque remords de s'être montré si froid envers un prêtre qui avait connu sa mère :

« Senhor capelan, dit-il, vous êtes indulgent pour la jeunesse ; pardonnez-moi si je vous ai paru vouloir éviter votre entretien dans ce voyage : je devais craindre qu'un saint homme comme vous n'eût de longs prônes à faire à un pécheur comme moi.

— « Nous nous reverrons, reprit le prêtre; car vous ne

quitterez pas Marseille sans aller rendre visite à votre respectable aïeule.

— « Sans doute, et j'irais dès ce jour, si je ne croyais devoir visiter auparavant un tailleur de cette cité; car je puis vous confesser encore le péché de vanité, mon père.

— « Ce n'est ici qu'un sentiment de respect qui vous retient, dit le prêtre; la comtesse aime en effet que les jeunes gentilshommes se montrent parés à sa cour. Adieu, senhor chevalier, je vous annoncerai; car c'est chez la comtesse que je me rends moi-même : je suis le chapelain du seigneur des Baux, et je vais chercher sa fille Laure, que j'étais venu accompagner il y a un mois. Adieu donc, mais au revoir. »

Le prêtre et le chevalier se séparèrent.

Le lendemain, Dragonet, s'étant donné une garnache neuve, une belle simarre et un manteau agrafé à droite selon la mode d'Espagne, se préparait à se rendre par mer au château de la comtesse, situé à l'embouchure de la petite rivière de Bauve, lorsqu'un varlet qui l'avait cherché dans toutes les auberges de la ville lui amena, de la part de son aïeule, un palefroi de promenade. C'était le premier effet de la reconnaissance du capelan : Dragonet monta ce cheval, non sans soupirer au souvenir de Passeroun.

Le château était pittoresquement situé au revers d'une montagne couronnée de pins : les abords annonçaient une résidence princière. Dans l'avenue principale, Dragonet aperçut son ami le capelan qui venait à sa rencontre. « Senhor chevalier, lui dit celui-ci, votre aïeule vous appelle son enfant prodigue; mais vous la trouverez disposée à tuer le veau gras pour fêter votre retour. Vous m'a-

vez prévenu que vous aviez peur des sermons et des prônes : j'ai fait un petit mensonge de charité pour vous, en obtenant que votre aïeule, qui est un peu prêcheuse, ne vous en ferait pas un seul, sous prétexte que je vous avais suffisamment prêché de sa part. Je vous prie de ne pas me démentir.

— « Je m'en garderai bien, lui dit Dragonet, qui pensa en outre : J'ai certes bien placé mes cinq sous raymondins en payant le passage de ce bon capelan ; sa reconnaissance est la courtoisie même; il ne se contente pas de vouloir mon salut dans l'autre monde, il fait ma paix avec mon aïeule dans celui-ci. » En effet, le chapelain continua à s'entretenir charitablement avec Dragonet, qui avait mis pied à terre en entrant dans l'avenue : « Senhor chevalier, encore un avis : vous trouverez un fou au château, soyez indulgent pour lui; votre aïeule l'aime mieux fou que sage : vous trouverez aussi des dames d'honneur gracieuses et jeunes; soyez galant, mais en tout bien et tout honneur; votre aïeule tient cour et parlement d'amour; ne vous y faites pas de procès, pour plus d'une raison. Enfin, vous allez trouver aussi la douce Laure des Baux; c'est la fille de votre ennemi, du seigneur Hugues, que vous avez eu le tort d'humilier un peu trop souvent dans les tournois, en le désarçonnant au moment où il se croyait le vainqueur de la joute ; mais n'oubliez pas que Laure des Baux est aussi la petite-nièce de votre aïeule et sa favorite : soyez ennemi généreux, et laissez même croire à la possibilité d'un traité de paix. »

Pendant que le prêtre parlait : « Voilà, certes, se disait Dragonet à lui-même, une aventure qui me rendra le champion de l'Église : en conscience, s'il y avait une autre croisade contre les Albigeois, je prendrais la croix :

combien de faux pas j'aurais faits depuis Arles jusqu'à Marseille, si j'avais consenti à livrer le bon capelan aux poissons du Rhône! »

La vieille comtesse Adelazis parut en ce moment sur le perron du château avec ses dames : elle embrassa tendrement son petit-fils : « Beau gentilhomme, lui dit-elle, on m'a dit que vous vous rendiez prisonnier à discrétion; je serai donc généreuse : le passé est oublié... » Ici le chapelain s'interposa charitablement; car il savait que la bonne dame était capable de se tromper elle-même et de faire un long discours, tout en disant, sous forme de précaution oratoire, qu'elle n'en voulait pas faire. « Je suis d'avis, dit-il, que l'arrivée du chevalier ne retarde pas le déjeuner. » Dragonet adressa un sourire au capelan pour le remercier.

La comtesse était une de ces châtelaines que certains romanciers et auteurs dramatiques ont prises à tort pour le type absolu des douairières du moyen âge : elle était bien l'*expression* de l'époque dans ce sens qu'elle en outrait les ridicules : Walter Scott lui-même a placé une châtelaine de ce genre à côté de la tendre Isabelle de Quentin Durward; il en a peint une autre dans la Tour de Tilliétudlem; je suis persuadé cependant qu'au moyen âge les aïeules étaient plus généralement de respectables châtelaines, portant avec dignité leurs cheveux blancs et leurs robes passées de mode, sans chercher à prolonger leur jeunesse au delà de soixante ans, sans exiger qu'on les trouvât toujours belles, toujours dignes d'inspirer la « belle passion. » Ce n'est pas que je prétende excuser tout à fait les torts graves de Dragonet de Montdragon envers la vieille douairière; mais je dois dire qu'orphelin de bonne heure, il eût plus longtemps supporté le joug

utile de l'autorité de son aïeule, si la sagesse ne lui avait pas paru bien puérile et bien ennuyeuse sous la forme d'une châtelaine qui gâtait les meilleurs conseils par le langage d'une pédantesque galanterie, fatiguait même de sa tendresse en la rendant trop prêcheuse, et qui surtout se donnait le ridicule de certaines prétentions peu conciliables avec son âge.

Mais déjà plusieurs années s'étaient écoulées depuis que Dragonet n'avait vu la comtesse; et, soit qu'il se fût exagéré autrefois ses griefs contre la vieille châtelaine, soit que le capelan, dans sa reconnaissance, eût réussi à dissiper toutes les préventions défavorables de l'aïeule contre le petit-fils et du petit-fils contre l'aïeule, notre chevalier ne vit en elle qu'une noble dame qui conservait de sa jeunesse un peu de goût pour les frivoles passe-temps et les flatteries des troubadours. D'ailleurs, l'affection de la comtesse pour lui, ranimée par ce retour imprévu, et l'espoir qu'elle avait de réaliser enfin un des rêves de son orgueil nobiliaire, c'est-à-dire, de marier son petit-fils, pour perpétuer le nom de Montdragon, qui avait été le sien..., tout se trouva d'accord avec les bonnes intentions du chapelain. Le crédit de celui-ci est facile à expliquer; il était une créature de la comtesse, et avait été placé par sa recommandation auprès du seigneur des Baux. Sa flatteuse condescendance, qui ne coûtait rien à son caractère de bonhomie, était interprétée comme l'expression d'une morale indulgente. Si, par instinct de prêtre dépendant, il sacrifiait quelque chose de sa dignité, il retrouvait son autorité sacerdotale dans le conseil. On lui cédait sans humeur, parce qu'il n'exigeait jamais rien : on croyait à son dévouement encore plus qu'à son influence, toujours modeste et caressante.

« Allons, dit la comtesse, mon fils, excusez le senhor prêtre ; il n'a rien mangé depuis qu'il a dit la messe. »

Dragonet excusa très-sincèrement le senhor prêtre, et donna le bras à son aïeule. En entrant dans la salle, il aperçut un inconnu au regard vif quoique distrait, qui vint à lui et lui dit :

« Chevalier, vous êtes sans doute le petit-fils de la châtelaine, car il n'y a qu'à son petit-fils qu'elle puisse accorder ainsi la faveur qu'elle vous fait, à mon détriment.

« — Mon fils, dit la châtelaine, vous voyez l'illustre gentilhomme et troubadour Pierre Vidal, qui a chanté tant de beautés.

— « Et qui n'a trouvé que vous de cruelle, dit Vidal.

— « Vous voyez l'empereur légitime d'Orient...

— « Qui préfère à l'empire le titre de votre esclave. »

La comtesse sourit, donna sa main à baiser au troubadour empereur, et s'assit auprès de lui.

« Ah ! pensa Dragonet en se mordant la lèvre pour ne pas rire, c'est sans doute le fou dont m'a parlé le capelan. »

C'était en effet Pierre Vidal, revenu récemment de l'île de Chypre. Pierre Vidal avait longtemps fait profession d'adorer la comtesse Adelazis, du vivant même de son époux, qui avait généreusement approuvé cette passion de poëte, pour la plus grande gloire de sa dame. Mais Pierre Vidal, ayant rencontré un jour la comtesse endormie sur un canapé, osa oublier les règles sévères de l'amour platonique, et déposer sur ses lèvres un baiser qui troubla son chaste sommeil. Par un excès de pruderie que plus tard la reine Marguerite n'eut pas pour Alain Chartier, Adelazis avait banni le troubadour de sa présence, malgré les sollicitations de son époux : Pierre Vidal erra de cour en cour et

de château en château, jusqu'à ce qu'il se laissât entraîner à la croisade.

Pierre Vidal, au milieu des jeux paisibles de la paix, s'était proclamé le premier des troubadours : parmi les guerriers, il fut pris d'une vanité belliqueuse, et se crut le premier des paladins. Quelques prouesses, ou, selon les envieux, quelques vers sur les prouesses d'un haut baron, lui valurent l'accolade et les éperons d'or. Admis au rang des nobles chevaliers, il oublia sa naissance, et, fils d'un pelletier de Toulouse, il se donna des aïeux par un autre genre de vanité. Cette nouvelle folie fut encore prise en bonne part, et la complaisance de ses compagnons d'armes alla jusqu'à lui trouver une épouse du sang impérial. Une Grecque de l'île de Chypre fut désignée à Pierre Vidal comme une nièce de l'empereur de Byzance, qui pouvait lui transférer en dot ses droits à la couronne d'Orient. Pierre Vidal l'épousa. Quelques jours après ce mariage, il se qualifiait déjà d'empereur, traitait sa femme d'impératrice, et ne parlait plus que de reconquérir son héritage.

Cependant, fidèle à ses premières adorations, il ne cessait pas d'implorer sa grâce de la comtesse Adelazis ; et celle-ci, devenue veuve et aïeule, fut touchée enfin de vingt-cinq ans de constance et de repentir ; elle fit dire à Pierre Vidal qu'elle regardait le baiser dérobé comme légitimement acquis. Fier de cette grâce comme il l'eût été de la possession d'une des principales provinces de son futur empire, Pierre Vidal avait abandonné sa femme à Chypre, et il était venu à Marseille, avec le double but de freter une flotte pour s'emparer de Constantinople et de remercier la comtesse de sa clémence. A peine s'il s'aperçut, en la voyant, que l'âge n'avait pas épargné l'objet de sa passion.

Il se remit à la célébrer, comme si le temps n'avait pas marché pour elle depuis plus d'un quart de siècle. En l'écoutant, la comtesse (ô douce illusion de la poésie !) se retrouvait jeune, belle et fière; quelquefois elle soupirait quand les innocents mensonges de cette poétique folie la ramenaient trop brusquement vers l'irrévocable passé; mais bientôt elle se consolait en pensant que ses cheveux blancs et ses rides n'avaient pu atteindre du moins son cœur et son imagination : appelant à son secours les artifices de la parure, s'entourant de tout ce qui faisait le cortége des jeunes châtelaines, dames d'honneur et pages, offrant une libérale hospitalité à tous les jongleurs errants, elle était heureuse de ses songes de vieille coquette, comme Pierre Vidal de ses songes d'empereur sans empire. C'étaient deux folies d'accord pour se flatter. Cette manie de jeunesse n'est pas sans exemple dans notre société actuelle. Mais, en dehors de cette prétention extravagante, la comtesse avait toute la raison de son âge. Pierre Vidal lui-même, ce troubadour vantard, ce héros fanfaron, cet empereur sans États, donnait dans ses vers d'excellents conseils de conduite aux troubadours, aux guerriers et aux princes de son temps.

Averti par le chapelain, Dragonet, au lieu de se livrer à un certain esprit de contradiction que sa jeunesse indocile lui avait fait contracter, entra complaisamment dans tous les caprices de la comtesse Adelazis et de son troubadour. Cette complaisance lui gagna d'autant plus les bonnes grâces de son aïeule, que, jalouse de son autorité, elle le trouvait peut-être bien moins coupable de ses dissipations et de ses vagues amours que de l'indépendance où il s'était placé à l'égard de sa famille.

Le motif qui amenait Dragonet chez la comtesse humi-

liait un peu sa vanité de jeune homme; il ne pouvait se dissimuler qu'il venait tacitement faire acte de soumission filiale; il lui eût donc été difficile de ne pas laisser percer un peu d'humeur, si par un heureux hasard la médiation du chapelain n'eût changé en quelque sorte son rôle, en lui prêtant le mérite d'une courtoisie désintéressée; car il se figurait que le bon prêtre, ignorant sa détresse pécuniaire, lui avait demandé grâce pour les ridicules de son aïeule et de son hôte. Notre orgueil a souvent de ces détours.

La troisième recommandation du bénévole conciliateur devait coûter encore moins que les autres à l'indocile Dragonet. La comtesse, Pierre Vidal, le chapelain, étaient assis à table, et il restait encore un siége vide : Pierre Vidal en fit le premier l'observation. « Notre jeune princesse est ordinairement plus exacte, dit-il. — Vous avez raison, ajouta la comtesse de Roquemartine; ma petite Laure se fait attendre. — Sa parure la justifiera, dit le chapelain. — Notre belle cousine a un peu peur de nous, dit Pierre Vidal à Dragonet; elle ne veut se montrer que préparée au combat. » La belle cousine, qui entrait alors, rougit en entendant ces derniers mots, qui trahissaient indirectement le motif de son retard : il y avait en effet une certaine intention dans sa toilette du matin. Dès le premier coup d'œil qu'il jeta sur elle, Dragonet, admirablement disposé à toutes les concessions, s'accusa d'une aveugle injustice pour ne pas s'être encore aperçu de la rare beauté de sa cousine. Enfant, il avait joué avec elle; mais, depuis son opposition déclarée au seigneur Hugues des Baux son père, il ne la voyait plus que dans les lieux publics. Il se leva, interdit un moment, et se tourna vers son aïeule, comme s'il avait besoin d'un con-

seil ou d'une autorisation : encouragé par son regard, il alla baiser la main de Laure ; et, prévenant le sénéchal, il la conduisit au siége qui lui était réservé près du sien. Il fut pour elle attentif sans affectation, et Laure lui sut gré de venir ainsi adroitement au secours de son embarras. La comtesse ne fut pas mécontente de cette première entrevue, quoiqu'elle eût peut-être désiré que son petit-fils adressât quelques compliments directs à sa cousine ; mais Dragonet fut assez bien inspiré pour placer mieux encore sa première flatterie.

La conversation devenait générale, lorsque Pierre Vidal s'en empara pour raconter une bataille où il avait occis à lui seul plus de cent Sarrasins, en invoquant sa dame. « Madame, dit Dragonet à la vieille châtelaine, vous rendrez compte à Mahomet de tout le sang que le futur empereur d'Orient versa dans cette journée. » Ce compliment fut fort applaudi. — « Mon sauvage cousin ne manque pas d'esprit, » pensa Laure. — « Mon petit-fils est plus galant que je ne le pensais, » dit tout bas la comtesse en se penchant vers l'oreille de son chapelain, après avoir adressé à Dragonet lui-même l'encouragement d'un sourire.

« Il paraît, se dit Dragonet à part lui, en voyant l'espèce d'*étonnement* qu'il avait produit, il paraît que je passais ici pour un païen, parce que j'ai préféré jusqu'ici les pas d'armes aux cours d'amour, la musique de la chasse aux chants des jongleurs, les tricheries à la gaie science, et les beautés bourgeoises d'Arles aux nobles dames. » Ce disant, il se promit d'*étonner* de plus en plus la châtelaine et ses hôtes : il y réussit quelquefois encore ce jour-là et les jours suivants. Ce ne fut pas sans quelques efforts qu'il mit son langage à l'unisson de la rhétorique

amoureuse de Pierre Vidal, qui faisait de Cupidon « un dieu troubadour couronné de fleurs, avec des souliers garnis de saphirs et d'émeraudes, en robe brodée, chevauchant sur un palefroi dont la selle était de jaspe, la housse de serpentine, les étriers de calcédoine, et accompagné de dame Merci, de damoiselle Pudeur, et de l'écuyer Loyauté. » Par goût, il eût préféré aux *cansons* platoniques le ton plus mâle des *sirventes*, comme en écrivirent plus tard Alamanon et quelques autres troubadours provençaux; mais peu à peu il se fit à ce *beau dire* et à ce *beau trouver*, croyant toujours ne faire de concession qu'aux caprices de son aïeule, et sans s'apercevoir qu'il cédait bien plus encore à un secret désir de charmer sa jeune cousine. Plus cette galanterie poétique était étrangère à ses habitudes, plus cette langue lui semblait fictive et conventionnelle, plus Dragonet croyait pouvoir l'employer sans conséquence, comme un jeu de l'esprit et non comme l'expression du cœur. De même, la vie de facile loisir, qu'il mena pendant toute une semaine, lui parut comme un songe jeté au travers de sa vie habituelle. Chaque jour nouveau jeu, nouveau plaisir. Aujourd'hui c'était une promenade dans les jardins pour y cueillir de pleines corbeilles des étoiles d'argent du jasmin d'Espagne et des houppes d'or des cassis; demain, une cavalcade sur les bords de la mer; tantôt des danses sur l'herbe, tantôt des chants composés par Pierre Vidal, et dont les refrains étaient répétés en chœur par douze damoiselles attachées au service de la comtesse; tantôt la pêche; tantôt cette chasse paresseuse qui consiste à intercepter par les mailles d'un filet presque invisible toutes les issues d'une allée couverte, où les oisillons gourmands viennent en été se désaltérer au ruisseau, et en automne becqueter les glands de

corail de l'arbousier, les baies noires du troëne, ou les grappes bleues des lambrusques.

Cependant le jour approchait où Laure et Dragonet devaient également quitter le château. La veille, en présence de Dragonet, la comtesse prodiguait à sa petite-nièce ces mots d'affection qui préparent au moment des adieux. L'une et l'autre s'attendrirent tellement, que Laure n'eut pas le courage de refuser aux larmes de la châtelaine la promesse de prolonger d'une semaine son séjour auprès d'elle; et elle sortit pour donner en conséquence quelques ordres à ses femmes. La comtesse se tourna vers son petit-fils, et lui dit en essuyant une larme : « — Mon cher Maurice, vous voyez ma faiblesse : mère de bonne heure, le ciel ne m'a accordé que des filles, dont les unes ne sont plus, et les autres ont dû m'abandonner pour la maison d'un époux : me voilà exposée à la solitude dans mes vieux jours; Maurice, il n'y a que votre mère que j'aie aimée plus que Laure : il me semble que, Laure partie, je vais perdre mes dernières illusions. Je n'aurai plus de prétexte pour cacher mes cheveux blancs sous ces guirlandes, et je me trouverai face à face avec la vieillesse. L'homme qui fixerait Laure près de moi deviendrait mon fils de prédilection... Mais vous, Maurice, aurez-vous le courage de me quitter demain? Cette vie paisible que nous menons ici s'accorde peu avec votre caractère aventureux, j'en ai peur. J'avais cependant formé des projets qui eussent fait notre bonheur à tous... » Puis, sans attendre une réponse directe à cette allusion, que la comtesse laissait vague à dessein : « Dragonet, ajouta-t-elle, accordez-moi encore huit jours, comme votre cousine; je sais que ce sera me faire un sacrifice, car vous aimez à figurer dans

les tournois, et Laure m'a dit que vous y brillez entre tous les champions.

— « C'est un sacrifice que je vous ferais de grand cœur, répondit Dragonet ; mais si je vous le refuse, c'est que je suis rappelé à Arles par une circonstance toute particulière, une parole donnée... Puisque vous êtes si indulgente pour moi, madame, je serais coupable de ne pas vous avouer que c'est une dette de trois mille cinq cents sous melgoriens, que je me suis engagé à payer la veille de la Pentecôte.

— « N'est-ce que cela? reprit la comtesse : j'enverrai un messager pour satisfaire votre créancier. Mais je suis trop juste pour ne pas vous indemniser aussi du prix de la joute que vous auriez obtenu. » — Laure rentrait en ce moment : « Laure, continua la comtesse, votre cousin n'a pas été moins généreux que vous : il ne nous quittera que dans huit jours, et je veux l'en récompenser par vos mains. Allons, chevalier, courbez un genou : au lieu de l'écharpe que la reine du tournoi vous aurait remise, voici une chaîne d'or que votre aïeul tenait du roi d'Aragon, et qu'il me donna le jour de mes fiançailles. »

Dragonet mit un genou à terre ; la chaîne fut passée à son cou par les mains de Laure, et en se relevant il lut dans les regards des deux dames qu'il lui revenait encore deux baisers. Ils ne lui furent refusés ni par l'une ni par l'autre, et pendant huit jours, Dragonet ne pensa que bien rarement au tournoi, à Annette et à Passeroun.

CHAPITRE XI.

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.
VIRG., *Écl.* III.
« Je ne sais pas quel œil fascine mes agneaux. »

Ce fut seulement le jour du départ de Laure que Dragonet sembla se rappeler qu'il était temps aussi pour lui de prendre congé de la noble comtesse. Les adieux de sa jeune cousine l'avaient laissé tout pensif ; il se dirigea vers la partie la plus retirée du jardin, et il était sur le point d'entrer sous un berceau de verdure pour s'y livrer au charme de la rêverie solitaire, lorsque tout à coup la mélopée d'une lecture déclamée à haute voix l'avertit qu'il avait été devancé : c'était en effet Pierre Vidal, le troubadour-empereur, dans le travail de la composition, et qui ne sembla nullement troublé par l'approche de Dragonet ; car, en lui adressant le geste d'un poëte qui demande quelques instants d'attention, il débita ces rimes avec une certaine tristesse emphatique :

Ménalipe n'est plus, ma compagne fidèle!
Ensemble tant de fois nous bravâmes la mort!...
Ne l'ai-je pas trahie en me séparant d'elle?
Pardonne, Ménalipe, ou plutôt plains mon sort :
Tel qu'un esquif sans voile, un pauvre oiseau sans aile,
Je suis seul... invoquant la tombe comme un port.

« Quelles nouvelles avez-vous donc reçues de Chypre? Est-ce votre noble épouse que vous avez perdue? » demanda Dragonet en interrompant le poëte...

« Hélas! non, répondit Pierre Vidal; daignez me laisser poursuivre, et vous saurez quelle est la compagne dont je suis fatalement privé :

Oui, tu fus tout pour moi, mon coursier dans la guerre,
Défiant l'ennemi par l'éclair de tes yeux ;
Dans la paix mon Pégase et m'enlevant de terre
Jusqu'au mont qu'habitaient les héros et les dieux ;
Avec toi m'emparant de leur gloire passée,
J'immolais la Chimère, autre Bellérophon ;
Ou jusque sur les flots, rival du fier Persée,
J'arrachais Andromède aux fureurs du dragon.
Avec toi je pouvais, ma belle Ménalipe,
Disputer l'Orient même au fils de Philippe
    Sur son Bucéphale monté...
Ah ! j'envie Alexandre : il put, grâce à Lysipe,
Voir revivre en airain son coursier redouté !

Que la victoire encor me rende un diadème,
    Que je règne un mois seulement,
D'Arbèles le vainqueur sera jaloux lui-même
    De ton funèbre monument !
Mais eusses-tu vécu, quelle pompe guerrière
    T'attendait sous l'arc triomphal !
Comme tu foulerais, en guise de litière,
    Un beau tapis oriental !
Le coursier de César, que portaient des pieds d'homme;
Celui de Caïus, créé consul de Rome;
Volucris, qui semblait voler comme un oiseau,
Et dont Vérus voulut qu'un mont fût le tombeau ;
Borysthènes..............................

— « Vous voyez maintenant, continua Vidal en simple prose, quelle est la cruelle perte que j'ai faite. J'en suis à

l'énumération de tous les coursiers célèbres de l'antiquité païenne : pas un n'est digne d'être comparé à Ménalipe, ma belle et malheureuse jument! Je veux évoquer tous ceux dont l'histoire nous a conservé les noms; mais pour les introduire dramatiquement dans mon élégie, qui sera plutôt une Iliade équestre, une hippiade homérique, que pensez-vous d'un chant où je ferais descendre Ménalipe aux enfers, comme Achille et Énée? J'imaginerai un Élysée pour les chevaux, peuplé de fantômes qui salueront de leurs hennissements mon infortunée et glorieuse héroïne. Par anticipation, j'immortaliserai quelques coursiers qui vivent encore, en les admettant parmi ces ombres quadrupèdes : le vôtre entre autres, mon cher Dragonet... Fasse le ciel qu'il ait une fin moins cruelle que ma Ménalipe! »

Dragonet, qui l'écoutait jusque-là avec une émotion distraite, tressaillit à cette interjection qui traduisait sa propre pensée....

« Et comment a-t-elle péri? demanda-t-il.

— « Ah! s'écria Vidal, qui ne perdait pas de vue le plan de son poëme, ce sera le sujet de mon quatrième chant. Je voudrais familiariser d'abord mes lecteurs avec mon sujet, rendre Ménalipe intéressante par sa vie, et ne la conduire à sa catastrophe qu'à travers deux ou trois péripéties. Les vers que je récitais tout à l'heure ne seront, à proprement parler, qu'un prélude, un début, une manière d'invocation à la muse, le premier cri de douleur arraché au poëte et au cavalier par l'événement; mais, pour me conformer aux règles, je veux commencer par le commencement.

— « Ne serait-ce qu'une fiction que ce malheur de Pierre Vidal? se demandait à lui-même Dragonet. Pierre Vidal ne lui laissa pas le temps de le questionner : c'était

un de ces poëtes qui, subordonnant à l'*art* tous leurs sentiments, font volontiers l'exposition de ces poëmes intimes où ils épanchent la plénitude de leurs joies et de leurs douleurs. Charmé de pouvoir essayer son sujet tout entier, après ses préludes, sur la sympathie de Dragonet, il lui dit :

— « Si vous aviez connu Ménalipe, vous comprendriez toute l'étendue que je crois devoir donner à la poétique expression de mes éternels regrets.

— « Ce n'était donc pas un coursier imaginaire?....

— « Imaginaire! reprit le troubadour; ma Ménalipe un coursier imaginaire ! hélas! non. Que son nom emprunté à la Fable ne vous trompe pas : c'était une jument en chair et en os, tout comme votre Passeroun ; une jument qui vivait, paissait et hennissait encore il y a deux mois; car c'est peu de jours après sa mort tragique qu'est parti le messager qui m'en a apporté ce matin même les horribles détails! Je l'avais nommée Ménalipe..... Était-ce un pressentiment qu'elle ne serait guère moins malheureuse que la fille de Chiron le Centaure, qui fut si désolée de l'affront que lui fit Éole, que la pitié des dieux la transforma en cavale, et plus tard en constellation? Ménalipe, la mienne, ma Ménalipe, m'avait été offerte par les bons habitants de Nicosie, comme la plus belle monture qu'ils avaient pu trouver pour faire mon entrée solennelle dans leur ville ; vrai palefroi de monarque en effet! quelles formes gracieuses! quelle allure! quelle robe! Elle était blanche comme le lait, avec une étoile fauve ou plutôt une étoile d'or parfaitement dessinée au milieu du front. Je m'élançai avec un orgueil de roi sur la selle d'une si royale créature : elle-même semblait exprimer, par la majesté de son pas, qu'elle avait la conscience de porter un chevalier vainqueur; elle contenait sa

vivacité naturelle, et faisait halte par moments, de peur de heurter les fidèles Cypriotes accourus au-devant de nous. Quelle foule en effet, quelle multitude variée de tous les rangs, de tous les âges, de tous les sexes, poussant des acclamations, et jetant même les bonnets en l'air, chaque fois que je saluais de la main, sans que Ménalipe témoignât la moindre inquiétude et fît le plus léger soubresaut! Tout à coup, lorsque je levais les yeux vers un balcon occupé par de jeunes beautés, je faillis être désarçonné par un écart convulsif; et, en ramenant mon regard sur la rue, j'aperçus l'objet qui avait effrayé Ménalipe. O contraste! c'était une vieille hideuse, qui, les cheveux épars, les yeux égarés, s'était précipitée à travers la foule pour me voir de plus près, sans doute dans l'espoir de s'attirer quelque largesse; mais on ne lui laissa pas le temps de tendre ses mains crochues: un héraut d'armes, irrité du désordre momentané dont elle fut ainsi la cause, fit signe aux gardes, qui l'entraînèrent violemment, et sans accorder aucune attention à ses malédictions. Misérable! lui dit un des gardes, viens-tu donc jeter le *mauvais œil* à la noble monture de monseigneur notre empereur?

« Cet incident ne m'est jamais sorti de la mémoire, d'autant plus qu'ayant demandé qui pouvait être cette femme, j'appris que c'était Sycorax, qui passait pour sorcière, vivant en recluse dans les montagnes, et ne faisant que de courtes apparitions en ville, où quelques grandes dames ne craignaient pas de la consulter, tout en ayant l'air de rire de la crédulité des gens de la campagne. Ceux-ci prétendaient que Sycorax, douée du don de longévité par Apollon, avait été pythonisse du temps des Grecs, et qu'elle avait vieilli dans le culte des démons, en continuant à leur donner des noms païens.

— « Je devine que c'est à cette sorcière, dit Dragonet, que vous attribuez vos malheurs.

— « Vous allez voir, mon cher ami, répondit Vidal, si j'ai tort de faire remonter à cette aventure, en apparence insignifiante, la cruelle destinée de Ménalipe. La fortune est changeante : je n'ai pas quitté Nicosie et l'île de Chypre avec les mêmes acclamations qui avaient salué mon entrée. Je vous fais grâce du récit de mes revers. Ayant résolu de retourner en Provence, j'attendais le vent favorable à peu de distance de la côte, cherchant à me distraire par quelques excursions dans la campagne, et me laissant parfois conduire par le caprice ou l'instinct de Ménalipe. Un jour que je pouvais me croire égaré dans un défilé des montagnes, un sentier sinueux que je suivais depuis une heure, sans savoir où aboutiraient ses éternels détours, me fit descendre à un vallon agreste et bien cultivé. Il régnait une chaleur accablante, et je pensais que Ménalipe, comme moi-même, devait éprouver le besoin de se désaltérer. Grâce à Dieu ! m'écriai-je, je vais sans doute ici trouver le ruisseau qui entretient la verdure de cette prairie!

« A peine j'exprimais cette espérance, j'aperçus une jeune fille qui traversait mon chemin ; elle était charmante; et si elle eût compté seulement une année de plus, j'aurais pu la prendre pour Rebecca allant à la fontaine ou en revenant, car elle avait une amphore légèrement posée sur sa tête. L'amphore était vide : la jeune fille avait porté son contenu à un laboureur de son père ; elle m'apprit qu'elle retournait à la métairie, où je trouverais une eau claire pour ma Ménalipe, et pour moi, si je le préférais, une coupe de vin généreux. Cette offre me fut faite avec une grâce ingénue. Je me laissai guider par cette jolie fée rustique : à notre approche, deux autres enfants d'un âge plus ten-

dre accoururent, et, au premier mot de leur sœur, vinrent familièrement l'un et l'autre caresser la tête de Ménalipe avec leurs petites mains, lui adressant les mots les plus affectueux de la langue cypriote. Le métayer et sa femme se montrèrent bientôt, et ils ne démentirent nullement les avances hospitalières de leur fille aînée. Je cédai à leurs instances, et passai la nuit sous leur toit patriarcal, heureux, j'allais dire comme un roi, tandis que jamais je n'ai mieux compris combien les simples laboureurs sont plus heureux dans leurs modestes demeures que nous dans nos palais. Le matin, en me réveillant, j'aperçus Ménalipe en liberté, qui paissait dans la prairie; les trois enfants de mon hôte, toujours plus amoureux d'elle, jouaient avec les crins flottants de sa crinière, l'un d'eux lui présentant de la main une touffe d'herbes fraîches et fleuries. Une idée me sourit à ce charmant tableau. Pourquoi, me dis-je, ne procurerais-je pas à ma cavale fidèle le bonheur et le repos refusés à ma vie aventureuse? Pourquoi ne pas la laisser libre ici, et parfaitement soignée dans cet asile abrité, où elle n'aurait à redouter ni les affronts d'Éole comme la fille de Chiron, ni le danger de tomber aux mains de mes ennemis? Plus d'une fois j'avais réfléchi déjà aux embarras et aux ennuis de la traversée de Chypre en Provence pour ma chère Ménalipe. Ce n'est pas l'abandonner, me dis-je, que de la confier aux soins de cette honnête famille; si la destinée me rappelle un jour sous ce ciel tour à tour propice et menaçant pour moi, je retrouverai Ménalipe parfaitement restaurée, prête à faire une campagne sous son maître. Je m'ouvris là-dessus à mes hôtes, qui acceptèrent ma proposition, à la grande joie des enfants, ravis de lier plus intime amitié avec cette belle créature dont la douceur les avait tout d'abord séduits.

« Je m'embarquai donc seul quelques jours après, me félicitant du parti que j'avais pris, et ne me doutant pas que l'événement changerait en remords la paix de ma conscience. Ah! mon cher Dragonet, souvenez-vous qu'un chevalier ne doit confier à personne son fidèle coursier... Je vous vois frémir d'avance, et je suis touché de votre sympathie.

— « Continuez, lui dit Dragonet, plus ému encore qu'il ne le laissait paraître : comment cet honnête famille a-t-elle donc trompé votre confiance?

— « Je n'ose pas l'accuser, mon jeune ami. A moi le tort d'avoir cru à la durée du bonheur, même sous le ciel de la vie champêtre, où, pour les coursiers comme pour les hommes, de funestes influences assombrissent les astres les plus propices! à moi le tort d'avoir oublié que l'ignorance et la superstition peuvent rendre cruelles les meilleures natures! Ménalipe jouissait depuis trois mois déjà de son repos, plus fraîche et plus belle que jamais, consolée peut-être du départ du chevalier qui fut son maître et son ami, consolée au moins de ne plus entendre ces fanfares guerrières qui la rendaient si glorieuse et si fière dans notre vie plus agitée: chacun l'aimait dans cette hospitalière demeure, le métayer et sa femme presque autant que leurs enfants, lorsque, par quelque accident ou par quelque cause toute naturelle, un coq, un pourceau et un agneau moururent successivement dans la métairie, à des intervalles très-rapprochés. Une génisse en même temps tomba malade. Le métayer, effrayé, alla trouver dans son ermitage, ou plutôt dans sa tanière, cette horrible Sycorax, qui, redoutée des uns à cause de ses maléfices, était consultée par les autres comme pouvant écarter le mauvais sort d'une maison avec des recettes traditionnelles, ou simplement des paroles cabalistiques.

« Thesal (c'est le nom du métayer) ayant raconté ses pertes et décrit l'état maladif de la génisse, Sycorax lui remit une poudre qu'il devait faire fondre dans l'eau et administrer à l'animal, après avoir prononcé trois fois *Abracadabra*, en pirouettant sur son pied gauche. Il jeta le salaire d'usage dans l'escarcelle de la vieille, et s'en retourna, persuadé que la génisse serait guérie le lendemain; or le lendemain la génisse mourut, et un second agneau s'étendit languissant sur la litière de l'étable, refusant de manger.

« Thesal courut de nouveau à l'antre de la sibylle, qui le vit arriver plus effrayé cette fois, et trahissant en même temps une colère mal contenue. — Avez-vous fait prendre la poudre à votre génisse? lui demanda-t-elle. — Oui! — Avez-vous dit tout haut et trois fois *Abracadabra*? — Oui! — En pirouettant sur le pied gauche? — Oui! — Eh bien, elle est guérie, n'est-ce pas? — Elle est morte! répondit Thesal d'un air bourru.— Alors, reprit Sycorax sans se déconcerter, c'est qu'il y a chez vous un esprit plus puissant que le mien, un mauvais esprit, qui a détruit l'effet de ma prescription. Je vous plains, Thesal; l'atmosphère va se corrompre autour de votre maison : les eaux se corrompront comme l'air, les pâturages seront infectés, et tous vos bestiaux mourront au milieu de la prairie riante. — Je suis ruiné! s'écria Thesal; et que faire? — Éloigner de votre demeure cet esprit malfaisant. — Mais cet esprit, comment le reconnaître? — C'est facile, dit Sycorax, quoique souvent les ennemis d'une métairie s'y introduisent sous les formes les plus trompeuses. Avez-vous sous votre toit quelque chat au regard perfide, qui miaule quand vous faites votre prière en famille? — Non. — Quelque chien noir avec une patte blanche?— Non.—Ou quelque cheval

blanc avec une étoile rousse au milieu du front ? — Ah ! murmura Thesal à demi-voix, serait-ce la jument de Pierre Vidal ? — La sorcière continua son interrogatoire comme si elle n'avait pas entendu la timide réponse de Thesal : — une de ces bêtes chevalines familières qui feignent de jouer avec les enfants, se laissent caresser par eux, les invitent à monter sur leur croupe, et puis tout à coup disparaissent en les emportant au lac infernal ? — Le père et le fermier, doublement terrifié, crut reconnaître enfin dans Ménalipe le malfaisant génie qui conspirait contre son bonheur domestique.

« Que puis-je faire, demanda-t-il, pour combattre l'esprit du mal, si c'est lui qui s'est ainsi introduit dans ma demeure ?— Tuer l'animal, répond Sycorax. Oui, le tuer : morte la bête, mort le venin. C'est un proverbe trop vieux pour que le démon le conteste ; je vous donne gratuitement cet avis.

— « Et ce rustre a tué votre Ménalipe ? » s'écria Dragonet, qui prenait évidemment plus d'intérêt à la prose de Pierre Vidal qu'à ses vers.

« Hélas ! continua Pierre Vidal, plût au ciel qu'il l'eût fait tout d'abord ! Écoutez le reste. Thesal rentre chez lui tout troublé ; car il se souvenait de la promesse qu'il m'avait faite, et il doutait peut-être encore ; mais sa funeste terreur reprit le dessus, lorsqu'on lui apprit que le second agneau semblait près d'expirer comme le premier. Cependant il n'osa pas encore égorger Ménalipe de sa main. Sans rien dire à ses enfants, ayant seulement pris conseil de sa femme, quand la nuit fut venue il mit un licou à la malheureuse jument, la conduisit de l'autre côté des montagnes, loin, bien loin, l'attacha à un arbre, et rentra chez lui, espérant ne plus la revoir. Trois jours après, Ménalipe

ayant probablement brisé le licou, et retrouvé, grâce à son instinct, les sentiers détournés par lesquels Thesal l'avait égarée, reparut chez Thesal, à la grande joie des enfants, qui depuis trois jours pleuraient chaque fois qu'ils pensaient à elle. Thesal ne dit rien; mais, la nuit venue, la conduisant à la plage, il crut l'égarer plus sûrement en l'embarquant à bord du bateau d'un pêcheur, qu'il engagea à la déposer dans une île déserte, à plusieurs lieues en mer. Le troisième jour encore, Ménalipe retrouva sa route sur l'eau comme sur la terre; et, nageant comme si sa généalogie remontait jusqu'au cheval que Neptune fit surgir d'un coup de son trident, elle reparut à la métairie.

« Thesal ne douta plus que ce ne fût pour le moins un démon, et, plus épouvanté que jamais, il courut encore consulter Sycorax. Celle-ci, après l'avoir écouté, le confirma dans sa crédulité, et lui rappela qu'elle lui avait indiqué le seul moyen d'éconduire le mauvais génie de la demeure dont il avait pris possession. Mais s'apercevant de la répugnance de Thesal à immoler la pauvre bête : « Eh bien, s'écria-t-elle, je me charge moi-même de l'empêcher de revenir... — Je ne veux ni la tuer ni la faire tuer, dit Thesal : comment donc vous y prendrez-vous? » Sycorax feignit de lire dans son grimoire; et, après avoir marmotté quelques rauques consonnes bizarrement accouplées, elle dit à Thesal : « Il paraît que vous avez raison : privé de cette forme, le mauvais esprit entrerait dans une autre, et la lutte recommencerait, peut-être plus funeste. Il s'agit donc seulement de se débarrasser de la créature en l'éloignant par eau, comme vous l'avez déjà tenté. — Mais elle reviendra encore, dit Thesal. — J'espère bien que non cette fois, reprit Sycorax : j'accompagnerai le batelier jusqu'à l'île, et je saurai y fixer à jamais la bête maudite.

« Ce fut Sycorax en conséquence qui cette fois se chargea d'égarer Ménalipe.

« Le troisième jour, Ménalipe n'était pas revenue ; le quatrième, pas davantage. Dans la soirée du cinquième, un grand vent, à ce que m'a raconté le messager grec, souleva les vagues sur la côte : on eût dit d'une seconde chaîne de montagnes qui se dressait contre la plage ; les mugissements de la mer, agitée dans ses plus profonds abîmes, retentissaient jusque dans la vallée où est située la métairie de Thesal. Toute la famille, rassemblée autour de la table des repas de chaque jour, écoutait avec tristesse la voix de la tempête : tout à coup on crut distinguer un bruit plus rapproché, comme un pas traînant qui retombait péniblement sur le sol ; puis ce fut un sourd gémissement et un corps lourd qui s'affaissait contre la porte. Toute la famille tressaillit.

« Qu'est-ce que cela peut être? demanda la femme de Thesal : on croirait ouïr les sanglots d'une âme en peine.

— « Je n'ai rien entendu, répondit Thesal, qui s'efforçait de mentir à sa propre terreur.

— « Si c'était Ménalipe ! osa dire la fille aînée.

« *Si c'était Ménalipe !* ces mots répondaient à la secrète pensée de Thesal et de sa femme, quoique l'un et l'autre eussent redouté de l'exprimer.

« Mon père, si j'allais ouvrir? dit le second enfant.

— « Non non, restez, reprit vivement Thesal : on n'entend plus rien. Que chacun se retire, et, quoi qu'il arrive, qu'on dorme jusqu'à demain.

« On n'ouvrit pas.

« Le lendemain matin, on trouva près du seuil de la porte Ménalipe sans vie : elle était venue mourir là, jetée sur le rivage par les vagues, épuisée sans doute après une longue

lutte contre la tempête, et ayant longtemps erré à la nage en cherchant sa route... On reconnut alors comment Sycorax avait pu prédire avec tant d'assurance que son retour serait impossible. Avant de la laisser dans l'île déserte, l'infernale sorcière lui avait crevé les yeux ! »

Au dernier trait de ce récit, Dragonet poussa un cri d'horreur, et, sans vouloir avouer à Pierre Vidal quel sentiment s'associait dans son âme à sa pitié pour la malheureuse Ménalipe, il lui serra la main, et s'éloigna.

Le soir, à l'heure du dîner, Pierre Vidal apprit de la comtesse que son petit-fils était parti précipitamment.

« Je regrette, dit-il, de ne pouvoir lui réciter de nouveau l'exorde de mon hippiade; car j'y ai fait quelques corrections, et j'ai ajouté vingt-cinq vers à l'énumération des coursiers célèbres. »

Heureux ceux qui, comme Pierre Vidal, peuvent amuser leurs plus graves douleurs en les transportant dans le domaine de la fiction poétique !



CHAPITRE XII.

Je suis assassiné par ce maudit retour.
MOLIÈRE, *les Fourberies de Scapin.*

Le soleil s'était levé dans un ciel pur et calme ; le mistral, après avoir régné pendant trois jours avec sa violence accoutumée, venait de s'évanouir tout à coup dans un de ses derniers tourbillons. Les navires en marche pour Arles, qui avaient hésité prudemment à s'engager dans les Gras du Rhône, déployaient leurs voiles, et rivalisaient de vitesse pour entrer les premiers au port. Les marchands qui espéraient recevoir quelques ballots de Marseille ; les femmes et les enfants des patrons qui attendaient un mari ou un père ; les oisifs qui, alors comme aujourd'hui, ne manquaient pas dans notre cité, accouraient sur le pont et sur les quais des deux rives, ou montaient sur les tours de la Roquette et de Trinquetaille, pour signaler la couleur des pavillons, le nombre et la forme des voiles.

Parmi ceux qui avaient choisi le pont de bois pour leur promenade, nous pourrions nous mêler sans indiscrétion, et du droit du poëte, aux groupes des nobles hommes

s'entretenant des dernières fêtes, des exploits des champions, des dames en réputation de beauté, des contestations du Bourg-Neuf et de la ville haute, surtout d'une récente proclamation d'Alfonse d'Aragon, comte de Provence, qui exemptait « ses bons amis les Arlé« siens, chevaliers, bourgeois, notables et prud'hom« mes, de leydes et de péages dans tous ses États, tant « par eau que par terre, prenant leurs personnes sous « sa protection. » Mais nous préférons écouter ce que vont se dire deux vieilles connaissances, le rabbin Chamore et maître Coussane le marchand. C'est celui-ci qui le premier aborde le juif; et après le salut d'usage : « J'espère que vous ne me refuserez pas vos bons avis, lui dit-il. » C'était l'unique chose que le juif donnait quelquefois sans usure; *quelquefois* seulement, car en habile négociant il savait quelquefois aussi faire rapporter intérêt même à ses paroles : « Je vous donnerai volontiers mon avis, répondit-il à maître Coussane; mais je ne saurais vous garantir qu'il sera bon.

— « Cependant, dit maître Coussane, si, comme dans l'affaire de mes chevaux, vous n'avez rien à perdre en me conseillant...

— « Je serais trop heureux si je gagnais toujours, répondit le rabbin; un avis est bon aujourd'hui...: qui vous assure qu'il sera bon demain? Vous me parlez de vos chevaux : lorsque je m'entremis pour vous les faire restituer, savais-je que j'en aurais bientôt un à vendre?

— « J'espère pourtant, honnête Chamore, que vous n'avez perdu ni sur le vôtre, ni sur les miens; aussi oserai-je vous proposer de venir encore une fois à mon secours, en me disant si je dois vendre aujourd'hui même cinq cents mesures de blé qui viennent de m'être livrées en payement

d'une ancienne dette; ou si ce n'est pas agir plus sagement d'attendre encore.

— « A votre place j'attendrais ; la moisson ne sera pas belle, le Rhône a inondé une partie des meilleures terres de la Camargue.

— « On assure cependant que vous avez vidé hier tous vos greniers, honnête juif.

— « Je vous ai dit ce que je ferais à *votre place ;* faites-vous juif, je vous dirai : Faites comme moi.

— « Peut-être, parmi les bâtiments qui entrent au port, en est-il qui sont chargés de blé, à votre connaissance?

— « Je l'ignore, maître Coussane; mais faut-il vous parler vrai ? à votre place je garderais mon blé. Voulez-vous savoir pourquoi j'ai vendu le mien ? C'est qu'appartenant à une race proscrite, j'ai à concilier ma prudence de juif avec ma prévoyance de marchand. Le blé deviendra cher dans peu de temps, et si cher, que l'on pourrait forcer les greniers de ceux de ma nation, comme cela s'est vu quelquefois, maître Coussane.

— « Vous voulez parler des temps de troubles et de guerre. Mais voyez comme la paix et la prospérité règnent en cette république ! dans la ville, ceux de la haute cioutat [1] et ceux du Bourg-Neuf se donnent la main : au dehors, l'empereur d'Allemagne a pris lui-même la peine de réconcilier le seigneur des Baux et le comte de Provence.

— « Ne vous y fiez pas.

— « Que peut désirer de plus le seigneur des Baux? On lui offrirait de nouveaux domaines pour ajouter aux soixante-dix-neuf terres baussenques, qu'il refuserait toute donation qui en augmenterait le nombre. La fortune de sa

1 Cité Nous disons aujourd'hui l'*hoûture* (la ville haute).

famille n'est-elle pas attachée au nombre consacré de soixante-dix-neuf?

— « Aussi s'agit-il pour lui de se défendre et non de conquérir : plus clairvoyant que vous, il est venu m'acheter ce blé, qu'on vous a dit être sorti de mes greniers, et qu'il a fait secrètement transporter dans sa tour de Trinquetaille. Si vous voulez lui offrir le vôtre, il ne vous dira pas non, parce qu'il croit la partie assez sérieuse pour avoir besoin d'approvisionner aussi son château des Baux. Seulement, je ne vous promets pas qu'il vous paye comptant. D'un autre côté, pensez-vous que ce soit pour rien que le comte de Provence fasse ainsi la cour à vos bons bourgeois? Serait-il si généreux que de les exempter de payer les droits de péage dans ses États, quelque illusoire que soit cette exemption, s'il ne savait avoir besoin lui-même de leur bonne volonté, quand il leur demandera tout à l'heure d'unir leurs cavalcades à ses troupes?

— « Vous commencez à m'effrayer, honnête rabbin; car avec la guerre, si nous vendons bien notre blé, nous risquons d'être ruinés par le droit d'albergue, qui nous obligera à loger hommes et chevaux.

— « Prenez boutique et vous en serez exempt, d'après les statuts, maître Coussane; car, je vous le répète, continua le juif entraîné par la conversation, les logements vides seront rares : et tel Brabançon qui couche ce soir à la belle étoile dans le bois de Pomerolles, alléché par la solde et l'espérance du butin, grossira avant peu l'armée du comte. Voulez-vous en savoir davantage, maître Coussane? Allez à Salon, vous y verrez dix ouvriers occupés à la réparation du grand trabuc, machine qui fit tant de mal au dernier siége de la ville.

— « Assez, assez! Je vous crois, mon confrère en négoce,

dit maître Coussane. Mais puisque la guerre est imminente, je vous avoue que je n'ai pas le courage d'attendre les chances qui menacent les marchands, juifs ou non; et aujourd'hui même, si je trouvais un acheteur pour mon blé, je m'en déferais volontiers.

— « Eh bien ! reprit le juif, puisque malgré mon conseil vous ne voulez pas attendre l'augmentation que je vous annonce, je consens à vous rendre un service : je vous achète vos cinq cents mesures au cours du marché, et je ferai savoir au seigneur des Baux que je puis encore ajouter ces cinq cents mesures à son approvisionnement de siége. Venez chez moi en recevoir le prix : seulement je retiendrai un léger intérêt sur la somme, parce que je ne suis pas sûr que le seigneur des Baux veuille me la donner comptant. »

Après avoir conclu ce marché, le juif partit pour les Baux, afin de réaliser au plus vite son bénéfice.

Le lendemain il méditait quelque autre affaire, lorsque, à sa grande surprise, il vit entrer Dragonet de Montdragon. En descendant du navire qui le ramenait à Arles, le chevalier courut directement chez son créancier.

« Pourquoi cet embarras à ma vue? lui dit le chevalier : je ne viens cependant que réclamer Passeroun. J'espère que mon messager vous a remis fidèlement ma missive, et les trois mille cinq cents sous melgoriens représentés par mon cheval? Avant peu je pourrai retirer à votre satisfaction tous mes autres gages.

— « Ah! monseigneur, répondit Chamore, qui n'eut pas de peine à paraître triste et désolé, je vous proteste, par tous les saints prophètes de la loi, que je suis resté fidèle à la lettre de notre contrat. Le 15, au coucher du soleil, Passeroun était encore dans mon écurie; mais votre mes-

sager vous avouera lui-même que ce n'est que le 17 qu'il est venu...

— « Misérable juif! s'écria Dragonet, oseras-tu me dire que tu avais déjà vendu mon cheval?...

— « De grâce, monseigneur, daignez m'écouter; et d'abord rappelez-vous qu'aux termes du contrat, peu importe que vous retrouviez Passeroun dans mon écurie ou dans celle de tout autre, puisque je n'ai pu le céder qu'à la condition qu'il vous serait restitué par le second acheteur, moyennant les trois mille cinq cents sous melgoriens : vous y gagnerez même l'intérêt qu'en ma qualité de pauvre marchand juif, écrasé par les taxes, je ne pourrais m'empêcher d'exiger de vous sur la somme du prêt et sur les dépenses quotidiennes de votre destrier; tandis que le généreux et magnifique seigneur des Baux...

— « C'est donc au seigneur des Baux que tu as cédé Passeroun? dit Dragonet un peu rassuré, et qui, au fond du cœur, n'était peut-être pas fâché de cet incident. Si cela est ainsi, le mal est moindre; mais je puis encore me plaindre justement que tu te sois montré si rigoureux à profiter des termes du contrat. »

L'œil perçant du juif s'aperçut que Dragonet s'était calmé tout à coup, et il retrouva sa faconde avec son assurance, quoiqu'il continuât son explication sous forme d'excuse :

« Ah! monseigneur, si vous saviez tout, vous êtes trop équitable pour ne pas m'excuser. D'abord, je me suis trouvé en même temps, et par des circonstances bien imprévues, le dépositaire de quatre chevaux en sus du vôtre, lorsque l'affluence des cavaliers dans Arles a fait soudain hausser la paille, le foin et l'avoine à des prix exorbitants. Puis est survenu mon frère Isaac avec sa jument, et les cinq

chevaux, qui jusque-là vivaient en paix, se sont déclaré une guerre furieuse : le plus enragé de tous était votre Passeroun, qui a deux ou trois fois rompu son attache, et a failli se faire casser une jambe en s'exposant aux ruades d'un étalon aussi diable que lui. Qu'auriez-vous dit, seigneur, si je vous avais rendu Passeroun boiteux ; ou, par cas contraire, si, sur le mémoire de sa provende, vous aviez trouvé la jambe cassée d'un arabe ne valant pas moins de cent besants d'or ?...

— « Ne pouviez-vous donc le loger dans une autre étable ?

— « Impossible, seigneur ; toutes les étables particulières étaient pleines : ni pour or, ni pour argent, vous n'auriez pu obtenir place au râtelier d'un aubergiste. Avec quelle impatience je vous attendais la veille du tournoi, lorsque le voisin vint me dire : « Seigneur Chamore, vous pouvez vous regarder comme le propriétaire du meilleur destrier de toute notre chevalerie : le maître de Passeroun, le noble Dragonet de Montdragon a dit un éternel adieu à notre république... — Plaise au Dieu de Jacob qu'il ne soit pas mort ! répondis-je, très-inquiet de cette nouvelle à double sens. — Non, non, rassurez-vous, reprit le voisin, qui vit ma sincère douleur ; le chevalier est vivant ; mais, plutôt que de se voir faire ici la guerre par ses créanciers, il est parti pour la terre sainte, à la suite de l'empereur de Constantinople, qui était venu à Marseille faire construire une flotte et recruter des guerriers.

— « La fable était bien imaginée, dit Dragonet, qui sourit malgré lui en se souvenant de la folie du prétendu empereur.

— « Bien imaginée sans doute, noble chevalier ; et cependant on m'eût offert à moi-même tous les trésors des

empereurs d'Orient, que je vous aurais attendu jusqu'à l'expiration du jour convenu. Mais le matin du tournoi, désespérant de votre retour, considérant tout ce qu'il pouvait m'en coûter de nourrir un gage qui mangeait foin et avoine avec un appétit effrayant, qui menaçait d'estropier quatre chevaux dont j'étais responsable, qui risquait de se faire mordre ou tuer lui-même en échangeant des ruades... que vous dirai-je? Le seigneur des Baux étant venu en personne me proposer de le lui revendre au prix coûtant, et en se chargeant de tous les frais, débours, intérêts, etc., je lui cédai mon contrat.

— « Et vous n'en avez pas moins reçu ma lettre et mes trois mille cinq cents sous melgoriens.

— « Sans doute, senhor; mais pour les appliquer à toute autre de vos dettes qu'il vous plaira vouloir acquitter, comme j'en fis la déclaration expresse à votre messager, après lui avoir reproché son retard, que le pauvre homme m'expliqua, du reste, en m'apprenant que le vent contraire l'avait retenu deux jours entiers à la morade du Passon.

— « Je vérifierai tout cela, maître juif; et malheur à vous si je puis vous convaincre de fraude et tricherie! Maintenant, il s'agit de me faire prêter une autre monture pour me rendre au Mas de Gaillard, et de là aux Baux, où j'espère trouver Passeroun en bon état.

— « Je l'espère aussi, seigneur chevalier. Je suis allé moi-même aux Baux hier; et quoique je n'aie pas vu Passeroun, on m'a dit que c'était le destrier favori du château : la senhora Laure elle-même, qui arrivait d'un voyage, avait déjà demandé à caresser le pauvre animal. En vérité, seigneur, si j'étais que de vous, je laisserais Passeroun au seigneur des Baux. Depuis quinze jours, le voilà accou-

tumé à sa nouvelle écurie : et savez-vous qu'avec trois mille cinq cents sous melgoriens qu'il vous faudra rembourser au seigneur des Baux, vous achèteriez deux destriers au moins, comme le vôtre?...

— « Allons, maître juif, je suis pressé et j'ai des raisons pour ne pas faire un long séjour aujourd'hui à Arles : il me faut une monture, et je l'attends ici. »

Or, nous verrons plus tard que le juif n'était pas fâché non plus de se débarrasser de la présence du chevalier, tout en se félicitant de ne pas essuyer de plus amers reproches pour s'être tant hâté de céder son destrier à un tiers, aussitôt qu'il avait pu le faire dans les termes de leur contrat. Il lui offrit la monture qui lui avait servi la veille, et qui appartenait au voisin Bourdelon. Cette monture fut amenée en peu d'instants à la porte de Chamore, d'où Dragonet de Montdragon se mit en route pour Saint-Remy, en sortant d'Arles par cette porte qui s'offre à vous flanquée de ses deux vieilles tours rondes, lorsque vous arrivez de Tarascon, et qu'on appelle, aujourd'hui comme alors, la Porte de la Cavalerie.

CHAPITRE XIII.

— Asi como viò à Sancho, lo primero que le preguntò fue, que si venia bueno el asno.

Don Quichotte, I parte.

« Aussitôt qu'elle aperçut Sancho, la première chose qu'elle lui demanda fut pour savoir si l'âne revenait bien portant. »

« Tel cet *animal utile*, qu'outragent nos dédains, a pénétré dans un champ dont en vain des enfants lui défendaient les approches; une grêle de coups pleut sur son dos; des bâtons noueux résonnent sur ses flancs. Lui, tranquille au milieu de l'orage, il dévore les épis, etc. »

Iliade, ch. II; trad. du grec par le prince Le Brun.

Loin d'Annette, les bonnes raisons n'avaient pas manqué à Dragonet de Montdragon pour justifier dans sa conscience le projet de se séparer d'elle. Quand il se la représentait triste, éplorée, inconsolable, lui adressant ces muets reproches de la résignation, qui nous déchirent le cœur bien plus que la plainte bruyante d'un désespoir plus théâtral, mais bien moins profond, Dragonet appelait à son secours ces considérations de dignité personnelle, ces graves remontrances de la famille, ces insinuations désintéressées d'un ami sentencieux, toute cette sagesse mondaine, en un mot, qui fut longtemps l'importune *sermoneuse* de notre passion, qui n'excitait alors que notre impatience, mais dont notre égoïsme et notre orgueil n'ont

pas oublié une seule parole quand nous avons intérêt à être raisonnable, prudent, sage et docile aux leçons de l'expérience, c'est-à-dire, quand une passion succède en nous à une autre, l'ambition à l'amour, ou souvent même un second amour au premier.

Cependant, à mesure qu'il s'approchait du Mas de Gaillard, le chevalier sentait faiblir ce qu'il appelait tantôt sa raison, tantôt son courage: il avait beau préparer une phrase bien sèche, bien dure, bien positive, il se défiait de sa force pour la prononcer à cette pauvre Annette, si dévouée, si ingénue, qui allait sans doute accourir à lui, la joie dans les yeux, confiante et naïve. Alors il apprenait par cœur une de ces explications timides et caressantes, par lesquelles on dit le plus tendrement du monde à une femme qu'on ne l'aime plus..... Mais chaque fois qu'il répétait cette conclusion, il voyait couler les pleurs d'Annette comme si elle eût été là, et il était forcé de s'avouer sa faiblesse.

Dans toute autre situation d'esprit, il eût maudit cent fois l'allure pesante de ce cheval de notaire qui remplaçait pour lui son léger Passeroun; mais quand il s'aperçut qu'un seul et dernier Mas le séparait du sien, il se fût volontiers accusé d'avoir trop peu ménagé sa monture. Il fallait enfin franchir la grille en bois qui servait de guichet à l'enceinte du Mas de Gaillard, ou passer outre; — un moment Dragonet hésita, pensant que, dans l'intérêt d'Annette, pour *épargner sa sensibilité*, il ferait mieux de se rendre à la ville, et là de prier quelque ami d'aller la préparer; mais c'était s'exposer à d'indiscrètes questions, et Dragonet n'avait pas d'ailleurs à Saint-Remy d'ami assez intime pour pouvoir le charger d'un pareil message. A la grande satisfaction de la pauvre haquenée

de maître Bourdelon, le chevalier n'alla pas plus loin, et prit un petit sentier qui, par les bouleversements subséquents de la propriété, est devenu aujourd'hui une allée de beaux et verts platanes. Dragonet, dans sa préoccupation, promenait çà et là ses regards distraits, oubliant que ce n'était plus Passeroun qu'il avait entre les jambes, mais un cheval étranger qui avait besoin d'être guidé. Tout à coup, au beau milieu du sentier, le cheval s'arrête, parce qu'un obstacle s'oppose à sa marche; cet obstacle est un autre quadrupède placé là en travers, et qui broute un jeune alizier. Dragonet, dont cette halte soudaine ramène l'attention sur le sentier, reconnaît un âne, qui, sans s'inquiéter de la qualité du survenant, continue son repas, et tourne à peine la tête à chaque feuille que happent ses rudes lèvres. « Holà! maître baudet, à votre aise! » dit le chevalier, qui pousse en vain sa monture. L'âne ne bouge pas. « A quel manant appartient donc cette bête? » cria Dragonet. L'âne reste insensible au mauvais compliment. Dragonet s'impatiente, et, mettant pied à terre, cherche des yeux un bâton : pendant qu'il arrache un pieu de la haie, l'ennemi se contente de faire un quart de conversion, de manière à pouvoir détacher obliquement quelques ruades, se doutant du sort que va lui attirer son obstination; mais se préparant à soutenir l'assaut, et plus fier encore que cet autre coursier de sa race, qu'Homère n'a pas jugé indigne de l'épopée, en le comparant à Ajax, ou Ajax à lui. Dragonet, en ce moment, ne songeait guère à l'Iliade, si toutefois il l'avait lue; mais, élevé, en vrai chevalier du temps, dans le plus profond mépris pour l'*animal qu'outragent nos dédains*, comme un classique traducteur appelle l'âne, il commença bientôt à punir celui-ci de son insolence par une grêle de coups. L'âne

ripostait de son mieux, quoique sans atteindre d'abord son noble adversaire : et qui sait comment eût fini ce duel homérique, si au bruit n'était accouru de la maison le maître du baudet, qui, le saisissant par la bride, le força de céder le champ de bataille?

« Par Dieu! maître Espeli (car c'était lui), on a bien raison de dire à Saint-Remy qu'il n'y a que vous de plus entêté que votre âne, dit le chevalier; vous avez là un bon frère d'armes : mais quand vous le placez en sentinelle perdue, donnez-lui mieux le mot d'ordre! »

Quoique Dragonet daignât prendre la chose sur le ton de la plaisanterie, maître Espeli était sans doute blessé dans la personne de son âne, ou de mauvaise humeur par quelque autre motif peut-être; car, sans vouloir s'enquérir qui avait tort, il répondit assez sèchement : « Monseigneur, quand on s'absente aussi longtemps que vous, on pourrait remercier ses amis d'être venus consoler sa belle délaissée, et défendre le logis envers et contre tous.

— « Que voulez-vous dire, maître Espeli? quels remercîments ai-je à vous faire?

— « Je vous tiens quitte pour mon compte; mais, monseigneur, permettez-moi de vous trouver injuste envers mon âne, dont en votre absence madame Annette s'est servie pour se rendre au tournoi... Il est vrai, ajouta maître Espeli déjà remonté sur sa bête, qu'il mit au trot pour s'esquiver, et lancer comme un Parthe un dernier trait en fuyant... — il est vrai qu'on ne peut exiger d'un noble seigneur qu'il soit plus tendre pour l'âne de ses amis qu'il ne l'a été pour son propre destrier.

— « Le drôle aurait-il voulu se moquer de moi, pensa Dragonet, chez qui le mot de maître Espeli réveillait en effet

un remords, mais qui, voyant accourir Annette, oublia tout le reste pour préparer son explication. Annette était vivement émue : « Ah ! dit-elle en se jetant dans ses bras, c'est lui, mon seul ami, que je ne devais plus revoir, me disait-on encore tout à l'heure.

— « Qui vous disait cela, ma chère Annette? » lui demanda Dragonet, en essuyant lui-même les larmes que la joie faisait couler de ses jolis yeux.

— « Oh! n'en parlons plus, puisque vous voilà, monseigneur; car c'est bien vous, et qui m'aimez toujours, n'est-ce pas? et vous me pardonnerez d'avoir pleuré comme si vous m'aviez abandonnée, quoique je ne voulusse pas le croire? Et d'où venez-vous, mon ami? et pourquoi avoir prolongé de quinze longs jours une absence qui ne devait en durer que huit? Venez, entrons, et ne me cachez rien.

— « Vous savez que je n'ai pas de secret pour vous, Annette.

— « Je l'espère bien, mon ami. Votre voyage a-t-il été heureux? dites-le-moi, pour que je m'en veuille de mes pressentiments, de ma tristesse, de mes ennuis.

— « Croyez, mon amie, que je me reproche à moi-même cette solitude, et que je ne vous blâmerais pas de regretter...

— « Je ne regrette rien, Maurice, rien, quand je vous revois; alors cessent toutes mes craintes, mes ennuis, mes tristesses, mes pressentiments; alors j'oublie tous les vains avis dont les officieux auraient voulu alarmer ma tendresse, sous prétexte de venir me consoler.

— « Et dites-moi, Annette, est-ce que maître Espeli serait un de ces officieux?

— « Mieux encore, mon ami, dit Annette avec ce sou-

rire espiègle qui la rendait deux fois plus jolie, c'est un bourgeois galant que maître Espeli. Vous allez rire, n'est-ce pas, Maurice? Imaginez-vous que ce grand complimenteur prétendait tout à l'heure mettre à mes pieds l'auberge de la Graïlle... en légitime mariage au moins; car c'est un saint homme qui ne voudrait pas remplacer autrement sa défunte moitié. Eh bien, vous ne riez pas? Soyez donc jaloux alors, Maurice; soyez jaloux de ce prétendu qui pourrait être mon père. »

Une mauvaise et lâche pensée traversait en ce moment le cœur de Dragonet; au lieu de rire, il répondit très-sérieusement :

« Ce que vous me dites, Annette, me fait réfléchir : savez-vous que maître Espeli est, après tout, un honorable bourgeois?

— « Comment donc? très-honorable, répéta Annette riant toujours.

— « Que son auberge est bien achalandée, que sa défunte femme lui a laissé un bon trousseau, un assez joli revenu, et pas d'enfants?

— « C'est ce qu'il me disait fort gravement tout à l'heure, et la larme à l'œil, faisant dans la même phrase l'éloge de sa première femme et la proposition de la remplacer.

— « Mais, Annette, vous avez peut-être tort de ne voir là qu'un badinage... En réfléchissant à notre position à tous deux... »

Annette n'écoutait déjà plus qu'en tremblant, car son regard avait surpris dans le regard de Dragonet cette pensée mauvaise et lâche que je dénonçais tout à l'heure. Elle l'interrompit :

« Ah! Maurice, je vous comprends, dit-elle; et je voudrais en vain m'abuser plus longtemps... Le moment est

venu, n'est-ce pas? vous l'avez enfin commencée cette explication qui vous pesait tant sur le cœur... On me disait donc vrai, vous ne m'aimez plus : m'avez-vous jamais aimée?... N'achevez pas, seigneur ; je vous ai compris, vous dis-je. Vous voudriez me céder à un autre, au risque de me savoir aussi malheureuse que le pauvre Passeroun, dont je n'osais encore vous parler. »

Dragonet restait interdit comme un homme qui découvre qu'il a mal calculé la portée de ses paroles; mais à cette mention de Passeroun, il arrêta Annette :

« En vérité, Annette, à votre tour vous voilà bien injuste en vous pressant d'interpréter ainsi ce qui, après tout, ne pourrait être sérieux. Mais que me reprochez-vous à propos de Passeroun? Aurais-je à me justifier de l'avoir laissé à ce maudit juif pour racheter vos bijoux? oui, ce fut pour cela, Annette. Quant à son malheur, je vois que maître Espeli vous aura fait quelque sot conte à ce sujet : que savez-vous de Passeroun?

— « Ignorez-vous donc réellement ce qui lui est arrivé, Maurice?

— « Le juif l'a cédé au seigneur Hugues des Baux; mais je puis le réclamer...

— « Oh! alors hâtez-vous, si vous voulez le trouver encore vivant.

— « Expliquez-vous, Annette.

— « C'était pour le tournoi que le seigneur des Baux avait acheté Passeroun; et il croyait qu'avec votre cheval il achetait aussi la certitude de désarçonner, comme vous, tous les champions assez hardis pour s'exposer au choc de sa lance. Mais à peine avait-il fait caracoler Passeroun dans l'arène, que le pauvre animal, refusant sans doute de servir à d'autres triomphes qu'à ceux de son maître, s'est

cabré capricieusement, et a renversé l'orgueilleux baron dans la poussière. Pour se venger de cet affront...

— « Achevez, Annette, achevez; mais, par tous les saints, ne m'exposez pas à de ridicules fureurs, Annette. Vous connaissez ma violence : ne dites que ce que vous croyez vrai, craignez de m'engager dans de vaines récriminations, dans d'injustes représailles; car je ne sais pas me venger à demi.

— « Que ne puis-je avoir été trompée! mais plus de vingt personnes se sont accordées pour le dire : le pauvre Passeroun, depuis quinze jours condamné aux plus vils et aux plus durs travaux, expie sous le fouet d'un rustre l'humiliation publique qu'il a fait subir au seigneur des Baux.

— « Je serais la risée de toute la chevalerie provençale, s'écria Dragonet, si je ne prenais ma part de cet outrage fait au destrier d'un chevalier. Aussi n'attendrai-je pas à demain pour vérifier ce qu'il y a de vrai dans une accusation qui,... je me l'explique maintenant, m'a déjà exposé aux sarcasmes de maître Espeli. Ne me retenez pas, Annette, si vous n'avez dit que ce qui est,... si on n'a pas, à dessein et dans un but que je soupçonne, voulu m'irriter contre Hugues des Baux... Pourquoi cet effroi? laissez-moi, Annette, laissez-moi partir. » Et repoussant Annette, effrayée en effet de la colère qui avait tout à coup fait pâlir son front, Dragonet partit à l'instant, comme il le disait.

CHAPITRE XIV.

Crags, knolls, and mounds! confusedly hurl'd,
The fragments of an earlier world.

The Lady of the Lake.

« Rochers, monticules et masses de pierre jetés là pêle-mêle, fragments d'un vieux monde. »

— How now! he cried,
Orelio! old companion... my good horse...
Off with this recreant burden, etc.

SOUTHEY, *Roderic.*

« Comment donc! s'écria-t-il; Orelio, vieux compagnon, mon bon cheval, à bas ce honteux fardeau! »

Deux chemins conduisent de Saint-Remy aux Baux : un seul mérite réellement ce titre, le seul qui offre une voie régulièrement tracée aux cavaliers et aux piétons; le second, plus souvent interrompu, est cependant le plus court pour qui ose s'y précipiter à travers les gorges, les ravins, les lits de torrents, les anfractuosités rocailleuses, jusqu'à ce que, au bout d'une heure de marche en partant du Mas de Gaillard, on arrive à l'espèce de parapet que forme la croupe du Sarragan. Là, si, reprenant haleine, vous retournez la tête pour mesurer du regard l'espace parcouru, vous retrouvez au delà des rochers la riante vallée de Saint-Remy, les deux tours solitaires de Château-Renard, et plus

loin la ceinture crénelée d'Avignon, la cité papale. Récréez vos yeux, pendant quelques instants encore, de ce riche panorama; car vous allez dire adieu aux images gracieuses, aux sites verts et fleuris; *voici la descente de l'Averne*: armez-vous de courage, à défaut du rameau d'or de la Sibylle. Gravissez, gravissez encore quelques fragments de granit dans lesquels des dents de poisson et des coquillages incrustés furent laissés par la mer, lorsqu'elle abandonna ces montagnes jadis battues de ses vagues, et que les eaux des torrents ordinaires n'auraient jamais pu, en effet, déchirer aussi violemment. Vous voilà sur le pic le plus élevé: affermissez vos pas, la scène va changer : immédiatement sous vos pieds s'ouvre tout à coup comme un gouffre béant, et vous avez peine à découvrir le sentier détourné qui serpente aux flancs du précipice. Peu à peu vous pouvez détacher quelques formes distinctes de ces masses, d'abord confuses. Les rochers largement taillés figurent les remparts d'un camp de géants : au milieu de l'enceinte, des pétrifications énormes sont semées çà et là comme les vestiges de colossales fortifications. Plus loin, à votre gauche, sur l'extrême escarpement de cette construction antédiluvienne, quelques maisons encore debout de l'antique ville des Baux et les murailles entr'ouvertes des autres complètent ce tableau de ruines grandioses; si un soleil ardent l'illumine pour en faire mieux ressortir les teintes grisâtres, vous vous croirez transporté au bord du lac Asphaltite, en présence de l'antique Gomorrhe bouleversée par la fatale pluie de cendres.

Maintenant, le cœur attristé à l'aspect d'une pareille désolation, osez descendre dans cette enceinte en suivant le tracé inégal d'un labyrinthe de rochers, tantôt rapprochés en sentier couvert comme une tranchée militaire, tantôt

s'écartant brusquement, et quelques-uns s'isolant même pour mieux développer leur configuration plus régulière : celui-ci suspend sur votre tête son énorme museau de dragon, celui-là couvre un espace de cent pieds carrés du corps complet d'un éléphant, créations fantasques de la nature, qui laissent bien loin d'elles les gigantesques monuments de la sculpture babylonienne et les sphinx de Thèbes aux cent portes.

Enfin, la gorge s'élargit en vallon; une issue s'ouvre devant vos pas : une couche de terre végétale permet à quelques ceps de vigne et à quelques oliviers de vous rappeler que c'est le ciel de Provence qui vous éclaire, là où les crêtes avancées des rochers ne vous dérobent pas la vue du ciel. Une espèce de maison creusée dans la pierre vous révèle que l'homme habite cette solitude; une toiture en plein air lui succède quelques pas plus loin : à travers la porte d'un enclos vous apercevez la verdure consolante d'une petite prairie; un berceau en pierre sculptée vous invite à vous asseoir; mais un bruit attrayant vous appelle plus loin encore : c'est le murmure d'une eau qui jaillit abondante et claire. Dieu, qui par la baguette de Moïse fit sortir une fontaine de la pierre du désert, a doté ce lieu d'une source qui, dans les temps de la plus grande sécheresse, n'a jamais cessé de verser le trésor de ses flots. Autrefois une humble image de la Vierge consacrait le souvenir du miracle. Cette image fut arrachée de sa niche dans une époque d'impiété; mais la Vierge, plus généreuse que ceux qui l'avaient proscrite, voulut que la source sortît toujours fraîche et pure des flancs de l'aride rocher, pour désaltérer les derniers habitants de la ville en ruine.

Emporté par une colère aveugle, et presque heureux d'un trouble d'esprit qui venait de l'arracher à une lâche ca-

pitulation de conscience dont il avait honte, Dragonet parcourut en moins d'une heure toute cette route à demi frayée au milieu des Alpines. Insensible à tous ces accidents de la nature qui captivent l'imagination oisive du poëte, il franchit sans hésiter tous les escarpements, tous les précipices, et ne s'arrêta qu'aux abords de la fontaine des Baux, pour essuyer la sueur qui mouillait son front. En relevant la tête, il aperçut le château, perché comme le nid de l'aigle sur le rocher; il lui fallait encore gravir le sentier qui rampe jusqu'à la poterne : peut-être alors, avant de s'y élancer, un retour soudain sur lui-même, un souvenir des vœux qu'il formait le matin encore, lui fit désirer que la pauvre Annette eût été abusée par une fausse nouvelle : « Le baron Hugues, se disait-il, est ambitieux, vindicatif, plein d'orgueil; mais est-il possible qu'il soit descendu à un ressentiment à la fois si déloyal et si puéril? Avant de demander raison de cet outrage au noble baron, je veux savoir si on n'a pas eu intérêt à m'irriter contre lui par de faux rapports. »

Dragonet, tout en cherchant ainsi à modérer sa colère, se dirige vers le sentier qui conduisait à la grande poterne: au milieu de ce sentier, un malheureux cheval chargé de deux barils d'eau s'était abattu, épuisé de fatigue, et reprenait haleine sous les coups de fouet d'un rustre sans pitié. Dragonet s'en approche avec un pressentiment trop certain; il reconnaît Passeroun! Ce n'était que trop vrai: Hugues des Baux avait fait don du noble destrier à l'homme qui gagnait sa vie en distribuant l'eau de la fontaine aux habitants de la ville. Depuis deux semaines Passeroun gravissait le sentier escarpé vingt fois dans le jour, condamné à ce vil travail et aux brutalités d'un manant, lui, le généreux destrier accoutumé aux caresses et aux

tendres soins de son maître, lui, vainqueur des tournois, dont la tête ne s'humiliait naguère que sous la blanche main qui l'ornait de rubans!

A cette vue, le premier mouvement de Dragonet fut d'arracher le fouet des mains du rustre et de le lui briser sur les épaules; puis, débarrassant Passeroun du fardeau déshonorant qui l'accablait, le chevalier, sans relever encore son noble compagnon, mit un genou sur le sable, le flatta doucement de sa main, et, touché de pitié, ne put retenir une larme, quand il vit le malheureux destrier pleurer lui-même en le reconnaissant. Enfin Passeroun se redresse, et secoue, par un faible frémissement de ses membres amaigris, la poussière qui les souille. La colère du chevalier reprend le dessus : « Tu seras vengé, mon généreux destrier, s'écrie-t-il; je le jure par le Dieu qui t'a créé lui-même pour partager les périls et la gloire des nobles hommes!... Misérable, ajouta Dragonet en s'adressant au rustre, tu mériterais que je te précipitasse de ce parapet; mais ma vengeance frappera plus haut que toi; tu n'as qu'à me suivre. » Dragonet achève de gravir les détours du sentier, réglant son pas sur celui de Passeroun, malgré l'exaltation de sa colère, et suivi par le rustre plus mort que vif. Il franchit la porte en menaçant du regard l'écusson seigneurial, et marche droit au château. Arrivé à la poterne, il appelle le capitaine de la garde; et, apprenant que le seigneur des Baux vient justement de partir pour Arles, il exige qu'on appelle le sénéchal; le sénéchal venu : « Senhor sénéchal, dit Dragonet en jetant son gant à ses pieds, et vous messires Blain de la Garde et Blain de Saret, qui servez sous la bannière baussenque, je vous prends à témoin du défi que je porte à votre seigneur. Je laisse mon gant à Hugues des Baux, et je lui laisse mon cheval; mais

c'est afin qu'il sache que je ne viendrai savoir s'il relève l'un que lorsque j'aurai vengé l'autre. J'en fais ici le serment; il apprendra à redouter Dragonet à pied avant de le retrouver à cheval. Ménagez bien la provision d'eau que Passeroun vous a faite, senhors... bientôt peut-être il y aura bonne garde à la fontaine. Sénéchal, vous qui êtes un vieillard à barbe grise, conseillez à votre seigneur de replacer mon malheureux destrier à l'écurie et de soigner sa provende; car je ne ferai à Hugues des Baux une guerre de loyal chevalier que lorsqu'il m'aura rendu Passeroun avec toute son ancienne ardeur, et vengé des outrages d'un indigne ennemi. »

Ce discours parut si étrange, que le sénéchal et les deux messires Blain, interdits d'abord, ne surent faire d'autre réponse que de dire à Dragonet qu'ils rapporteraient ses menaces à Hugues des Baux. Dragonet caressa une dernière fois son destrier, et détourna brusquement la tête pour s'éloigner, de peur de trop s'attendrir du regard triste et désolé avec lequel Passeroun tendit le cou, en voyant son maître l'abandonner encore.

CHAPITRE XV.

Et il y eut une grande famine dans Samarie, car voilà : ils l'assiégèrent si longtemps, que la tête d'un âne se vendait quatre-vingts pièces d'argent, etc.

Les Rois, liv. IV, ch. VI, v. 26.

Plus de deux mois se sont écoulés depuis le défi de Dragonet de Montdragon : mais, pour retrouver le fil des événements, le lecteur se laissera ramener dans cette auberge de la Graïlle, où notre récit a commencé.

Lorsque maître Espeli alla raconter au Mas de Gaillard la mésaventure du pauvre maître Coussane avec les Brabançons, il était convenu, si l'on s'en souvient, de la nécessité d'une petite guerre pour purger le pays des voleurs. En apparence ses vœux sont exaucés. Les hôtes se succèdent chez lui, et ce sont presque tous des chevaliers et des hommes d'armes, classe de voyageurs qui n'épargnent pas la dépense et vivent volontiers au jour le jour, parce qu'ils doivent peu compter sur le lendemain. Cependant maître Espeli n'en fait pas moins un riant accueil à un hôte à la fois plus économe et plus difficile qui entre aussi dans son auberge.

« Soyez le bien venu, maître Coussane, lui dit-il. Les nouvelles de la ville d'Arles sont-elles bonnes ?

— « Bonnes ou mauvaises, suivant l'opinion de celui qui les demande, répond maître Coussane. Êtes-vous pour les lions d'Espagne ou pour le lion d'Arles, pour la cause du comte Alphonse ou pour la cause baussenque?

— « Dites toujours; cela pourra décider mon opinion, qui, je vous l'avoue, a changé quelquefois depuis que dure cette guerre.

— « Eh bien, le château de Trinquetaille est pris.

— « Je plains le seigneur des Baux!

— « Vous êtes donc pour la cause baussenque?

— « Ne peut-on pas, en bon chrétien, plaindre ses ennemis? Vivent les princes catalans, maître Coussane! mais les plus belles victoires coûtent cher.

— « A qui le dites-vous? Avant même que Trinquetaille fût pris, au moyen d'une grande tour en bois qui s'est avancée sur le Rhône contre les remparts du château et les a battus en brèche, le comte, prévoyant que la place ne pourrait résister longtemps à cette redoutable machine, s'est préparé à tourner toutes ses forces contre le château des Baux.

— « Doucement, maître Coussane! le Rhône ne se détournera pas de son cours pour apporter ici la machine qui a tant contribué à la reddition de Trinquetaille. Les assiégés ont eux-mêmes des mangonneaux et des catapultes pour repousser les assiégeants.

— « Malheureusement le comte de Provence n'en persiste pas moins à poursuivre la guerre; et, sous prétexte que le juif Ruben Chamore a prêté de l'argent au seigneur Hugues des Baux pour réparer ses fortifications, don Alphonse, renouvelant un vieux décret contre les juifs, les a condamnés à fournir cent bourriques destinées à transporter les matériaux du siége jusqu'au pied du rempart.

— « Eh bien, en quoi cela vous touche-t-il?

— « En rien. Mais, par une autre ordonnance, sous prétexte que le même Ruben Chamore a vendu je ne sais combien de sacs de farine au seigneur des Baux, le comte de Provence l'a condamné à fournir à ses troupes les mêmes provisions.

— « Encore une fois, qu'avez-vous de commun avec ce riche usurier d'Israël, vous, honnête lombard? auriez-vous renié votre baptême pour faire l'usure en toute sûreté de conscience?

— « Dieu m'en garde! Mais cet honnête juif a prétendu qu'ayant vendu moi-même, par son entremise, cinq cents mesures de blé au seigneur Hugues des Baux, je devais partager les chances imprévues de son commerce. Une première fois cette dénonciation a été sans effet; mais, en réfléchissant que le siége pourrait tirer en longueur, j'ai jugé prudent d'aller fixer mon domicile à Avignon, afin d'être oublié, si les réquisitions de guerre venaient à frapper les chrétiens après les juifs.

— « L'expérience vous rend prévoyant, mon compère; mais rassurez-vous, le château des Baux ne tiendra pas si longtemps que vous pensez.

— « Pourquoi donc sembliez-vous croire le contraire tout à l'heure?

— « Vous me parliez de le prendre avec des tours de bois et autres machines : machines et tours ne peuvent rien contre les remparts des Baux. Mais me demandez-vous si, malgré votre farine et celle du juif Chamore, les habitants et la garnison des Baux ont encore des vivres pour attendre la Saint-Michel? je vous dirai bien bas que votre fortune serait faite, si vous pouviez encore introduire cinq cents mesures de blé dans la place : un soldat,

qui est parvenu à déserter, nous a dit que l'on avait mangé déjà tous les animaux, y compris le fameux Ali-Bey que vous avez vendu si cher au baron Hugues; et si le pauvre Passeroun n'a pas été mis à la broche comme les autres destriers de l'écurie seigneuriale...

— « C'est qu'on ne mange pas les chevaux fées, m'allez-vous dire.

— « Non, quand ils sont aussi maigres que la pauvre bête, qui n'a plus, a dit le soldat, que la peau sur les os. Ah! maître Coussane, il en coûte cher au seigneur Hugues d'avoir outragé et humilié Passeroun.

— « Selon vous, Passeroun est la cause de la guerre, je parie.

— « Non; mais si Hugues des Baux n'avait pas indignement livré Passeroun au barilier des Baux, la guerre eût commencé un peu plus tard, et Hugues aurait eu le temps d'approvisionner plus abondamment la place, et d'en faire sortir les bouches inutiles. Qui sait même si une réconciliation n'était pas prochaine entre le seigneur des Baux et le maître de Passeroun? Il m'est revenu certain indice... C'est pourtant moi, maître Coussane, qui donnai en quelque sorte le signal de ce siége, en reprochant au chevalier Dragonet de Montdragon sa prétendue indifférence pour son cheval. Il ignorait encore, à son retour de Marseille, la cruelle rancune dont Passeroun était la victime; mais quand il en eut été le témoin oculaire, il eût fallu voir comme il prit feu: rien ne put l'arrêter, il se mit sans hésiter à la tête des bandits brabançons, cerna toutes les issues des montagnes, et s'établit lui-même à la tête des plus braves au-dessus de la fontaine, pour empêcher les habitants des Baux d'en approcher. Le comte de Barcelone était encore indécis; mais, prévenu par Drago-

net de l'excellente position dans laquelle il pouvait commencer la guerre, il n'attendit pas le lendemain pour appeler sous sa bannière tous ceux qui, comme Dragonet de Montdragon, avaient des représailles à exercer contre le seigneur des Baux...

—« J'estime votre Dragonet, de venger ainsi son destrier.

— « Voilà qui est parler à la fois en chevalier et en courtier de chevaux, maître Coussane.

— « Vous ne croyez donc pas la paix possible?

— « Dragonet ne lâchera pas sa proie. Depuis deux mois une seule pensée l'occupe, celle de la vengeance. Pour lui plus de jeu, plus de chasse, plus de femmes, plus de maîtresse : le jour, il ne perd pas de vue le château assiégé; la nuit, il visite tous les postes des défilés, promet à ses Brabançons le pillage après la victoire, et ne se réserve que le droit de combattre à pied le seigneur Hugues, à moins qu'il ne trouve à l'écurie son destrier vivant et dispos comme il l'avait laissé au rabbin Chamore. Je ne m'étonne pas que votre coquin de juif ait été taxé deux ou trois fois par le comte de Provence : Dragonet a voix au conseil.

— « Tout ce que vous dites là me démontre que j'ai bien agi en m'échappant de la juridiction de la république arlatine, toute dévouée à la bannière du comte.

— « C'est à votre conscience de vous dire si vous êtes directement ou indirectement complice de l'outrage fait à Passeroun.

— « Dieu m'en garde! moi qui l'aurais volontiers acheté dix fois sa valeur, ce beau et généreux quadrupède! Vive Passeroun, maître Espeli! Je boirais volontiers avec vous de votre meilleur vin à la santé du chevalier Dragonet de Montdragon, si vous vouliez me tenir compagnie avant le souper...

— « Je vous ferai raison volontiers, reprit maître Espeli en rentrant dans l'auberge avec maître Coussane, mais en vous priant de me proposer une autre santé.

— « Je vous croyais des amis du jeune baron...

— « Les meilleurs amis se brouillent, maître Coussane ; il y à entre nous rivalité... » Maître Espeli se mordit la langue pour se punir d'une indiscrétion qu'il était sur le point de commettre.

— « Rivalité, maître Espeli, entre le chevalier et vous?... Mais oui, je me rappelle votre enthousiasme pour votre fameux baudet. Vous consentiez autrefois à ne le nommer qu'après Passeroun, et peu à peu vous aurez eu la prétention de le mettre au-dessus du cheval fée lui-même...

— « Justement, reprit maître Espeli en souriant.

— « Et le chevalier se sera fâché?

— « Oui, maître Coussane ; et un jour, s'armant d'un bâton, malgré son titre d'homme noble...

— « Il a osé vous en frapper?

— « Oui, mais sur le dos de mon âne... bien entendu.

— « A la bonne heure.

— « Mon âne ne vaut-il pas pour moi son cheval pour lui? Oh! c'est un affront que je ne saurais oublier.

— « Vous êtes donc pour le seigneur des Baux? Soyez enfin franc avec moi, et je pourrai vous mettre de moitié dans une bonne affaire.

— « Laquelle?

— « Puis-je me fier à vous?

— « Si nous répondons toujours à une question par une autre, maître Coussane, notre explication sera longue...

— « Eh bien, je m'abandonne à votre bonne foi. Sachez donc que, d'accord avec le juif Ruben Chamore, je ne

viens ici que pour savoir s'il ne serait pas plus facile de ce côté que du côté d'Arles d'introduire un petit convoi de farine au château des Baux.

— « Je comprends que la farine vous serait mieux payée aux Baux qu'à Arles. Mais tenez, maître Coussane, laissez faire ce commerce à votre associé, vous n'en seriez pas le bon marchand ; de ce côté-ci comme du côté d'Arles, il n'y a pas moyen d'introduire aux Baux une bouchée de pain. Vous ne connaissez pas le Montdragon ; vous ne savez pas comme moi tout ce qu'il a sacrifié à sa rancune.

— « Il est bien heureux pour lui qu'un aubergiste ne puisse venger son âne comme un chevalier venge son cheval.

— « Qui vous dit que je ne le vengerai pas, maître Coussane ? Qui vous dit que je n'aie pas mon siége à faire, moi aussi ? Qui vous dit qu'un jour je ne prendrai pas, à mon tour, la place par famine ? Mais, encore une fois, ne hasardez pas votre convoi ; n'allez pas vous exposer à nourrir les Brabançons à vos dépens, après vous être exposé à leur fournir de bons destriers. »

Les détails que maître Espeli donna au lombard sur le blocus le convainquirent de l'impossibilité de ravitailler les Baux, et il retourna auprès de son associé pour lui apprendre qu'il fallait renoncer à se faire indirectement indemniser par les assiégés des exactions que lui faisaient subir les assiégeants.

Cependant, à quelque prix que la garnison des Baux eût payé le secours qu'on lui destinait, il ne lui eût pas coûté trop cher. Maître Espeli disait vrai, les provisions étaient épuisées dans la ville ; les chevaliers imprudemment engagés dans la place avec Hugues des Baux, et qui, les

premiers jours, souriaient en voyant don Alfonse, le comte de Provence, consentir à perdre son temps contre une forteresse imprenable, commençaient à se demander entre eux si Hugues des Baux devait sacrifier tant de braves gens à un vain point d'honneur; les habitants, obligés de partager toutes leurs provisions avec les soldats, se comparaient aux moutons que les bergers ne gardent que pour les tondre et les manger à loisir; les simples hommes d'armes enfin se plaignaient qu'on n'eût pas mis dehors enfants, femmes, vieillards, accusant tous ces vilains de receler dans leurs maisons de quoi faire en secret de bons repas : Hugues des Baux lui-même craignait d'avoir un peu trop compté sur l'impatience ordinaire aux troupes assiégeantes de ce temps-là, lesquelles n'aimaient guère à prolonger un siége au delà de six semaines. Autant pour contenter la garnison que pour vérifier ce qu'il restait de vivres, il ordonna qu'une perquisition fût faite chez tous les bourgeois des Baux. Des piquets de soldats se distribuèrent tous les quartiers pour les visiter; mais, quelque rigueur qu'on mît à l'exécution de cette mesure, on ne put découvrir aucun de ces accaparements dénoncés par les mécontents : chaque ménage contenait tout au plus pour cinq jours de provisions.

Cependant un des hommes d'armes chargés de cette perquisition inquisitoriale fut frappé de l'air de santé d'une vieille femme, dont le visage fleuri contrastait avec les figures maigres et pâles de ses voisins; sa maison, située près du rempart du midi, n'avait pas paru mieux approvisionnée que les autres; mais, la visite faite, le soldat insista pour la recommencer : « Bonne femme, dit-il à la vieille, je vous crois trop attachée à la vie pour risquer de vous faire pendre en enfreignant la proclamation

qui ordonne à tous les habitants des Baux de déclarer l'exacte quantité de comestibles qu'ils possèdent. On dit cependant que vous faites ripaille chez vous tous les jours, et que vous avez même des restes à revendre.

— « Quelles mauvaises langues ont pu vous dire cela? répondit la vieille.

— « On a entendu des bruits étranges chez vous, et tout porte à croire que le diable s'est fait votre pourvoyeur. Si vous me faites part de votre secret, je n'aurai rien à dire; si vous faites la discrète, vous ne serez pas pendue comme accapareuse, mais vous n'y gagnerez rien, car je vous ferai brûler comme sorcière. »

Peut-être le soldat ne croyait faire qu'une plaisanterie. A l'air d'embarras de la vieille, il comprit que la chose pouvait bien être sérieuse. « Allons, ma commère, continua-t-il, que préférez-vous, du fagot ou de la hart?

— « Je ne veux pas être pendue, dit la vieille.

— « C'est donc le fagot que vous choisissez: fort bien, je vais vous dénoncer, et, si l'on m'en croit, vous serez brûlée sur ce cheval Passeroun qui s'en va toutes les nuits chercher son picotin d'avoine au pays des fées.

— « Je ne veux pas être brûlée, reprit la vieille.

— « A la bonne heure: montrez-moi donc le garde-manger.

— « N'avez-vous pas vous-même visité toute la maison?

— « Toute la maison, excepté la cave: allumons la lanterne, ma commère.

— « Je suis perdue! » dit la vieille quand le soldat se dirigea vers l'escalier de la cave: elle lui avoua qu'il lui restait encore un sac de blé et un pourceau, qu'elle devait tuer et saler ce soir-là, d'accord avec un voisin.

Le soldat chargea le sac sur le dos, conduisit le pour-

ceau par la queue jusqu'au château, où se tenait justement un conseil de guerre; et il se présenta fier comme s'il eût apporté de quoi fétoyer les trois mille hommes de la garnison. On l'introduisit dans la salle d'armes; mais quand on sut que c'était là tout ce qu'avait produit la visite générale, les chefs se regardèrent, fort désappointés. On interrogea la vieille, qui jura par tous les saints que c'était son dernier pourceau et son dernier setier de blé. Un si mesquin accaparement ne méritait pas la pendaison; on la renvoya, pour mourir de faim au bout de cinq jours, comme tous les autres habitants des Baux, si l'ennemi persistait à continuer le blocus.

Hugues des Baux voyait dans tous les yeux l'envie de se rendre, lorsqu'un de ses capitaines, le baron Pierre des Porcelets, prenant la parole : « Messeigneurs, dit-il, puisque nous n'avons plus pour toute ressource qu'un sac de blé et un pourceau, qu'on en fasse au moins bon usage. M'est avis que nous gorgions de blé le pourceau.

— « C'est porter un peu loin l'amour de vos armoiries, dit le sire de Romanil.

— « Un peu plus gras, un peu plus maigre, le pourceau ne nous produira toujours que quatre jambons, dit Hugues des Baux.

— « Dieu me garde de vous proposer de manger mes armoiries, puisque Romanil ne voit pas autre chose dans ce pauvre quadrupède! dit Porcelets. Je suis plus généreux : après avoir gorgé le pourceau, je prétends qu'on ouvre la poterne, et qu'on l'envoie libre et heureux vers le camp ennemi.

— « Prenez-vous le camp ennemi pour un camp juif, que vous croyez le mettre en fuite avec un porc? dit Romanil.

— « Peut-être, reprit Porcelets.

— « Je commence à comprendre, et l'avis me paraît bon, dit Hugues des Baux. Messires, si ce stratagème ne réussit pas, je vous dégage de vos serments. »

CHAPITRE XVI.

Travaxò les el miedo, confusion y discordia, como en animos apretados que tienen tiempo para discurrir. Unos querian defenderse, otros rendirse, otros huir, etc.

DON DIEGO HURTADO DE MENDOZA.

« La crainte, la confusion et la discorde vinrent les troubler, comme il arrive à des esprits qui ont le temps de discourir. Les uns voulaient se défendre, les autres se rendre, les autres battre en retraite. »

Le jour commençait à poindre. Dragonet de Montdragon se leva pour aller, selon son usage, relever lui-même les postes d'observation qui gardaient toutes les gorges aboutissant aux Baux. Il passait sous un bastion du château, lorsqu'une pierre détachée de la roche escarpée vint bondir et rouler à ses pieds. Dragonet regarde, et voit un soldat qui se cramponne avec effort aux angles saillants du précipice, pour ralentir la chute volontaire à laquelle il a confié son salut.

« Voilà, pensa Dragonet, le créneau par lequel quelques soldats sont parvenus, m'a-t-on dit, à déserter : cachons-nous pour surprendre celui-ci, s'il arrive à terre, et pour le faire parler. »

Le déserteur était trop occupé à calculer ses pas dans ce sentier périlleux, pour apercevoir le chevalier. Il ne tarda guère à descendre avec un fragment de roche sur lequel il s'abandonna, en danger de se rompre le cou, si quelque

obstacle interrompait brusquement cette glissade sur une pente à la fois rapide et raboteuse. Il n'en fut rien, quoique quelques jours auparavant un autre soldat, moins heureux, se fût brisé le crâne en risquant la même tentative. Celui-ci seulement tomba si étourdi, qu'il resta peut-être dix minutes avant de pouvoir ouvrir les yeux et répondre aux questions de Dragonet.

« Drôle, lui dit Dragonet, il faut que tu aies mérité d'expier au haut d'un gibet quelque scélératesse, pour jouer ainsi ta vie. Crois-tu donc que nous n'avons pas de gibet dans le camp à l'usage des voleurs, de quelque lieu qu'ils nous viennent?

— « Hélas! messire, répondit le soldat, je ne me suis ainsi aventuré, au contraire, que parce que j'avais pris mes précautions pour l'autre monde, en me confessant au chapelain du château, qui m'a donné l'absolution pas plus tard qu'hier soir.

— « Voilà un drôle bien avisé! C'est fort bien de t'être mis en règle pour te présenter là-haut à monseigneur saint Pierre; mais as-tu aussi le mot d'ordre pour nos avant-postes?

— « Je crois que oui, messire.

— « Holà! avons-nous donc des traîtres parmi nous qui correspondent avec les sentinelles baussenques?

— « Ce n'est pas cela, messire; mais notre chapelain, qui avait deviné mon projet à confesse, m'a proposé de me charger d'un message pour le chevalier Dragonet de Montdragon, en me recommandant à lui.

— « Voilà qui se rencontre bien; connais-tu Dragonet?

— « Non, messire.

— « Eh bien, remets-moi ce message... Allons, hésites-tu? Regarde ma cotte d'armes. »

Le soldat, sans être fort en blason, savait sans doute que Dragonet seul avait le droit de porter le dragon à face léonine, d'où venait son nom.

Il lui remit un parchemin à son adresse. Quand Dragonet l'eut parcouru : « Je te félicite, dit-il au soldat, si la recommandation du chapelain pour saint Pierre vaut celle-ci. De quel pays es-tu ?

— « De Mouriès ; mon père est fermier de la baronnie de Viguerie.

— « Eh bien, suis-moi jusqu'au poste qui intercepte la communication avec Maussane ; mon lieutenant te laissera passer de l'autre côté du retranchement, après t'avoir dédommagé du long jeûne auquel je vois que tu as voulu échapper, malgré ta dévotion pour le tribunal de la pénitence. »

Dragonet relut plusieurs fois ce message qui lui était réellement destiné, écrit de la main du bon chapelain. En voici la substance, que nous allons *translater* de la langue d'oc en la langue d'oil, au risque d'en moderniser un peu l'expression :

« *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* Tel est, mon cher fils, le récit qu'on nous fait de la fureur qui vous anime contre vos frères en Jésus-Christ, les habitants et les soldats des Baux, qu'en prenant la plume il me semble que je vais exorciser un démon de colère et de vengeance, plutôt qu'écrire à un chevalier chrétien. Le messager que j'emploie (Dieu guide ses pas jusqu'à vous !), au lieu d'un héraut d'armes, vous prouve que si je cherche à vous inspirer des sentiments plus dignes de votre rang, je ne suis pas autorisé à cette démarche par le seigneur Hugues des Baux ; mais je n'écoute que le devoir de mon saint ministère, lequel est de prêcher la paix.

« Vous avez juré de venger vos outrages : hélas! les serments que l'homme fait à ses passions sont mieux tenus que ceux qu'il fait à Dieu! Les vôtres seront bientôt accomplis, à moins que la miséricorde divine n'opère un miracle en notre faveur : mais s'il reste au fond de votre âme un sentiment de charité chrétienne ou de générosité humaine, il est temps que ce soit vous qui proposiez la paix. Je ne puis croire qu'on ait dit vrai, en prétendant que vous n'entrerez dans la place que lorsqu'elle sera dépeuplée par la soif et par la famine : il n'est pas possible que vous persistiez à confondre le bras qui vous a frappé avec le bras qui eût voulu vous défendre. Cependant, si cela était, je dois au moins vous ouvrir les yeux sur votre injustice, et vous épargner un remords tardif.

« Je ne veux pas vous parler de moi, vous m'avez déjà arraché une fois aux mains des méchants : ma vie vous appartient, à moins que vous n'acceptiez pour rançon ma bénédiction, stérile peut-être sur cette terre, mais qui peut porter ses fruits dans le ciel. Qu'est d'ailleurs ma vie, lorsque dans ces murs, comme dans ceux de Béthulie, tant d'innocents, vieillards, femmes et enfants, ont mérité bien moins encore le sort barbare qui les menace? Imiterez-vous jusqu'à la fin la cruauté de ce roi païen dont Dieu délivra son peuple, en faisant trancher la tête au général des assiégeants par la main d'une femme, parce qu'il ne pouvait y avoir alliance entre son peuple et les gentils... entre Holopherne et Judith? Quant à moi, je ne puis m'empêcher de me le rappeler, pour opposer aux menaces qu'on vous prête un consolant espoir. J'avais conçu jadis un projet pour lequel je trouvai le cœur de votre noble et respectable aïeule favorablement disposé : alors, il est vrai, il n'y avait pas entre vous et le seigneur des Baux

une insulte directe et un serment de guerre à mort ; mais alors aussi vous n'aviez pas entre vous et lui celle qui a dû vous apparaître plus d'une fois dans vos songes comme un ange de réconciliation.

« Vous ne voyez plus en elle que la fille de votre ennemi! Vous avez donc oublié avec quels sentiments de frère et de sœur vous avez vécu ensemble dans ce château, où vous étiez auprès de votre aïeule comme les jeunes plants d'olivier de l'Écriture? Vous avez donc oublié que, dans un de ces jeux innocents auxquels aimait à présider la noble comtesse, un soir, après avoir, en vaillant champion, délivré Laure, damoiselle opprimée par je ne sais quel géant païen, vous échangeâtes vos anneaux ; mais, le jeu fini, vous négligeâtes de rendre, vous à elle le sien, elle à vous le vôtre? Que de fois je l'ai vue relisant sur cette bague votre devise espagnole : « *Amor hasta la muerte,* » qui reçoit aujourd'hui de votre ressentiment un si barbare démenti! Hélas! pour votre tendre cousine le jeu dure encore en présence de la triste réalité. Vous ignorez qu'un jour plus tard, selon toute apparence, la réparation de cet affront qui vous a tant irrité vous serait parvenue avant la connaissance de l'affront même. Vous ignorez de quel message j'étais chargé par votre aïeule; vous ignorez... Je ne vous dirai pas les secrets de ma pénitente ; mais je dois vous révéler un fait qui vous semblerait peut-être inexplicable à vous-même, comme à ceux qui n'y voient que l'intervention d'un de ces démons que la superstition populaire appelle fées. Le destrier malheureux, cause de tant de maux, introduit dans nos murs comme le cheval de bois si fatal à la ville païenne de Troie en Asie, votre Passeroun vit encore, quoique tous nos autres quadrupèdes aient été dévorés par les soldats,

ou aient succombé eux-mêmes à la famine. Eh bien! apprenez à qui ce miracle est dû : telle est notre détresse, que chaque jour la ration de pain est mesurée pour le chef comme pour le soldat, pour la châtelaine comme pour la dernière des femmes..... Mais Laure, pleurant en secret le ressentiment de son père, n'a pas manqué un seul jour d'aller elle-même nourrir de sa main votre destrier favori. Maintenant continuez à confondre dans votre haine amis et ennemis, innocents et coupables; opposez votre inflexible vengeance à toutes les propositions honorables par lesquelles le comte de Provence, plus politique ou plus généreux que vous, assurerait ses avantages sans en abuser, et mettrait fin au siége impie qui menace de vous livrer sous peu de jours une ville remplie de cadavres. Il m'a semblé que je ne trahissais pas mon seigneur, en demandant au petit-fils de la noble comtesse de Roquemartine s'il est préparé à lui répondre, lorsque sa voix sévère lui dira un jour : « Qu'avez-vous fait de celle de qui seule j'espérais la consolation de ma vieillesse? »

Le chapelain amplifiait son épître de quelques autres allusions qui sentaient le prédicateur habitué à appuyer tous ses arguments sur des textes sacrés; mais son éloquence même prouvait clairement que, la reddition de la garnison et de la ville lui paraissant inévitable, il avait cru devoir, dans l'intérêt des assiégés, abréger leurs souffrances et adoucir l'ennemi le plus redoutable de son seigneur, pour ménager à celui-ci des conditions moins dures, et préparer une de ces alliances par lesquelles les puissances belligérantes ont de tout temps terminé leurs différends, donnant volontiers à leurs sujets le bal après la bataille. Nous avons vu déjà que le bon chapelain était d'ailleurs très-enclin de sa nature à entreprendre ces négociations.

De nos jours encore, les membres du clergé se mêlent volontiers de fiançailles et de mariages, comme pour dédommager la société de leur propre célibat, sans compter que l'Église a bien aussi son légitime intérêt à la bénédiction nuptiale.

Quoi qu'il en soit, l'épître adressée à Dragonet de Montdragon produisit son effet sur lui. Après avoir fait sa ronde militaire, il rentra tout rêveur au camp principal. Il y trouva les divers capitaines du comte de Provence fort agités par une discussion. Plusieurs de ces braves chevaliers avaient fait certaines réflexions dans les loisirs du blocus, et peut-être ces réflexions avaient été préparées, s'il faut tout dire, par quelques messages à eux secrètement adressés du château, comme celui qui venait d'arriver à Dragonet, mais rédigés par des plumes plus discrètes et plus politiques. L'inconstance que le maréchal de Tilbury reproche à nos ancêtres eût suffi d'ailleurs pour pousser les impatients dans ce débat, où il ne s'agissait de rien moins que de lever le siége.

« Par saint Antoine! Hugues des Baux s'est moqué de nous, disait l'un : il a plus de provisions qu'on ne prétendait nous le faire croire, pour nous retenir au pied de ces rochers. On nourrit chez lui les pourceaux avec du pur froment, et on les laisse échapper par la poterne pour nous narguer. » Celui qui parlait ainsi était le baron de Ventabren, qui s'avisait un peu tard que l'intérêt des nobles barons comme lui était de ne pas laisser envahir par le comte de Provence tous les châteaux forts de la république.

« Par Notre-Dame de Grâce! disait un autre (c'était Renaud d'Allen, complice des mêmes réflexions), le seigneur Hugues est bien assez puni de son humeur guer-

royante par la prise de Trinquetaille. » Un troisième prétendait que ce seigneur était puni bien davantage encore par une réclusion forcée de trois mois dans une forteresse où il ne voudrait pas passer trois jours quant à lui. Enfin, directement et indirectement, c'était à qui témoignerait son ennui d'un blocus sans sortie, d'un siége sans assaut.

Dragonet vit que don Alphonse n'osait guère contredire tous ces projets de retraite : il s'avança vers lui : « Et vous, lui demanda le prince, pensez-vous aussi que la pénitence de Hugues des Baux a été assez longue? Faut-il reporter notre bannière aux bords du Rhône?

— « Monseigneur, répondit Dragonet, je me charge auparavant de la faire flotter demain sur les tours baussenques.

— « Sire chevalier, ignorez-vous, dit don Alphonse, que si on accuse mon ambition, on glose aussi sur votre inexorable rancune? Le comte Hugues n'est pas condamné à l'abstinence, comme nous le pensions.

— « Je me charge cependant, comme je vous l'ai juré, de l'amener à signer un traité qui terminera la guerre à votre avantage.

— « A vous parler sincèrement, dit le prince, quand je vois nos chevaliers regretter ici les belles d'Arles, je serais volontiers moins exigeant sur les articles.

— « Voulez-vous, monseigneur, rédiger la capitulation? C'est moi qui la porterai là-haut.

— « Si vous revenez avec un refus, ce sera un nouvel affront.

— « Je m'y expose, à condition qu'un seul des articles sera dicté par moi.

— « De grand cœur; et je consens, pour faciliter les cho-

ses, que cet article soit substitué au plus rigoureux ou au plus doux des miens, si besoin est. Mon secrétaire a la minute de mes prétentions, voyez si vous aurez le crédit de les faire agréer. Lisez-nous cela, messire Gibert. »

Messire Gibert fit cette lecture, et en rédigea une copie, qui fut remise à Dragonet avec les sceaux du prince. — Dragonet, accompagné d'un héraut d'armes, alla se présenter aux portes de la ville des Baux, où il fut admis sans opposition. Le comte ne sortit plus de sa tente jusqu'au retour de son plénipotentiaire. Au bout de deux heures il le vit revenir.

« Eh bien? lui dit-il, non sans quelque anxiété.

— « Eh bien! monseigneur, ce parchemin contient les articles d'une capitulation à laquelle il ne manque que votre seing.

— « Hugues a tout accepté?

— « Tout ce que contient ce parchemin, après de longs débats entre Porcelion des Porcelets au nom du baron des Baux, et moi au vôtre.

— « Voyons, Dragonet, voyons; lisez-moi cela avant que je le soumette à mon conseil et à nos chevaliers. »

Dragonet lut le traité, dont on peut chercher le texte dans la fameuse « Histoire manuscrite des guerres baussenques, par messire Amed Pic du Plan de la Cour. » Je n'en citerai qu'un article, conçu en ces termes :

« Lors de l'entrée solennelle du comte de Provence à Arles, « en réparation de l'outrage fait au chevalier Dragonet de « Montdragon et à son bon destrier Passeroun, ledit destrier « figurera dans le cortége et dans le tournoi célébré sur la « place du Marché-Neuf; il sera promené triomphalement « autour de l'arène par le seigneur des Baux, ou par son « fils, ou par son plus proche allié, qui proclamera que

« onceques destrier ne mérita mieux d'être honoré par son « maître, les amis et les ennemis de son maître.....»

« Comment, dit don Alphonse en riant, le seigneur Hugues a consenti à cette réparation? Pour cet orgueilleux baron, c'est, selon moi, de toutes les conditions la plus dure.

— « Monseigneur, ne vous félicitez pas tant; je lui ai donné le choix entre cette réparation et l'hommage direct de toutes ses seigneuries à don Alphonse, comte de Provence.

— Je vous remercie d'une pareille alternative. N'importe, reprit le prince, si j'étais le baron Hugues, sire chevalier, je forcerais celui qui m'aurait fait signer cet article à l'exécuter lui-même, en lui donnant ma fille en mariage... Mais ce sont là vos affaires. Par Notre-Dame! Dragonet, tout bien considéré, vous êtes un habile négociateur. Assemblons le conseil... »

Le conseil fut assemblé; et le lendemain, sur les tours et les créneaux, on vit flotter la bannière du comte de Provence.

CHAPITRE XVII.

And on the morwe whan that day gan spring,
Of horse and harneis noise and clattering
Ther was in the hostelries all aboute :
And to the paleis rode there many a route
Of lordes, upon stedes and palfreys.

CHAUCER.

« Le matin, quand le jour commença à poindre, dans toutes les hôtelleries d'alentour il y eut grand bruit de chevaux et de harnais; et vers le palais se dirigèrent maintes troupes de seigneurs, sur leurs coursiers et sur leurs palefrois. »

L'entrée du comte de Provence à Arles fut magnifique. Ce prince savait que le peuple aime la royauté à cause de ses pompes et du spectacle qu'elle apporte avec elle ; il saisissait toutes les occasions de flatter ce goût du peuple. La république elle-même figurait dans le cortége par ses consuls, ses juges, ses clavaires et tous ses officiers publics. La vanité des citoyens prenait sa part du triomphe : les vieux bourgeois souriaient à l'aspect de leur bannière, les femmes applaudissaient du regard à leurs maris, à leurs frères, à leurs fils, qui, ayant combattu avec l'armée arragonaise et provençale, ou ayant fait le service moins dangereux de la garde de leurs propres murailles, se mêlaient tout glorieux aux cavalcades chevaleresques.

Six trompettes ouvraient la marche, habillés de jaune,

livrée de la ville, avec leurs banderoles de satin blanc et un lion en broderie d'or. Ils précédaient un corps de cent gentilshommes et un corps de cent bourgeois, ayant également le droit de guerroyer à cheval.

Puis venaient les consuls au nombre de huit, quatre nobles et quatre bourgeois, suivis du conseil électif et des divers magistrats de la cité.

Un second escadron, aussi nombreux que le premier, complétait l'escorte du pouvoir consulaire, qui avait reçu le prince à la porte de la Cavalerie, et le devançait pour venir l'attendre encore à son palais.

A un intervalle de cent pas environ, des trompettes à la livrée du comte, des hérauts d'armes en toque et casaque de velours, annonçaient l'armée d'Alphonse, dont le premier détachement se composait de ses arbalétriers, casque en tête, montés sur des chevaux couverts de longues housses éclatantes de broderies.

Le prince s'avançait ensuite à la tête des chevaliers dits de sa lance ou de sa maison, espèce de gardes du corps. Cette troupe avait l'épée haute : Alphonse était facile à reconnaître sur son beau destrier, portant un harnais de broderie rehaussée, émaillée de plaques d'or. Seul il avait la main droite libre, et s'en servait pour saluer amicalement les groupes d'où partaient les acclamations. Il s'arrêta une première fois à la place dite du Bourg-Neuf, près l'église Saint-Antoine, où l'on avait érigé un arc de triomphe avec des figures symboliques ; il admira ou feignit d'admirer les flatteuses devises adressées à sa grandeur et à sa vaillance, louant l'esprit ingénieux de l'ordonnateur des fêtes, mais acceptant à la lettre tous les compliments. Un second arc suspendit encore sa marche à l'entrée du Plan de la Cour, où il reconnut avec plaisir un tableau repré-

sentant Boson, premier roi d'Arles : il salua respectueusement cette image, qui portait sa couronne à la main, comme si Boson eût voulu l'offrir à un successeur non moins grand que lui. Alphonse prit du moins l'allégorie dans ce sens, et, de plus en plus joyeux, continua sa marche jusqu'aux premiers degrés du portail de Saint-Trophyme, où le clergé l'attendait sous un dais. Le prince mit pied à terre, et entra dans la cathédrale, pour y entendre chanter un psaume. Après l'Hosanna, il se rendit, suivi du même cortége, à l'hôtel municipal, où il devait dîner avec les principaux chevaliers d'Aragon, de Catalogne et de Provence, l'archevêque et les consuls. Le repas fini, la course des taureaux commença, jeu imité des fêtes espagnoles, mais où les gentilshommes et les bourgeois d'Arles ne brillèrent pas moins par leur adresse que les Espagnols. « Aucuns « travailloient à mettre en face les taureaux, les autres à « les attendre corps à corps, et à force de bras, sans armes, « les terrassoient comme si ce fussent des agneaux, ores « qu'ils vinssent contre eux à cornes abaissées pour les « éventrer ; aucuns, qui tout bottés et éperonnés, se jetoient « sur les taureaux, leur donnoient de l'éperon, et leur fai- « soient faire mille gambades et furieux beuglements. « D'autres enfin, pour plus de prouesse, pirouettoient sur « les taureaux comme sur un genet d'Espagne, bien qu'ils « fussent en grande furie. » — Je n'ai point à décrire les jeux du peuple, tels que la lutte et le saut des hommes, ni le singulier spectacle de la course des femmes de joie :... « Celle qui gagnoit la course gagnoit une paire de bas de « drap et une paire de souliers, dont le sous-clavaire avoit « l'intendance ; desquelles courses ce proverbe, *Vous n'au- « rez pas les chausses*, est tiré, quand on le dit au se- « cond qui apporte quelque nouvelle dont le prix doit être

« donné au premier, comme les chausses étoient données à la « première de ces femmes qui gagnoit le prix de la course. »

Ce jour-là, c'était la république qui saluait le prince, la ville qui traitait son hôte royal : mais le lendemain ce fut le prince qui rendit les fêtes aux Arlatins. Dès le matin, nobles, bourgeois et peuple, acteurs ou spectateurs, remplissaient la grande place dite du Marché-Neuf, où un vaste amphithéâtre en gradins, des tentes ornées de banderoles, et toutes les décorations d'un tournoi, annonçaient qu'Alphonse donnait celle de ces fêtes guerrières qui plaisaient le plus à nos ancêtres.

Les chevaliers arlatins, les Provençaux et les Aragonais, choisissant chacun un chef et une bannière, figurèrent un combat général. Dans cette mêlée, plusieurs furent désarçonnés du premier choc; les deux escadrons resserrèrent leurs rangs, et une seconde rencontre les éclaircit encore, jusqu'à ce que la victoire fût attribuée à l'une des deux bannières par le juge du camp. Puis ce furent des joutes partielles, où chacun venait à son tour lutter de vigueur et d'adresse avec le plus fort, le plus adroit ou le plus heureux.

A chaque incident, les applaudissements ou les murmures ironiques des spectateurs entretenaient l'ardeur du victorieux, et avertissaient le vaincu de sa défaite. Cependant, au milieu de l'émotion sympathique que ces jeux d'une génération belliqueuse ne manquaient jamais d'inspirer à la foule, aux bourgeois et aux nobles, aux dames et aux guerriers, il eût été facile de lire dans la plupart des regards une attente au delà d'un spectacle ordinaire, et comme si ce jour-là l'acteur principal de la représentation se faisait désirer.

Cette distraction fut remarquée par don Alphonse sans

doute, car il fit signe à un courtisan de s'approcher de son estrade, et lui adressa une question à l'oreille.

« Seigneur, répondit le courtisan à demi-voix, je ne suis pas du secret; mais je crois pouvoir deviner que c'est une surprise qu'on veut faire à Votre Altesse, par quelque cérémonie omise à dessein du programme. »

Les princes acceptent volontiers les conjectures qui flattent leurs secrets désirs. Don Alphonse rougit... de cette rougeur qui dut passer sur les joues de César lorsqu'on lui fit entendre, pour la première fois, que le sénat et le peuple romain songeaient à lui décerner le diadème.

Plus que jamais le comte don Alphonse était entretenu dans le doux espoir d'arriver enfin directement au but ambitieux que lui avait légué son aïeul, le fameux comte de Barcelone, longtemps régent de Provence. Depuis que la couronne de comte lui était échue en partage, celle du royaume d'Arles avait tenté sa convoitise; et récemment encore il s'était adressé pour l'obtenir à l'empereur d'Allemagne, qui semblait chercher quelquefois à s'en débarrasser. Mais Alphonse pouvait enfin se passer de l'investiture. Quel compétiteur oserait lui disputer la royauté, s'il était une fois proclamé à Arles même, par des partisans dévoués à sa cause?

En ce moment, prince victorieux, flatté par les seigneurs, salué d'acclamations par la foule, le comte n'était-il pas excusable si, ayant réellement un parti favorable à ses prétentions, il se persuada qu'on voulait profiter de l'échange de fêtes qui avait lieu entre la ville d'Arles et lui, pour le saluer légitime successeur de Boson? Il se sentit donc vivement ému lorsque, au milieu d'un joyeux tumulte qui s'élevait soudain parmi le peuple, il crut entendre qu'on criait : *Vive le roi d'Arles!*

CHAPITRE XVIII.

If the lion be to speak. (SHAKSPEARE.)

« Si le lion doit parler... »

— My good horse
Once more thou bearest to the field thy lord,
He who so oft hath fed and cherished thee.
SOUTHEY'S RODERICK.

« Mon bon cheval, tu portes encore une fois ton maître, celui qui t'a si longtemps nourri et caressé, etc. »

Malheureusement pour les prétentions d'Alphonse, sa récente popularité, et l'enthousiasme presque exclusif qu'il excitait dans la ville d'Arles depuis la prise du château des Baux, lui avaient suscité l'opposition imprévue d'un prétendant à la fois jaloux de ses propres droits, et adroit avocat de ces susceptibilités républicaines que le roi d'Aragon espérait avoir endormies. Ce dangereux adversaire n'était autre que l'ex-esclave Carlevan, qui était revenu naguère, lui aussi, héros populaire, comme un triomphateur sur le sol natal, mais qui, après avoir modestement trouvé ses compatriotes trop prodigues de leur enthousiasme pour lui, pensait qu'on s'était bien hâté de transférer cette faveur à un prince dont il suspectait les arrière-pensées exigeantes. Non que le brave hippiatre eût la vanité de prétendre aussi à la couronne; mais c'était un esprit original et un

peu frondeur, comme le sont encore volontiers les Arlésiens doués de quelque imagination; et, sans renoncer au sentiment de sa propre importance, il se constituait surtout le défenseur d'une autre personne royale, d'un monarque terrible comme Richard Cœur de Lion, et captif couronné comme Richard. Singulière coïncidence, car ce compétiteur d'Alphonse était le *lion*, le LION D'ARLES.

L'humeur rebelle de Carlevan rencontrait bien quelques objections prudentes chez son oncle maître Ferréol, dont il était devenu le gendre; mais il intéressait à la cause de Boson le digne gouverneur de la prison, en lui représentant qu'il était le véritable ministre de ce roi captif, et qu'il existait une solidarité entre lui, geôlier si paternel, et son pensionnaire privilégié. La douce Armande, encore sous les influences de la lune de miel, souriait aux boutades de son mari, aimant, elle aussi, son lion, comme elle eût aimé un plus humble quadrupède, quoique sa mansuétude naturelle lui fît regretter que Carlevan en voulût faire, en style moderne, *un personnage politique*. Mais Carlevan, vrai patriote libéral de ce temps-là, demandait à son beau-père et à sa femme s'il n'était pas ridicule aux nobles et aux bourgeois d'Arles, lorsqu'ils avaient déjà un roi si commode et si réglé dans son régime, d'aller s'exposer à la dépense d'une *liste civile* plus coûteuse: il se servait, comme on le pense bien, d'une autre expression, pour démontrer qu'outre les frais indispensables de toute royauté humaine, don Alphonse était par lui-même un prince prodigue, ne marchandant ni une guerre ni une fête, bref, le prince le plus antipathique à une monarchie républicaine ou à une république monarchique, telle qu'était alors la noble cité des bords du Rhône. Ni maître Ferréol, ni la douce Armande, ne pouvaient nier la force

de ces assertions ; et, encouragé par l'assentiment domestique, Carlevan allait de là prêcher le même patriotisme raisonnable au petit nombre de ceux qui n'étaient pas encore acquis entièrement aux grâces séduisantes de don Alphonse. Il fit si bien, qu'un des consuls l'avertit charitablement que quelques seigneurs aragonais le regardaient de travers ; mais, au lieu d'avoir peur, Carlevan conçut le projet de les défier tous à pied et à cheval, sous le prétexte d'ajouter une scène dramatique aux tournois et aux autres réjouissances de la circonstance.

Il n'était pas sans exemple que les lions d'Arles sortissent de leur rôle pacifique d'emblèmes vivants, représentant pour les uns l'ancienne royauté arlésienne, pour les autres la ville elle-même. Comme au temps de Rome, ils descendaient quelquefois dans l'arène, et livraient combat soit à un taureau, soit à un dogue, soit à tout autre animal. Or jamais plus beau lion que Boson n'ayant représenté la royauté ou la ville, Carlevan fit insinuer à quelques seigneurs de la suite d'Alphonse que ce serait un admirable incident qu'un combat du lion. Ces courtisans trouvèrent le spectacle digne de leur prince victorieux, et il fut convenu qu'on lui en donnerait l'agrément. Une fois que Carlevan eut fait approuver l'idée première de son projet, il se réserva d'en régler la mise en scène, pour la modifier à son gré, selon la circonstance. Boson, s'était-il dit, sera le *roi* de la fête, ou il en coûtera cher à qui osera lui disputer la couronne !

Donc, en entendant crier, VIVE LE ROI D'ARLES ! don Alphonse n'eut qu'une courte joie : ce roi d'Arles, c'était le lion Boson, que Carlevan et ses amis introduisaient dans l'amphithéâtre avec toute la pompe d'un prince qui venait en saluer un autre comme son égal, et

non pour abdiquer devant lui, ni s'humilier; que l'autre s'appelât Alphonse ou qu'il s'appelât Richard, qu'il fût sur un trône comme le premier, ou captif comme naguère le second. Tous les insignes accessoires, toutes les devises et tous les emblèmes du cortége témoignaient de cette dignité jalouse.

L'ordonnateur de la procession scénique du lion était parvenu à enrôler parmi ses acteurs plus de deux cents jeunes gens, dont la phalange, divisée en sections, servit plus tard de cadre à la confrérie démocratique qui opposa une si vive résistance aux partisans secrets et déclarés de Charles d'Anjou. Chacun des membres, associés tous par un serment et champions de la grande bannière du lion, était individuellement porteur d'une bannière avec une hampe terminée en fer de lance, pour servir d'arme au besoin. Les emblèmes de chaque bannière avaient de même une double signification, cachant la pensée politique sous la forme de l'image, et l'ensemble composant une triple histoire du lion, dont chaque bannière était un chapitre illustré. En d'autres termes, les spectateurs virent ce jour-là jouer devant eux les scènes muettes d'une sorte de *mystère*, ou ce que nous appellerions volontiers une pièce en trois grands tableaux.

La description de quelques-unes des bannières donnera l'idée de ces tableaux, dont l'invention appartenait tout entière à l'esprit de Carlevan, qui s'était aidé adroitement de la science héraldique de Gervais de Tilbury. Il avait pu heureusement faire dessiner et peindre chaque détail par deux jeunes artistes d'Arles, les deux frères Ezlab, adonnés tous les deux à l'enluminure des cottes d'armes et à la gravure des sceaux, mais capables de travaux plus élevés s'ils étaient nés un siècle plus tard.

En tête du cortége marchait le porteur du grand étendard armorié de la ville, lion d'or blasonné sur un fond blanc, avec cette inscription latine :

> Nobilis imprimis dici solet ira leonis,

traduite ou plutôt paraphrasée par ces vers :

> Quand mon rugissement, comme un bruit de tonnerre,
> Va réveiller au loin les échos des déserts,
> Tout s'émeut dans les airs,
> Tout tremble sur la terre ;
> Avant que je paraisse on fuit de toute part...
> Oui, tremblez et fuyez, vous tous qu'Arles menace !
> Vous qu'elle aime, venez, sans crainte de disgrâce,
> A l'abri de son étendard.

La première section des chevaliers du lion, qui suivait immédiatement, portait les enseignes consacrées à l'histoire naturelle du roi des animaux, pour proclamer sa royauté dans la hiérarchie de la création ; tableau où Carlevan, fidèle à ses études d'hippiatre et de physicien, se montrait cependant encore poëte. Ainsi la bannière principale représentait le lion dans Éden, ou l'âge d'or des bêtes, avant que l'homme fût venu réclamer son titre de souverain. Tous les quadrupèdes se groupaient autour du lion, comme la créature la plus parfaite du jeune monde, et le lion se redressait avec une mansuétude majestueuse ; car c'était le maître innocent d'un peuple innocent, sans autre signe extérieur de sa puissance que sa beauté même, et n'apercevant pas encore un diadème que l'aigle, planant dans les airs, allait laisser tomber sur sa tête.

Dans la bannière qui faisait pendant à celle-ci, le royaume pacifique du lion semblait déjà menacé ou d'une révolution ou d'une guerre civile. Le lion avait là ses flatteurs, comme il avait aussi ses envieux, méditant la rébellion :

le singe se prosternait avec une grimace servile; le lynx et le chacal, qu'on a surnommés les *pourvoyeurs* du lion, lui apportaient un tribut ; un tigre se retirait de la cour en grand seigneur mécontent ; un léopard faisait déloyalement des agaceries à la lionne ; et sur un arbre le coq insolent se rengorgeait, en justifiant son défi par un quatrain qui disait :

Si sur mon chef se dresse une crête si fière,
Si ma voix fait sonner la trompette guerrière,
Si comme un chevalier j'ai chaussé l'éperon,
C'est que je sens en moi battre un cœur de lion.

Les autres bannières montraient le lion forcé de reconquérir sa souveraineté dans une suite de combats contre le tigre, l'ours, le léopard, le sanglier et la licorne ; car son peintre partial avait préféré introduire cet animal d'une existence douteuse dans le cadre des créatures naturelles, plutôt que de mettre en scène le cheval, à cause de la fin malheureuse du prédécesseur de Boson. D'ailleurs le combat avec la licorne offrait une scène plus dramatique, l'artiste ayant adopté la tradition de la ruse de guerre du lion, qui, lorsque la licorne est lasse, « *se tapit contre un arbre ; et la licorne, cuidans le frapper de la corne, frappe l'arbre de sy grant vertu, que puys ne la peut oster. Adonc le lyon la tue.* »

Aux rapports du lion avec les animaux, succédaient ses rapports avec l'homme ; ici leurs luttes, là leurs alliances, figurées par les récits bibliques ou les légendes poétiques de Samson, de Judas, de Daniel, d'Hercule, d'Antar (que Carlevan avait entendu réciter sous la tente de l'Arabe), d'Hannon de Carthage, d'Androclès, de Richard captif en Autriche, etc., etc.

En exposant la victoire des héros de la Bible et du paga-

nisme sur le lion, Carlevàn avait fait ses réserves, pour expliquer incidemment une supériorité qui lui paraissait probablement *fabuleuse*. Tel était le tableau épisodique de Samson, où, par allusion au miel que le héros israélite trouva dans la gueule du vaincu, l'artiste avait fait tourbillonner les abeilles autour du lion qui luttait encore, comme pour insinuer que leur essaim avait troublé le pauvre animal, et combattu pour Samson.

Le tableau du lion de Némée montrait dans le second plan Hercule filant aux pieds d'Omphale, qui avait une tête de *lionne* : le lion était là vengé par l'Amour.

Le lion Boson lui-même fournissait une scène, celle de la mort de Malespini; et tous ceux qui avaient pu voir le renégat en prison reconnaissaient cette face, blème de terreur. Une autre scène, qui n'eut guère moins de succès, consacrait une tradition du premier lion d'Arles, de celui qui avait été donné à la ville par Boson le Glorieux. On prétendait que ce prince soupçonnant sa femme Augusta, ou intéressé à la soupçonner, lorsqu'il songeait à la répudier pour épouser Hermengarde, l'avait exposée à son lion furieux. La croyance générale était à cette époque qu'un vrai lion reconnaissant, par son instinct seul, une vierge et une femme vertueuses, les respectait dans ses moments de plus grande rage. Sur la bannière où cet épisode de l'histoire des rois d'Arles était reproduit, on voyait le lion de Boson baiser respectueusement les pieds de l'innocente Augusta. Mais, à l'arrière-plan de la scène, le drame avait son terrible dénoûment : un lâche courtisan, interprétant mieux que le lion la pensée de l'ambitieux monarque, forçait l'infortunée princesse à vider une coupe de poison. A cette scène, Carlevan, qui cherchait le contraste en artiste, avait donné pour pendant la *fable du lion amoureux*, où l'on voyait

un lion se laisser rogner les ongles par une femme. Pour mieux flatter Arles, cette femme avait le costume arlésien; et chacun de sourire en admirant sa ressemblance avec une belle coquette, accusée d'avoir rendu également inoffensif le farouche baron d'Amphise. Sur cette bannière on lisait ce quatrain :

Si l'amour peut dompter le lion, de la belle
Qui le voit à ses pieds il est le bien-aimé;
Car cette belle est d'Arle : en ses périls fidèle,
Elle saurait défendre un lion désarmé!

Au reste, quelques autres fantaisies trahissaient encore l'humeur satirique de Carlevan; mais nous ne citerons que celle où l'on voyait un faux lion, c'est-à-dire, un âne, revêtu de la dépouille léonine, qu'une barillère ou porteuse d'eau frappait avec un bâton, avec ce distique en légende :

N'est pas lion qui veut : dépose la couronne,
Et reprends tes barils pour les remplir au Rhône.

Le second tableau se composait de scènes politiques ou plus adroitement imaginées, pour établir la royauté du lion : c'était une suite de blasons, où les principaux lions héraldiques faisaient cortége au lion d'Arles.

Au premier rang défilaient d'abord les armoiries des royaumes, parmi lesquelles don Alphonse vit en sourcillant le lion d'Aragon confondu sans distinction aucune avec les autres, et même ne marchant qu'après le lion d'Écosse et les trois léopards d'Angleterre.

L'art héraldique n'avait pas encore établi les règles rigoureuses qui fixent la composition des pièces de métal et de couleur dans un écu d'armoiries, l'attitude des figures, leur division ou leur rapprochement. Cependant l'ordonnateur de la cérémonie avait déjà pressenti au moins la différence des armes de *domaine*, des armes d'*alliance*,

des armes de *communauté*, des armes de *concession*, des armes de *dignité*, des armes de *patronage*, des armes *parlantes*, des armes *arbitraires*. Il avait varié les écus, carrés, arrondis, pointus, couchés, échancrés, partagés, accolés, etc. On distinguait tout d'abord les lions de France de ceux d'Espagne, les lions d'Angleterre de ceux d'Allemagne, les lions du Nord de ceux du Midi, qu'ils fussent rampants ou couchants, gardants ou passants. Le lion ne pouvait être confondu avec le léopard, quoiqu'il y eût des lions léopardés et des léopards lionnés, quoiqu'ils fussent, les uns et les autres, tantôt *armés*, tantôt *lampassés*, tantôt *couronnés*, tantôt *mornés*, tantôt réunissant deux ou trois de ces attributs. Lions de Normandie, lions d'Aquitaine, lions du pays de Galles, lions de Brabant, etc., frayaient là avec les lions de royaumes, parmi lesquels on remarqua le lion du royaume de Chypre, ailé comme celui de Venise; le lion de Bohême à la queue double ou fourchue, nouée et passée en sautoir; le lion de Norwége tenant une hache d'armes d'argent, emmanchée d'or; et les trois lions léopardés d'azur du Danemark, d'or semé de cœurs de gueules, armés, lampassés, couronnés de gueules, etc.

Un écu spécial, qui s'adressait surtout aux marins du port, et qui fut salué avec orgueil par les habitants du quartier de la Roquette, représentait un lion dans une nacelle, avec ces vers en légende :

Mon glaive devient rame, et sous mon pavillon
La mer des Catalans sera mer du Lion.

Il est probable que c'était pour faire un double compliment à l'adresse de son beau-père et des pêcheurs du Rhône, que Carlevan avait fait suivre le lion navigateur d'une figure de saint Pierre, qui portait à la ceinture un

trousseau de clefs, et sur l'épaule un filet de pêche. Ce saint Pierre précédait une escorte d'amphibies, composée d'un lion-poisson appuyé sur une ancre, et d'un castor, ce dernier animal étant alors beaucoup plus commun qu'aujourd'hui sur le terroir d'Arles. Un hippotaure ou cheval à tête de taureau, symbolisait visiblement la Camargue, la croupe de cet hybride surnaturel étant blanche et l'avant-corps noir, pour conserver la couleur des deux types que nourrit l'île du Rhône. Carlevan avait quelques moments hésité entre ce mythe et le kelpie ou cheval aquatique des lacs et îles d'Écosse, que lui avait proposé le docte Maréchal.

Un de ces beaux flamants aux ailes de pourpre qui n'ont jamais cessé de fréquenter le Delta arlésien, et une sirène qui réalisait le vers d'Horace, complétaient cette escouade mêlée d'êtres naturels et d'êtres fabuleux, quoique, selon le maréchal de Tilbury, la sirène ne fût pas un être imaginaire.

Après les lions de royaumes venaient les lions des villes : celui de *Lyon* le premier, de Lyon, ville sœur d'Arles, assise comme elle au bord du Rhône ; le lion ailé de Venise, lion d'une ville alliée, et en même temps lion *évangélique* comme attribut de saint Marc ; le lion de Florence, etc.

A ces lions succédaient les lions des simples chevaliers, de ces nobles d'Arles qui en portaient un ou plusieurs dans leur écu, comme le lion passant d'or des Turpins, d'argent fritté de sable, au chef de gueules ; le lion rampant d'azur des Cays, armé, couronné et lampassé de gueules ; le lion rampant de sable des Bindrais, accompagné de trois molettes d'azur, l'une entre les deux jambes, l'autre sur le dos, et la troisième sous le ventre du lion ; le lion armé d'une lance des Ycards ; le lion rampant des Sauniers ; les trois têtes de lion léopardées d'or des Prévôt, etc.

A cette cour, tout arlésienne, du lion d'Arles, étaient admis les autres animaux héraldiques, servant d'armoiries aux gentilshommes de la ville : les pourceaux accompagnés de cinq étoiles, deux sur le dos, trois sous les jambes, des Porcelets ; les loups des Giraud ; le lévrier des Brunet ; celui des Maulcane ; le mouton à étoile d'or des Donine. Quelques oiseaux aussi y figuraient, tels que l'aigle impérial des Boucicault, membré et armé d'azur, portant une fleur de France à son estomac ; l'aigle de sable au champ d'or des Balarins, et les trois colombes des Moncals, colombes de bienfaisance, qui ont longtemps survécu à la famille, sur une pierre sculptée de l'hôpital, auquel un Moncal laissa cinq cents écus de revenu. A ces oiseaux héraldiques Gervais de Tilbury avait voulu joindre le fameux corbeau dont il parle dans ses *Loisirs impériaux*, ce corbeau qui portait les messages d'Arles assiégée, mais qui eut le malheur de dénoncer une femme adultère, laquelle le fit périr. Une hermine et une genette affrontées et adossées composaient la bannière des fourreurs, corporation qui peuplait alors la rue appelée aujourd'hui rue des Gantiers, et qui avait sa meilleure clientèle parmi la noblesse.

Pour la plupart des gentilshommes, c'était une flatterie que ce rôle réservé à leur blason ; car ceux dont la race datait de l'origine d'Arles même étaient fiers de cette évocation des glorieux souvenirs de leur illustration ; et ceux dont la noblesse était plus récente savaient gré au lion d'Arles de les mettre en relief parmi si honorable compagnie : le peuple aussi saluait volontiers ces titres de gloire groupés autour du symbole de la commune patrie. La Rome des bords du Tibre avait aimé, jusque dans sa décadence, à voir son patriciat se parer des images des

aïeux, et elle s'inclinait avec respect devant ce légitime orgueil, qui n'est blâmable que lorsque celui qui l'éprouve se croit dispensé d'ajouter de nouveaux honneurs à l'écusson héréditaire. Il n'est pas de plus sûr garant de l'indépendance nationale que le culte des dieux domestiques. En ce moment, les nobles d'Arles les plus favorables à don Alphonse auraient hésité à sacrifier à un seul homme, eût-il été plus grand que le comte de Provence, cette patrie arlésienne qui mettait sa liberté sous la sauvegarde de leurs traditions de famille. Don Alphonse lui-même fut forcé de trouver quelque chose d'imposant à cette personnification collective de la république.

Cependant Carlevan, dédaignant d'observer les règles de l'unité poétique, ne s'était pas contenté d'emprunter ses scènes aux annales des divers pays, à l'histoire naturelle et à l'art héraldique ; il transportait soudain les imaginations de ses spectateurs sur un théâtre d'êtres imaginaires. Une troisième troupe de ses porte-bannières offrit aux regards les lions fantastiques ou allégoriques, images qui cachaient peut-être aussi un double sens pour les initiés, mais qui pour le vulgaire n'avaient d'autre mérite que la bizarrerie même de leurs formes anté-diluviennes : c'étaient une chimère, monstre à trois têtes, avec une tête de lion, une tête de dragon et une tête de chèvre ; un basilic ou cocatrix, espèce de coq-serpent ; une tarasque à tête de lion, semblable à celle qui figurait dans l'écu de Dragonet ; un griffon ayant la tête, les ailes et les serres de l'aigle, avec la croupe du lion ; un lion-dragon, un lion-poisson ; un opinicus, différent du griffon, parce qu'il empruntait au lion quatre jambes, au lieu de deux ; une vouivre-lion, etc., etc. ; enfin un simple lion avec des ailes, que Carlevan, inspiré par son amour-propre d'ana-

tomiste, avait voulu opposer au lion de Chypre et de Venise, lequel n'a des ailes que pour ornement, tandis que dans le lion ailé de Carlevan la charpente osseuse était amincie, de manière à pouvoir être enlevée aux régions de l'air comme celle de l'aigle lui-même.

Parmi ces lions mystiques se déroulaient aussi quelques autres bannières, où le lion reprenait sa forme naturelle, mais pour jouer un rôle en dehors de ses mœurs. La mythologie se trouvait là confondue avec la légende chrétienne; car, à côté de gracieuses représentations de Cybèle, de Bacchus et de Cléopâtre traînés en char par un attelage de lions, les dévots à saint Antoine l'ermite, dont Arles possède encore, dit-on, une relique précieuse, furent très-édifiés de la scène, racontée par saint Jérôme, où le saint, apportant à saint Paul la robe de saint Athanase pour lui servir de linceul, voyait, avec une pieuse admiration, deux lions creuser de leurs griffes la fosse du bienheureux anachorète.

En un mot, Carlevan avait voulu parler à tous les sens et à tous les esprits, à toutes les consciences et à toutes les imaginations. Les applaudissements lui ayant prouvé qu'il avait réussi, il introduisit enfin lui-même le vrai lion, Boson en personne; et sa présence ainsi annoncée suffit pour ranimer cet enthousiasme qu'il avait obtenu lors de sa première entrée triomphale à Arles. Les acclamations furent telles à la vue de cette majesté calme et fière, que tout autre roi en aurait eu le délire. Boson, sorti du recueillement de sa solitude, ne fut nullement troublé d'entendre encore une fois toute une ville crier : VIVE LE LION ! VIVE LE ROI D'ARLES !

Le moment était venu de porter le dernier coup. Avec l'assurance du champion du roi d'Angleterre, lorsque, le

jour du couronnement, il jette, au milieu de l'abbaye de Westminster, le gant de défi à tout prétendant, Carlevan demanda la parole pour parler au nom du lion.

Il se fit un silence solennel, pour écouter ce discours du trône, comme nous l'appellerions aujourd'hui. Seulement il était en vers.

Leo loquitur :

Un roi doit parler peu ; mais la reconnaissance
Le force quelquefois à rompre le silence.
Ces saluts rendraient fier le cœur d'un plus grand roi ;
Quel empire est plus beau que celui qu'Amour donne?
Oui, les plus glorieux de sceptre et de couronne
    Ne changeraient-ils pas avec moi?

Quand je veux t'exprimer ma royale tendresse,
Arles, ma voix s'éteint, et le triste Boson
Soudain croit expirer dans les bras de Samson...
Ah ! qu'il me serait doux, ô ma noble maîtresse,
De penser, en mourant, qu'un miracle du ciel
Pour toi fera couler de mes lèvres le miel !

Alcide en vain dompta mon ancêtre à Némée :
    Que le vainqueur de Géryon
Revienne encor d'Espagne avec toute une armée,
Au lieu de tes géants, ma ville bien-aimée,
Il verra sur tes murs ton fidèle lion !

L'arbitre souverain, le dieu de la nature
M'a donné le pouvoir sur toute créature ;
L'homme qui m'a vaincu ne peut m'humilier.
Est-ce par son courage, est-ce par mes alarmes...
    Oh non ! c'est par les armes
Que du lion triomphe un vaillant chevalier.

N'importe, s'il en est, jaloux du diadème,
Qui pensent me ravir, dans la ville que j'aime,
    Ou mon palais ou ma prison,
Qu'ils se montrent, j'attends ; et cette fois, peut-être,
    Ni loyal ennemi, ni traître,
    Ne triompheront de Boson...

Arles, si je succombe, un espoir me console :
Tu ne saurais plier sous le joug du vainqueur.
N'appartiens qu'à toi seule, et sois la digne sœur
De la reine du Capitole !

Ces vers, qui étaient inscrits sur une bannière spéciale, pour être lus de ceux qui à distance ne pouvaient les entendre déclamer, ne furent pas du goût de tout le monde : en voyant don Alphonse froncer le sourcil, un chevalier aragonais déclara même qu'il était prêt à accepter le défi du lion. Mais don Alphonse, en vrai politique, consultant plus en ce moment les dispositions manifestées par le peuple que le courage d'un seul champion, s'opposa à cette dangereuse épreuve. Jugeant plus sage d'éluder toute lutte avec le lion d'Arles, et feignant de ne pas prendre au sérieux une royauté si susceptible : « Non, non, dit-il, pas de sang dans une fête ! Je pensais que Boson allait défier quelque léopard ou quelque taureau ; mais je veux que la bonne intelligence subsiste entre le lion d'Aragon et le lion d'Arles. »

Carlevan était prêt à toute espèce d'incident : il dut se contenter du triomphe paisible de Boson ; et, ayant constaté que personne ne contestait ses droits, il fit une seconde fois défiler le cortége, aux cris de Vive le lion ! vive Boson ! vive le roi d'Arles !

Plus tard, la leçon profita à Charles d'Anjou, qui, lorsqu'il fit reconnaître son autorité dans Arles, déclara qu'il prenait à sa charge l'entretien du lion.

Mais jusque-là le lion Boson ne fut le *pensionnaire* que de son propre royaume ; jusque-là il put entendre quelquefois crier encore : Vive le roi d'Arles !

Vive le roi d'Arles ! ce cri retentissait encore dans la place, lorsqu'un nouveau triomphe vint terminer les fêtes de la journée, et rappeler à don Alphonse qu'en

d'autres circonstances ses droits auraient pu être maintenus contre le lion par un chevalier que la guerre baussenque avait rendu naguère le plus redoutable champion du comte de Provence.

Quel est ce bruit de fanfares qui domine tous les bruits? Pourquoi les poursuivants d'armes font-ils vider l'arène, comme si un nouveau carrousel allait avoir lieu? Les barrières s'ouvrent, et tous les yeux se tournent de ce côté, pour voir qui va être introduit par le maréchal du tournoi. Un héraut paraît le premier : « Place, s'écrie-t-il, place à palefroi de noble sang! place au vainqueur de vingt carrousels! Honneur à Passeroun, généreux destrier, plus beau et plus noble que Bucéphale, le destrier que le roi Alexandre montait, plus beau et plus noble que Bavieça, le destrier du Cid! » Ces mots furent suivis de nouvelles fanfares. Quelques minutes s'écoulèrent. — Personne dans l'amphithéâtre n'ignorait les articles de la capitulation du château des Baux. L'un disait : « Nous allons voir le seigneur Hugues humilié. — Je n'en crois rien, disait un autre : le seigneur Hugues est trop fier; son jeune fils le remplacera : pour un enfant de treize ans la chose est sans conséquence. — Vous ne verrez ni lui ni son fils, répliquait un autre. — Et qui pourra tenir sa place, aux termes du traité, sacristain Godion? — Eh mais! son gendre. — La senhora Laure se marie donc? — C'est chose arrangée depuis hier soir, par l'entremise de l'archevêque. — Avec qui? — Vous allez le voir. » — Ce rapide échange de questions et de réponses fut interrompu par une nouvelle fanfare et la même proclamation; mais cette fois, au milieu d'un cortége de chevaliers et d'écuyers, parut enfin Passeroun. Le peuple applaudit le généreux destrier, si connu de tous ceux qui fréquentaient les tournois : Place et honneur à Passeroun!

— Pauvre Passeroun ! c'était lui, superbement harnaché; mais quoique des housses et des caparaçons dorés dissimulassent son état de maigreur et de faiblesse, on s'apercevait à son allure qu'il rentrait dans cette arène où il triompha tant de fois, trop épuisé désormais pour se redresser fièrement comme aux jours de ses triomphes : « Honneur à Passeroun ! répéta la foule. — « Largesse ! » crièrent les hérauts, à qui le chevalier conduisant le destrier par la bride jeta des poignées de sous melgoriens. — Ce chevalier, quel est-il ? ce n'est pas Hugues des Baux, ce n'est pas son jeune fils : « Ah ! s'écria-t-on dans le groupe que nous écoutions tout à l'heure, la paix est donc faite entre les deux ennemis ? Maître Godion, l'archevêque est un grand conciliateur ! Par saint Trophyme ! c'est Dragonet de Montdragon qui remplace lui-même son futur beau-père. A la bonne heure ! »

C'était Dragonet de Montdragon.

« Honneur, honneur à Passeroun ! largesse, largesse ! » Le cortége était déjà au milieu de l'arène : ranimé par les acclamations et le bruit des fanfares, ranimé sans doute aussi par la vue de ces lieux où il fut tant de fois applaudi, Passeroun relève la tête; il piaffe, il hennit d'orgueil. « Honneur à Passeroun ! Honneur, honneur, largesse ! » — Hélas ! pauvre Passeroun, la joie est trop forte pour lui ; c'est un dernier effort qui l'exalte, mais qui achève de l'épuiser : encore quelques pas, Passeroun s'arrête, ses jambes fléchissent : « Honneur à Passeroun ! honneur au plus noble des destriers ! » ... Passeroun a cessé de vivre...

— Nous lisons, dans la chronique du Cid, que « lorsque « mourut Bavieça, son bon cheval, âgé de quarante ans, « Gil Diaz l'ensevelit devant la porte d'un monastère, et « planta deux ormeaux sur sa tombe, l'un à la tête, l'au-

« tre aux pieds, et ces ormeaux devinrent de grands ar-
« bres. »

C'était bien le moins que Dragonet de Montdragon pût faire pour Passeroun, d'ensevelir ce bon destrier avec pompe, dernière réparation de tant de souffrances après tant de services.

Un char funèbre fut préparé à cet effet : on y déposa Passeroun couvert de ses housses de parade, et deux mules, ornées de panaches noirs, le traînèrent jusqu'au lieu de la sépulture.

Dragonet avait choisi pour champ de repos de son destrier le dernier mas qui lui restât du domaine paternel, le Mas de Gaillard, près de Saint-Remy. Quand le convoi partit, le chevalier voulut le suivre à pied. Avertis de la cérémonie, plusieurs habitants du vieux Glanum l'attendaient, les uns par curiosité, les autres par une sympathie plus vive. Parmi ceux-ci était l'aubergiste de la Graïlle, croyant peut-être faire acte de rival généreux, en oubliant les torts que le maître du destrier défunt avait eus envers sa propre monture. Sans doute que Dragonet de Montdragon lui sut gré de cette déférence, car il le distingua entre tous les assistants, et lui serra la main avec une tristesse affectueuse. Maître Espeli ne se démentit pas un seul moment, quoique l'on creusât justement la fosse de Passeroun à trente pas au plus du sentier où le chevalier avait déshonoré sous le bâton son grison chéri.

Passeroun fut enseveli tout caparaçonné et enharnaché. Quand la terre l'eut recouvert, chacun s'éloigna, le deuil dans l'âme, et l'on laissa Dragonet seul... seul ; car les yeux de maître Espeli avaient en vain cherché parmi les témoins des funérailles, la première compagne du chevalier, la douce et gentille Annette.

Le jour suivant, Dragonet partit pour Arles, après avoir aidé lui-même le paysan du Mas à transplanter sur la tombe de Passeroun un jeune cyprès, qui fut entouré d'une barrière de roseaux entrelacés. Ce CYPRÈS, dont le tronc noueux ressemble à un énorme faisceau de serpents, atteste encore aujourd'hui la renommée du coursier fée. Arbre sacré comme les ormeaux de Bavieça, c'est la merveille du pays. Sa vieillesse robuste a défié les siècles : en vain la foudre l'a frappé, il a caché sous un nouveau feuillage les cicatrices de la foudre ; en vain une hache ennemie a mutilé quelques-uns de ses rameaux, ils ont repoussé plus nombreux.

CHAPITRE XIX.

« Vous n'avez rien à me reprocher ; je vous en défie, vous et l'amour. Vous n'auriez pas l'injustice de me faire un crime de mon défaut de noblesse. Il n'est pas d'autre noblesse en amour que celle d'un cœur loyal et exempt de tromperie. »

Le troubadour AYMERI DE BEAUVOIR.

« Les chevaliers, autrefois loyaux et vaillants, sont devenus perfides et trompeurs. »

Le troubadour PIERRE VIDAL.

Imiterons-nous, en terminant notre chronique, ces parasites de la fortune, qui n'ont de sympathie que pour les heureux du monde? — Les malheurs de la guerre sont déjà loin ; les chants des troubadours, la musique des jongleurs, la danse des damoiselles, font retentir le château des Baux de tous les bruits joyeux d'une fête. Le chapelain a béni deux époux dans la chapelle ; des hôtes nombreux sont accourus de toute la Provence pour répondre à la magnifique hospitalité du noble seigneur ; il n'y a d'échos dans cette résidence presque royale que pour les accents de l'allégresse et du plaisir. Irons-nous assister, nous aussi, à ces banquets pour les décrire? irons-nous porter nos félicitations au fier baron et à son gendre, à la belle fiancée Laure et à la noble comtesse de Roquemartine, qui est venue pour bénir ses petits-enfants,

parce qu'ils lui ont promis de ne pas la laisser repartir seule pour son château sur le Bauve, où Pierre Vidal commence à déplorer l'absence de sa dame? Non, nous renonçons au banquet, au bal, aux fêtes; un souvenir de mélancolie nous ramène sous le cyprès qui recouvre Passeroun, le pauvre Passeroun, déjà oublié peut-être de son maître. Ce n'est pas Dragonet du moins qui ce matin a pleuré sur le tertre tumulaire de son destrier.....; c'est la triste Annette, oubliée elle aussi, qui est venue mystérieusement dire adieu à cette demeure où maintes fois Dragonet de Montdragon s'était dit plus heureux de son amour que de l'alliance d'une princesse.

Annette n'avait pas attendu la dernière explication du chevalier. Elle l'avait prévenu en s'éloignant d'elle-même et se tenant cachée, avec d'autant plus de sécurité que Dragonet n'eût guère remercié ceux qui auraient retrouvé ses traces. Le bruit avait couru qu'Annette s'était réfugiée dans une abbaye, ou avait entrepris un pèlerinage lointain avec une bande de pèlerins pieux. Peut-être ces bruits même lui inspirèrent une idée qu'elle n'avait pas eue d'abord; mais ce ne fut que le jour du mariage de Dragonet de Montdragon avec Laure des Baux qu'elle se rendit d'Arles à Avignon, en prenant la plus longue route pour revoir une dernière fois le Mas de Gaillard.

D'Avignon, Annette continua à suivre les bords du Rhône par petites journées, jusqu'à une fameuse abbaye de femmes, dans le voisinage de Tournon, dont les ruines elles-mêmes ont disparu. Là, elle espérait, inconnue, être admise au bienfait d'une retraite, et, loin d'Arles, oublier peu à peu Dragonet dans le sein de Dieu, renonçant à l'oublier dans une autre affection terrestre. Mais, soit qu'elle eût trop présumé de ses forces, soit qu'elle

portât déjà un de ces germes de mort dont les chagrins de l'âme hâtent le développement fatal, Annette arriva souffrante et malade à la porte du monastère. Malgré les soins qui lui furent prodigués quand on connut son intention, peu de jours suffirent pour la conduire au terme de sa vie. Quand elle sentit que sa fin approchait, l'espoir de trouver là-haut la patrie qui n'est pas refusée par Dieu à ceux que la douleur chasse de ce monde, cet espoir du repentir — qui est exaucé, nous devons le croire, avec autant d'empressement que celui de la vertu, — ne put lui faire oublier tout à fait les lieux de son berceau. Elle désira ardemment de jouir de cette sépulture arlésienne, si précieuse alors à tous les riverains du Rhône ; et, à son lit de mort, la sœur chrétienne qui lui ferma les yeux lui promit que son corps serait envoyé aux champs d'Alyscamps. Selon l'usage du siècle, Annette, quand elle eut rendu le dernier soupir, fut donc ensevelie avec ses bijoux, qu'elle destinait à acquitter ce qu'on appelait le droit de mortellage dans le cimetière de Saint-Honorat ; et son cercueil, sur lequel étaient gravés le nom et la destination de la défunte, fut livré au cours du Rhône.

Miraculeuse navigation que celle de ces nefs de la mort qui partaient ainsi pour Arles sans rames et sans gouvernail, s'arrêtant invariablement à la dernière maison de la ville, sans jamais passer outre, et que le clergé venait recueillir pour les caveaux souterrains de Saint-Honorat ! Quand les marins du Rhône rencontraient ces nacelles funèbres, ils les saluaient en faisant le signe de la croix, persuadés que l'ange gardien du défunt les guidait à travers les bancs de sable, et déployait ses ailes protectrices en forme de voiles.

Cependant ces siècles de crédulité dévote avaient aussi

leurs incrédules, et le flambeau de la foi avait besoin que quelques miracles vinssent de temps à autre le ranimer. L'archevêque d'Arles se plaignait que l'église d'Alyscamps, « fondée par le grand saint Trophyme, agrandie et dotée « par Charlemagne, était depuis peu d'années en danger « de tomber, et ne pouvait, sans grands frais, être répa- « rée convenablement. » Dans une épître-réquisitoire adressée à tout le monde catholique, ce prélat rappelait toutes les vertus de cette église, « où reposaient le corps « de saint Honorat, les reliques des saints évêques Hilaire, « Aurélius, Concordius, Eonius, Virgilius, Rotlandus; du « bienheureux martyr Geniés, de sainte Dorothée, vierge « et martyre, et autres corps saints, les âmes desquels jouis- « sent de la vision de Dieu. » Il citait l'antiquité de ce cime- tière, « béni par des hommes apostoliques, imitateurs des « apôtres, et par sept des disciples de Notre-Seigneur : « saint Trophyme, qui avait été ordonné évêque d'Arles « par saint Pierre et saint Paul, avec les évêques Serge de « Narbonne, Maximin d'Aix, Saturnin de Tolose, Front « de Périgord, Martial de Limoges et Eutrope d'Orange, « en la présence de Jésus-Christ, qui apparut en corps à « cette consécration, ainsi que sainte Marcelle, servante « de sainte Marthe, l'a laissé par écrit aux premier et se- « cond livres des actes de la vie d'icelle, en ayant fait « un volume en hébreu. »

Le prélat disait encore qu'en l'église de Saint-Honorat s'était maintes fois fait entendre la voix des anges chantant (ainsi que la Vie du bienheureux Quinin, évêque d'Uzès, le témoigne); — « et, ajoutait-il, aujourd'hui il « y a des gens de bien qui nous ont assuré l'avoir ouï. »

Le cercueil d'Annette descendit paisiblement le Rhône jusqu'à un coude du rivage, au-dessous du Mas des Tours;

mais là, arrêté tout à coup, il fut remarqué par plusieurs passants qui essayèrent en vain de l'écarter du bord, où il s'était amarré parmi des rameaux d'osiers. Le juge des consuls fut averti : les officiers de police, qu'il envoya avec un prêtre délégué par l'archevêque, constatèrent que le cercueil avait été ouvert par des profanateurs, qui ne l'avaient refermé qu'après s'être emparés des bijoux destinés par la défunte à acquitter le droit des funérailles dans le cimetière d'Alyscamps. Le juge dirigea les perquisitions les plus rigoureuses contre les voleurs et recéleurs. Mais en attendant qu'ils fussent découverts, le cercueil demeura là pour dénoncer le larcin, soit que quelque obstacle matériel le fît résister au courant, soit que le ciel permît un miracle pour rappeler au peuple le respect dû aux corps envoyés par la piété des fidèles au saint cimetière d'Arles. Ce fut dans ce dernier sens que la chose fut interprétée par la croyance la plus générale; car un miracle semblable est non-seulement attesté par un mandement de l'archevêque Morose, mais encore par le grave jurisconsulte Gervais de Tilbury.

Pendant que les officiers de la justice recherchaient les coupables, les prières ne discontinuaient pas dans l'église de Saint-Honorat, où chaque jour les prêtres célébrèrent une messe pour ce corps méchamment arrêté aux bords du Rhône par le fait d'un larcin sacrilége.

Sur ces entrefaites, maître Espeli fut amené à Arles par quelque transaction commerciale : il alla voir son compère le lombard Coussane, et lui confia qu'il songeait à terminer son veuvage. Hélas! lui aussi il avait oublié Annette, pour courtiser la veuve coquette de maître Hermanes, sa voisine. Cette fois ses vœux étant agréés, maître Espeli pensait ne pouvoir décemment retourner à

Saint-Remy sans porter un cadeau galant à sa fiancée. Maître Coussane l'y encouragea beaucoup, et l'accompagna chez le rabbin Chamore, lequel avait toujours des objets de prix à céder au meilleur marché possible. Le rabbin Chamore n'avait jamais été plus accommodant, et maître Espeli ne le quitta qu'après avoir acquis, sans payer la façon, un de ces bracelets moresques, dont la mode, il y a vingt ans, était revenue parmi les beautés d'Arles.

« Vous voyez, dit maître Coussane en sortant de chez le juif, qu'aucun orfévre ne vous eût servi comme mon ami le rabbin. Mais, entre nous, vous auriez pu marchander un peu plus encore. Il aura eu lui-même ce bracelet presque pour rien.

— « Ce bracelet lui aura coûté plus cher qu'il ne pense, dit maître Espeli en clignant de l'œil.

— « Que voulez-vous dire? maître Espeli.

— « Vous allez le savoir, si vous voulez me suivre.

— « Où allez-vous donc de ce pas?

— « Ici tout près, au tribunal des consuls..... porter une déposition, et vous assigner comme témoin de la vente que vient de me faire le juif Ruben Chamore, d'un bracelet ayant appartenu à madame Annette Perdigoune, première femme du noble sire Dragonet de Montdragon.

— « Êtes-vous sûr de ce que vous dites?

— « Oh! je le reconnais bien pour l'avoir vu au plus joli bras qui fût au monde. Venez, venez, maître Coussane, et vous verrez. »

Maître Espeli et maître Coussane entrèrent au greffe, et maître Espeli fit sa déposition.

A sa grande terreur, le rabbin Chamore se vit assigné en justice pendant qu'on l'interrogeait au tribunal.

On fit chez lui une visite domiciliaire, et le commissaire saisit divers autres bijoux qui furent encore reconnus par maître Espeli et par la sœur d'Annette. Après bien des détours, le juif fut forcé d'avouer qu'il avait acheté le tout à deux hommes qu'il ne put ou ne voulut pas nommer. La loi était précise; il eut beau protester qu'il ignorait d'où provenaient ces bijoux : comme on lui prouva qu'il les connaissait bien pour les avoir jadis reçus en gage, il fut déclaré passif des peines de l'article 22 des statuts de la république, lequel condamnait les recéleurs comme complices des larrons.

Un des desservants de l'église de Saint-Honorat porta jusqu'au Mas des Tours les bijoux d'Annette, et les rendit au cercueil, qui au même instant, repoussé du rivage par une vague, céda au cours de l'eau, et reprit le chemin d'Arles. Les moines de Saint-Honorat l'attendaient à la porte de la Roquette, où il s'arrêta non loin du chantier des Alléges. Il fut amené à terre et déposé sur une civière. Après les premières prières d'usage, le cortége funèbre se mit en marche le long de la Lice, jusqu'au cimetière d'Alyscamps.

Au moment même de l'arrivée du cercueil, un autre spectacle détournait une partie de la foule : à cent pas du chantier, l'exécuteur de la ville hissait à une potence un homme qui, du haut de la croix de son supplice, put voir, de son dernier regard, la croix du clergé de Saint-Honorat, précédant le cercueil de la pauvre Annette. — C'était le juif Ruben Chamore.

ÉPILOGUE.

Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis les événements dont nous avons esquissé le récit. La république d'Arles avait vu se succéder bien d'autres morts violentes ou naturelles, à travers les incessantes agitations de son existence politique. Elle avait été menacée, frappée, sauvée ou vengée par une filiation de princes et de héros populaires, amis ou ennemis, sincères ou traîtres, ambitieux égoïstes ou patriotes dévoués. Mais enfin l'heure fatale avait sonné pour la république elle-même : le peuple souverain avait signifié sa propre déchéance à ses chefs; le dernier acte de la délégation municipale, exercé par ceux-ci en son nom, avait été la remise de tous leurs pouvoirs entre les mains d'un vainqueur conquérant, de Charles d'Anjou, déjà comte de Provence par son mariage avec l'héritière de Raymond Bérenger, Béatrix, sa quatrième fille.— Sous quel titre Charles, plus heureux que naguère don Alphonse, prendrait-il possession de sa conquête? La dernière question qui préoccupait l'amour-propre républicain était de savoir si, maître de l'ancien ROYAUME D'ARLES, le beau-frère de trois rois ne restaurerait pas le premier titre de Boson, pour poser sur son front le royal diadème. De quel œil la jalouse Marguerite, l'épouse de saint Louis, eût-elle vu REINE D'ARLES cette sœur cadette,

27.

qu'elle accusait de l'avoir frustrée de l'héritage paternel? Louis IX lui-même, qui plus tard se montra si peu empressé à accepter le royaume de Naples pour son frère Charles d'Anjou, aurait-il pu laisser, sans opposition, se fonder de nouveau, si près de la monarchie capétienne, cette monarchie de la France méridionale, dont les limites naturelles du côté de l'autre France devaient être tôt ou tard la ceinture du Rhône jusqu'au delà de Lyon? Il est certain que le titre de roi eût servi merveilleusement la concentration du sol et celle de l'autorité. La reine Blanche, qui exerça son influence dans la négociation du mariage de son fils, était trop grande politique pour ne pas en avoir prévu toutes les conséquences, trop dévouée à la France proprement dite, il faut en convenir, pour ne pas avoir imposé ses conditions secrètes à Charles. Enfin, l'empereur d'Allemagne était à ménager. Cependant nous ne pouvons ici émettre que des conjectures. — Quelles que fussent les influences étrangères ou les considérations personnelles qui finirent par l'emporter dans l'esprit d'un prince dont la modération n'était pas la vertu dominante, puisque, à plusieurs années de là, il ne fut pas plutôt roi en Italie qu'il rêva d'être empereur en Orient, nous pouvons croire à de longues hésitations; mais provisoirement ce ne fut qu'en qualité de comte de Provence que Charles d'Anjou fit son entrée à Arles.

La veille de ce jour solennel, parmi ceux dont l'*amnistie*, consentie et signée par le prince, pouvait à peine expliquer la présence dans la ville, était un vieillard septuagénaire qui depuis quarante ans avait joué un rôle dans toutes les épreuves critiques à travers lesquelles Arles maintint son indépendance et ses libertés municipales. Avons-nous besoin de nommer ce membre ardent de la

Confrérie de l'année 1236, ce non moins ardent partisan du *Rectorat* de 1247, cet artiste, ce poëte, animant de sa chaleur patriotique toutes les associations secrètes ou publiques qui ne cessèrent de porter pour signe de ralliement l'image du lion d'Arles? Carlevan avait élevé son fils Ferréol dans ses principes, et nous voyons ce fils au nombre des trois derniers recteurs qui prirent les rênes de la république lorsque Barral des Baux, un moment podestat, refusa d'exercer ses fonctions au delà d'une année, cet ambitieux seigneur espérant ainsi livrer à l'anarchie les conseils de la cité.

Tandis que le fils de l'Androclès arlésien racontait à son vieux père comment s'était terminée la conférence des magistrats municipaux avec le prince vainqueur, Carlevan affecta de rester assis, d'un air sombre, les bras croisés sur sa poitrine, refusant de toucher la main que lui tendait le jeune homme, cette main qui venait d'apposer le sceau de la république à la capitulation de la république. Ferréol Carlevan comprit la pensée de son père, et garda quelque temps le silence comme lui. Ainsi que ses collègues, Ferréol Carlevan n'avait cédé qu'à la nécessité; son cœur était plein d'amertume, mais aucun remords ne le déchirait.

— « Je suppose, dit enfin le vieux Carlevan avec une triste ironie, que les recteurs ont cessé de l'être, et que si mon fils est encore revêtu des insignes de ses fonctions, il vient ici pour s'en dépouiller.

— « Le viguier nommé par le comte n'entrera en exercice que demain, répondit l'ex-recteur; jusque-là, Bertrand Rostang, Pons Gaillard et moi nous restons chargés de la police de la ville : nous avons dû accepter cette autorité d'un jour, ne fût-ce que pour protéger le départ de

ceux qui se croiraient trop compromis pour avoir confiance en l'amnistie.

— « Voilà qui est heureux ! dit le vieux Carlevan, sans paraître s'apercevoir que cet avis pouvait bien s'adresser à lui. Allez vite porter un sauf-conduit à Barral des Baux.

— « Mais, dit le fils de l'hippiatre, il est parti, sans l'attendre, parce que, par l'article 23 des conventions, le comte excepte spécialement Barral de l'amnistie, soit qu'on le considère ou non comme citoyen d'Arles, *se réservant de prononcer sur certains chefs non exprimés.*

— « Les hypocrites ! murmura le vieux Carlevan. Leur paix sera bientôt faite, malgré toutes ces réserves. Rassurons-nous sur Barral : il aura consulté ses corbeaux avant de se mettre en route ; ce matin j'en ai aperçu moi-même un qui s'est dirigé du côté des Baux. Si j'avais eu mon arbalète, je l'aurais volontiers arrêté dans son vol [1].

— « Et pourquoi, mon père ? Malgré vos préventions, souvent exprimées tout haut, contre Barral, je dois ajouter qu'avant de s'éloigner il m'a fait dire courtoisement qu'il offrait de vous donner asile dans sa forteresse.

— « Croit-il donc qu'elle soit plus imprenable aujourd'hui que sous son père, lorsque la famine en ouvrit les portes à don Alphonse d'Aragon ? ou plutôt veut-il tenir des otages à la disposition du nouveau comte ? Je demeure où je suis.

— « Je crois cependant, mon père, que vous ne serez pas fâché de vous soustraire, par votre absence, à l'exécution d'un ordre que le sénéchal du comte nous a transmis vous concernant.

1 Une anecdote du recueil des *Novèlle antiche* atteste la superstition de Barral des Baux relativement aux corbeaux.

— « Quel ordre ?

— « Le comte, ayant entendu parler de l'origine de la confrérie, prend les devants sur toute pensée de protestation indirecte contre sa souveraineté. Il veut qu'on sache que le lion d'Arles est d'accord avec lui comme tous les autres pouvoirs de la ville. Le sénéchal vous ordonne de conduire vous-même le lion dans le cortége du prince, avec les anciennes enseignes armoriées de la confrérie. »

Le vieux Carlevan se redressa sur son siége : « Ah ! dit-il, voilà qui est ingénieux de la part du comte ou de son sénéchal. Le lion d'Arles attaché au char de triomphe du vainqueur, comme un roi vaincu et captif !

— « Le comte, poursuivit Ferréol Carlevan, ne prétend pas humilier le lion ; au contraire, il désire respecter sa royauté : désormais ce sera lui qui se chargera de tous les frais de sa nourriture et de son entretien.

— « Senhor recteur, mon fils, s'écria le vieux Carlevan, allez dire au sénéchal que si le comte veut absolument qu'un monarque figure dans la cérémonie de son entrée à Arles, il n'a qu'à prier un de ses beaux-frères couronnés de venir orner le cortége de sa présence. S'il lui faut un lion, qu'il en envoie chercher un dans la ménagerie de Florence ou dans les déserts d'Afrique. Ce matin même, le LION BOSON, LE DERNIER ROI D'ARLES, est mort.

— « Mort ?

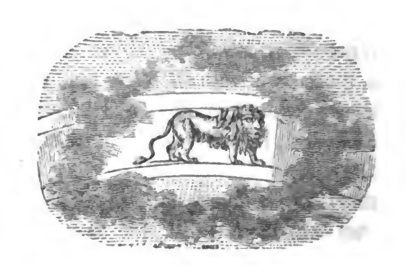
— « Oui, mort de vieillesse ; n'a-t-il pas assez vécu ? Regretteras-tu toi aussi, mon fils, que sa vie ne se soit pas prolongée, pour le voir mourir d'un affront ?

— « Non ! non ! je l'en félicite, mon père.

— « Le corbeau dont je te parlais tout à l'heure, mon fils, a eu l'instinct plus sûr que ce lynx ou ce chacal pourvoyeur, le sénéchal de Provence. Il avait flairé sans

doute le royal cadavre. Quant à nos drapeaux, où l'on voyait le lion sous toutes les formes, dans toutes les attitudes, couronné et enchaîné, armé et désarmé, entier et réduit à un lioncel, débruisé, déhaché, fauve, rouge, noir, blanc, etc., je les ai réunis dans notre cour, avec l'aide de ta mère et de Berlanguier : nos faibles mains ne pouvaient plus les arborer, elles ont suffi pour les livrer à la flamme. C'est la fumée de ce sacrifice qui a fait fuir le corbeau, perché déjà sur la tourelle du beffroi.

Telle fut la triste consolation de l'Androclès arlésien : on ne put le contraindre à conduire en laisse, au triomphe du comte Charles d'Anjou, son lion Boson, LE DERNIER ROI D'ARLES.



APPENDICE ET NOTES.

« Il nous reste de glorieuses ruines que l'étranger nous envie, et dont les villes privilégiées sont fières d'orner leurs musées ou leurs édifices modernes. Semblable au sol profané de la Grèce, le royaume de Boson se voit ravir peu à peu ses dieux mutilés, les fragments de ses temples, et jusqu'à ses tombeaux!

« Trop indifférents peut-être à la perte de ces richesses, sachons du moins jouir avec un noble orgueil de celles dont on ne pourra nous dépouiller. N'avez-vous jamais, madame, arrêté vos pas sur ces restes de nos remparts qui conservent encore le nom poétique de Laure [1]? N'y avez-vous jamais admiré avec enthousiasme le sublime tableau qui s'offrait soudain à votre vue : presque sous vos pieds cette église d'architecture grecque, et le cyprès solitaire qui rappelle le palmier du temple de Thésée [2]; à gauche, la Durance accourant sur les arceaux pittoresques d'un aqueduc; à droite, les riants jardins tributaires de ses ondes; devant vous, une verdoyante plaine demi-circulaire, au milieu de laquelle s'élève un élégant rideau de peupliers; et plus loin l'humide ceinture du Rhône, ses îles de saules, et parfois une flottille de navires aux blanches voiles, arrivant de la colonie des Phocéens? »

Voyage en Angleterre et en Écosse, 1825.

1 C'est la contraction du mot latin *aura* avec l'article : *l'aure*.

2 A mon dernier voyage, je n'ai plus retrouvé mon cyprès; j'en ai bien voulu à l'administration.

APPENDICE ET NOTES.

LES MONUMENTS D'ARLES,

A MON AMI HONORÉ CLAIR

(AUTEUR DE L'HISTOIRE DES MONUMENTS D'ARLES).

Rome, 18 mars 1836.

Au sein de Rome, ami, qu'il m'est doux de relire
Ton livre où l'autre Rome, Arles, renaît enfin!
Un poëte fonda Thèbes avec sa lyre;
Tu fais plus que ne fit l'architecte thébain :
La Grèce, à ses accords, vit s'animer la pierre;
En l'animant tu sais lui prêter une voix.
Grâce à toi, secouant vingt siècles de poussière,
Arles nous dit d'abord tout son passé gaulois :
Dans un noir souterrain, sous la forme d'épée,
Mars était était adoré des Celtes primitifs [1].
Une femme, dit-on, ou druidesse ou fée,
Dans cette grotte encor pousse des cris plaintifs.

1 La théorie de M. Honoré Clair, qui enlève aux Sarrasins la grotte de la montagne de Cordes pour la donner aux Gaulois, est au moins très-ingénieuse. Mon savant compatriote remarque aussi, avec raison, que toutes les ruines auxquelles le peuple attache des souvenirs de fées dépendent d'anciens monuments celtiques. Le dieu Mars était adoré par les Gaulois sous la forme d'une épée; le plan de la Grotte des Fées présente exactement la forme d'une épée gauloise.

Arles se donne à Rome ; il est ceint de murailles;
C'est un camp dans la Gaule offert aux vétérans,
Pour prix du sang versé dans ces grandes batailles
Dont l'histoire ressemble aux fables des Titans.
Mais l'Empire est assis, les camps deviennent villes :
Un seul homme contient les discordes civiles ;
Aux Hellènes vaincus, la cité des Césars
Voudrait ravir encor la couronne des arts :
A leurs marbres captifs s'ouvre le Capitole,
Les dieux de Phidias entrent au Panthéon ;
Chaque jour un théâtre, un temple, une coupole,
Viennent des bords du Tibre agrandir l'horizon [1] :
La Rome des Gaulois, de Rome impériale
Veut se montrer la sœur et même la rivale;
Elle aussi s'embellit des images des dieux.
Obélisques, palais, colonnes, basiliques,
Décorent son forum et ses places publiques ;
Elle a son Colysée, et son cirque, et ses jeux.
Vainement toutefois, se croyant immortelle,
Rome a partout bâti pour son éternité,
L'heure fatale sonne, et l'Empire chancelle !
Le colosse au barbare a longtemps résisté;
Sa force enfin s'épuise en cette longue guerre,
Il croule... Ses débris couvrent au loin la terre ;
L'aigle fuit, reportant la foudre dans les cieux ;
Mais en vain des Romains l'aigle y cherche les dieux ;
Leur Olympe est désert ! Une faible colombe
Rend un nouveau symbole à l'Empire qui tombe,
Et Rome se relève en s'armant d'une croix
Qui remet à ses pieds les peuples et les rois.

1 Les artistes savent combien le grand nombre des monuments de Rome, tous ces temples, toutes ces colonnes, toutes ces coupoles, reculent les bornes de l'horizon romain. Cet effet de perspective me frappe tous les matins de la villa que nous habitons, et d'où nous dominons un des plus beaux panoramas de Rome.

Un autre culte invente une autre architecture :
Défiant tour à tour et l'art et la nature,
Poëte capricieux, l'architecte chrétien
Suspendra dans la nue un clocher aérien;
Il découpe le marbre en feuillage, en dentelles,
Et prolonge ses nefs en voûtes solennelles.
Arles consacre alors des temples à la Foi;
Arles a ses martyrs et ses vierges mystiques :
Denys, Genest, Roland, Trophyme... Hélas! pourquoi,
Dans leurs saintes fureurs, deux prêtres fanatiques
Crurent-ils vous venger, en livrant aux marteaux
Tous les temples déserts des dieux de vos bourreaux?
Mais l'airain nous invite au cloître de Trophyme...
Cyrille est presque absous; grâce ici pour son crime [1]!
Ami, j'ai visité les temples d'Albion,
York et Cantorbéry, normandes cathédrales;
Westminster, décoré de ses tombes royales;
Ély, Cambridge, Oxford que célébra Milton;
De Melrose j'ai vu la gothique abbaye :
Je t'écris maintenant sous le ciel d'Italie,
Je suis au sein de Rome... Eh bien! dans tous ces lieux,
Rien ne peut égaler notre cloître à mes yeux,
Soit quand de ses rayons l'astre du jour l'inonde,
Soit quand la nuit venue, en silence, à son tour,
L'astre du doux mystère y joue avec amour,
N'éclairant qu'à demi l'obscurité profonde.
Dans quel cercle fatal l'homme est précipité!
Ne peut-il donc, hélas! rien créer sans détruire?
« Soyons libre, » a dit l'homme... Esclave révolté!...

1 La tradition qui attribue la destruction du théâtre d'Arles aux prédications de saint Hilaire et du prêtre Cyrille ne dit pas précisément que ces mêmes saints aient été les architectes du cloître de Saint-Trophyme, mais le cloître a profité des ruines faites par eux. La piété des Arlésiens doit leur savoir gré de n'avoir pas tout détruit. Probablement quelques-unes des colonnettes du cloître ont appartenu à des monuments romains.

Tremblez, palais, autels! c'est vous qu'il va proscrire!
Que tu peins bien, ami, ces vierges du Seigneur,
Quand la Philosophie, au fond du sanctuaire,
Profane, osa troubler leur pudique bonheur,
Leur saint recueillement et leur chaste prière [1]!
Le théâtre a péri, l'église périra!
Entassons sans remords poussière sur poussière;
Puis, savant destructeur, l'antiquaire viendra
Briser au nom de l'art une pierre dernière.
A de graves pensers élevant nos esprits,
Ta tristesse devient prophétique et sublime,
Alors qu'énumérant ces couches de débris,
Tu nous montres le monde appelé par l'abîme,
Et, sur le sol miné par nos arts orgueilleux,
Dieu seul stable, et debout nous indiquant les cieux [2].

I.

PARIS ET LA PROVINCE : JEAN-BAPTISTE COYE DE MOURIÈS.

« Je trouve délicieux, dit le troubadour Pierre Vidal, l'air qui vient de Provence, tant j'aime ce pays! Lorsque j'en entends parler, je me pâme de joie, et pour un mot qu'on en dit, j'en demande cent. J'ai laissé mon cœur parmi cette aimable nation. Je lui dois tout ce que j'ai d'esprit, de savoir, de joie, et de talent pour chanter. »

Le provincial qui, devenu un des enfants adoptifs de la

1 C'est en 1664 qu'un monastère de femmes s'éleva sur l'emplacement même de la scène du théâtre. Le dix-huitième siècle ruina le couvent et dispersa les religieuses.

2 La page où M. Honoré Clair fait de si graves réflexions sur l'instabilité de nos actes est une des plus éloquentes de son livre.

capitale, conserve encore une pieuse mémoire de son berceau, prête quelquefois à rire aux Parisiens, s'il se laisse aller au plaisir d'exalter le lieu qui le vit naître. Cet amour de la petite ville, tour à tour si tendre et si enthousiaste, n'est guère compris des citoyens de la grande cité; car l'amour des Parisiens pour Paris est un patriotisme où il entre plus de vanité que de sentiment, un patriotisme à la fois trop large et trop étroit pour sympathiser avec ces idées de la famille et du voisinage, avec ces souvenirs des jeux de l'enfance, des premières amours, et de tant d'émotions naïves que réveille dans un cœur de provincial le nom seul du clocher de son village. Un égoïste cosmopolitisme domine à Paris : c'est que Paris est la ville de tout le monde, autant la capitale de l'Europe que celle de la France, la ville des étrangers autant et plus que celle des Français de la Provence ou de la Bretagne. Pour classer Paris, pour lui trouver des sœurs ou des rivales, il faut passer le Rhin, les Pyrénées, les Alpes et les mers, ou rapprocher sur la carte les capitales des autres empires : Londres, Rome, Saint-Pétersbourg, Vienne, Madrid, Naples, etc., toutes cités qui se connaissent, se donnent la main avec Paris, correspondent et trafiquent ensemble sans intermédiaire, ou se visitent en grand cérémonial par ambassadeurs, et ignorent jusqu'aux noms des villes tributaires de leur centralisation dévorante.

Chose singulière, les premiers regards du Parisien s'ouvrent sur toutes les merveilles de la civilisation. Enfant, il joue et grandit à l'ombre des palais et des monuments; son intelligence se familiarise de bonne heure avec tous les chefs-d'œuvre de l'industrie et des arts; il prend directement sa part de tous les compliments que l'étranger adresse à la capitale de la France; il est le citoyen de la plus belle ville — du plus beau royaume — de la plus belle partie du monde..... Comment se fait-il donc qu'en général le Parisien soit comparativement moins poëte que l'habitant d'une ville du troisième ordre? C'est que, blasé de bonne heure, rien ne

l'étonne, mais rien ne l'émeut; c'est qu'il a peut-être trop d'esprit, trop de goût, trop de peur du ridicule, pour avoir de l'imagination. Presque tous les poëtes, presque tous les littérateurs de Paris lui viennent de la province. C'est Paris qui les révèle au monde et souvent à eux-mêmes, qui les forme, qui les polit; mais c'est la province qui les a vus naître : dans les villes de province sont les mines d'or ou de diamants; à Paris, les orfévres, les bijoutiers, l'hôtel de la Monnaie; là tout ce que produit la nature, ici l'art.

Cette différence d'organisation qui distingue le Parisien proprement dit du provincial, je l'attribue à l'égoïste cosmopolitisme du premier, au patriotisme plus circonscrit, mais plus tendre, du second. Paris est une mère riche qui a beaucoup d'enfants; ils sont tous bien nourris et bien tenus dans une belle et large maison, mais aimés d'une manière trop égale pour que leur propre tendresse n'en contracte pas quelque chose de moins expansif, de moins reconnaissant que celle d'autres enfants à la fois plus pauvres et plus *gâtés*.

Enfin, quel besoin aurait Paris d'être défendu, flatté et embelli par l'imagination de ses enfants? Qui est-ce qui conteste la supériorité morale et matérielle de Paris? Nos petites villes, de tout temps obscures, ou déshéritées de leurs grandeurs, attendent de nous quelques consolations dans leur délaissement. Madame de Staël, vivant loin de son père, préférant Paris à Coppet, le ruisseau de la rue du Bac au lac de Genève, ne payait encore qu'à demi sa dette d'amour filial, lorsqu'elle ne cessait de vanter les talents et les vertus incomparables de M. Necker.

Nous devons l'avouer, beaucoup de provinciaux devenus Parisiens aiment leur ville natale comme madame de Staël aimait son père. Il ne faut donc pas leur en vouloir de tout l'amour qu'ils portent au clocher du village dans les salons de Paris, dans les Revues de Paris [1]!

1 En ces derniers temps, la province a rêvé la décentralisation littéraire; franchement, ce n'est encore qu'un rêve. Beaucoup d'excellents

A mon tour, je m'accuse de ce crime d'*absentéisme* pour lequel les Anglais, qui, eux aussi, adorent assez volontiers leur île sur le continent, ont inventé un mot nouveau dans leur langue. Hélas! j'avais quitté Ithaque en pleurant, et j'y ai laissé mourir mon jeune chien qui, pendant sept ans, ne cessa de japper et de bondir chaque fois qu'on prononçait mon nom à son oreille.

Je continue dans ces chroniques à acquitter une dette d'honneur que je m'imposai, le jour où la partialité de mes compatriotes voulut bien accepter un de mes livres dans la bibliothèque de la ville.

L'histoire et le roman d'Arles ont toujours été, depuis, le rêve chéri de ma vie d'auteur. Les esquisses du *dernier roi d'Arles* ne sont encore que des épisodes, ou plutôt des pierres d'essai d'un monument plus considérable... s'il m'était donné d'élever ce qu'on peut appeler des *monuments*[1]. Heureux du moins, si j'excitais l'émulation de ceux qui ont été plus fidèles à notre beau ciel et à nos belles ruines! Il y en a plusieurs, je le dis avec l'orgueil du Spartiate qui se félicitait qu'il y eût à Lacédémone trois cents citoyens meilleurs que lui.

A une époque où j'espérais, comme le Jédediah Cleishbotham de Walter Scott, dissimuler tous mes péchés littéraires sous un pseudonyme, ce qui m'est arrivé pour quelques-uns, j'avais conçu le projet d'attribuer mensongèrement mes romans arlésiens à l'un des auteurs mes compatriotes qui figurent dans

livres nous sont venus directement des départements, beaucoup d'excellentes Revues de province; mais ces livres, ces Revues ont un grand défaut : dans les formes du style, sinon par le sujet, les auteurs en général ont toujours Paris en vue, le Paris des feuilletons, des vaudevilles et des romans. Oser être soi est un grand courage, à ce qu'il paraît, pour un littérateur de province; le plus mince journaliste d'un chef-lieu de préfecture veut paraître savoir par cœur Paris et ses théâtres, Paris et ses petits journaux. De l'autre côté de la Manche, Walter Scott était resté Écossais dans tous ses romans, Burns Écossais dans ses poésies.

1 L'auteur fait ici allusion à un roman sur Barral des Baux, et à une histoire de Charles d'Anjou.

la biographie des Provençaux célèbres, mais de préférence à un de ceux qui ont écrit dans l'idiome local, peut-être parce que ma vanité d'écrivain jeune encore se réservait, dans un demi-incognito, de pouvoir au moins réclamer les honneurs de la *traduction* du provençal en français. Dans ce but, je m'étais mis moi-même à essayer des vers *patois;* et peu à peu, comme un autre Chatterton, méditant une supercherie complète, j'avais inventé un autre moine Rowley, qui eût été le chroniqueur de notre moyen âge arlésien, et dont j'aurais trouvé le manuscrit dans une liasse de vieux papiers. Justement mon grand-père avait été, si je m'en souviens bien, le chargé d'affaires du monastère de Montmajour. Il y avait pour moi toute une Iliade à déchiffrer dans ses vieux *mémoires* à demi rongés par les rats au fond d'un grenier. J'étais tout fier de pouvoir bientôt embarrasser M. Raynouard, qui éditait alors les vieux poëtes provençaux; mais, avant de m'adresser aux érudits, c'était ici ou jamais le cas de faire comme Molière, et je consultai sinon ma servante, du moins un poëte artisan sur mes fausses *reliques :* ce poëte sourit malicieusement, et me traita de *franciot.* Plus honteux que Théophraste quand la marchande d'herbes découvrit à son accent qu'il n'était pas de l'Attique, je me gardai bien de poursuivre mon plan, et de m'exposer au démenti qui m'attendait chez le digne éditeur des « poésies originales des troubadours. » Le fait est qu'ayant été transplanté, à l'âge de neuf ans, de ma ville natale dans un des colléges des environs de Paris (le collége de Juilly), où l'on parlait le français le plus pur, j'ai eu beau apprendre de nouveau la langue de ma nourrice, je ne la sais que comme on sait une langue étrangère.

Ce n'étaient pas seulement les formes du langage qui m'eussent trahi : mes études des littératures modernes avaient, pour ainsi dire, imprégné mon esprit d'allusions, d'images et d'idées bien différentes de celles de nos vieux poëtes. Tous mes *provençalismes* sentaient le pastiche par la forme et par le fond. Si mon vieil ami Jacob le bibliophile

était né sur les bords du Rhône, il aurait eu sans doute plus de persévérance que moi.

Me voilà enfin condamné à me donner au public pour ce que je suis, mi-parti Parisien, mi-parti Arlésien ; trop heureux si j'ai pu du moins me créer en français un style qui ne soit pas trop chargé d'alliage, malgré cette double nature ! Au reste, il faut bien en convenir, c'est par la langue que s'achève la conquête de nos provinces méridionales : le français envahit tous les jours jusqu'aux locutions populaires de nos marins, de nos artisans et de nos cultivateurs. Le canal de Bouc à Arles livré à la navigation, la route de poste et les diligences, auront justifié avant quelque temps l'ancienne phrase qui disait : *Arles en France*[1]. La langue de Coye sera une langue morte, au grand désespoir de M. Michel de Truchet, de M. Dégut, et autres heureux héritiers de Coye.

Déjà combien de gallicismes dans les vers de Coye lui-même ! Hélas ! Coye regardait sa poésie comme une poésie roturière, et il humiliait le *patois* de ses épîtres énergiques devant les rimes françaises de la versification de M. de Morand.

Ce Jean-Baptiste Coye, fort peu connu hors d'Arles, vivait vers le milieu du dernier siècle. Il était né à Mouriès, village à quatre lieues d'Arles ; mais il se proclamait l'enfant adoptif de la ville où il passa la plus grande partie de sa vie. Ses biographes disent de lui « qu'il aimait la bonne chère, qu'il parlait beaucoup, mais qu'il avait bon cœur et parlait bien. » Quant à ses vers dans le dialecte arlésien, il serait difficile d'en donner une idée par la traduction : rien de commun entre sa périphrase un peu lâche et la poétique concision de Burns, auquel j'aurais voulu le comparer autrefois ; je citerai cependant ici ce que j'en disais dans un autre ouvrage, à propos de l'idiome de la basse Écosse :

1 Est-il nécessaire d'indiquer qu'à la date de ces remarques on ne pensait pas encore aux chemins de fer ?

« Qu'on se garde bien de croire que la langue de Burns ne soit qu'un *patois;* les habitants polis des capitales telles que Paris et Londres se hâtent trop de proscrire, comme grossiers, les dialectes provinciaux : il faut les plaindre de ne pouvoir pas en sentir le charme. Pope et Gay se faisaient traduire les vers d'Allan Ramsay. Nous autres Français des provinces transplantés à Paris, nous pouvons retrouver, dans nos patois dédaignés, une foule de ces mots naïfs ou énergiques, et de ces vieux tours de phrase dont l'absence a singulièrement appauvri la langue de Froissard, de Montaigne et de Marot. Pour moi, je vois dans mon dialecte arlésien le langage d'un Etat jadis indépendant, qui eut ses lois, son caractère et ses mœurs à part. Ma pensée l'associe à l'histoire de ces vieux temps, dont le prisme de la poésie adoucit les formes saillantes et un peu rudes. Ce fut le langage de plus d'un ancien héros populaire, et de ces troubadours qui ne vivaient en quelque sorte que d'amour, de poésie et de gloire; ce fut aussi le langage de mon enfance, de mes premiers jeux autour du foyer domestique, de mes premières amitiés de l'école. Wordsworth a peint dans une de ses ballades une pauvre servante anglaise qui, entendant chanter une grive en cage, se croit tout à coup ramenée au milieu des champs qu'elle a quittés pour venir chercher une condition à Londres. Que de fois, au milieu des bruits de Paris, traversant les rangs pressés d'une foule, j'ai tourné la tête, tout ému en entendant une parole ou une exclamation familière du pays natal !... Cette voix, comme le chant de la grive pour la pauvre Suzanna, évoquait soudain des images chéries et de touchants souvenirs.

« Il y eut jadis des poëtes arlésiens, dont on rencontre parfois le nom oublié en feuilletant une biographie, tels que ce Morand, auteur de *Téglis*, qui jetait son chapeau au parterre, et le dédommageait, par cette boutade d'originalité provençale, d'une mauvaise scène de sa pièce; ou encore ce Roubin qui écrivit un placet en vers à Louis XIV, et prouva

combien l'art de tourner élégamment un éloge s'était perfectionné, même en province, sous la dictature classique de Boileau.

« Mais Morand et Roubin n'ont écrit qu'en français; ils sont oubliés complétement de notre peuple, qui sait par cœur un grand nombre des vers de Coye, dont le nom n'est peut-être dans aucun dictionnaire : ce Coye a écrit dans la langue des troubadours avec une grande énergie, et une véritable verve de gaieté souvent bouffonne. Il aurait pu, lui aussi, être un Burns arlésien; mais à quelques allusions domestiques, qui seules nous font sourire ou nous émeuvent dans ses productions, il a mêlé trop d'images étrangères aux idées locales; quoique peu lettré, il a moins étudié les traditions des vieux âges et leur littérature, que la poésie académique de Paris moderne. Écrivant la langue du peuple, on dirait qu'il a dédaigné son suffrage pour celui de notre très-aristocratique académie arlésienne de trente gentilshommes. Héritier des troubadours, le malheureux n'a pas soupiré un couplet de tendresse, et n'a laissé qu'une ode trop fameuse sur les regrets de l'amour physique : il néglige les superstitions populaires, pour invoquer Apollon, Pégase, tout l'Olympe classique, et nous parler du pieux Énée ! Dans son poëme du DÉLIRE, ou la *Descente aux enfers,* il nous décrit le Styx, Caron, les Euménides, Pluton, Proserpine, etc.; et c'est dans l'*Élysée* de Virgile qu'il va chercher un archevêque d'Arles, le vertueux Janson. Mais, comme si la muse nationale eût voulu le punir d'avoir trahi ainsi son inspiration et les vrais titres de notre gloire, elle a rendu sa vision du passé incomplète; il n'a pu apercevoir et nommer, parmi ceux à qui la mort est douce, nos Wallaces et nos Bruces, — ni ce Porcelets que sa vertu fit excepter du massacre général des Vêpres siciliennes, ni ce chevalier d'Arlatan qui tua le dragon de la Crau, ni ce Quiqueran de Beaujeu qui osa concevoir et exécuter seul le projet de délivrer son oncle de la captivité des musulmans; ni enfin, si nous remontons aux temps de notre

république, les Pons Gaillard et les Bertrand Ventairon, dont l'énergie et le courage protestèrent contre la trahison de Barral des Baux et celle de ce lâche prélat Jean Baussan, par qui notre indépendance fut vendue à Charles d'Anjou.

« Je me serais mal expliqué, si on croyait que je voulusse entièrement proscrire les comparaisons et les noms mythologiques. Il en est de consacrés : ceux de ces noms qui expriment une idée morale ou un phénomène physique peuvent être, d'heureux synonymes en poésie; comme Phébus pour le soleil, Vulcain pour le feu, etc. D'ailleurs nous tenterions vainement d'échapper tout à fait à l'influence de l'éducation des colléges. Quant à Coye, quoiqu'il ne fût guère mieux *élevé* que Burns, il est d'autant plus excusable d'invoquer les dieux du paganisme, qu'il écrivait dans une ville toute couverte des débris du culte et de la puissance de Rome païenne. La Vénus d'Arles était admirée au Musée de Paris, lorsque la Vénus de Médicis y brillait encore; à chaque pas, Coye pouvait contempler quelque noble ruine, une statue de Jupiter, les portiques d'un ancien temple, des tombeaux dédiés aux dieux mânes, l'obélisque du Soleil; enfin notre magnifique amphithéâtre, une de ces créations gigantesques, destinées à perpétuer la divinité du peuple romain, et dignes des architectes de cette Rome impératrice du monde, qui jurait par son éternité. Ce que je reprocherai à Coye, c'est d'avoir trop oublié que la croix plantée par Trophyme domine tous ces monuments, les uns encore debout, les autres ensevelis à demi sous leurs propres décombres. » (*Voyage en Angleterre et en Écosse*, etc.)

Les pages qui précèdent ont été écrites il y a plus de vingt ans : j'avais déjà renoncé alors, comme on le voit, à publier mes histoires arlésiennes sous le nom de Coye. Je n'ai pas à rétracter aujourd'hui cette opinion sévère sur un poëte auquel je reproche surtout de n'être pas assez *arlésien*.

II.

Dans l'origine, la chronique du DERNIER ROI D'ARLES ne devait être qu'un épisode d'un roman de plus longue haleine, intitulé *Barral des Baux*, auquel j'ai renoncé, pour fondre dans une *histoire de Charles d'Anjou* les recherches par lesquelles je m'étais préparé à ce travail. J'avais conçu BARRAL DES BAUX comme un récit presque entièrement historique; tout l'intérêt romanesque était dans les épisodes, empruntés les uns à la tradition, les autres purement imaginaires, ou fondés sur une anecdote, une note, une phrase, un simple nom de l'histoire.

L'idée de faire jouer un rôle qui ne soit pas purement passif au destrier Passeroun, appartient à tous les poëmes et romans de chevalerie, sans remonter à Homère, sans descendre jusqu'aux romanciers contemporains; cependant je la dois à deux passages des *Loisirs impériaux* du maréchal Gervais de Tilbury [1].

« Alphonse, roi d'Aragon, se piquait de donner aux dames des fêtes publiques, des joutes, des carrousels, où les Arlésiens et les Aragonais, mêlés ensemble, se disputaient le prix de l'adresse, de la force et de la légèreté.

« Dans un de ces spectacles, où la plupart des chevaliers de la ville et de la suite du roi parurent armés et montés sur des chevaux caparaçonnés *à la mode d'Espagne et de Provence*, le coursier d'un d'entre eux, qui parcourait avec la rapidité d'un *oiseau* le champ destiné à la course, s'abattit tout à coup avec son homme, et resta étendu sur l'arène, sans force et sans mouvement. Cet accident fut attribué par la multitude à une cause surnaturelle. Le cavalier culbuté aper-

1 J'aurais pu me croire en possession d'une idée originale, lorsque je vis, trois ans après la publication d'un long fragment de ma chronique, qu'on félicitait un romancier populaire d'avoir, le premier, fait un héros d'un cheval. Il ne me reste plus que mon lion.

cevant dans la foule un gentilhomme, son ennemi, qu'on regardait comme l'auteur de l'aventure, le supplia humblement de ne point consommer sa vengeance dans une aussi belle assemblée. Attendri par ses prières, l'auteur du prétendu maléfice, qui, dit-on, l'avait opéré en détournant la tête et proférant certaines paroles magiques, tourna son corps entier dans un sens opposé, et, au moyen de quelques mots non moins puissants, redonna au cheval sa première vigueur; si bien que, ne lui restant de sa chute qu'une sueur abondante, il remporta toute la gloire de la journée. »

Le second fait se retrouve dans le premier chapitre du *Dernier roi d'Arles.*

Je n'ai pas fait de Passeroun un cheval fée, mais j'ai profité de l'indication pour le faire passer pour tel. Le conte de son origine aurait pu être encore plus merveilleux; mais je l'ai mis dans la bouche d'un personnage qui est plus heureux de *conter* que de *croire.*

Malgré la couleur historique du récit, tout le roman du *Dernier roi d'Arles* est une fiction : je ne pourrais même que très-difficilement réconcilier les dates avec les noms, quoiqu'il s'agisse évidemment, quant aux faits, de la grande querelle entre la maison de Barcelone et la maison des Baux, dans les douzième et treizième siècles. Je puis renvoyer le lecteur au chapitre VI du second volume d'Annibert, et au narré du sujet de la guerre entre les comtes de Provence et les princes des Baux, dans l'*Histoire de Provence* de Bouche, t. II, p. 124. Mais, n'ayant nullement écrit avec les livres de ces auteurs sous la main, je serais une autorité bien inexacte, si on me lisait moi-même autrement que comme un romancier. Je m'estimerai fort heureux si je n'ai pas été trop infidèle aux caractères du temps; car, persuadé que le costume change, mais non les hommes ni leurs passions, j'ai mis en scène des caractères vrais dans notre siècle comme dans le douzième, entre autres M. Espeli, l'aubergiste de la Graïlle, que l'orthographe, sinon la chronologie, empêchera, j'espère,

de confondre avec M. Expilly, neveu de l'abbé Expilly, et mort depuis quelques années seulement. — Honneur à sa mémoire ! il mourut marguillier de l'église principale de Saint-Remy, et, plus patient encore que notre Espeli, non-seulement il avait dressé admirablement son âne, mais encore un dogue de boucher, qui allait seul à la chasse, et lui rapportait des lièvres ou des perdreaux avec toute la conscience d'un bon serviteur de la race canine.

J'ai bien emprunté à l'histoire Hugues des Baux, Dragonet de Montdragon, la comtesse de Roquemartine, Pierre Vidal, etc. ; cependant, si l'histoire les réclamait, je ne pourrais les lui rendre tels qu'elle me les a fournis. Ce ne sont d'ailleurs que des esquisses. Il serait donc superflu de transcrire ici une longue notice sur la maison des Baux, que je réserve pour un ouvrage plus considérable[1]. Je me contenterai de répéter au lecteur que les seigneurs des Baux balançaient, dans le douzième siècle, l'influence du roi d'Aragon et des comtes de Provence sur nos provinces méridionales. Dans l'énumération des gentilshommes rangés sous la comète aux seize rais d'argent à champ de gueules (blason des Baux, qui rappelait probablement l'étoile apparue aux trois mages), C. Nostre-Dame nomme soixante chevaliers, chefs de famille ou représentant les branches cadettes ; et il n'en compte que quatre de plus sous la bannière du comte de Provence. La maison des Baux signa sa propre déchéance le jour où Barral vendit lâchement et perfidement à Charles d'Anjou la république d'Arles, qui, dans le péril commun, l'avait élu son podestat. Depuis ce jour, il semble que le sol provençal refusa ses sucs nourriciers de prouesse et vaillance à cette souche ingrate. Ses titres lui restent, ils augmentent même ; mais elle perd une à une toutes ses racines, et se transplante sur la terre d'Italie, où elle périt, faute de rejetons, dans le quinzième

1 Une excellente notice de la maison des Baux a été publiée, sur cette indication, par M. Jules Canonge, de Nîmes. Il serait difficile d'être aussi exact et aussi élégant.

siècle, avec la personne d'Élise des Baux, dame des Baux et d'Éguilles, comtesse d'Avelin, de Fribourg, de Neufchâtel et de Beaufort, vicomtesse de Turenne, etc. L'héritier de la dame des Baux fut, par substitution, Louis de Châlons, son neveu, prince d'Orange, fils de Jean, prince d'Orange, et de Marie des Baux, sa sœur germaine.

La maison de Montdragon, également éteinte, était originaire de Dauphiné; son blason exprime la tradition d'un de ces crocodiles ou dragons amphibies qui ravageaient le pays, comme jadis la tarasque. Ses vrais titres de noblesse sont, pour nous Arlésiens, dans nos chartes républicaines, où les Dragonet de Montdragon figurent plusieurs fois comme podestats. La poésie des troubadours a consacré aussi leur nom dans la description de ce tournoi où Raimbaud de Vacqueiras raconte si froidement les prouesses de la chevalerie du douzième siècle.

Je ne me charge pas de prouver que Passeroun repose sous le cyprès planté au Mas de Gaillard par Dragonet de Montdragon. Cet arbre, qui n'a qu'un rival et un contemporain en Europe, le cyprès du Généralife de Grenade, donne aujourd'hui son nom au nouveau Mas de Gaillard, dont il domine la toiture. La tradition du pays rattache à cette pyramide végétale d'autres souvenirs que ceux de mon roman. Après avoir protégé une humble maisonnette, LE CYPRÈS a vu s'élever, à l'abri de ses myriades de rameaux, une résidence élégante. Une fée est venue du continent américain présider à cette construction nouvelle, et admirer cet arbre géant, digne des vieux sapins de ses forêts natales. — Pour moi, je n'ai jamais pu apercevoir de loin cette haute et verte cime, respectée par la foudre depuis neuf siècles, sans éprouver un sentiment de vénération que n'inspirent pas ordinairement les êtres inanimés ; c'est qu'il y a pour moi mieux qu'une hamadryade, ou une des fées de la forêt enchantée du Tasse, sous cette rugueuse écorce..... A sa vue, je puis d'un seul mot évoquer les plus touchants souvenirs de mes premières années, avec les

patriarcales figures d'un aïeul et d'une aïeule souriant à mes jeux, et qui avaient eux-mêmes joué, enfants, sous cette ombre protectrice [1].

——

Ceux qui ont lu l'*Histoire de la poésie provençale*, par M. Fauriel (8 vol., Paris, 1846), ne s'étonneront pas de quelques opinions exprimées sur la Provence au treizième siècle dans l'*Essai historique* sur Arles. Si mon *siége n'eût été fait* lorsque l'ouvrage du savant professeur fut publié, il n'est aucune autorité que j'eusse citée plus fréquemment que la sienne. J'ajoute que lorsque j'ai donné Passeroun à Dragonet de Montdragon et Menalipe à Pierre Vidal, je ne connaissais ni le destrier de *Gautier d'Aquitaine*, ni celui du *roman d'Aiol* (Marchegay). Je n'ai pas *deviné* les mœurs *chevaleresques*, si bien indiquées par M. Fauriel; mais je les avais *observées*, comme lui, pendant longtemps, en vivant, par l'imagination et par la lecture, dans le moyen âge provençal.

III.

SUR LA GROTTE DES FÉES ET LE TRÉSOR DU PLAN DE COUR.

Quoique cette légende soit fondée sur une tradition locale dont l'auteur a encore fait usage dans un autre roman (*M. de l'Etincelle, ou Arles et Paris*), elle n'est pas exclusivement arlésienne; elle est allemande, anglaise, espagnole, aussi bien que provençale; il existe à Séville une tradition semblable, qui se lie à l'histoire de l'expulsion des Maures d'Espagne sous Philippe II, et qu'a racontée plus brièvement que moi,

1 J'ai vu depuis admirer les cyprès de la villa d'Este.

dans un annuaire, don Leucadio Doblado (*pseudonyme de Blanco White, auteur irlando-espagnol*).

Le peuple d'Arles vous parle encore du trésor des Maures, comme s'il était caché non pas dans les caves du Plan de la Cour, mais dans la montagne de Cordes, où quelques fouilles ont été faites plus d'une fois, assure-t-on, avec l'espoir de le trouver au fond de la *Grotte des Fées*.

La dernière fois que je visitai la Grotte des Fées, ce fut avec quelques amis d'enfance, Honoré Clair, Bourdelon, Richaud, etc. Nous y fîmes un déjeuner champêtre, assaisonné de cette gaieté arlésienne dont les chercheurs de trésors n'ont aucune idée. En sortant de la grotte, nous vîmes fuir une de ces jolies couleuvres qui habitent les environs de Montmajor, et qu'on pourrait croire animées par la fée Manto de l'Arioste, tant leur forme est gracieuse et leurs couleurs brillantes. Cette pensée poétique sauva la fugitive, au moment où l'un de nous allait la frapper avec sa canne de vigne sauvage. Dans l'Orient, on eût pris le pauvre reptile pour une fée ou le gardien du trésor. Je lisais dernièrement, dans les *Mémoires* de Forbes, que, se rendant de Baroche à Dubhoy avec une escorte, il fit halte à Nurra, ville en ruine que les Mahrattes avaient pillée et brûlée peu de temps auparavant. La maison principale appartenait à un homme riche qui avait émigré pendant la guerre, et était mort loin de Nurra. Ce n'était, comme les autres, qu'une demeure dévastée. On dit à M. Forbes, d'un air de mystère, que, sous une des tours, il y avait un caveau pratiqué exprès pour renfermer le trésor du propriétaire : cette relation méritait de ne pas être méprisée, parce qu'elle était faite par le maçon même qui avait construit le caveau. M. Forbes suivit cet homme, à travers plusieurs cours spacieuses, jusqu'au lieu indiqué. Le caveau occupait juste l'espace de la tour, environ huit pieds carrés. M. Forbes le fit ouvrir, et, au moyen d'une échelle, deux hommes de son escorte y descendirent avec des torches, non sans s'être fait longtemps prier, prétendant que, partout où un

trésor était caché, il y avait un démon préposé à sa garde sous la forme d'un serpent. L'échelle se trouvant trop courte, il fallut leur jeter des cordes pour qu'ils pussent parvenir jusqu'au fond du caveau; tout à coup ces deux hommes poussèrent des cris et demandèrent qu'on les remontât, assurant être enfermés avec un énorme serpent. M. Forbes restait incrédule, et, avant de céder à leurs terreurs, il voulait voir le serpent lui-même. A l'aide des torches, il aperçut enfin dans un coin quelque chose qui ressemblait à un rouleau de câbles; puis, au milieu des cris redoublés des deux hommes, il vit distinctement ce *quelque chose* lever la tête : c'était un serpent, un vrai serpent, qui déroulait indolemment ses longs replis. « Je laisse à deviner, continue M. Forbes, quelle fut mon horreur en pensant que deux de mes semblables se trouvaient ainsi, par mes ordres, avec un monstre aussi effrayant, dans un si petit espace ! Nous nous hâtâmes de les retirer, plus morts que vifs; puis nous jetâmes, sur les torches échappées à leurs mains, un tas de foin qui prit feu; et quand la flamme fut éteinte, nous descendîmes de nouveau dans le caveau, où nous reconnûmes un serpent étouffé et brûlé, mais pas de trésor. Probablement le propriétaire avait emporté son trésor, mais laissé le pauvre serpent, qui, étiolé et mourant de faim, était incapable de nuire. »

Je préviens ceux qui voudraient descendre dans le caveau du Plan de la Cour, qu'ils pourraient bien y trouver, sinon des serpents, du moins de petits lézards. Je me rappelle en avoir fait entrer moi-même en assez grand nombre, quand j'avais assez joué avec ces pauvres reptiles, dont, comme tous les enfants d'Arles, j'ai été dans mon temps un grand destructeur.

IV.

SUR LES ANCIENS JUIFS D'ARLES.

J'ai eu l'occasion, tout bon catholique que je suis dans mes livres, d'exprimer ailleurs une opinion assez libérale sur les

juifs. Je ne chercherai donc pas à me justifier d'avoir fait jouer un rôle odieux dans un roman à l'Israélite Chamore. J'ai suivi l'opinion du temps. En 1489, pour dénoncer les pauvres exilés de la Judée à l'animadversion du peuple, quelque moine inventa une singulière correspondance, insérée par Bovis dans sa *Royale couronne des rois d'Arles :* Chamore, rabbin des Juifs d'Arles, dit-il, consulta ceux de Constantinople pour savoir s'ils devaient céder à la persécution en se convertissant. Voici la réponse du *prince des juifs* de Constantinople, traduite de l'espagnol :

— « Bien aymés frères en Moyse, nous avons reçu vostre lettre, par aquelle vous nous signifiez les traverses et infortunes que pâtissez (le ressentiment desquelles nous a autant touchés qu'à vous autres) ; mais l'advis des plus grands rabbins et satrapes de notre loi est tel que s'ensuit :

« Vous dites que le roy de France veut que vous soyez chrestiens : faites-le, puisqu'autrement vous ne pouvez faire ; mais gardez tousiours la souvenance de Moyse dans le cœur.

« Vous dites qu'on veut prendre vos biens ; faictes vos enfants marchands, et par le moyen du traffic vous aurez peu à peu tout le bien des chrestiens.

« Vous vous plaignez qu'ils attentent contre vos vies ; faites vos enfants médecins et apothicaires, qui leur feront perdre la leur sans craindre de punition.

« A ce que dites qu'ils détruisent vos synagogues, taschez que vos enfants deviennent chanoines et clercs, pour ce qu'ils ruineront leur église.

« Et à ce que dites que supportez de grandes vexations, faictes vos enfants advocats, notaires, et gens qui soient d'ordinaire occupés aux affaires publiques ; et par ce moyen vous dominerez les chrestiens, gagnerez leurs terres, et vous vengerez d'eux. Ne vous écartez point de l'ordre que nous vous donnons ; car vous verrez par expérience que, d'abaissés que vous estes, vous serez grandement eslevés. »

V.

SUR L'HISTOIRE NATURELLE ET L'HISTOIRE FABULEUSE DU LION.

J'ai mis en œuvre, dans le *Dernier roi d'Arles*, quelques-unes des notions que j'avais autrefois recueillies pour composer un livre d'un tout autre genre, et dont divers recueils ont inséré quelques fragments, qui m'ont valu l'honneur d'être cité dans le *Monde enchanté* de M. Ferd. Denis, dans le *Livre des légendes* de M. Leroux de Lincy, et les *Traditions tératologiques* de M. Berger de Xivrey. Je devrais peut-être ici ajouter au moins quelques notes sur l'histoire naturelle et l'histoire fabuleuse du lion et du cheval, dans le genre de celles que j'ai publiées ailleurs sur les *sirènes;* mais j'y renonce, parce que ce serait risquer de doubler mon volume. Je me contenterai donc d'indiquer aux curieux, parmi les vieux livres que j'ai dû consulter, les *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury, la *Pseudoloxia epidemica* de Th. Brown, la *Cornucopia* de M. Jackson, les *Secrets naturiens* de Jehan Bonnet, le *Tesoro* de Brunetto Latini, le *Livre du prestre Jean*, la *Hiérarchie des anges* d'Heywood (ouvrage anglais qui doit avoir beaucoup d'analogie avec le livre des *Angéles* de F. Eximenes, manuscrit cité dans le *Monde enchanté*), les *Lettres* et le *Théâtre critique* du père Feijoo; parmi les livres modernes, la *Faëry mythology* de M. Kneightley, les *Introductions à la chronique de Philippe Mouskes*, par le baron de Reiffenberg, les *Northern Antiquities* de Weber et W. Scott, les *Recreations of natural history* de M. Broderip, les *Traditions tératologiques* de M. Berger de Xivrey, les *Monuments arabes et persans*, etc., de M. Reinaud, les divers ouvrages de mon ami Marmier, grand collecteur de légendes, *the Lays and Legend of various nations* de M. Thoms, la *Gloria del Cabello de Caraciolo*, ouvrage italien que je n'ai vu citer nulle part, et que

j'ai acquis à Rome ; l'*Omniana* de Southey, divers articles de la *Revue britannique*, etc., etc.

J'ai emprunté deux épigraphes au poëme de Chrestien de Troyes : *le Chevalier au lion*. Cette histoire d'un lion secouru par un chevalier et devenu son compagnon à la guerre, se retrouve dans les Mabinogion (la *Dame de la fontaine*, que la *Revue britannique* a traduite de l'anglais de lady Guest), dans la ballade danoise de *Tiedrich*, dans les *Nibelungen*, dans Perceval le *Gallois*, etc. Dans la ballade anglaise de *Cordelion*, au contraire, on trouve le combat du lion et du roi Richard qui arrache le cœur au lion.

Parmi les lions de la Tour de Londres, il en était un qui portait autrefois le nom du roi régnant, et, d'après une superstition, quand le roi mourait, son lion mourait aussi.

Ce que je raconte du lion de Boson et d'Augusta, sa première femme, est conforme à la tradition romanesque de l'instinct du lion, dans une pièce de Beaumont et Fletcher (*the Mad lover*).

Memnon, l'amant en démence, a perdu la princesse qu'il aimait ; on cherche à l'abuser, en lui substituant une courtisane qu'on veut faire passer pour elle ; mais Memnon prétend reconnaître par l'odorat que ce n'est pas une vraie princesse. On insiste. « Eh bien ! s'écrie Memnon,

Fetch the Numidian lion I brought over;
If she be sprung from royal blood, he'll do you reverence;
Else, the lion....
THE COURTEZAN. — I beseech your lordship.
MEMNON. — He'll tear her to pieces.
THE COURTEZAN. — I am no princess, Sir.
The Mad Lover: BEAUMONT AND FLETCHER's Works, édit. de MDCCCL.

MEMNON. — Amenez le lion numide que j'ai conduit ici ; et si elle est issue de sang royal, le lion la respectera ; sinon...

LA COURTISANE. — Je prie Votre Seigneurie de continuer.

MEMNON. — Il la déchirera en pièces.

LA COURTISANE. — Je ne suis pas une princesse, seigneur.

VI.

SUR L'HISTOIRE DES ANIMAUX APOCRYPHES, ETC., ETC.

Si, au lieu de courir assez volontiers d'une étude à une autre, dans le cours d'une vie où, comme mon héros l'hippiatre, j'ai reçu quelquefois en souriant le nom de savant, j'avais pu me recueillir dans une science unique, c'eût été dans l'histoire naturelle, pour laquelle j'ai du moins conservé depuis l'enfance un goût très-vif. L'ouvrage que j'aurais voulu composer *sur les animaux apocryphes* eût donc touché aux animaux naturels par toutes sortes de relations. Le grand Cuvier a exhumé et reconstruit un monde d'êtres disparus de la surface du globe, mais qui furent des êtres organisés, distingués *par des caractères propres, souvent par les caractères les plus étranges et les plus bizarres.* Cette définition s'applique trop bien aux *animaux apocryphes,* pour ne pas justifier celui qui irait reconstruire un autre monde encore par l'analyse et la synthèse, dans les régions du merveilleux. Là aussi la science, procédant tantôt par la conquête du possible extraordinaire, tantôt par l'exclusion de l'impossible, pourrait guider un nouveau Colomb, et lui faire trouver la route de l'Amérique en cherchant celle des Indes. Mais c'est aussi dans cette étude que l'esprit devrait s'aider de cette *méthode* dont le besoin « naît également du besoin qu'il a de distinguer pour connaî-« tre, et du besoin qu'il a de *généraliser* ce qu'il connaît, pour « pouvoir embrasser et représenter nettement le plus grand

« nombre possible d'idées et de faits [1]. » De tous les hommes que Cuvier associa à sa pensée, je viens de citer celui qui l'a le mieux continuée, complétée et exprimée, parce qu'il est celui qui l'a le mieux comprise. La conscience de ce qui me manquerait sans doute pour réaliser ce travail s'est fait sentir à moi jusque dans la conception de ce personnage de Carlevan, dont j'aurais voulu faire un naturaliste occupé spécialement de la zoologie merveilleuse : j'ai dû me contenter de l'indiquer dans ce passage où l'ordonnateur des grands mystères dramatiques du lion cherche à satisfaire sa conscience d'anatomiste en corrigeant les formes reçues du lion ailé. J'ajouterai qu'à côté du curieux livre qui attend encore son Buffon et son Cuvier, il en est un qui serait plus court à faire et dont un auteur anglais a eu imparfaitement l'idée. Ce serait la « Zoologie des poëtes, » un livre où seraient relevées toutes les fausses notions d'histoire naturelle qu'on rencontre dans les poëtes depuis Homère et Virgile qui font mourir le cygne harmonieusement, jusqu'à ces auteurs et romanciers modernes qui prêtent de fausses notes au rossignol.

J'ai pu encore, cet été (1847), entretenir de mon idée le célèbre voyageur naturaliste Waterton, qui, à son talent d'empailler et préparer au naturel les produits de ses chasses, joint celui de composer les êtres les plus fantastiques.

La queue double ou fourchue du lion de Bohême s'explique par deux anecdotes. Les uns disent que les Bohêmes prirent pour un singe le lion accordé à leur roi Vladislas II par l'empereur Frédéric. Le peintre n'ayant pas dessiné la

1 Voir l'histoire des travaux de Cuvier, par M. P. Flourens (2e édit., p. 56), qui dit encore, p. 46 : « Mais, pour transformer en un résultat positif et démontré cette vue si vaste et si élevée, il fallait rassembler de toutes parts les dépouilles des animaux perdus ; il fallait les revoir, les étudier toutes sous le nouvel aspect ; il fallait les comparer toutes, et l'une après l'autre, aux dépouilles des animaux vivants ; il fallait, avant tout, créer et déterminer l'art même de cette comparaison. »

queue assez distinctement, l'empereur ordonna que la queue fût double; les autres prétendent que, par la double queue, l'empereur voulait indiquer les vertus de Vladislas. (V. Spener, Part. Spiceleg., p. 49.)

J'ai cité, dans la *Revue britannique*, le sermon du lion, qui doit être prononcé annuellement le 16 novembre dans une église de Londres, en commémoration de la délivrance du fondateur. Celui-ci, sir John Gage, lord-maire de Londres de 1646, avait fait en Turquie la rencontre d'un lion qui le laissa passer sans lui faire aucun mal. Par le testament de sir John, 20 shellings sont dus au chapelain pour son sermon, 2 shellings 6 deniers sterling au clerc, 1 shelling au sacristain, et 18 livres sterling distribuées aux pauvres. (Bewick, *Hist. of Quadrupeds.*)

Les animaux de l'art héraldique fourniraient quelques-uns des plus curieux chapitres de l'histoire des *animaux apocryphes;* car ce que l'on appelle les *figures naturelles* du blason, sont très-souvent surnaturelles ou contre nature. J'ai dû faire de nombreuses recherches sur les armoiries dont le lion est la figure principale. Grâce à quelques érudits, tels que M. Isidore Lowenstern, je pourrais aussi enrichir mon commentaire de notes et anecdotes numismatiques. J'ai acquis deux ouvrages modernes qui ne me seraient pas non plus inutiles : *the Curiosities of heraldry*, et *the Heraldry of fish*. Je renonce, non sans quelque regret, à étaler ici un peu d'érudition avec tous ces secours; mais, encore une fois, c'est la matière d'un livre spécial, dont je serais heureux qu'un mythologue ou un naturaliste plus patient ou moins distrait que moi par la multiplicité de ses travaux, entreprît la réalisation. J'y invite entre autres mon ami Marmier, dont j'avais espéré autrefois la collaboration.

Dans les introductions à la chronique de Philippe Mouskes,

M. le baron Rieffenberg a donné, entre autres curiosités romanesques, un catalogue des chevaux célèbres : je ne lui ferai pas un crime d'avoir négligé *Passeroun*, et je ne m'armerai pas de mon volume de *la Gloria del Caballo*, pour signaler d'autres lacunes ; mais le savant baron belge a eu tort d'oublier le blason de son pays, jusqu'à dire que dans l'histoire et dans la fable il n'y a guère que le chien qui, par sa fidélité et ses rapports constants avec l'homme, ait le droit de le disputer au cheval. Si j'avais rimé toute la longue élégie de Pierre Vidal sur *Ménalipe*, Pégase lui-même eût été forcé de reprendre deux fois haleine dans l'énumération des destriers dignes de l'écurie d'Apollon. Pierre Vidal n'oubliait ni le Passebreuil de Tristan de Léonnois, ni le noir Rabican de Roger, ni l'Estonne de Perceforest, ni le Chevillard, sur lequel Pierre de Provence enleva Maguelonne ; ni le Bayard des quatre fils Aymon, dont le Chevalier sans peur et sans reproche portait fièrement le nom ; ni l'Entecendur de Charlemagne, ni Moriel, ni Orelio, ni Bavieça, ni Beiffior, ni Bride d'or, ni la jument belge Gringolette, etc., etc., etc. Mais, contenu par mon antipathie des longueurs, Pierre Vidal, malgré son pédantisme, n'a même pu, dans le chapitre auquel je fais allusion, nommer tous les chevaux classiques, depuis celui de Neptune jusqu'à celui du malheureux Ménélas.

— *N. B.* Je recommande aux érudits belges notre géant *Belgion.*

Je reçois trop tard les *Lettres sur l'Algérie*, par X. Marmier, pour profiter de sa deuxième lettre sur les chevaux arabes; mais j'ai reconnu avec plaisir que je n'ai pas été mal dirigé dans l'épisode de la jument Leila qui réalise pour Carlevan cette fortune que les habitants de Mahomet pendent proverbialement aux *crins d'une tête de cheval.* (*Lettres sur l'Algérie*, p. 114.) J'ajoute que si j'ai fait tuer un lion

par Dragonet monté sur Passeroun, et nager si intrépidement la cavale de Pierre Vidal, c'est parce que je pouvais citer des anecdotes analogues.

Enfin, quoique l'âne ne joue pas le premier rôle dans ce volume, il est juste qu'il ait sa part dans les notes; car il a été plus haut placé quelquefois dans la religion, dans l'histoire, dans la poésie, etc. Ammonianus le grammairien, maître d'Origène, avait un âne qui écoutait ses leçons : *asinum habuit sapientiæ auditorem*, dit le vieux Johannes Ravisius Textor (J. Tixier de Ravisy), cité par Southey. Comment, si le fait était plus connu, continuerait-on, dans certaines écoles, à punir les mauvais écoliers en leur mettant le bonnet d'âne?

Ce n'est pas la première fois que je m'élève contre la chasse aux hirondelles; car, dans ma *Chronique du diable de Montmajor* (dont l'*Artiste* inséra quelques chapitres), j'ai attribué au démon Bronzet l'invention de la chasse aux filets. Une des utilités des moucherons ne me sera pas objectée, j'espère, par les chevaliers du Lion, mes compatriotes. Ammien Marcellin raconte, d'après une citation de l'*Omniana*, qu'en une certaine contrée de la Chaldée, les lions pullulent en si grande abondance, qu'ils finiraient par dévorer tous les habitants; « mais la Providence a tellement multiplié, là aussi, les eaux « et la fange, qu'il en sort d'innombrables essaims de mou- « cherons, dont la propriété est de voler contre l'œil du lion, à « *cause de la lumière flamboyante de cet œil.* Une fois qu'ils « l'ont piqué, le lion éprouve une telle impatience, qu'il s'ar- « rache les yeux en se grattant avec ses griffes; et par ce « moyen il va se noyer dans les rivières, privé de la vue. »

Malgré la sobriété de notes que j'ai dû m'imposer, il m'est impossible de ne pas rappeler ici, à ceux qui connaissent le

Spectator et le *Guardian*, les charmants feuilletons (*papers*) d'Addison et de Steele sur le lion au figuré et le lion naturel, leur projet d'une histoire complète du lion, l'anecdote de sir George Davis et du lion de Florence, etc., etc.

Les armes complètes de Florence se composent de l'écusson avec le lis, près duquel est un lion. On lit, dans l'*Histoire de Florence* de M. Delécluse :

« D'après ce que disent les historiens et les chroniqueurs florentins, il paraît que le goût des anciens Romains pour les lions apprivoisés s'est répandu et conservé dans la Toscane. S'il fallait en juger par le nombre des anecdotes où il est question de ces animaux échappés et disposant généreusement de la liberté, il faudrait en conclure en effet que l'on en nourrissait une assez grande quantité dans les villes. Les relations de la Toscane avec l'Afrique, établies de fort bonne heure par les Pisans, ainsi que la douceur du climat de l'Italie, expliquent d'ailleurs la facilité que Florence dut avoir pour satisfaire cette fantaisie. On faisait l'achat de lions à peu de frais, et ces animaux pullulaient à Florence. Goro Dati, historien du quatorzième siècle, rapporte un fait curieux à ce sujet. En parlant de ce vieux palais dont il est question, il ajoute : « Derrière, il y a une grande cour où l'on nourrit « toujours beaucoup de lions. Ils font des petits presque tous « les ans ; et lorsque j'ai quitté Florence en 1331, j'en vis là « vingt-quatre, tant mâles que femelles. »

VII.

SUPERSTITIONS SCIENTIFIQUES.

Qui n'a entendu parler de la tombe de Tullia, la fille de Cicéron, où, quinze cents ans après la mort de cette illustre Romaine, brûlait encore la lampe *perpétuelle* qu'on y avait déposée ? La lampe d'Olybius, découverte près de Padoue,

était entre deux autres petits vases remplis, l'un d'or et l'autre d'argent liquides. Une inscription déclarait que le grand secret était contenu dans ces urnes. Licetus (*de Lucernis*) nous assure que dans le cercueil de Pallas, un des héros de l'*Énéide*, une lampe, non-seulement était restée allumée lorsqu'on y descendit l'an 1041 avant J. C., mais encore qu'il fut impossible de l'éteindre. On pourrait multiplier ces exemples, plus extraordinaires les uns que les autres; ils furent scientifiquement discutés il y a quelques années par le *Journal archéologique* de la Société des antiquaires d'Angleterre, à propos d'une nouvelle lampe perpétuelle découverte dans le comté d'Essex, et qui fut soumise au chimiste Faraday. Celle-ci était éteinte, quoiqu'elle contînt encore un résidu combustible et une mèche. On est effrayé de la quantité d'or liquide et même d'huile ou de suif que consumerait en quelques années la lumière entretenue d'un même lampion. Le docteur Ure a calculé qu'une chandelle ordinaire en brûle plus de cent grammes par heure : admettez qu'on emploie un carbone solide, comme celui qu'on trouva dans le tombeau d'Essex, et que soixante grammes seulement par heure fussent nécessaires pour la lumière seule, il en faudrait environ soixante-dix livres par an, trois tonneaux pour un siècle. Or il est encore une partie du combustible qui contribue à la partie non lumineuse de la flamme. Bref, tout un magasin de *suif* merveilleux serait indispensable pour un seul cercueil. Ceux qui ont attribué la vertu de la perpétuité de lumière à la mèche ont oublié que toute combustion épuise l'oxygène, dans un tombeau comme partout. Les chimistes anglais ont encore réfuté toute supposition d'un conduit d'hydrogène carboné ou phosphoré, aboutissant d'un réservoir au sépulcre, comme pour les gazomètres de l'éclairage actuel. Bref, l'éclair qui s'est échappé quelquefois d'un antique sarcophage a été prouvé n'être que le produit de la combustion de quelque substance phosphorique accélérée par le contact de l'air.

VIII.

DE LA TARASQUE ET DE SA FORME, D'APRÈS BOVIS.

« La cause que saincte Marthe vint habiter ce lieu fut un dragon furieux, de grosseur d'un taureau, ayant la teste comme un lion, le crin comme une jument, les dents comme des espées, le dos tranchant comme une faux, la queue de couleur de vipère; qui marchoit à six pieds de forme humaine, estoit couvert d'une escaille comme une tortue, et tellement hydeux qu'on l'appeloit vulgairement la *tarasque*, qui veut dire laid et difforme. Cet animal se nourrissoit sur la terre et dans l'eau, ce qui estoit la cause qu'il fesoit tant de ravages au bestail de labour et aux barques qui passoient sur le Rhosne, mesme mangeoit les hommes qu'il pouvoit attraper dans l'eau ou en la terre ferme. Ceux qui ont escrit de ce dragon disent qu'il avoit esté engendré d'un monstre qui se nourrissoit dans le fleuve du Jourdain, appellé leviathan en Asie, et d'un animal terrestre qui se nourrit dans les déserts de Galatie, appellé bonassus; et, ayant traversé la mer Méditerranée, entra dans le Rhosne, et faisoit son séjour dans un bois qu'on appelloit Nerlac, c'est-à-dire, bois noir, où est à présent la ville de Tarascon... Les peuples circonvoisins voyant les maux que ce dragon leur apportoit, sans qu'ils eussent le moyen de s'en délivrer à force d'armes, et entendant la renommée des extraordinaires miracles que saincte Marthe et saint Maximien fesoient à la ville d'Aix, l'allèrent prier de venir leur donner secours; ce que cette sainte leur accorda facilement, en y venant avec sa servante Marcelle, que l'Évangile dit avoir esté guérie de flux de sang à l'attouchement de la robe de Nostre Seigneur. Saincte Marthe voyant d'abord ce dragon à l'entrée de sa caverne, au bord du Rhosne, lui commanda, au nom de Jésus-Christ crucifié, qui avoit écrazé la teste au dragon infernal, de venir à elle sans faire mal à

personne : ce que ce monstre fit avec mesme douceur que s'il eust esté un agneau domestique, en se mettant aux pieds de la saincte et se laissant mener au peuple, qui le mirent à mort, et se convertirent à la foy de Jésus-Christ, sous la prédication que leur en fit saincte Marthe. »

IX.

LES JEUX DE LA TARASQUE [1].

Sommes-nous bien en l'an de grâce 1846, dans une ville de France qui est la quatrième de son département, qui possède un tribunal de première instance, et élit presque à elle seule un membre de la chambre des députés? Est-il bien vrai que déjà le chemin de fer du Gard aboutit au Rhône, et que dans peu de temps Tarascon sera une des stations de la ligne de Marseille à Paris? Il est besoin de consulter la statistique de M. le comte de Villeneuve, la carte de Cassini, l'almanach et le journal de l'arrondissement, pour répondre affirmativement à de telles questions; car, au milieu de cette population en rumeur, à entendre ces cris de fête, à voir ces costumes d'un autre temps, vous pourriez vous croire en plein moyen âge. Les transports de joie qui saluent chaque acteur de la cérémonie ne seraient que difficilement compris dans une ville du Nord. Vous auriez beau ressusciter à Paris le dragon de saint Marcel, à Vendôme le dragon de saint Bienheuré, à Rouen la gargouille, à Reims la kraulla, à Poitiers la grande Gueule ou la bonne sainte Vermine, à Troyes la Chair salée, à Metz la Grouille, etc..... vous n'exciteriez pas le délire et l'enthousiasme qui exaltent ces

(1) Cette description, qui fut demandée à l'auteur par le rédacteur de l'ILLUSTRATION, accompagnait dans cette feuille une suite de pittoresques dessins exécutés sur les lieux, et gravés avec une remarquable exactitude.

imaginations méridionales, quand on leur crie que la « tarasque va courir ! » Il semblerait que c'est hier qu'ils ont été délivrés, par un miracle, du monstre antédiluvien qui ravageait le littoral des Bouches-du-Rhône ; que c'est hier que sainte Marthe est venue exprès de la Palestine pour éteindre ses fureurs avec quelques gouttes d'eau bénite ; et que, dans la procession qui aura lieu plus tard pour célébrer les vertus de leur céleste libératrice, les Tarasconais seront persuadés qu'ils la voient elle-même conduire en laisse, avec un ruban, cette espèce de crocodile ou de saurien, dont l'appétit ne pouvait se satisfaire qu'avec de petits enfants, voire même avec des adultes.

Le monstre a existé ; vous avez au moins une de ses vertèbres dans les fossiles de Cuvier. Sans croire pieusement à tous les détails de la légende de sainte Marthe, je crois au monstre avec tous les géologues modernes ; et je ne consens nullement à partager l'opinion de ces savants archéologues qui voient dans les jeux de la tarasque une allégorie mystique, où le paganisme est représenté par un dragon, et le christianisme par une vierge armée de l'aspersoir. Le roi René arrangea en roi littérateur ces divertissements populaires ; il y ajouta quelques scènes, et les remit en faveur, comme fit Shakspeare pour les vieilles pièces du théâtre anglais ; mais il respecta la tradition, et n'inventa rien ; il n'inventa surtout pas la tarasque, serpent de l'espèce de celui que le chevalier Gozon détruisit à Rhodes, qui avait réellement habité les environs de Tarascon, et qui, d'après une autre légende manuscrite, fut tué par un chasseur arlésien ; exploit qui valut à la famille d'Arlatan le privilége de prélever un droit sur la récolte annuelle du kermès.

Quelle que soit l'origine de ces jeux, ils ont été exécutés cette année à Tarascon avec une pompe extraordinaire. On eût dit que les Tarasconais, en voyant les rails de deux chemins de fer se croiser sur leur ville, pressentaient que c'en était fait des vieilles traditions, des vieux usages, des vieilles

fêtes, et qu'avec la civilisation nouvelle il n'y aurait bientôt plus place pour la tarasque elle-même sur la place publique; ils semblaient lui adresser un solennel adieu; et quelque jour, nous le pensons nous-même, le spectacle que nous voudrions esquisser ne conservera d'autres vestiges que les lignographies de l'*Illustration*. Mais déjà on entend les fifres et les tambourins; allons voir défiler la *bravade* : c'est le prologue de la pièce, la revue préliminaire des personnages principaux.

Où nous placer? Il n'est que neuf heures du matin, et la foule encombre toutes les rues : les fenêtres sont garnies de dames, les toits ont leurs spectateurs, et tous les gradins des échafauds attestent, par la diversité des costumes, que plus de trente mille curieux sont arrivés de vingt lieues à la ronde : la belle juive d'Avignon n'a pas eu peur d'être insultée, comme la Rébecca de Walter Scott au tournoi d'Ashby-la-Zouche; la protestante des Cévennes a oublié ses rigueurs puritaines; elle a les yeux aussi animés que l'Arlésienne, qui est doublement fière de se sentir la plus belle de toutes par ses charmes naturels et l'élégance de sa toilette. Ce serait une douce occupation d'étudier ces spectatrices si fraîches et si bien parées..... Mais voici le cortége.

En tête marchent les héros du jour, les tarascaïres ou chevaliers de la tarasque, sur deux rangs; ils sont trente environ, précédés de leur chef qui porte le bâton du commandement, et suivis de leur drapeau, sur lequel est représentée la tarasque. Leur costume brille par la dentelle et la soie; à leur écharpe en sautoir pend l'image de la tarasque, décoration dont ils sont plus glorieux qu'un grand d'Espagne de l'image de la Toison d'or; leur cocarde est rouge et bleue, ce sont les couleurs de la tarasque. A la grande satisfaction des fabricants de Nîmes et de Saint-Étienne, il s'est débité depuis la veille je ne sais combien de mètres de rubans de cette nuance : chaque tarascaïre en décore le nerf de bœuf et la longue fusée qui arment ses mains; il en distribue à ses amis

et à ses hôtes, aussi prodigue de ces faveurs bicolores que les héritiers constitutionnels de l'empereur du ruban de sa Légion d'honneur. Après les chevaliers de la tarasque vient un corps de musique, c'est-à-dire, de tambourins et de fifres appartenant à la corporation des vignerons, que vous voyez avec les ustensiles de leur travail, des ceps de vignes, des gourdes, des barillets, etc. Les derniers de ces enfants de Noé traînent une corde qui servira à la cérémonie. Ils sont suivis de quatre hommes, dont deux portent un baril connu sous le nom de *bouto embriagou* (le tonneau d'ivresse); les deux autres ont sur l'épaule de longues barres. La coiffure des deux premiers est burlesquement composée avec le fond de leurs sacs, que les deux autres ont plié autour du buste. Après eux se déploie encore une bannière, et puis vous reconnaissez les jardiniers, qui se sont munis de toute espèce de plantes potagères, de choux monstres, d'artichauts; quelques-uns ont préféré des faisceaux de fleurs; celui-ci porte un arrosoir, celui-là une pompe, et les trois derniers ont tressé une longue guirlande en rameaux de buis. Qui prend rang après les horticulteurs? La houlette indique que ce sont les bergers, dont l'un porte un barillet rempli de cette espèce d'huile qu'on extrait du genévrier, et appelée ici *oli de cadi.*

Aux bergers succèdent les ménagers ou agriculteurs, y compris les charretiers et les garçons de ferme. Un second groupe de tambours et de fifres complète le cortége, qui, avant de défiler, est allé entendre la messe à Sainte-Marthe. Un repas de corps attend les diverses corporations; mais quand une heure sonnera, elles seront toutes à leur poste.

A une heure après-midi, a lieu la première course de la tarasque.

Lagadeou, lagadeou! la *tarascou*, la *tarascou!* Lagadeou, lagadidadeou, la tarascou, lou casteou! (le château.)

Lagadeou! est le cri traditionnel qui annonce l'approche du monstre : lagadeou! mot sacramentel qui ferait tressaillir un

Tarasconais, n'importe dans quel lieu du monde vous le prononceriez; lagadeou! mot talismatique dont se servira l'ange du jugement dernier, pour ressusciter toutes les générations qui dorment dans le cimetière de Tarascon. Le château (*lou casteou!*) est encore un cri local, le château de Tarascon étant l'unique monument de la ville, un modèle d'architecture militaire qui, par sa date et son style, appartient au règne du bon roi René.

Une explosion d'artifices annonce bientôt la tarasque elle-même sur la place de la Mairie, où la foule frémissante l'appelle par ses cris. A son aspect, les acclamations redoublent. Les mères montrent à leurs enfants cet animal extraordinaire, masse informe, abritée sous une caparace d'où sort une tête de dragon, jétant par les naseaux des gerbes de feu. Quelques tarascaïres, cachés dans les entrailles de la tarasque, ont soin d'entretenir ce souffle infernal avec leurs fusées; d'autres, poussant le monstre, lui prêtent une agilité extraordinaire; mais il faut se garder surtout de sa queue, longue poutre qui se meut en tout sens, et qui a plus d'une fois cassé bras et jambes; car ce jeu est sérieux pour ceux sur qui la tarasque se retourne tout à coup à l'improviste; et c'est alors que la tarasque a bien fait (*a ben fa*), comme on dit du taureau qui blesse ou tue un torréador; c'est alors qu'on crie plus haut : Lagadeou! la tarascou!..... Heureusement, cette année, le nombre des boiteux et des manchots de Tarascon ne s'est pas augmenté. La tarasque a décrit toutes ses évolutions avec toute sa fureur traditionnelle; mais les fuyards ont couru plus vite qu'elle; ceux qui l'ont poursuivie se sont toujours écartés à propos, ou ils en ont été quittes pour quelques contusions.

La bouto-embriagou n'a pas non plus envoyé beaucoup d'estropiés à l'hôpital. Pendant que la tarasque se repose de sa première sortie, les hommes aux sacs et aux barres, qui sont des portefaix, courent avec leur tonnelet suspendu à la corde; ils renversent tous ceux qui se laissent toucher

par leurs barres et par la bouto-embriagou, dont l'oscillation continuelle rend cette course assez originale.

Un épisode invite tout à coup au recueillement au milieu du tumulte. Notre-Dame des Pâtres vient en personne assister à la fête, escortée de ceux que nous avons vus défiler avec leurs houlettes. Notre-Dame se présente sur l'animal qui eut l'honneur de servir de monture à la sainte famille lorsqu'elle se réfugia en Égypte. Notre-Dame elle-même a pris la forme d'une petite fille toute rayonnante d'une innocente beauté, d'une petite fille jolie comme on raconte que l'était Marie enfant, dans l'évangile apocryphe de la Vierge. Deux gracieuses figures du même âge, que la coquetterie maternelle a couvertes de bijoux, sont assises avec elle sur le trône en baldaquin qu'on a artistement fixé sur l'ânesse. Admirez-les sans profane indiscrétion; car, dans le cortége des bergers, il en est un de qui il faut vous défier, celui qui porte la provision d'huile visqueuse avec laquelle on goudronne la laine des moutons hargneux. Pendant que vous êtes là à vous ébahir, le nez au vent, il trempe une baguette dans son huile et vous la passe sur la lèvre supérieure, de manière à y laisser une sale et puante moustache. Les rieurs ne seront pas de votre côté, si vous êtes la victime de cette grossière malice.



Tenez-vous aussi à une distance prudente des ouvriers qui viennent piocher la terre et y planter leurs ceps. Il en est deux qui traînent chacun un bout de la corde dont ils se sont servis pour délimiter le champ du travail. Au moment où la foule se serre autour de ces vignerons, la corde se déploie, et ses replis tendus s'ouvrent pour fouetter les jambes des badauds, qui se renversent les uns sur les autres.

La musique annonce une autre scène : c'est l'enfant Jésus qui a voulu, lui aussi, comme sa mère, venir voir les jeux de la tarasque. En l'absence de l'ânesse, il a accepté l'offre du robuste personnage à qui sa complaisance pour l'enfant divin a valu le nom grec de Christophe (*Christo-Phore*) et le titre de patron des portefaix. Saint Christophe, avec sa robe

de soie fanée, semble avoir été autrefois un grand seigneur ruiné; le petit Jésus, intronisé sur ses larges épaules, a tout le luxe d'un enfant de sang royal, le diadème sur le front, et en main la croix qui a sauvé le monde. L'enfant se sert de sa croix pour bénir les fidèles; mais saint Christophe, dont la statue herculéenne est placée ordinairement au vestibule des églises, se conduit en vrai saint d'antichambre : il s'est armé d'un balai terminé par une touffe d'orties, et, sous prétexte de nettoyer la voie publique pour son divin fardeau, il s'adresse aux jambes des curieux. Les cris de la mauvaise humeur des patients, comme les joyeux éclats de rire, se perdent dans la musique des tambourins et des fifres qui précèdent l'enfant au céleste sourire et le géant goguenard.

Les jardiniers ont aussi leur intermède : ils ont orné une charrette d'un dôme de feuillage et de fleurs, sous lequel ils s'abritent; vraie décoration à l'italienne, digne de la ville où l'on admire à bon droit la tonnelle de M. Audibert, le Vilmorin et le Loudon de la Provence. A ce char triomphal sont attelées des mules, animal employé ici à tous les travaux agricoles. Tout à coup elles partent au galop. Malheur à ceux qui se trouvent sur leur passage! ce n'est pas seulement qu'ils risquent d'être écrasés, mais les jardiniers, qui ont avec eux leurs arrosoirs et leurs pompes, font tomber au loin une pluie d'orage.

A l'averse de terre succède la trombe marine, lorsqu'un autre char en forme de bateau, connu sous le nom de l'Esturgeon, signale la présence des mariniers du Rhône dans la fête. Les pompes des bateaux lancent leur déluge plus haut que les pompes des jardiniers. Si vous n'avez été qu'arrosé une première fois, vous êtes noyé une seconde.

Les malices des ménagers sont plus innocentes, et dignes de l'âge d'or. Il en est bien parmi eux qui, feignant de prendre votre soif en pitié, vous invitent à donner l'accolade à leur calebasse, et, l'approchant eux-mêmes de vos lèvres, vous inondent au lieu de vous désaltérer; mais la plupart se con-

tentent de figurer sur leurs mules dans la promenade de saint Sébastien, distribuant çà et là des petits pains. A leur tête marche un timbalier, qui bat la mesure à la musique. Cette cavalcade fait sourire les spectateurs venus de Montpellier, qui disent tout bas qu'ils préfèrent à la tarasque *lou Chivalé*, comme on appelle, dans le département de l'Hérault, le cheval de la danse moresque que j'ai vu exécuter autrefois sur la place de la Canourgue. Peut-être les Tarasconais abandonneraient-ils à votre critique quelques détails de leurs fêtes; mais gardez-vous bien de médire de la tarasque qui a fourni ses trois courses entre les scènes d'intermèdes! vous seriez traité de sacrilége et expulsé de la ville, si vous n'y étiez pendu; car la tarasque est à la fois pour Tarascon, ce qu'était le Palladium pour la ville de Priam, le Veau d'or pour Israël idolâtre, le dieu Bel pour les Babyloniens. Attaquer la tarasque, c'est attaquer le Tarasconais dans ses affections, son honneur, sa religion même. Lorsque, sous la Restauration, le comte d'Artois (Charles X) passa à Tarascon, le royalisme local se manifesta en offrant au prince une petite tarasque en or!

ERRATA.

Page 45 de l'Essai historique, ligne 1re, supprimer la virgule.

Dans la note biographique de la page 87, substituer les chiffres 1713 et 1720 aux chiffres 1710 et 1713, pour la date des voyages obstétriques de J. Clément.

Page 121, ligne 20, en prenant plus ou moins de fortes doses d'opium; lisez : en prenant de plus ou moins fortes doses d'opium.

TABLE DES MATIÈRES.



LE DERNIER ROI D'ARLES

ÉPISODE

DES GRANDES CHRONIQUES ARLÉSIENNES

COMPRENANT

Les légendes du Lion, du Cheval et de la Tarasque, etc., etc.,

PRÉCÉDÉ

D'UN ESSAI HISTORIQUE SUR LA VILLE D'ARLES,

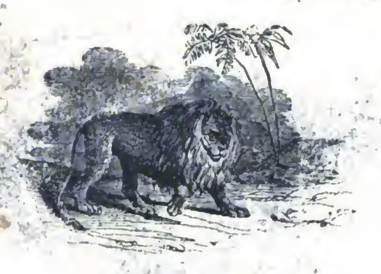
Depuis son origine jusqu'à ce jour,

PAR AMÉDÉE PICHOT,

Auteur de l'Histoire de Charles Édouard, etc.

Ab ira Leonis.

My horse is my mistress.



PARIS,

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR,

6, RUE DE LA PAIX.

1848.

ER | 12—40 » Expr. | 10—28 » omnib.
1—55 soir »

smes,
appli-
50 la

JOUVE

S
ERS.

S

ille

vis, dans la même rue, au nº 15, maison Chamanier.

Paris, 1, boulevard des Italiens,

Journal des Demoiselles

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

EN PRÉPARATION.

CHARLES D'ANJOU, ou la France et l'Ita[illegible] siècle.

La publication récente d'une *Histoire de la [illegible] Naples par Charles d'Anjou* (1847), justifiera l'auteur s'il croit de[illegible] que son propre ouvrage fut entrepris et annoncé en [illegible] d'ailleurs différent sous plus d'un rapport, par le plan, le [illegible] [illegible]sions.

SOUS PRESSE POUR PARAITRE.

L'IRLANDE ET LE PAYS DE GALL[ES], [illegible] faire suite aux voyages historiques et littéraires en [Angle]terre et en Écosse. 2 vol. in-8°, avec des illustrations.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE EN ANGLETERRE, depuis les anciens mystères jusqu'aux successeurs immédiats de Shakspeare. 2 vol. in-8°.

OUVRAGES PUBLIÉS AVANT 18[illegible]7.

HISTOIRE DE CHARLES ÉDOUARD, dernier prince de la maison des Stuarts, précédée d'une histoire des rivalités de l'Angleterre et de l'Écosse, 4e édition revue, corrigée, et augmentée de pièces inédites. 15 fr.

VOYAGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES DE LA GRANDE-BRETAGNE. 3 vol. in-8°. (Ouvrage épuisé.) Deux volumes complémentaires, comprenant le pays de Galles et l'Irlande, paraîtront cette année.

VOYAGE PITTORESQUE D'ÉCOSSE. 1 vol. in-4°, orné de soixante vues, par M. Pernot, et de douze sujets tirés des romans de Walter Scott, par MM. Paul Delaroche, Eugène Lami et Bonnington.

LE PERROQUET DE WALTER SCOTT (recueil de romans littéraires). 2 vol. in-8°. (Il ne reste plus que quelques exemplaires de cet ouvrage, qui ne sera pas réimprimé sous sa forme première.)

MONSIEUR DE L'ÉTINCELLE, ou ARLES ET PARIS. 2 vol. in-8°.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.



